

N^o 110





7 Sabat

(2)



NOUVEAU
VOYAGE
AUX ISLES
DE L'AMERIQUE,

CONTENANT

L'HISTOIRE NATURELLE DE CES PAYS,
l'Origine, les Mœurs, la Religion & le Gouver-
nement des Habitans anciens & modernes.

Les Guerres & les Evenemens singuliers qui y sont
arrivés pendant le long séjour que l'Auteur y a fait.

Le Commerce & les Manufactures qui y sont établies,
& les moyens de les augmenter.

*Avec une Description exacte & curieuse
de toutes ces Isles.*

Ouvrage enrichi de plus de cent Cartes, Plans,
& Figures en Tailles-douces.

TOME SIXIÈME.



A PARIS, AU PALAIS,

Chez THEODORE LE GRAS, au quatrième
Pillier de la Grand-Salle,
à L couronnée.

M. DCC. XXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Getty Research Institute

T A B L E

D E S C H A P I T R E S contenus en la sixième Partie.

- CHAP. I. **D**U Cacao, de sa culture, de ses propriétés, des différentes manières d'en composer le Chocolat, & de s'en servir, pag. 1
- CHAP. II. Les Anglois s'assemblent à l'Isle de Mariegalante pour attaquer la Guadeloupe. Précautions du Gouverneur de cette Isle. Etat de ses troupes, 117
- CHAP. III. Les Anglois s'approchent de la Basse-terre de la Guadeloupe. Ce qui se passa entre eux & nous jusqu'au jour de leur descente, 142
- CHAP. IV. Les Anglois mettent leurs troupes à terre. Ce qui se passa depuis leur descente jusqu'à l'abandonnement du Bourg de la Basse-terre, 162
- CHAP. V. Ce qui se passa de part & d'autre jusqu'à l'arrivée du secours de la Martinique, 187
- CHAP. VI. Arrivée du secours de la Martinique, & ce qui se passa jusqu'à l'abandonnement du Fort, 202
- CHAP. VII. Les Anglois entrent dans le Fort. Ils sont battus à la rivière des Gallions. Leur entreprise sur les trois Rivières, 243

IV TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. VIII. L'Auteur se va reposer chez le Sr de Rochefort, au petit Cul-de-sac. Description de ce Quartier : des arbres appelez Cedres ou Acajous : des Pruniers de Monbin, & autres arbres,	299
CHAP. IX. Changemens qui arrivent dans la Mission des Jacobins. L'Auteur retourne à la Martinique, & est chargé du soin du Temporel,	315
CHAP. X. Remede dont les Missionnaires se servent pour guérir les Payens obsedez. Quelques pratiques des Negres. Etat des Missions des Jacobins,	326
CHAP. XI. Maladie extraordinaire dont les Bestiaux furent attaquez, qui tombe ensuite sur les Negres,	339
CHAP. XII. L'Auteur fait achever leur Convent du Moüillage. On le fait Superieur de la Martinique, & Vice-Prefet Apostolique. Flotte Angloise,	347
CHAP. XIII. Voyage de l'Auteur à la Guadeloupe. Ses diverses aventures. Combat naval,	356
CHAP. XIV. Des Poissons & des Coquillages que l'on trouve aux Isles d'Aves,	401
CHAP. XV. De l'Isle à Crabes, de Saint Thomas, & des Vierges,	419
CHAP. XVI. Des Isles de Saint Martin & de Saint Barthelemi. Prise d'un Navire Anglois,	442
Fin de la Table des Chap. de la sixième Partie.	



AVERTISSEMENT.

LA Compagnie des Libraires chez qui l'on trouve à Paris ces nouveaux Voyages , donnera incessamment au public une Histoire generale d'Espagne , contenant ce qui s'est passé de plus remarquable pendant l'espace de 1800. ans sous la domination des Romains , des Vandales , des Gots , des Maures , de la Maison d'Autriche , & de la Maison de Bourbon à present regnante, jusqu'à la prochaine Paix de Cambray. Cet Ouvrage avoit été commencé par M. l'Abbé Dupin , & a été continué par M. l'Abbé de Belgarde. Il contiendra 3 vol. in 4. & 8. ou 10. in 12 que l'on s'a imprimer tout à la fois.

Tout ce qui peut exciter l'attention d'un Lecteur curieux se trouvera rassemblé dans l'Histoire generale d'Espagne , soit par rapport à son antiquité, soit par rapport à la variété des faits dont elle est embellie ; car on peut dire qu'on y trouve avec la verité le même agrément que dans les Histoires inventées à plaisir.

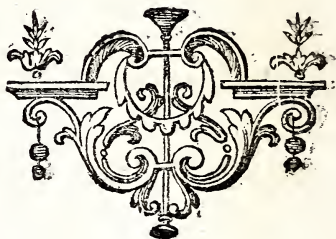
Tant de revolutions, tant de changemens de gouvernemens & de dominations sous des peuples barbares & polices fournissent une infinité d'évenemens qui réjoissent , qui surprennent & qui instruisent agréablement le Lecteur.

Si l'on veut remonter jusqu'à l'antiquité la plus reculée, on trouvera que les Celtes peuplerent les Gaules , les Isles Britanniques & l'Espagne. Les Pheniciens succederent aux Celtes , & passerent d'Afrique en Espagne où ils firent plusieurs découvertes le long des côtes de la Mer Méditerranée Les Cartaginois firent aussi des tentatives pour s'établir dans quelques endroits de l'Espagne. Les Romains qui vouloient tout envahir & se rendre maîtres de l'Univers, leur firent la guerre , & les chasserent d'Espagne.

Dans la décadence de l'Empire Romain les Vandales , peuples barbares , s'emparerent de l'Espagne. Les Gots y vinrent ensuite , & furent chassés par les Maures dont la domination a duré en Espagne pendant sept ou huit siècles.

*j AVERTISSEMENT.

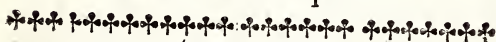
Enfin Ferdinand le Catholique ayant renversé le Trône du Roi de Grenade, chassa les Maures d'Espagne & les obligea de repasser la mer pour retourner en Afrique. Depuis la mort de Ferdinand Charles-Quint & les Princes de la Maison d'Autriche ont gouverné l'Espagne jusqu'à Philippe V. de la Maison de Bourbon, qui regne presentement. dont le Prince des Asturies son Fils aîné & l'heritier présomptif de la Couronne d'Espagne, vient d'épouser Mademoiselle de Montpensier fille de Mr le Regent.





MEMOIRE DES NOUVEAUX VOYAGES

Faits aux Isles Françaises
de l'Amerique.



SIXIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

Du Cacao , de sa culture , de ses propriétés , des différentes manieres d'en composer le Chocolat, & de s'en servir.

MONSIEUR DE CAILLUS Ingenieur General des Isles Françaises & Terre-ferme de l'Amerique, vient de publier un Traité si complet du Cacao sous le titre d'Histoire naturelle du Cacao , qu'il semble que j'aurois dû me dispenser de donner au Public les remarques que j'ai fait sur cette matiere.

Tome VI.

A

En effet, il est difficile d'entrer dans un détail plus curieux , plus exact & mieux circonstancié que le sien , écrit avec plus de pureté , & dans des termes de botanique & de pharmacie aussi bien choisis. Il a parlé en maître , & semble avoir épuisé la matiere. Il a demeuré plusieurs années aux Isles , il s'y est fait une habitation où il a cultivé le Cacao , & il s'étoit posté au centre de la Martinique dans un endroit très-propre à la culture des arbres qui portent ce fruit , qu'il a suivi dans toutes ses circonstances avec une exactitude merveilleuse.

J'avois vû ses remarques avant qu'il les fit imprimer , & il avoit eu les miennes entre les mains pendant un assez long-tems , aussi-bien que mon traité du Sucre , qui auroient été imprimées bien auparavant les siennes , si mes incommodités ne m'en avoient point empêché. Cela ne gênera rien , le Public aura deux Traitez au lieu d'un. Il trouvera dans l'un ce qui aura échapé à l'autre ; car j'ai demeuré bien des années aux Isles , j'ai eu la conduite de nos biens pendant plus de dix ans ; & comme il paroît par ce que j'ai écrit sur bien des matieres , qu'on ne peut guères avoir

été plus laborieux & plus curieux que je l'ai été, pour m'informer de tout ce qui regarde les Isles, j'espère qu'on trouvera encore la même chose dans ce que je vais dire du Cacao.

Le Cacao est le fruit d'un arbre appelé Cacoyer ou Cacaotier. On dit Caco & Cacoyer aux Isles. On dit Cacao & Cacaotier par tout ailleurs. Les François qui sont les derniers établis à l'Amerique ne doivent pas, ce me semble, jouir du privilege d'imposer des noms; cela est dû aux Espagnols, puisqu'ils ont découvert le Pais; & puisqu'ils disent Cacao, je le dirai comme eux.

D'ailleurs il me paroît qu'en disant & écrivant Cacao & Cacaotier, on empêche de confondre deux fruits & deux arbres très-differens en grandeur, en feuilles & en fruits qui sont les Cocotiers & les Cacaotiers, dont les premiers produisent les grosses noix, appelées Cocos, & les autres les Cacaos, dont on fait le Chocolat.

Le Cacao est aussi propre à l'Amerique, que le Caffé l'est à l'Arabie, & le Thé à la Chine & autres pais voisins,

Les Ameriquains s'en servoient avant que les Espagnols entraissent dans leur pais; ils en faisoient leurs delices, & y

1696 4 *Nouveaux Voyages aux Isles*
étoient tellement accoutumés, qu'ils regardoient comme la dernière de toutes les misères de manquer de Chocolat, qui est le breuvage composé de ce fruit. C'est d'eux dont les Espagnols en ont appris l'usage & la préparation qu'ils ont ensuite perfectionné en y mêlant plusieurs ingrédients qui le rendent plus agréable au goût & à l'odorat, que n'étoit celui dont les Indiens se servoient : nous examinerons ci-après s'ils ont bien ou mal fait.

Les arbres qui portent le Cacao croissent naturellement & sans culture dans une infinité de lieux de l'Amerique, qui sont entre les deux Tropiques. On en trouve des Forêts entières aux environs de la Riviere des Amazones, sur la côte de Caraque & de Cartagene, dans l'Ithme de Darien, dans le Iucatan, les Hondures, les Provinces de Guatimala, Chiapa, Soconusco, Nicaragua, Costaricca & bien d'autres endroits qu'il seroit trop long de rapporter. Les Isles de Couve ou Cuba, Saint Domingue, la Jamaïque & Port-ric en ont quantité qu'on regarde à présent comme sauvages, par rapport à ceux que l'on cultive, quoique dans la vérité les fruits des uns & des autres soient également bons ; &

que s'il y avoit quelque préférence à donner , je la donneroie assurément aux sauvages , & je ne suis pas seul de ce sentiment.

Les Antilles que l'on appelle petites Isles par rapport aux quatre grandes dont je viens de parler, n'ont pas été privées de ce fruit , sur tout la Martinique , la Grenade & la Dominique ; & comme on en a trouvé dans ces trois Isles , il peut y en avoir dans les autres qui sont habitées par les Anglois , & par les Sauvages. Il est vrai que je n'en ai point trouvé dans la Guadeloupe , quoique j'aie assez couru les bois de cette Isle ; mais cela ne prouve pas qu'il n'y en ait point. Ce qu'il y a de certain , c'est que les arbres de cette espece que l'on y cultive , y viennent en perfection , & rapportent de très-beaux fruits.

Il faut pourtant avoier que la Martinique est celle de nos Antilles où les Cacaotiers viennent le plus aisement. On en a trouvé crûs naturellement & sans culture dans les bois , dans des endroits , qui assurément n'ont jamais été défrichés , ni habitez , qui ne le sont pas encore , & qui , selon les apparences , ne le feront de long-temps. On en a vu dans les Terres d'un Gentilhomme de

1696

Les Ca-
caotiers
sont na-
turels à
la Mar-
tinique.

la Paroisse de Sainte Marie , appelé M. de Merville , qui par leur hauteur, leur grosseur & la beauté de leurs fruits donnoient des marques d'une extrême vielleffe. Un nommé Brindacier fameux chasseur, & plusieurs autres personnes, qui ont été souvent à la chasse des Cochons-Marons , dans les lieux les plus éloignez du bord de la mer , & comme au centre de l'Isle , m'ont assuré d'en avoir trouvé dans plusieurs endroits ; & il est probable que ces arbres se seroient multipliez bien davantage , sans leur extrême delicateffe , & si leurs fruits tombant à terre n'avoient pas été dévorez par les animaux. Ces découvertes fussent, à mon avis , pour prouver que ces arbres croissent aussi naturellement & aussi-bien à la Martinique que dans tout le reste de la Terre-ferme de l'Amerique.

Malgré ces avantages les François n'ont commencé à les cultiver que vers l'année 1660. Un Juif nommé Benjamin Dacosta fut le premier qui planta une Cacaotiere , c'est-à-dire, un plan ou verger de ces arbres ; mais les Isles ayant passé des mains des Seigneurs particuliers & propriétaires en celles de la Compagnie de 1664. les Juifs furent





*Cacaotier
ou
Cacoyer.*

Feuille de cacoyer d'environ

le tiers de sa grandeur ordinaire.

chassez , & cette Cacaotiere étoit enfin tombée au S. Guillaume Bruneau Juge Roïal de l'Isle en 1694. 1696

Cependant comme le Cacao n'étoit pas une Marchandise d'un bon débit en France , parce que le Chocolat n'y étoit pas fort en usage , & qu'il étoit chargé de très-gros droits d'entrée , les habitans ne s'attachoient qu'au Sucre , au Tabac , à l'Indigo , au Rocou , au Cotton , & autres semblables marchandises , dont le débit étoit facile & avantageux par la grande consommation qui s'en faisoit en Europe.

Le Chocolat étant enfin venu à la mode , & le Cacao trouvant des débouchemens de tous côtez , on songea serieusement à cultiver les arbres qui produisent le Cacao vers l'année 1684 : c'est à peu près l'âge des Cacaotieres , qui ont suivi de plus près celle de Benjamin Dacosta , & dont le nombre s'augmenteroit tous les jours , si on vouloit faire un peu d'attention sur ce que je dirai dans la suite.

Le Cacaotier sauvage , c'est-à-dire , celui qui n'est point cultivé , vient fort grand , fort gros & fort branchu ; on arrête celui que l'on cultive de maniere qu'il n'excede pas douze à quinze pieds

— 8 *Nouveaux Voyages aux Isles*
1596 de hauteur , non seulement afin d'avoir plus de facilité à cueillir le fruit , mais encore afin qu'il soit moins exposé au vent & au trop grand air ; car c'est un arbre d'une délicatesse surprenante. Son écorce est brune , vive , mince & assez adhérente au bois qui est blanchâtre , léger & poreux ; il a ses fibres longues , droites , point mêlées , assez grosses , & ne laisse pas d'être souple. En quelque saison qu'on le coupe , on y remarque beaucoup d'humidité & de sève : ce qui peut venir aussi-bien de sa nature que du terrain où il veut être planté , qui doit être de bon fond , frais & humide. Dès qu'en taillant une branche on n'y remarque pas une abondante sève , on peut compter que l'arbre n'a pas long-temps à vivre.

La feuille est pour l'ordinaire de huit à neuf pouces de longueur ; elle en a quelquefois davantage , rarement moins , si ce n'est à des arbres avortez ou plantez dans un méchant fond. Elle a dans sa plus grande largeur un peu plus du tiers de sa longueur. Elle est pointüe par les deux bouts , & attachée aux branches par une queue forte & bien nourrie , de deux à trois pouces de longueur. Sa couleur par-dessus est d'un verd vif ,

& plus chargé par-dessous. Le contour de la feuille, à commencer à son plus grand diametre jusqu'à sa pointe, est d'une très-belle couleur de chair ; & cette partie est si tendre & si delicate , que le moindre vent , ou les rayons du soleil la grillent très-facilement. Les fibres ou nervures qui soutiennent la feuille approchent beaucoup de celles de la feuille du Cerisier , leur nombre dépend de la grandeur de la feuille. 1696

On ne voit jamais cet arbre entierement dépouillé de ses feuilles , celles qui tombent sont remplacées aussi-tôt par celles qui sont prêtes à paroître.

Il fleurit & porte du fruit deux fois chaque année , comme presque tous les arbres de l'Amerique. On pourroit même assurer qu'il produit pendant toute l'année , puis qu'on ne le trouve jamais sans fleur ou sans fruit. Cependant les recoltes les plus abondantes se font vers les Solstices , c'est-à-dire , vers Noël & la Saint Jean ; avec cette difference pourtant que celle de Noël est toujours la meilleure.

Fleurs
du Ca-
caoyer.

Si on considere le fruit du Cacaotier il y a lieu de s'étonner qu'un si gros fruit vienne d'une si petite fleur. Je croi que c'est une des plus petites qu'il

y ait au monde. Le bouton qui la renferme n'a pas deux lignes de diametre, ni trois de hauteur. On y remarque pourtant dix feuilles, lorsqu'il est ouvert, qui forment une petite coupe ou calice, au centre duquel est un petit bouton allongé, cantonné ou environné de cinq filets & de cinq étamines. Les feuilles sont de couleur de chair pâle avec des taches & des pointes rouges. Les filets sont d'un rouge de pourpre, & les étamines sont d'un blanc argenté, & le bouton est d'un blanc plus mat : c'est ce bouton qui produit le fruit. Ces fleurs n'ont aucune odeur ; elles ne viennent jamais seules, mais toujours par bouquets dont la plûpart tombent à terre, aussi-bien l'arbre ne pourroit ni soutenir les fruits, si toutes les fleurs noïoient, ni leur donner la nourriture necessaire.

On ne voit point ces fleurs au bout des branches comme aux arbres d'Europe, elles sortent depuis le pied de l'arbre, jusqu'au tiers ou environ des cinq grosses branches. On remarque qu'elles naissent aux endroits où il y avoit eu des feuilles lorsque l'arbre étoit encore jeune ; comme si ces endroits, où l'on voit encore la marque de la queue de la feuille, étoient plus tendres.





*Cosse
de Cacao
d'environ
le tiers de
sa grandeur
ordinaire.*



*Cosse coupée
par le milieu.*

& plus faciles à pénétrer, ou à s'ouvrir 1696
que le reste.

Les fruits qui succèdent à ces fleurs ressemblent à des Concombres pointus par un bout, partagez dans toute leur longueur comme les Melons à côtes, parsemez de petits boutons & autres inégalitez. L'écorce de ce fruit selon sa grosseur & l'âge de l'arbre qui l'a porté, peut avoir depuis trois jusqu'à cinq lignes d'épaisseur, & le fruit entier depuis sept jusqu'à dix poûces de longueur, sur trois à quatre pouces de diametre.

Fruits
de Ca-
cao.

La grosseur de ce fruit fait sentir la raison pourquoi la nature l'a placé au tronc de l'arbre & au gros des cinq branches principales qui sortent de la tête de l'arbre; car s'il venoit au bout des branches, il seroit impossible à l'arbre de soutenir un fardeau si pesant, les branches romperoient, & le fruit seroit perdu.

On remarque des Cacaos de trois couleurs; les uns sont d'un blanc pâle, tirant un peu sur le verd; les autres sont d'un rouge foncé; les troisièmes sont rouges & jaunes. Cela se doit entendre de l'écorce; car le dedans & les amandes qui y sont renfermées, sont toutes de la même couleur, même substance, même goût; ce qui fait que ces trois

Cou-
leurs des
Coffes.

couleurs ne font pas trois especes de Cacaos. Il n'y en a qu'une seule dans les Isles comme dans la Terre-ferme, n'en déplaît à François Ximenés & autres Ecrivains qui l'ont coppié, qui en font quatre especes, parce qu'ils ont vû des arbres de quatre grandeurs differentes, sans faire réflexion que cette difference de grandeur & de grosseur peut venir de l'âge de l'arbre, du terrain où il est planté, de son exposition au soleil, ou au vent, & des accidens qu'il a eu dans sa croissance.

C'est peut-être la bevüe de cet Ecrivain qui a engagé le Sr. Pomet Marchand Epicier Droguisse de distinguer le Cacao en gros & petit Caracque, gros & petit des Isles. Je n'ai jamais entendu parler de cette distinction, ni en Amerique, ni en Espagne, ni en Italie. Je conviens qu'on trouve des amandes de Cacao plus grosses les unes que les autres, comme on trouve sur un même Pommier des pommes de differentes grosseurs; mais comme on ne s'est pas encore avisé de faire des differentes especes de pommes, à cause de cette seule circonstance, aussi les gens de bon sens ne doivent pas faire quatre fortes de Cacaos, à cause qu'ils trouvent des amandes de

grosseurs differentes. Je leur enseignerai dans la suite à connoître le Cacao de Caracque d'avec celui des Isles Antilles & celui de Saint Domingue , Couve, & la nouvelle Espagne. 1696

• Les Cosses, comme on dit aux Isles, ou les Gouffes, pour parler plus correctement, sont d'une couleur de chair pâle par dedans. Elles renferment une substance, pulpe ou mucilage de couleur de chair pâle, assez legere, & très-delicate, imbibée d'une liqueur aigrette, à peu-près du goût des pepins de Grenade. Amandes de Cacao,

C'est cette pulpe qui environne les amandes que nous appellons Cacao; elles y sont attachées par des petits filamens extrêmement delicats, qui partent du gros bout de l'amande qui y portent la nourriture, & la fait croître.

On trouve presque sans y jamais manquer vingt-cinq amandes dans chaque Cosse. Il est très-rare d'en trouver moins, si ce n'est dans des Cosses avortées, ni d'en trouver un plus grand nombre. Les arbres qui sont puissans, bien nourris & de dix à douze ans, n'en portent pas plus que les jeunes, mais elles sont plus grosses; & c'est toute la difference que j'ai remarqué dans les Cacaotiers des

14 *Nouveaux Voyages aux Isles*
1696 Isles du Vent & de Saint Domingue.
Comme je n'ai point vû ceux de la
Côte de Caracque & de la nouvelle
Espagne, je n'en puis pas parler posi-
tivement. Je croi pourtant, & avec une
probabilité assez bien fondée, que c'est
la même chose qu'aux Isles, & que la
grosseur des amandes supplée au nom-
bre qui seroit necessaire pour remplir
la capacité des Cosses, qui sont assuré-
ment plus grosses.

Les Amandes, Graines ou Cacaos des
Isles sont longues depuis neuf jusqu'à
douze lignes; elles sont plus ovales que
rondes, pointuës par les deux bouts, mais
inégalement, y aiant un bout plus gros
que l'autre; elles ont depuis cinq jus-
qu'à sept lignes de diametre. La chair
en est blanche, tirant tant soit peu sur
la couleur de chair. Elle est compacte,
assez pesante pour son volume; lors-
qu'on la tire de la Cousse, elle est hui-
leuse & amère, fort douce au toucher
& couverte d'une pellicule de même
couleur, fort unie.

Lorsqu'on tire de terre des graines qui
y ont sejourné deux ou trois jours, &
qui se disposent à rompre leur enveloppe,
on voit que la substance de l'amande
n'est autre chose que deux feuilles plis-

féés & engagées l'une dans l'autre d'une maniere admirable , qui partent d'un petit pistille rond & long d'environ une ligne, posé au gros bout de l'amande, qui est le germe de l'arbre , & qui pousse en terre la racine qui le soutient & qui le nourrit.

Le Cacao des Isles du Vent, est le plus petit. Celui de Saint Domingue , de Couve & de Port-ric est de même figure , c'est-à-dire, comme je viens de le décrire , mais toujours plus gros, mieux nourri , & plus pesant. Celui de la Côte de Caracque est plus plat & plus grand , & ressemble beaucoup à nos grosses féves de marais : voila toute la difference que l'on remarque entre tous les Cacaos.

Lorsqu'ils sont secs , ils sont tous d'un rouge brun. Je ne sçai où le Capitaine Dampiere a appris qu'il y avoit des Cacaos blancs. Je sçai par une infinité de personnes qui ont trafiqué au Mexique , aux Côtes de Guatimala , de Cartagene & de Caracque, qu'ils n'ont jamais entendu parler de cette espece de Cacao ; mais ce n'est pas la plus grosse bevue de cet auteur.

Ce que je viens de dire suffit pour donner une Idée assez distincte du Ca

1696 caotier & de son fruit, dont je décrirai la nature, l'usage & les propriétés, après que j'aurai donné la maniere de planter & de cultiver l'arbre qui le porte, celle d'en accommoder le fruit pour le transporter dans toutes les parties du monde, & d'en connoître la bonté ou les défauts.

Choix
du ter-
rain
pour
une Ca-
caotiere

En parlant de la maniere dont on fait les nouveaux défriches, ou les nouvelles habitations, j'ai dit que ceux qui destinoient leur terrain pour faire une Cacaotiere, devoient avoir un soin tout particulier de laisser de fortes lizieres de grands arbres qui environnent cet endroit, ou du moins qui le couvrent sur tout du côté qui est exposé aux vents reglez qui soufflent ordinairement dans le pais. Mais comme il peut arriver de grands accidens par la chute de ces arbres, lorsqu'ils sont renversez par quelque ouragan, il est plus seur de faire des lizieres doubles ou triples d'orangers, de corosaliens, ou de bois immortel, parceque ces arbres par leur souplesse resistent puissamment au vent, & qu'au pis aller leur chute ne peut être d'une extrême consequence, c'est-à-dire, qu'ils ne peuvent pas briser, en tombant, les Cacaoiers qui seroient à côté d'eux, comme

des arbres plus gros & plus branchus ne manqueroient pas de faire. Je dois encore adjoûter à cet avis , qu'il est très-bon de couvrir ceslizieres de quelques rangs de bananiers & de figuiers du païs. Ce que j'ai dit de ces plantes dans ma premiere partie , & la description que j'en ai fait , montre qu'elles croissent fort vîte , qu'elles garnissent beaucoup , & font un très-bon abri, outre l'utilité qu'on trouve dans leur fruit.

Ce n'est pas assez qu'une terre soit bien à couvert des vents , il faut qu'elle soit vierge , quand on la veut mettre en Cacaotiere ; c'est-à-dire , qu'elle n'ait jamais servi. Les Cacaotiers demandent tout le suc & toute la graisse de la terre. L'expérience a fait connoître à plusieurs habitans qu'il est inutile de les planter dans des terres qui ont servi , quoi qu'on les ait laissé reposer pendant plusieurs années ; & que quelque soin qu'on se donne , ou ils ne viennent point ; ou s'ils viennent, ils durent très-peu , & ne rapportent jamais de beau fruit , ni en abondance. La raison de cela est que le Cacaotier est un arbre extrêmement delicat dans toutes ses parties ; il ne pousse qu'une seule racine , assez petite

& tendre , qui ne penetre dans la terre qu'à proportion de la facilité qu'elle trouve à y entrer , & à s'y nourrir. Il est vrai que cette racine principale qui est comme le pivot de l'arbre, est accompagnée de quelques autres plus petites, mais qu'on ne peut regarder que comme de la chevelure qui s'étend autour du pied de l'arbre sans entrer dans la terre plus de deux ou trois poüces ; de sorte que si la terre est dure , sèche & usée , comme sont toutes les terres des Isles pour peu qu'elles aient servi , la racine principale n'a pas assez de force pour la percer & la pénétrer , & elle est contrainte de se recourber sur elle même , d'où il arrive , que ne trouvant pas la fraîcheur & la graisse qui lui est nécessaire , elle se sèche bien-tôt , & l'arbre qu'elle souûtenoit a le même sort ; au lieu que quand elle rencontre une terre neuve , qui n'a point été foulée , & qui a encore toute sa force , elle la pénètre aisément , elle s'y étend , s'y fortifie ; & y trouvant la fraîcheur & le suc en abondance , elle produit un bel arbre , & des fruits en quantité.

Il faut encore avant de se déterminer à mettre un terrain en Cacaotiere , le sonder en plusieurs endroits ; car rien

n'est si ordinaire que de trouver des terres grasses & belles , chargées de beaux arbres , & qui cependant n'ont pas de profondeur. J'ai remarqué dans un autre endroit que les arbres de l'Amerique ont peu de racines en terre ; la nature les soutient par des cuisses larges qui occupent beaucoup de terrain , ou par des racines qui courent tout autour de leur pied , n'entrant presque point dans la terre. Le climat toujours chaud & humide leur donne le moyen de croître & de pousser continuellement & sans interruption , sans que leur racine travaille sous terre , comme il arrive dans les pays froids , ou du moins dans ceux où l'hiver se fait sentir , dans lesquels la racine croît & se fortifie dans la terre , pendant que le reste de l'arbre demeure dans l'inaction. Le Cacaotier est presque le seul des arbres de l'Amerique dont la racine pousse en terre sans interruption , & sans que l'arbre cesse de croître , & de produire des fleurs & des fruits ; c'est pour cela qu'il a besoin d'une terre profonde ; de sorte que si à quatre , cinq , ou six pieds au dessous de la surface de la terre il se trouve des bancs de rocher , ou des amas de pierres , il est certain que dès que la

racine y est arrivée, elle se recourbe sur elle même, elle cesse de profiter, & l'arbre qu'elle entretenoit, déperit à veüe d'œil.

Il n'en est pas de même des terrains où l'on trouve du sable à une distance raisonnable au dessous de la superficie, ou bien une terre grasse, ou, comme on dit, une terre à potier, ou un terrain graveleux. La racine du Cacaotier s'en accommode; quoi qu'elle les perce avec peine, elle y pénètre & s'y établit; & & si elle n'en tire pas autant de suc que d'une bonne terre franche, du moins elle n'est pas obligée de se recourber, ce qui la fait secher infailliblement.

J'ajoute encore une autre qualité au terrain que l'on destine à faire une Cacaotiere. Il faut qu'il soit frais; les lieux bas, unis, voisins d'une riviere, coupée par quelques petits ruisseaux sont admirables pour cet usage. Il ne faut pas non plus qu'ils soient d'une trop grande étendue, ni aussi trop resserrez; les arbres seroient étouffez dans ce dernier cas, & trop exposez au grand air, à la chaleur & au vent dans le premier.

Etendue
des Ca-
caotie-
res.

Une Cacaotiere de deux cent pas en quarré, mesure des Isles, c'est-à-dire, de cent toises ou environ, est d'une bonne

grandeur. Il vaut mieux separer en plusieurs quarrez de cette grandeur son terrain & les couvrir de bonnes haies, que de l'exposer aux inconveniens dont je viens de parler, en faisant un plan d'arbres d'une plus grande étendue.

Les revers des costieres, ou les terrains qui ont beaucoup de pente, quelque bonne qualité qu'ils puissent avoir d'ailleurs, ne sont jamais bons à faire une Cacoyere : outre qu'ils sont toujours plus exposez aux vents & plus difficiles à couvrir, il est certain qu'ils durent très-peu, que les racines des arbres sont bien-tôt dessechées. La raison en est evidente, on ne doit souffrir aucunes herbes sous les Cacaoyeres; il est donc facile aux eaux qui tombent d'emporter la terre, & d'exposer en très-peu de temps les petites racines rempantes, & ensuite la racine principale à paroître à decouvert & à manquer de fraîcheur, de suc & de nourriture.

Supposé donc que la terre soit telle que je viens de dire, les arbres qui la couvroient, abbatus & brûlez avec leurs souches, les lizieres plantées & en état de parer le vent, aussi bien que les bananiers qui les doivent couvrir, on doit labourer tout le terrain à la hoüe

Maniere
de planter les
arbres.

1696 le plus profondément qu'il est possible. Je ſcai que bien des gens negligent cette préparation , mais elle m'a toujours paru neceſſaire , & elle l'eſt en effet. Un terrain labouré eſt plus en état de recevoir également dans toute ſon étendue la pluie & les roſées ; on arrache en labourant des racines & de petites ſouches d'arbriffeaux ou des plantes qui ne paroiffent point , & qui venant à croître & à grener , donneroient bien de l'exercice à ceux qui ſeroient chargez du ſoin de la Cacaotiere. D'ailleurs un terrain labouré eſt toujours plus uni , & par conſequent plus aisé à diviſer , & à tracer. C'eſt à quoi on ne manque jamais de travailler auſſi-tôt que le terrain eſt en état. On ſe ſert pour cela d'un cordeau de la longueur de tout le terrain, diviſé par des nœuds ou par des marques , de huit en huit pieds , & on plante en terre un piquet à chaque diviſion. Lorſqu'un rang eſt achevé , on leve le cordeau , & on l'étend à huit pieds de diſtance des premiers piquets , obſervant qu'il ſoit bien pararellement , & que les piquets ſoient en quinconche. J'en ai dit la raiſon dans mon Traité du Tabac. Ceux qui en voudront ſçavoir davantage , prendront la peine , s'il leur plait,

de consulter M. de la Quintinie dans son excellent Traité du Jardinage & de la culture des arbres ; & c'est ainsi qu'on trace & qu'on partage le terrain que l'on veut planter en Cacaotieres : ce qui fait voir qu'un terrain de cent toises , ou de deux cent pas en quarré peut contenir cinq mille six cent vingt cinq pieds d'arbres. 1696

Il y a des habitans qui plantent leurs arbres à six pieds les uns des autres , & il s'en trouve d'autres qui les mettent de cinq en cinq pieds. Les premiers prétendent que cette distance est suffisante , & que le voisinage des arbres fait que le terrain étant plutôt couvert, les mauvaises herbes y peuvent moins venir , & la Cacaotiere être entretenüe dans la propreté qu'elle doit avoir avec bien moins de travail. Ces raisons seroient bonnes, si la trop grande proximité de ces arbres ne les empêchoit pas de croître , & de trouver suffisamment de la nourriture pour porter de beau fruit : car, comme je l'ai dit ci-devant, ces arbres veulent une terre de beaucoup de suc , & produisant comme ils font deux fois chaque année , des fruits très-gros, il est certain qu'il leur faut un terrain considerable , soit pour étendre leur branches,

1696 soit pour y trouver de la nourriture.

Ceux qui les plantent de cinq en cinq pieds , ont pour eux la raison que je viens de rapporter des premiers ; en effet les arbres étant proches les uns des autres , couvrent bien-tôt leur terre , & empêchent les herbes d'y croître ; & quand on leur objecte que les arbres sont trop voisins , ils disent que leur intention est d'en couper la moitié dès qu'ils s'appercevront qu'ils commenceront à se nuire les uns aux autres , & de laisser ainsi dix pieds de distance entre les rangs , comme les Espagnols le pratiquent. Il n'y a rien à dire à cela , si on l'exécutoit ; mais il paroît bien dur à un habitant de couper la moitié de sa Cacaotiere , quand elle rapporte , ou de se priver ainsi de la moitié de son profit ; on aime mieux laisser tous les arbres sur pied, en se flatant qu'ils trouveront assez de quoi s'entretenir , & à la fin on se trouve la duppe de sa folle esperance , & on voit tous les arbres perir les uns après les autres , sans être à temps d'y apporter du remede.

Bien des expériences m'ont convaincu que la plus juste proportion qu'on pouvoit donner aux arbres , étoit de huit pieds de distance des uns aux autres aux

Antilles

Antilles ; car aux grandes Isles & à la Terre-ferme où les terres sont plus profondes & plus grasses , on doit y donner jusqu'à dix & douze pieds , afin que les arbres qui sont pour l'ordinaire plus grands & plus gros , aient tout le terrain qui leur est nécessaire.

On fait les plans ou allées les plus droites qu'il est possible , non seulement pour l'agrément , mais encore afin de voir avec plus de facilité le travail des esclaves qui peuvent moins se dérober de la veüe du maître , ou du commandeur dans une Cacaotiere bien alignée, que si les arbres étoient plantez au hazard , & en confusion. Outre que dans les recoltes on est moins exposé à laisser du fruit aux arbres , parce qu'on les cueille en suivant les allées les unes après les autres.

Le terrain étant ainsi disposé , on attend le dernier quartier de la lune , & que le temps soit pluvieux , ou du moins sombre & disposé à donner de la pluye.

On prend des Cosses de Cacao , qui sont en état d'être cueillies , on les ouvre , on en tire les amandes , & sur le champ on les met en terre. Il est certain que si on différoit un peu à les planter après qu'elles sont tirées de la

Maniere
de plan-
ter les
amandes

26 *Nouveaux Voyages aux Isles*
casse, l'air qui agiroit dessus, les seche-
roit assez pour les empêcher de lever.

On met ordinairement trois amandes, ou trois graines, pour parler comme on fait aux Isles, autour de chaque piquet, éloignées d'environ trois poüces les unes des autres. Si le terrain a été labouré tout récemment, on se contente de faire un trou avec un piquet de trois à quatre poüces de profondeur, & d'y couler l'amande en sorte qu'elle y soit droite, le gros bout en bas, & on la couvre légèrement de terre. Si le terrain n'a point été labouré, on remüe la terre autour des piquets avec un petit instrument fait comme le fer d'une houlette, on y fait un trou, & on y introduit l'amande.

La raison qui oblige de mettre trois amandes à chaque piquet, est afin d'avoir de quoi remplacer celles qui viennent à manquer, comme il arrive assez ordinairement. Quand cela ne se trouve pas, & que les arbres ont un pied & demi, ou deux pieds de hauteur, on choisit celui qui est de plus belle apparence, pour le laisser en place, & on leve les deux autres, pour s'en servir à remplir les lieux qui en manquent, ou pour les planter en d'autres endroits.

C'est aussi à ce dessein qu'on fait des pepinieres.

J'ai demandé à des habitans habiles pourquoi ils ne plantoient pas toutes leurs amandes en pepiniere pour les lever ensuite , & les planter à demeure dans les terres qu'ils avoient destiné pour cela. Ils m'ont assuré que l'expérience leur avoit appris , que les arbres plantez de cette maniere ne reussissent pas bien , parceque leur principale racine étant très-delicatè , il étoit impossible, quelque soin qu'on se donnât de la tirer de terre sans l'endommager , ou en elle même , ou dans la petite chevelure dont elle est garnie , & de la placer dans un autre endroit , sans changer un peu la situation ou la direction de quelques unes de ses parties , ce qui suffisoit pour l'empêcher de reprendre , & de produire un belle arbre.

J'ai eu occasion plus d'une fois de me convaincre par ma propre expérience de cette verité , & de voir que des arbres ainsi transplantez , mouroient malgré toutes les précautions que j'avois prises , pour mettre la racine en terre sans la comprimer ni la forcer le moins du monde. J'en est fait déchausser plusieurs , & j'ai toujours trouvé que la

racine étoit recourbée au lieu d'être perpendiculaire comme elle doit être ; de maniere que le seul expédient qu'il y a à prendre pour remplir les vuides d'une Cacaotiere, est de planter des amandes au lieu où les arbres ont manqué, soit que les amandes n'aient pas levé, soit que la tige ait été rompue ou mangée par des insectes.

La delicateſſe extraordinaire du Cacaotier oblige de prendre de grandes précautions, afin qu'il ne ſoit pas brûlé par le ſoleil. Les lizieres dont j'ai parlé ci-devant ne le peuvent garentir que du vent, le ſoleil lui eſt auſſi pernicieux ſur tout dans le commencement ; c'eſt pourquoi on ne manque jamais de planter du Manioc en même temps qu'on met les amandes en terre. On a vû dans la premiere partie ce que c'eſt que cet Arbriffeau, il eſt inutile de le repeter ici. On fait deux rangées de fosses de manioc dans toutes les allées, de maniere qu'elles ſont éloignées des piquets d'environ un pied & demi, outre l'avantage qu'on en retire en préſervant les jeunes arbres de la trop brûlante ardeur du ſoleil, on emploie utilement le terrain par un arbriffeau ſi neceſſaire qu'on ne ſ'en peut jamais paſſer, ni en avoir jamais

Maniere
de cou-
vrir les
jeunes
Cacao-
iers.

trop, & on empêche les mauvaises herbes de croître & de gâter la Cacaotiere; car il faut être d'une exactitude infinie à sarcler & à la tenir propre, rien n'étant si contraire à ces sortes d'arbres que les mauvaises herbes, qui ne manquent jamais de croître dans les terres neuves, qui en consomment tout le suc & la graisse, & qui y produisent une infinité de gros vers, de loches, de mille-pieds, de criquets & autres insectes, qui s'attachent d'abord au Cacaotier, mangent ses feuilles, coupent le bourgeon, & le font mourir en très-peu de jours.

On est obligé de sarcler sans cesse, jusqu'à ce que le Manioc étant devenu grand, couvre entièrement la terre, & empêche ainsi les mauvaises herbes de pousser.

On arrache le Manioc au bout de douze ou quinze mois; c'est à peu près le temps qu'il lui faut pour avoir sa grosseur & sa maturité selon son espece; & sur le champ on en plante d'autres, mais en moindre quantité, c'est-à-dire, qu'on ne met qu'un rang de fosses au milieu des allées; & pour avoir moins de peine à tenir la terre nette, on plante entre le Manioc & les Cacaotiers, des Melons d'eau, ou des Melons ordina-

30 *Nouveaux Voyages aux Isles*
res, des Concombres, des Giraumons,
des ignames ou des Patates, parceque
les feuilles de ces plantes couvrant la
terre, l'empêchent de produire de mau-
vaises herbes, la tiennent fraîche sans
nuire au Cacaotier, & fournissent des
choses très-utiles à une habitation.

Il y a des habitans qui plantent le
Manioc un mois avant de planter le
Cacao. Je les ai imité, quand j'ai eu
occasion de le faire, & je m'en suis bien
trouvé, parceque ce mois d'avance que
le Manioc avoit sur le Cacao, lui don-
noit lieu d'être en état de le couvrir,
& de le défendre par son ombre des
ardeurs du soleil, dès qu'il sortoit de
terre, & à moi le temps de farcler les
premières herbes que la terre produisoit,
ce qui n'étoit pas un petit avantage.

L'Amande est pour l'ordinaire sept ou
huit jours en terre, avant de pousser
dehors. Plusieurs expériences m'ont assu-
ré qu'elle pousse en même temps par
les deux bouts; Celui qui est le plus
gros rompt la pellicule dont l'amande
est couverte, & le petit pistille pousse
en terre, & fait la grosse racine; l'au-
tre bout fait l'arbre, & sort de terre
couvert de cette même pellicule, comme
un bouton qui en s'épanouissant acheve

de la rompre , & la fait tomber. Quand ce bouton est tout-à-fait éclos , on voit qu'il ne renfermoit que deux feüilles plissées & engagées l'une dans l'autre d'une maniere admirable, d'une couleur de chair vive , tendres & delicates au-delà de l'imagination.

Quinze ou vingt jours après qu'il est sorti de terre , il a cinq à six poudces de hauteur , & quatre ou six feüilles ; elles viennent toujours couplées , & s'étendent fort également autour de leur centre commun , qui est toujours un bouton , au dessous duquel elles sortent à mesure que le tronc s'élève. A dix ou douze mois , l'arbre a près de deux pouds de hauteur , & douze , quatorze , jusqu'à seize feüilles. A vingt ou vingt-quatre mois , il arrive à la hauteur de trois pouds & demi , & souvent de quatre , & pour lors ce bouton qui avoit toujours paru au centre des deux dernieres feüilles , s'ouvre & se partage en cinq branches , rarement en six , & jamais en sept. On coupe la sixième & la septième branche , parce qu'elles gêteroient la division ordinaire des branches de cet arbre , qui fait une partie de sa beauté. Pour lors les feüilles cessent de venir sur le tronc , elles croissent sur les

32 *Nouveaux Voyages aux Isles*

branches maîtresses , qui en s'élevant & grossissant , en produisent d'autres plus petites , pendant que le tronc croît & grossit à proportion de la fraîcheur & du suc que le terrain lui fournit.

Il commence à fleurir à deux ans & demi. Les personnes intelligentes font tomber ces premières fleurs , afin que l'arbre se fortifie davantage ; à trois ans on en laisse quelques-unes , & lorsqu'il a quatre ans on n'y touche plus , parce qu'il est assez fort pour porter du fruit, sans que cela l'empêche de croître , & de se fortifier ; il augmente en croissant le nombre de ses fleurs , & la beauté de son fruit qui devient plus gros , plus rempli , & de meilleure qualité , à mesure qu'il grossit en vieillissant ou qu'il trouve un meilleur fond , & une nourriture plus abondante.

S'il n'arrivoit point d'accidens aux Cacaotiers , il est certain qu'à six ans ils seroient dans leur force & rapporteroient des fruits très-beaux & en quantité ; mais ils sont sujets à tant de disgraces , qu'on regardé comme une espece de miracle , lorsqu'ils arrivent à cet âge sans avoir rien éprouvé de fâcheux.

Les accidens les plus ordinaires qui leur arrivent sont la chute des arbres

Acci-
dens qui
arrivent
aux Ca-
caotiers

qu'on a eu l'imprudence de laisser trop proche d'eux , qui par leur pesanteur rompent les branches de ces arbres delicats , & souvent les écrasent entiere-ment. En second lieu les tempêtes & les coups de vent furieux qu'on appellent ouragans leur sont encore plus funestes. Car si les lizieres dont ils sont couverts viennent à être arrachées ou brisées par la violence des vents , les Cacaotiers sont bien-tôt dépouillez de leurs feüilles , brisez , renversez , déracinez , ou entierement arrachez. J'ai été témoin plus d'une fois de semblables désolations , rien n'est plus triste , ni plus affreux. Si les arbres sont arrachez , & que la maîtresse racine soit tout-à-fait hors de terre , il est inutile de penser à les réplanter , c'est un travail perdu , ils ne reprennent jamais : mais s'ils sont renversez de maniere que la grosse racine soit encore en terre , du moins la meilleure partie , il faut bien se garder de les vouloir redresser , l'expérience à fait connoître qu'on achevoit de les faire mourir par cette manœuvre , parce qu'on ébranle de nouveau ce qui a déjà souffert , & qu'on ne peut jamais le remettre dans sa premiere situation. Ce qu'il y a à faire dans cette occasion est de cou-

34 *Nouveaux Voyages aux Isles*
vrir promptement & sans perdre de temps, le pied de l'arbre & tout ce qui paroît de ses racines, avec de bonne terre, & de faire soutenir avec de petites fourches plantées en terre, le tronc & les principales branches, afin que le poids des feuilles lorsqu'elles auront poussé, & des fruits, ne le fassent pas pancher davantage, & ramper sur la terre. Ces arbres ne laissent pas de produire, & la nature, au bout de quelque temps, produit un jet droit que l'on conserve avec soin pour devenir le tronc de l'arbre, quand il portera du fruit; car pour lors on coupe celui qui étoit panché, & l'arbre se trouve ainsi tout renouvelé.

Mais l'accident le plus funeste qui puisse arriver à une Cacaotiere, & auquel il n'y a point de remède, c'est quand les maîtresses racines trouvent un tuf ou un banc de pierres; car pour lors elles s'étendent inutilement sur la pierre, & n'y trouvant pas de nourriture, elles sont contraintes de se recourber sur elles mêmes, ce qui suffit pour les faire secher, & ensuite les arbres qu'elles soutenoient. C'est pour cette raison que j'ai dit ci-devant qu'il étoit de la dernière importance de bien sonder le terrain

avant d'y planter une Cacaotiere, si on ne veut pas travailler en vain, ou tout au plus pour un petit nombre d'années; ce qui ne pourroit manquer de tourner à la confusion & au dommage de ceux qui entreprendroient un établissement sans cette précaution.

Cependant comme il est presque impossible, sur tout dans les petites Isles, de trouver un terrain, quelque bon qu'on se le figure, qui soit sans pierres, on doit être content pourveu que par diverses sondes on ait reconnu que la terre a six pieds de profondeur, & que les pierres qui sont dessous ne font pas un banc.

Depuis la chute des fleurs jusqu'à la parfaite maturité du fruit il ne se passe qu'environ quatre mois; on reconnoît qu'il est meur, de quelqu'une des trois couleurs marquées ci-devant, qu'il puisse être lorsque l'entre-deux des côtes qui partagent les côffes commence à changer de couleur & à devenir jaune: pour lors on le ceuille. On dispose les negres qu'on destine à cet ouvrage un à un à chaque rangée d'arbres, chaque negre a son panier; & suivant la file qu'on lui a marqué, il ceuille tous les fruits qui sont meurs, sans toucher à

Maturité du Cacao & maniere de le ceuille.
lire.

ceux qui ont encore besoin de quelque temps pour le dévenir. On n'emploie aucun instrument pour cela , & on ne secoue point l'arbre , on rompt la queue qui attache le fruit, en la tordant un peu avec une petite fourchette de bois , ou en l'arrachant ; & lorsque les negres ont leurs paniers remplis, ils les portent à un bout de la Cacaotiere & font une pile ou un amas de tout ce qu'ils ont cueilli.

Lorsqu'on a cueilli tout ce qui étoit meur , & que selon la grandeur de la Cacaotiere , ou la quantité du fruit , on en fait une ou plusieurs piles, on tire les amandes des coques. Pour cet effet les negres coupent avec un couteau les coques par le milieu de leur longueur , on les brisent en frappant dessus avec une pierre , ou un morceau de bois. On trouve les amandes environnées de la pulpe ou mucilage dont j'ai parlé ci-devant ; on ne prend pas beaucoup de peine à les en separer , on n'en ôte que le plus gros , & on les met dans des paniers pour les porter à la maison.

Il n'est pas nécessaire de vider les coques aussi-tôt qu'elles sont cueillies , on peut les laisser en pile dans la Cacaotiere deux ou trois jours, sans crain-

dre qu'elles se gâtent ; le seul danger qu'il y a , est qu'elles peuvent être dérobées ; mais qui a du bien , doit être exposé à en perdre , d'ailleurs il faut donner lieu au proverbe qui dit , qu'il faut que tout le monde vive, larrons & autres. On ne s'avise gueres de porter les coffes à la maison pour les y ouvrir ; outre que ce transport seroit penible pour les negres , il engageroit encore à un autre travail qui seroit de transporter autre part les coffes vuides , qu'on a regardé jusqu'à present aussi inutiles que les Marons d'Inde. On les laisse donc pourrir dans la Cacaotiere où elles peuvent servir de fumier pour engraisser la terre.

On met les amandes aussi-tôt qu'elles sont à la maison dans des canaux ou grandes auges de bois , ou dans un quarré de planches un peu élevé de terre. On les couvre de feüilles de balizier , & de quelques nattes , & on met dessus des planches & des pierres pour les tenir bien serrées , & bien pressées.

On les laisse en cet état quatre ou cinq jours , pendant lesquels on a soin de les remuer & retourner tous les matins. Elles fermentent pendant ce temps là , elles perdent la couleur blanchâtre

Maniète
de se fai-
re fer-
menter
ou ref-
suer.

38 *Nouveaux Voyages aux Isles*
qu'elles avoient en sortant de la coque & deviennent d'un rouge obscur.

On prétend que sans cette fermentation elles ne se conserveroient pas, qu'elles moisiroient, ou que si elles étoient dans un lieu humide, elles pourroient germer. On doit regarder ce dernier cas comme impossible, puisque pour peu qu'on tarde à les mettre en terre en sortant de la coque, elles ne germent jamais; comment germeroient-elles seules & privées du suc & de la fraîcheur de la terre? Ce que cette fermentation opere est de les décharger de l'humidité superflue dont elles étoient imbibées; de maniere qu'il ne leur reste plus que l'huile qui les conserve, & dans laquelle on doit penser que consiste la meilleure partie de leur bonté.

C'est encore une erreur grossiere de quelques voyageurs qui ont débité sérieusement qu'on les met dans une lessive, dont la composition est un mystere, où après avoir trempé quelque tems on les fait sécher à l'ombre, & que sans cette préparation on ne pourroit pas les transporter sans qu'elles se corrompissent. Tout cela est aussi vrai comme ce qu'ont écrit des gens mal informez, de la lessive où ils prétendoient qu'on faisoit

boüillir le clou de gerofle , la muscade, le poivre , & le caffé avant de les transporter en Europe , de crainte qu'on ne les semât ou plantât en Europe, & qu'on ne privât ceux qui les y transporte d'Asie du profit qu'ils font sur ces marchandises.

Lorsqu'on a retiré les amandes ou graines de Cacao , du lieu où elles ont fermenté , ou pour parler comme aux Isles , où elles ont reffué , on les étend sur des claies , ou dans des caisses plates dont le fond est à jour , & on les expose au soleil pour les faire secher. Com^{me}ment on les fait secher. On a soin de les remuer & de les retourner de tems en tems , & de les mettre à couvert pendant la nuit , & lorsque le tems est humide , ou qu'il pleut ; parce que l'eau ou l'humidité les gâteroit infailliblement. Trois jours de soleil & de vent suffisent pour les secher entierement , après quoi on les met dans des futailles , dans des sacs , ou en grenier , jusqu'à ce qu'on trouve l'occasion de s'en défaire. Elles se conservent tant qu'on veut sans se gâter , pourveu que le lieu où elles sont gardées soit sec , & qu'on les expose au soleil deux ou trois fois l'année. Il est vrai que leur bonté n'augmente pas à mesure qu'elles

vieillissent, parce que leur huile se consume peu à peu; & que venant ainsi à se sécher, elles perdent la substance & la vertu qu'elles avoient auparavant.

J'ai remarqué ci-devant que les coffes renferment, sans y manquer, presque jamais vingt-cinq amandes, & j'ai éprouvé plusieurs fois qu'il faut environ quatre cent amandes sèches pour faire le poids d'une livre. Cela se doit entendre du Cacao des Isles, qui est le plus petit; il en faut moins à Saint Domingue, & à Couve ou Cuba, où il est plus gros; & il n'en faut pas trois cent pour le Cacao de Caracque qui est le plus gros de tout: de sorte que seize coffes produisent une livre d'amandes sèches; mais comme la pesanteur du Cacao diminuë au moins de la moitié en séchant, huit coffes donnent une livre d'amandes vertes.

J'ai vû des arbres chargez de deux cent cinquante-deux coffes, & en particulier j'en ai admiré de cette sorte au quartier du pain de sucre de la Martinique. Il est vrai que c'étoient des arbres de vingt ans, grands, forts, en bonne terre, & bien à couvert du vent, mais il est rare d'en trouver de semblables. Les habitans ne comptent leurs

recoltes que sur le pied d'une livre ou une livre & demie par pied d'arbre à la recolte de Noël , & d'une livre à celle de la S. Jean , lorsque leurs arbres ont depuis cinq ans jusqu'à huit ; après cela s'il n'arrive point d'accidens aux arbres, qu'ils soient bien entretenus, qu'ils trouvent une terre fraîche , profonde & bien grasse , ils en peuvent esperer davantage , sur tout à la recolte de Noël qui est toujours meilleure que celle de la S. Jean. La raison de cette difference vient de la difference des deux saisons que l'on trouve aux Isles ; c'est-à-dire, de la saison seche, & de celle des pluies ; cette derniere commence ordinairement dans le mois de Juillet, & finit en Novembre, ou au commencement de Decembre. Ce que j'ai dit ci-dessus suffit pour faire comprendre que les pluies sont très-necessaires aux Cacaotiers , au lieu que la secheresse qui regne pour l'ordinaire depuis Noël jusqu'à la S. Jean leur est contraire.

Il est certain que quand les Cacaotiers ont trois ans & demi ou quatre ans , leurs branches , toujours fort chargées de feüilles , couvrent tout l'espace qui est entre eux ; & que les feüilles qu'ils quittent au commencement de la

42 *Nouveaux Voyages aux Isles*

Entre-
tien des
Cacao-
niers.

saïson des pluies , & qu'ils reprennent en même tems , & à mesure qu'elles tombent , sont en assez grande quantité pour occuper & couvrir toute la terre aux environs , & empêcher par conséquent la production des herbes. Cependant cela ne suffit pas entierement , parce que la force de la terre , la chaleur & l'humidité du climat , en produisent toujours malgré l'ombre & les feuilles qui la couvrent , en beaucoup moindre quantité ; je l'avoüe , mais toujours assez pour nuire à la fin aux arbres , qui demandent une extrême propreté , & qui veulent occuper seuls tout leur terrain. De sorte qu'il faut le repasser & le nettoyer de tems en tems.

Il faut encore avoir soin de **rechauffer** les pieds des arbres , parce que les pluies dégradent sans cesse , & emportent la terre , surtout dans les lieux qui sont en pente , & découvrent ainsi les petites racines , que j'ai dit qui ne faisoient que serpenter autour de l'arbre à deux ou trois poudres en terre. Or ces racines ne sçauroient être exposées à l'air sans se sécher , & sans priver en même tems l'arbre du suc qu'elles lui portoient , & causer par conséquent une diminution considérable du fruit. C'est donc

une necessité de les couvrir de bonne terre , après avoir bien labouré tout au tour , pour faciliter à la pluie & à la rosée le moien de pénétrer la terre & de les humecter.

On ne doit pas negliger de tailler les bouts des branches , soit qu'ils soient secs , soit pour les renouveler. Cela se doit faire après la recolte de la S. Jean , & un peu avant le commencement des pluies. Ceux qui entendent la culture des arbres fruitiers , sçavent assez la consequence de cette précaution , & combien la negligence sur ce point-là est préjudiciable. Les Espagnols , quoique fort indolens , & fort paresseux , n'y manquent jamais ; aussi voit-on que leurs Cacaotiers , toutes choses proportionnées , sont bien plus beaux que les nôtres , & qu'ils rapportent de plus beau fruit , & en plus grande quantité. J'ai vû à la Martinique de fort belles Cacaotieres perir peu à peu , & manquer enfin tout à fait faute de ces précautions.

On voit par tout ce que je viens de dire que le travail d'une Cacaotiere n'est pas si petit qu'on pourroit se l'imaginer , quoique dans la verité il soit bien au-dessous de celui d'une sucrerie , & de la dépense que cette manufacture exige.

44 Nouveaux Voyages aux Isles

On en sera convaincu par la lecture de mon Traité du sucre qui est à la fin du dernier Tome. Ainsi je conseille à tous ceux qui ont des terres propres aux Cacaotiers, de les y employer sans penser à s'élever au rang des sucriers, & je puis les assurer qu'ils y trouveront mieux leur compte, seront obligez à bien moins de dépense, & se délivreront d'une infinité d'embarras & de chagrins qui sont inseparables d'une sucrerie.

Revenu
d'une
Cacao-
niere.

Plusieurs expériences m'ont assuré que vingt negres peuvent entretenir & cultiver cinquante mille pieds de Cacaotiers, & faire encore du manioc, du mil, des pois, des pasates, des ignames & autres vivres beaucoup au delà de ce qu'il en faut pour leur entretien. Or ces 50000. arbres bien entretenus, donneront au moins les uns portant les autres, bon ou mal, cent mille livres d'amandes qui étant vendues à sept sols six deniers la livre, qui est un prix fort mediocre, & le plus bas auquel le Cacao ait jamais été vendu, produisent trente sept mille cinq cent francs, qui est une somme d'autant plus considerable, qu'elle revient presque toute entiere dans la bourse du maître, à cause du peu de dépense qu'il faut faire pour l'entre-

rien des esclaves qui cultivent les arbres, qui est cependant la seule & unique dépense à quoi l'on soit obligé.

Il n'en est pas de même d'une sucrerie ; pour qu'elle produise la même somme en sucre blanc ou brun , il faut trois fois autant d'esclaves , des moulins , des charettes , des bœufs , des chevaux , une quantité d'ouvriers de toutes sortes , & par dessus tout des raffineurs chers & insolens au dernier point. Qu'on compare la dépense d'une sucrerie & celle d'une Cacaotiere , qui auroient donné le même revenu , & l'on verra par la difference qui se trouvera entre l'une & l'autre , qu'une Cacaotiere est une riche mine d'or , pendant qu'une sucrerie ne sera qu'une mine de fer ; sur tout à present que le chocolat commence d'être plus en vogue qu'il n'a été ci-devant, non seulement parce qu'on reconnoît tous les jours ses bonnes qualités , mais encore par le bon marché auquel il doit être , depuis que le Roi a eu la bonté de reduire à deux sols par livre les droits d'entrées du Cacao François par son Edit du mois d'Avril 1717.

Il faut à present parler de la nature du Cacao. J'avoüe que ce n'est pas une petite affaire pour moi ; je respecte les

Nature
du Cacao

Anciens qui en ont écrit, & j'ai pour Monsieur de Cailus, qui en a écrit le dernier, une estime toute particuliere. Je voudrois les accorder, mais la chose ne me paroît pas praticable. Colmencer & les Ecrivains Espagnols Medecins & autres disent tous que le Cacao est froid & sec. Monsieur de Cailus, avec quelques Medecins nouveaux, dit qu'il est temperé; qui de tous ces auteurs a raison? On en jugera sur ce que je vais dire. On ne peut pas disconvenir que le Cacao ne soit huileux & amer; or tout ce qui est huileux & amer, est chaud, & d'autant plus chaud qu'il est plus huileux & plus amer. Selon Mr. de Cailus il n'y a point de fruit dont on puisse tirer plus d'huile que du Cacao, ni qui soit d'une plus grande amertume; donc, selon Monsieur de Cailus, il n'y a point de fruit qui soit plus chaud; comment donc le fera-t-il temperé? fera-ce en y mêlant du sucre, de la canelle, un peu de gerofle & d'essence d'ambre; mais toutes ces drogues sont très-chaudes, & quoi qu'elles ne doivent entrer dans la composition du Chocolat qu'en petite quantité, n'est il pas visible que la chaleur qu'elles renferment, étant jointe à la chaleur modérée du Ca-

cac, doit faire un composé très-chaud, Je croi qu'un autre que Monsieur de Cailus auroit de la peine à se tirer de cet embarras ; mais comme il a de l'esprit infiniment , il ne manquera pas de nous développer dans sa reponse les raisons qu'il a eu de prendre ce parti ; & se fera un éclaircissement nouveau que j'aurai procuré au public , & dont il m'aura telle obligation qu'il jugera à propos.

Les Espagnols justifient aisément la pratique universelle qu'ils ont de mêler avec le Cacao quantité d'ingrédiens fort chauds ; ils le croient très-froid, & quelques-uns d'eux ont poussé la chose si loin, qu'ils ont dit que c'étoit une espece de poison si froid , qui faisoit tomber en pitisie ceux qui en prenoient avec excès ; sur ce principe ils ont raison de mêler avec le Cacao une quantité considerable de canelle , de sucre , de chilé ou piment , ou de graines de bois d'Inde , de clouds de gerofle , d'ambre de musque , & sur tout de vanille , ingrédiens très-chauds , comme tout le monde en convient : car de prendre une chose très-froide sans ces puissans correctifs , se feroit s'exposer à de grands inconvéniens , & peut-être à une mort prématurée. Les

Autheurs Espagnols qui nous ont donné le plus exactement la composition du chocolat, assurent que le Cacao étant mêlé avec ces drogues, compose un tout extrêmement temperé. Leur raisonnement me paroît bon ; & suivant leur principe, il est bien suivi, & très-vrai.

Page 72. L'Autheur de l'Histoire Naturelle du Cacao prouve la bonté du chocolat par la consommation prodigieuse qui s'en fait dans toute l'Amerique, soit chez les Espagnols, les Portugais, & les Indiens; soit chez les François, les Anglois & les autres Européens établis dans ces pays là. Il pourroit ajouter, sans craindre de se tromper, que cette consommation n'est pas moindre dans l'Espagne, le Portugal, & l'Italie, qu'on en use encore beaucoup en Angleterre & dans tout le Nord; & que sans le prix excessif où il a été jusqu'à présent en France, l'usage s'y en seroit établi aussi fortement que celui du Tabac; & il assure ensuite que de tous ces peuples si différens, qui en usent sans distinction d'âge, de sexe, & tres-souvent sans regle & sans moderation, pas un ne s'est encore plaint d'en avoir reçu la moindre incommodité, qu'ils ont éprouvé
au

au contraire, qu'il étanche la soif, qu'il rafraîchit, qu'il engraisse, qu'il répare dans un instant les forces perduës ou abbatuës par le travail, qu'il fortifie, qu'il procure un doux sommeil, qu'il aide à la digestion, qu'il adoucit, & qu'il purifie le sang; en un mot, qu'il conserve la santé, & qu'il prolonge la vie. Je conviens de tout cela avec lui, rien n'est plus vrai: mais il faut aussi qu'il convienne avec moi, que tous ces peuples, à l'exception des François des Isles, prennent le chocolat accommodé à la maniere Espagnole. Si donc le Cacao accommodé à la maniere Espagnole, c'est-à-dire, mêlé avec tant d'ingrédiens si chauds, est encore temperé (car il faut qu'il le soit pour produire tous ces bons effets) ne doit-on pas conclure, que de lui-même il n'est pas temperé, mais froid, puisqu'il a besoin de tant de chaleur étrangere pour être rendu temperé, ou que malgré tant de choses chaudes auxquelles on le joint, il est encore temperé.

Le public portera là-dessus son jugement, voilà l'affaire instruite, on me dispensera de dire ce que j'en pense; car il y a de part & d'autre des raisons qui m'empêchent de me déterminer pour

l'un ou l'autre partie, & d'ailleurs je respecte trop Monsieur de Cailus pour conclure contre lui.

Bien des gens prétendent que le Cacao de Caraque, ou pour parler plus juste, tout celui de la nouvelle Espagne, & tout celui qui vient depuis Cartagene jusqu'à Comana, est meilleur que celui des Isles. La prévention a plus de part dans cette opinion que la vérité. On croit avec fondement que ce sont les Hollandois qui l'ont fait naître, parce que commerçant beaucoup sur cette côte, dont ils enlèvent presque tout le Cacao, ils ont intérêt d'en vanter la bonté, afin de le vendre plutôt, & plus cher.

Il n'est pas surprenant que les Espagnols tiennent le même langage; tout le monde sçait que leur vanité naturelle ne leur permet pas d'estimer quoi que ce soit qui n'est pas Espagnol; & d'ailleurs doivent-ils estimer & louer le Cacao des Isles qu'ils connoissent assez peu, & préjudicier ainsi à celui qui croît sur leurs terres.

Je conviens que le Cacao de Caraque croissant dans des terres basses, humides, plus grasses, & plus profondes que les nôtres, & les arbres qui le portent étant plus vieux, plus gros, & mieux

nourris que ceux de nos Isles , il doit être aussi plus gros , & les arbres en porter une plus grande quantité. Je conviens encore que les amandes contiendront plus d'huile, cela est très-naturel, elles sont plus grosses ; peut-être même qu'elles conserveront leur huile plus long-tems , parce que leur volume les soutiendra plus aisément contre la secheresse. C'est accorder beaucoup , & convenir peut-être de trop de choses ; mais je ne conviendrai jamais qu'il y ait plus de substance nourrissante , plus d'huile, plus de vertu dans une livre de Cacao de Caraque , que dans une livre de Cacao des Isles , quand on les supposera tous deux dans le même degré de fraîcheur ou de secheresse.

D'ailleurs que nous importe que notre Cacao conserve son huile moins de tems que celui de Caraque ; puisque nous le pouvons avoir tous les jours , frais, &, pour ainsi dire , à la sortie de l'arbre , au lieu que celui de Caraque a souvent traîné plusieurs années dans les magasins d'Hollande & de Cadix , où assurément on y a eu du tems de reste pour le secher , & laisser évaporer son huile , qui est la principale partie de sa bonté.

Ce que je viens de dire est si vrai ; que les Espagnols même achètent indifferamment l'un & l'autre selon qu'ils y trouvent leur compte , en préférant toujours le nouveau au vieux. J'en puis parler comme témoin oculaire , puisque m'étant trouvé à Cadix à la fin de 1705. dans un vaisseau de Marseille nommé le Saint Paul , appartenant à Monsieur Maurellet , & commandé par le Sieur Ganteaulme , en compagnie de deux autres vaisseaux qui venoient aussi bien que nous de la Martinique , & qui avoient une partie considerable de Cacao des Isles & de Caraque , on les vendit également aux Espagnols ; & comme je m'étonnois qu'ils achetoient nôtre Cacao aussi cher que celui de Caraque , sans y faire de difference dans le prix , ils me dirent qu'ils ne remarquoient aucune difference intrinseque de l'un à l'autre , quand le nôtre étoit recent ; & que c'étoit à cause de cela qu'ils l'achetoient pour le mêler avec le leur qui étoit vieux , & par consequent sec & moins huileux. Ce fut de ces mêmes Espagnols que j'appris ce que j'ai rapporté ci-dessus , que la grosseur de celui de Caraque ne servoit qu'à lui faire conserver son huile plus long-tems ; au lieu

que la petitesse du nôtre donnoit lieu à une plus prompte évaporation. Ils m'apprirent encore que selon la qualité des Cacaos , c'est-à-dire , selon qu'ils sont vieux ou recens , & par consequent secs, ou pleins d'huile , ils proportionnoient la quantité des uns & des autres pour faire un mélange qui les pût faire consommer tous deux sans diminuer la bonté du chocolat.

Je vis la vérité de ce que je viens de rapporter , quelques jours après ; car m'étant trouvé chez le Marquis de la Rosa Vice-Amiral des Gallions , qui a épousé une de nos creolles de la Martinique , où l'on faisoit une quantité considérable de chocolat , je remarquai qu'on y emploia moitié par moitié le Cacao des Isles , & celui de Caraque : & la raison qu'on m'en donna , fut que leur Cacao de Caraque étoit vieux & presque sec , au lieu que celui de la Martinique étant frais , & encore tout plein de son huile , il bonifioit , & ranimoit , pour ainsi dire , celui de Caraque. Il me semble que ces témoignages fussent pour prouver la bonté du Cacao des Isles.

En quelque país qu'il croisse , pourveu qu'il soit bien préparé , il est constant qu'il a une infinité de bonnes qua-

34 *Nouveaux Voyages aux Isles*

Quali-
tez du
Choco-
lat.

litez ; il est nourrissant , & en même tems d'une très-facile digestion : chose qui ne se rencontre jamais dans aucune espece des autres alimens. Il aide à la digestion, sans exciter dans le sang un mouvement plus violent que l'ordinaire. Bien loin de cela rien n'est plus propre à l'adoucir , & à maintenir dans les humeurs cet équilibre , qui est la cause de la santé : il peut suffire tout seul à la nourriture des personnes de quelque âge qu'elles soient. Ce que j'ai dit du Sieur Monel dans ma premiere partie en est une preuve , mais qui ne convaincroit pas si elle étoit seule ; j'en pourrois rapporter à centaines ; de peur d'ennuyer le Lecteur, je me contenterai de l'assurer que les petits habitans qui cultivent le Cacao dans les gorges des montagnes du quartier de l'Ouest de Saint Dominique, ne nourrissent leurs enfans d'autre chose. Ils leur donnent le matin du chocolat avec du mahis, & c'est leur dîné & leur soupé tout ensemble , sans qu'ils aient besoin d'autre chose le reste de la journée. On reconnoît la bonté de cet aliment par l'embonpoint , la vigueur & la force de ces enfans. Ce que je vais dire sera une preuve qu'il est spécifique pour la phtisie. Depuis que j'étois au

monde, & jusqu'à l'âge de trente ans que j'allai aux Isles, j'avois toujours été d'une maigreur effroyable; j'avois une faim canine qui me dévorait, & plus je mangeois, plus je devenois maigre & sec; de manière que les medecins assuroient que j'étois étique dans toutes les formes; & que j'avois peu de tems à vivre. Malgré leur arrêt j'allai aux Isles, j'eus la maladie de Siam presque en arrivant, & aussi-tôt que je commençai d'user de chocolat, j'engraissai à vue d'œil; & quoique je travaillasse beaucoup, je commençai à jouir d'une santé que je n'avois jamais goûté auparavant.

J'ai encore remarqué qu'il est apéritif, qu'il tient le ventre libre, & qu'il provoque une sueur douce après qu'on l'a pris, qui aide beaucoup à la transpiration.

Il est certain qu'il épure les esprits bien mieux que le café dont le mouvement violent, & l'agitation qu'il cause dans le sang & dans les humeurs, ne peuvent manquer à la fin d'être très-préjudiciables à la santé.

Mais il faut pour cela que le chocolat soit bien fait; c'est-à-dire, que le Cacao dont il est composé soit bon, sain & frais, qu'on ne mette dans sa composition que la quantité de sucre & d'épice-

ries absolument nécessaires pour corriger sa froideur, si on le suppose froid, ou pour ne le pas rendre excessivement chaud, si on le suppose temperé : car à quoi servent ces drogues si chaudes, & si odoriferentes qu'on y mêle sans discretion ? Elles le rendent, je l'avoüe, plus agréable au goût & à l'odorat, mais ce ne peut être qu'en corrompant sa nature, & en détruisant ses bonnes qualitez.

Voici différentes manieres dont on prépare le chocolat dans l'Amerique, & en Europe, je les rapporterai comme je les ai vû pratiquer, & j'y ferai en passant quelques remarques.

Préparation
du Chocolat.

On fait brûler ou rôtir les amandes du Cacao, dans une poêle, comme on fait brûler le café. Cette premiere préparation est universelle & absolument nécessaire ; elle sert pour dépouiller le Cacao de la pellicule dure & seche qui le couvre, & pour exciter dans ses parties, qui sont très-compactes, un mouvement dont elles ont un veritable besoin, pour donner issue à l'huile dont elles sont remplies.

On les fait brûler plus ou moins selon le goût different de ceux qui s'en servent. Les Espagnols, & à leur imita-

tion les François qui demeurent en Europe , les Italiens , & les Peuples du Nord le font brûler jusqu'à ce que les amandes soient toutes noires. Les Indiens & les François qui demeurent en Amerique le brûlent beaucoup moins. Les premiers prétendent que la pâte en dévient plus fine , & que le sucre s'y incorpore plus facilement. Il est vrai que les amandes qui sont rôties jusqu'à l'excès qu'ils les rôaissent , se pillent plus aisément , & se passent plus facilement sur la pierre : elles ne sont presque plus alors que du charbon ; mais ne voit-on pas que leur substance est alors entièrement changée , l'huile exhalée & dissipée , & qu'à peine elles conservent assez d'amertume pour faire connoître ce qu'elles ont été. Quant à la couleur noire qu'elles acquièrent , que fait cela à la bonté du chocolat ? A-t-on plus de plaisir à boire une tasse d'encre , qu'une liqueur grise ou tout au plus un peu brune ?

Les Indiens & les François de l'Amerique sont , selon moi , les plus sages : Ils ne brûlent les amandes qu'autant qu'il est nécessaire pour ôter avec facilité la pellicule qui les couvre , & pour exciter dans leurs parties le mouvement

58 *Nouveaux Voyages aux Isles*

qui y est nécessaire , mais sans endommager la substance , & sans la priver de son suc , & de cette huile spiritueuse , qui fait la plus grande partie de sa bonté. Aussi voïons-nous que le chocolat fait aux Isles est plus nourrissant , plus huileux ; & que pour absorber son amertume , il demande une plus grande quantité de sucre.

Lorsque les amandes sont rôties , & mondées de leur peau , on les pile dans un mortier de bronze ou de marbre. On se sert dans l'Amerique d'un mortier de gayac , qui est un bois très-dur , & presque sans pores ; le pilon est du même bois. C'est ainsi qu'on réduit les amandes en pâte ; mais comme elle seroit encore grossiere & inégale , on la broïe sur une pierre avec un rouleau de fer poli , afin d'achever d'écraser les parties qui ont échappé au pilon , & la rendre la plus fine , la plus unie , & la plus déliée qu'elle puisse être.

Pierres d'
Choco-
lat.

Les pierres dont on se sert doivent être fermes , elles doivent être un peu poreuses , afin que le feu qu'on met dessous les échauffe plus facilement ; mais elles ne doivent point être sujettes à s'éclater , ni à se calciner , & leur grain doit être assez dur pour ne point s'égrai-

ner, parce qu'il gâteroit la pâte ; elles doivent encore être polies avec soin, & nettoïées, lavées & bien essuiées aussi-tôt qu'on a cessé de s'en servir. On leur donne ordinairement quinze à dix-huit poudces de large, sur deux pieds & demi de longueur. Elles sont creusées dans toute leur longueur, de sorte qu'elles sont concaves ; on leur laisse trois à quatre poudces d'épaisseur. On ménage aux quatre extrémitéz quatre pieds d'environ quatre poudces en quarré, & de six poudces de hauteur, pour soutenir la pierre, & la tenir assez élevée de terre, pour pouvoir mettre du feu dessous.

Le rouleau dont on se sert est ordinairement de fer bien poli : on en fait aussi de marbre, j'en ai vû de bois de gayac, & de pain d'épice. Ceux de fer ont environ deux poudces de diametre ; leur longueur est égale à la largeur de la pierre, & outre cela une poignée à chaque bout d'un poudce de diametre, & de six à sept poudces de longueur ; on donne à ceux de marbre ou de bois la même longueur, mais beaucoup plus de diametre, afin que leur grosseur supplée au manque de leur pesanteur.

Dans les païs aussi chauds que les Isles il n'est pas necessaire de mettre du feu

60 *Nouveaux Voyages aux Isles*
sous la pierre, la chaleur du climat suffit, sur tout lorsqu'on travaille au soleil.

Maniere
de tra-
vailler
la pâte.

Celui qui travaille est à genoux devant la pierre, si elle est posée à terre, ou de bout si elle est sur quelque table, afin d'agir avec plus de force. On met quelques toilles autour de la pierre pour recueillir les fragmens de la pâte qui tombent. Aux Isles on se sert de feuilles de Balisier; rien n'est plus propre & à meilleur marché. On met peu de pâte à la fois sur la pierre, on la broie en l'étendant & la pressant fortement avec le rouleau, à peu-près comme les pâtisfiers étendent la pâte qu'ils veulent rendre fine & feuilletée. On la ramasse à mesure qu'elle s'étend sur la pierre, avec un couteau pour le remettre sous le rouleau jusqu'à ce qu'à l'œil & au toucher on la juge de la plus grande finesse où elle puisse arriver: car c'est dans ce travail que consiste la bonne façon du chocolat, dont il faut que les parties se dissolvent si parfaitement dans l'eau où on le fait bouillir, qu'il ne reste rien au fond de la chocolatiere, ou des tasses, qui puisse faire connoître la matière qu'on a employé.

Lorsqu'on veut conserver long-tems le chocolat, ou l'envoier dans des pays

éloignez , il est plus à propos de ne mêler dans la pâte ni sucre , ni épiceries , on se doit contenter de la bien travailler sur la pierre ; & après qu'on l'a laissé rasseoir, refroidir , & sécher à moitié à l'ombre , on en fait des pains comme de petites briques , ou des cylindres du poids qu'on juge à propos, qu'on laisse achever de sécher à l'ombre , & qu'on enveloppe ensuite dans du papier. De cette manière il se conserve longtemps , & n'est point sujet à se moisir , comme il arrive presque toujours quand il y a du sucre , qui étant très-susceptible de l'humidité , y produit par conséquent la moisissure. La pâte de Cacao seul devient dure , & conserve mieux dans cet état son huile.

Mais lorsqu'on le veut préparer entièrement , voici comme je l'ai vû pratiquer en Espagne , & en Italie. Pour faire cent livres de chocolat du plus fin & du meilleur, on prend quarante livres de pâte de Cacao bien travaillée sur la pierre , on y mêle soixante livres de sucre bien blanc, bien sec, bien pilé, deux livres de canelle, quatre onces de girofle , & dix-huit onces de vanille pilées ensemble avec la quantité de musque & d'essence d'ambre que l'on juge à propos ; & pour em-

Composition
du Chocolat à
l'Espagnole &
à l'Italienne.

pêcher que le sucre ne se fonde en le mêlant avec la pâte, & la travaillant sur la pierre, on y joint quelques poignées de farine de fèves passée au tamis de soie ; & lorsque toutes ces choses sont bien incorporées ensemble, enforte que la blancheur du sucre ne se fait plus remarquer, on laisse un peu refroidir la masse, après quoi on la met dans des moules de fer blanc, ou bien on en fait des tablettes, qu'on laisse achever de refroidir sur une table bien propre, & qu'on enveloppe ensuite dans du papier.

Il y a des gens qui mettent le Cacao & le sucre par égales portions ; mais il arrive toujours que le sucre n'est pas suffisant pour absorber l'amertume du Cacao, & pour donner du goût à la liqueur dans laquelle on le fait dissoudre, de sorte qu'on est obligé d'ajouter du sucre en le faisant dissoudre ; on évite cet embarras en le faisant, comme je viens de l'expliquer.

Lorsqu'on veut se servir de ce chocolat, on met dans la chocolatiere autant de tasses d'eau que l'on veut faire de tasses de chocolat ; & lorsque cette eau a bouilli quelques momens, on y jette autant d'onces de chocolat qu'il y a de tasses d'eau. On remuë fortement avec

le moulinet pour dissoudre la matiere ,
& on remet la chocolatiere au feu pour
lui faire prendre quelques boüillons ;
on remuë de nouveau avec le moulinet ,
afin de faire élever le chocolat en mousse ,
& on emplit ainsi peu à peu les tasses.

On ne peut pas dire que le chocolat
composé de cette maniere ne flatte ex-
trêmement le goût & l'odorat ; mais
aussi on ne peut pas nier que toutes ces
drogues étant excessivement chaudes ne
fassent un composé d'une chaleur exces-
sive , quand même nous supposerions
que le Cacao fût froid ; que seroit-ce
si nous le supposions temperé ? D'où je
conclus que cette espece de chocolat ,
bien-loin d'être utile à la santé , comme
naturellement il le devroit être , dévient un
aliment qui lui est entierement contraire ,
& dont les suites ne peuvent être à la
fin que très-fâcheuses.

Nous le préparons aux Isles d'une
maniere bien plus simple , à la verité ,
mais qui ne le prive d'aucune de ses bon-
nes qualitez , & qui le rend très-sain
& très-nourrissant.

On ne brûle le Cacao , comme je l'ai
dit ci-devant , qu'autant qu'il est neces-
saire pour le dépouiller facilement de
sa peau ; cela est suffisant pour mettre

Maniere
dont on
compose
le Cho-
colataux
Isles,

64 *Nouveaux Voyages aux Isles*
ses parties en mouvement, sans danger
de faire exhaler la meilleure partie de
son huile, comme il ne manque jamais
d'arriver quand il est trop brûlé. Aussi
remarquons-nous qu'il demande bien
plus de sucre que celui qui est trop brûlé;
marque infailible que son huile n'est pas
consommée, & que sa substance est
dans son entier.

On le travaille sur la pierre avec soin,
& on ne neglige rien pour rendre la
pâte très-fine, & très-delicat.

Soit qu'on le fasse pour le consommer
dans le país, ou pour l'envoier en Eu-
rope, on n'y met jamais ni sucre, ni
épiceries. Le musque, l'ambre & la
vanille en sont toujours bannis. On
doit croire que ce n'est ni le défaut de
ces drogues, ni leur cherté qui en em-
pêche l'usage; car on sçait assez qu'il y
a peu de gens au monde qui se fassent
plus honneur de leur bien que nos In-
sulaires; mais l'expérience qu'ils ont que
ces drogues changent entièrement la na-
ture du chocolat, & que d'une des
meilleures choses du monde, elles en
font une des plus mauvaises & des plus
dangereuses, de sorte qu'ils se conten-
tent de joindre au sucre qu'ils y mettent,
en le dissolvant, tant d'eau chaude, tant

soit peu de canelle en poudre, avec une très-petite pointe de gérofle , comme je l'expliquerai ci-après.

On dit que les Espagnols à l'incitation des Indiens mettent de l'achiotte, autrement du rocou, dans leur chocolat, pour lui donner une couleur rouge. Je doute que cela soit , à moins qu'ils ne mêlent cette couleur à mesure qu'ils veulent s'en servir : car j'ai vû bien des fois du chocolat de la nouvelle Espagne, qui très-assurément n'étoit point rouge, mais bien noir. J'en ai vû composer étant à Cadis , & je n'y ai point vû mettre cette drogue ; peut-être que cela se faisoit du tems de Colmenero , & de Thomas Gage , où les gens étoient encore assez simples , pour donner dans toutes les idées des medecins ; mais comme on se fait sage à ses dépens, après qu'on a été souvent trompé , il est à croire que les Indiens & les Espagnols sont revenus enfin de leurs préjugés en faveur des medecins , & qu'ils ont abandonné une pratique qui tout au moins étoit très-inutile, pour ne pas dire quelque chose de pis. On a vû par ce que j'ai écrit du rocou dans ma premiere partie , que de quelque maniere qu'on le fasse, il ne peut jamais avoir qu'une

odeur fort desagréable ; & quant à la couleur qu'il donneroit au chocolat , il est certain qu'il y en faudroit mettre considérablement , pour qu'il l'emportât sur la noirceur du Cacao brûlé au point qu'ils le brûlent , puisque tout le monde convient que le noir absorbe toutes les couleurs.

On avance quelque chose de plus raisonnable , quand on dit qu'ils mêlent l'atolle avec leur chocolat. L'atolle est une espece de lait , fait avec les grains de mahis ou bled d'Inde , lorsqu'ils sont encore si tendres qu'ils se fondent en lait pour peu qu'on les presse. Cette composition ne peut être que très-nourissante ; & s'il est vrai que le mahis soit rafraîchissant , je ne puis desapprouver cette maniere , sur tout pour les Espagnols , dont la façon de vivre , & la couleur de leur peau , marquent qu'ils ont un extrême besoin d'être rafraîchis.

Il me semble qu'il est aussi difficile de trouver l'étimologie du nom de chocolat , qu'il est inutile de la sçavoir ; ce que les Auteurs en disent fait pitié. Il est constamment vrai que les Espagnols en ont trouvé le nom , & l'usage établi chez les Indiens , & qu'ils n'ont fait autre chose que d'en répandre la connois-

fance & l'usage dans les autres parties du monde, après l'avoir rendu plus agréable au goût & à l'odorat qu'il n'étoit auparavant.

Le vaisseau dont on se sert pour faire le chocolat s'appelle chocolatiere, comme on appelle caffetière celui dont on se sert pour le café. Il est trop connu pour que je m'arrête à en faire la description ; on en fait d'argent, de cuivre étamé, de fer blanc, & de terre. Ces derniers ne vallent rien, parce que quand ils sont une fois échauffez, ils poussent sans cesse la liqueur en bouillons, qui la répandent dehors, sans donner le tems de faire agir le moulinet pour la faire mousser ; ceux d'argent ou de cuivre étamé peuvent y être plus propres, pourveu qu'ils n'aient pas un gros ventre, comme ils ont ordinairement, ce qui donne trop d'étendue à la matiere, & fait perdre la plus grande partie de l'action du moulinet. On en fait de fer blanc battu, qui content peu, qui se nettoient aisément, & qui durent assez long-tems, leur figure est en cone tronqué ; on en fait de plusieurs grandeurs, ceux qui contiennent huit à dix tasses, comme j'enseignerai ci-après de le faire, ont environ huit poüces de hau-

Chocolatieres
& leurs
moulinets.

68 *Nouveaux Voyages aux Isles*

teur, trois poüces de diametre par le haut & quatre par le bas.

Le moulinet doit être d'un bois dur; on se sert de boüis en France, nous en avons aux Isles une infinité qui y sont propres; on lui donne à trois ou quatre lignes moins que le diametre du haut de la chocolatiere, & environ trois poüces de hauteur; on lui fait plusieurs hachûres assez profondes qui le font ressembler à une pomme de pin, afin que ces inégalitez aident à diviser davantage la matiere & la réduire en mousse, & on met au dessus de la pomme une plaque ronde de même diametre qui sert à tirer la mousse à mesure qu'on emplit les tasses. La pomme est jointe à un manche, comme une hampe de treize à quatorze poüces de longueur & de six à sept lignes de diametre, de même bois; il doit être rond & bien uni, afin de ne pas blesser les paulmes des mains, lorsqu'on le remue, & qu'on le fait tourner dans la chocolatiere.

Quand on manque d'ouvriers pour faire un moulinet au tour, il n'y a qu'à choisir une morceau de bois rond de la longueur & de la grosseur que je viens de dire, & appliquer à un bout deux petites planchettes bien minces qui se

croisent en entrant dans les deux fentes que l'on a fait au bout du bâton , avec une petite plaque ronde par dessus ; c'est un moulinet bien-tôt fait & sans dépense.

Cet instrument est absolument nécessaire pour separer les parties de la pâte qui auroient peine à se dissoudre dans la liqueur. On le remuë fortement dans la chocolatiere , en le tournant entre les paulmes des deux mains que l'on tient étenduës. Ce mouvement acheve non seulement de faire dissoudre les parties de la pâte ; mais ce qui est plus considerable , il réduit la liqueur en mousse plus ou moins épaisse selon la bonté du chocolat : car il est constant que plus la pâte est grasse , huileuse & fraîche , & qu'elle a été bien travaillée sur la pierre , plus elle produit de mousse , dont l'extrême delicatessè & la legereté font la plus grande partie de la bonté du chocolat.

Il y a des gens qui negligent de faire mousser le chocolat , & qui s'imaginent qu'il suffit que la pâte soit bien délaïée dans la liqueur , & qu'elle l'ait renduë épaisse. Je ne sçaurois mieux comparer ces sortes de gens qu'à ceux qui ne mettent point de différence entre un pain

Qualité
tés du
bon Cho-
colat.

leger & bien levé , & un autre gras-

70 *Nouveaux Voyages aux Isles*
cuit, pesant & mal-fait. Ce sera pour-
tant la même farine, en même quantité,
mais travaillée par deux ouvriers diffé-
rens, l'un habile & diligent, l'autre
ignorant & paresseux; ce sera le même
pain, l'un qui donnera de l'appetit,
qu'on mangera avec plaisir & sans crainte
d'en être incommodé; l'autre qui char-
gera l'estomach, & qui causera une in-
digestion dangereuse. La délicatesse de
la mousse n'empêche point du tout que
le chocolat ne soit très-nourrissant, sa
legereté ne diminuë point sa substance;
les gens qui s'y connoissent, & qui en
usent ordinairement, se mettent peu en
peine que la liqueur soit épaisse & so-
lide presque comme une bouillie; pour-
veu qu'ils y trouvent de la délicatesse,
de la legereté & du bon goût, ils sont
seurs de prendre le plus agréable, le
mieux faisant, & le plus nourrissant de
tous les alimens, & laissent sans peine
aux gourmands & aux ignorans leur cho-
colat épais & pesant, plus propre à
charger l'estomach, qu'à y produire un
bon suc, & une nourriture agréable &
de facile digestion.

La liqueur la plus ordinaire & la plus
naturelle pour dissoudre le chocolat est
l'eau.

Il y a des gens qui mettent du lait au lieu d'eau. Lorsque le lait est seul, il rend le chocolat trop épais, trop nourrissant & d'une plus difficile digestion. J'en ai pris quelquefois de cette manière, & j'ai toujours éprouvé qu'il me chargeoit l'estomach. Il n'en est pas de même, lorsqu'on le fait avec un tiers de lait & deux tiers ou trois quarts d'eau; Ce peu de lait aide à le faire mousser & à le rendre d'une très-grande délicatesse.

Les Anglois des Isles le font souvent avec du vin de Madere: j'en ai goûté une fois de cette façon par pure curiosité, & j'en ai été si content que l'envie ne m'est jamais revenuë d'en faire une seconde épreuve.

En parlant des boissens des Anglois dans ma premiere partie, j'en ai oublié une qui est assez singuliere: ils remplissent à moitié une jatte de vin de madere dans lequel ils mettent du sucre, de la canelle, & du gerofle en poudre, & ils achevent de remplir le vaisseau en tirant dessus du lait d'une vache. Ce lait fait mousser toute l'autre liqueur comme de la crème fouettée; ils la boivent toute chaude, & à les entendre rien n'est plus agréable, plus sain, plus pectoral. En fera l'épreuve qui voudra,

Boisson
Angloise
appellée
Saliboll.

il me fuffit d'en avoir donné la recepte.

Choco-
lat à la
Capuci-
ne.

Je n'ai connu dans les Isles Françoises qu'une feule perfonne qui ufa journallement de chocolat au vin de Madere; c'étoit un Capucin appellé le Pere *** qui étoit curé à la Martinique au quartier des Ances Darlet. Tout le monde s'étonna pendant long-tems qu'il ne faisoit qu'un repas par jour, & cela le foir & même affez tard, n'ayant pris en toute la journée qu'une taffe de chocolat; mais l'étonnement cefla, quand on fçut à la fin que cette taffe étoit une écuelle de bonne grandeur, dans laquelle il prenoit quatre onces de chocolat, avec fix onces de fucre, & trois œufs diffous dans une bonne chopine de vin de Madere. Je fuis feur que tout autre qu'un Capucin auroit pû demeurer vingt-quatre heures fans rien prendre, après une pareille taffe de chocolat.

Choco-
lat à la
Romaine.

Voici une autre maniere de préparer le chocolat, dont je ne confeille à perfonne de fe fervir, à moins qu'on n'ait des raifons très-fortes de déloger promptement de ce monde. Elle fut mife en pratique à Rome en l'année 1706. par un homme venerable par fon âge, fes vertus, fon fçavoir & les charges qu'il avoit exercé; il fe plaignit à fon medecin

decin d'une grande foiblesse d'estomach, & d'une froideur qui l'empêchoit de digérer, ce qui ne devoit pas paroître fort extraordinaire en un homme de soixante & quatorze ans, d'ailleurs cassé par l'étude & beaucoup d'autres travaux. Ce charlatan lui ordonna de prendre son chocolat à l'eau de vie, l'assurant que rien ne seroit plus propre à rétablir la chaleur naturelle qui lui manquoit, & à aider la digestion des alimens. L'ignorance avoit peut-être plus de part dans cette ordonnance que la malice ; peut-être aussi étoit-ce quelque expérience qu'il vouloit faire, dont ce venerable vieillard fut bientôt la duppe, puisque ce chocolat lui causa en peu de jours une inflammation de poitrine accompagnée d'une fièvre terrible qui l'emportèrent en un lieu où il n'y a ni medecins, ni expériences à craindre.

J'ai pourtant appris d'une personne également recommandable par sa pieté & son sçavoir, qu'un certain Gouverneur de * * * * * avoit vécu un bon nombre d'années en prenant son chocolat avec de la meilleure eau de vie de Cognac, sans que cela lui causa la moindre incommodité ; peut-être qu'il s'y

étoit accoutumé de bonne heure, ou que sa compléxion étoit assez forte pour résister à tant de chaleur ; peut-être aussi étoit-il du sentiment des medecins Espagnols, & qu'il croïoit que le Cacao étoit un poison si froid, qu'il falloit le mêler avec tout ce qu'on pouvoit trouver de plus chaud pour le corriger.

Si des personnes curieuses veulent faire des expériences réitérées de cette recepte, & me les communiquer, j'aurai soin d'en avertir le public qui leur en aura obligation, aussi-bien que les marchands d'eau de vie.

Mais comme ce n'est pas assez de dire du bien d'une chose, sans donner les moïens de la mettre en pratique : voici comment nous faisons le chocolat aux Isles, & comment il seroit à souhaiter qu'on le fit par tout le monde.

On se souviendra que j'ai dit que nous ne mettons point de sucre, ni d'épiceries dans la pâte de Cacao, ce qui fait que cette pâte devient très-dure, de sorte qu'on est obligé de la rapper ou avec une rappe ordinaire de fer blanc, ou avec un couteau. Il est plus expédient de n'en rapper que la quantité qu'on en veut employer à chaque fois,

Maniere
de faire
le cho-
colat en
perfection.

parce qu'il se conserve mieux en pain, & se seche bien moins que quand il est en poudre.

Supposé donc qu'on veuille faire huit tassés de chocolat d'une grandeur raisonnable, on met une chopine d'eau sur le feu dans un vaisseau tel qu'il puisse être, afin de la faire bouillir, & on met dans la chocolatiere deux onces de pâte de Cacao rappé en poudre, avec trois onces de sucre, & jusqu'à quatre onces lorsque la pâte est récente & par conséquent plus huileuse & plus amère; on y joint un œuf frais blanc & jaune, & tant soit peu d'eau froide ou chaude, cela est indifférent; on y met de la canelle en poudre passée au tamis de soie autant qu'il en peut tenir sur un liard, & si l'on veut que la canelle ait un goût plus piquant & plus relevé, on pile douze clouds de gerosle dans deux onces de canelle, pour composer la poudre dont je viens de parler. On délaie autant qu'il est possible la pâte, le sucre & la canelle avec l'œuf & le peu d'eau qu'on y a joint; & lorsque l'eau est bouillante on la verse peu à peu dans la chocolatiere, & on agite fortement la matiere avec le moulinet, non seulement pour bien separer & dissou-

dre les parties du Cacao & du sucre ; mais principalement pour la faire bien mousser ; lorsque toute l'eau est dans la chocolatiere , & qu'on a bien fait agir le moulinet , on la met au feu , où on la laisse jusqu'à ce que l'écume ou la mousse soit prête à passer par dessus. On la retire pour lors , & on fait marcher fortement le moulinet , afin que cette mousse qui est la partie la plus huileuse du Cacao , se répande bien par toute la liqueur & la rende également bonne à la fin comme au commencement. On remet la chocolatiere au feu , & on a soin de faire agir le moulinet quand la matiere venant à bouillir , veut s'élever par dessus la chocolatiere ; on la laisse prendre quelques bouillons , afin de lui donner une cuisson raisonnable , & on la retire du feu ; pour lors on fait agir le moulinet ; & à mesure que l'écume s'amasse en haut , on la fait tomber doucement dans les tasses à l'aide de la petite plaque ronde qui est au dessus de la pomme. On agite ainsi la matiere pour la réduire tout en mousse , du moins autant qu'il est possible , & ensuite on partage dans toutes les tasses le peu de liqueur qui reste dans la chocolatiere.

Plus le chocolat est frais & bien pré-

paré, & plus il produit de mousse ; elle doit être grise, épaisse & à petits yeux, & si legere qu'une tasse contenant plus d'un demi septier ne doit pas peser trois onces.

Marques
du Cho-
colat
bon &
bien fait

Quand on veut mettre un tiers ou un quart de lait avec l'eau, il n'est pas necessaire d'y mettre d'œuf, ni de faire bouillir l'eau & le lait avant de les mettre dans la chocolatiere, il suffit que l'eau soit bien chaude ; on fait le reste comme je viens de le marquer.

Il y a des gens qui au lieu de mettre la chocolatiere sur le feu, la mettent au bain-marie, prétendant que cela rend le chocolat plus délicat ; j'en ai pris plusieurs fois de cette maniere sans y avoir trouvé de différence sensible d'avec celui qui avoit été fait simplement sur le feu. Tout ce qu'il faut éviter, est qu'il sente la fumée, & pour cela il est plus à propos de le faire sur un feu de charbon ou de braise, dans un petit fourneau, ou sur un réchaux, que dans la cheminée & à un feu de bois.

C'est une verité constante, & dont tout le monde peut s'assurer par les épreuves qu'on en peut faire, que le chocolat fait de cette maniere est d'une délicatesse & d'une bonté qui passe l'ima-

78 *Nouveaux Voyages aux Isles*
gination. Il est léger & très-nourrissant, il soutient dans le travail lorsqu'on le prend à jeun ; & si on le prend après le repas, il aide à la digestion. En un mot, c'est un aliment tellement propre à toutes sortes de temperamens, que tous ceux qui en usent avec discretion s'en trouvent bien, & leur estomach s'y accoutume tellement, qu'il a de la peine à s'en passer, & qu'il semble préférer celui-là seul à tous les autres alimens.

Au reste il ne faut pas s'imaginer que l'usage journalier du chocolat soit une dépense fort considérable ; il m'est fort aisé au contraire de montrer que c'est une véritable épargne ; je ne parle pas de la présente année 1720 où les choses de toute espèce sont à un prix excessif, car elle ne doit pas faire de règle ; je parle des années ordinaires les unes portant les autres, où l'on peut avoir la pâte de Cacao à vingt-cinq sols la livre, & même à beaucoup moins, puisque le Roi a réduit les droits d'entrée du Cacao à deux sols par livre ; & que la livre de bon sucre en pain ne doit valoir que 14. ou 15. sols. Cela supposé il ne faut pour huit tasses de chocolat que deux onces de pâte, qui reviendront à trois sols, & trois onces de sucre à deux sols

fix deniers , il ne faut pas pour six deniers de canelle , & pour un œuf ou un poisson de lait on peut mettre encore six deniers ; ce qui fait en tout six sols six deniers ou sept sols ; de sorte que quand on mettroit encore un sol pour le feu , il s'ensuivroit que la tasse de chocolat ne reviendrait qu'à un sol , & que quand un homme occupé à quelque travail que ce puisse être , seroit obligé de prendre deux tasses de chocolat le matin , il ne dépenseroit que deux sols , & soutiendrait bien mieux le travail , que s'il avoit pris du pain & du vin qui lui auroient coûté bien davantage.

Cette dépense seroit encore moindre si on achetoit le Cacao , & qu'on le fit brûler & travailler chez soy ; & qu'au lieu de sucre en pain , qui est toujours plus cher , on se contenta de prendre de bonne cassonnade qui seroit le même effet & seroit à bien meilleur marché.

J'avoüe que le chocolat préparé de la maniere que je viens de dire , est un peu plus long & plus difficile à faire , & qu'il demande un peu plus de sujettion : mais outre qu'on y est bien-tôt accoutumé , peut-on nier que cette petite fatigue ne soit bien recompensée par la délicatesse , & la bonté que l'on y

80 *Nouveaux Voyages aux Isles*
trouve. Il n'y a qu'à comparer celui-ci,
avec celui qu'on fait à la maniere ordi-
naire pour être bien-tôt persuadé de la
verité que j'avance.

Il y a un grand nombre d'Autheurs
qui parlent du Cacao , & du chocolat
qui en est composé. Beaucoup n'ont fait
qu'effleurer la matiere , d'autres en ont
parlé sur le rapport d'autrui ; & après
avoir été trompez , ils ont trompé les
autres ; & d'autres enfin en ont parlé
comme les aveugles-nez parlent des
couleurs. Je veux bien par honnêteté
mettre dans cette derniere classe le Sieur
Gemelli Careri, Auteur Italien d'un
voyage autour du monde, dont on vient
de nous donner la Traduction Françoisse
imprimée à Paris en six volumes in 12.
chez Etienne Ganeau en 1719. La des-
cription que cet Auteur fait du Cacao
est trop singuliere pour ne la mettre ici
tout au long.

Le Cacao , dit le sieur Careri , doit
tenir le premier rang entre les plantes
des Indes , tant pour l'utilité qu'il rap-
porte à ses maîtres , que pour être dé-
venu l'ingrédient d'une boisson , dont
presque tout le monde se sert , & qui
est fort agréable , sur tout aux Espagnols.
On sème le Cacao dans une terre chaude

Descrip-
tion du
Cacao
par le Sr.
Careri.

& humide , son œil en haut , & bien couvert de terre : il paroît au bout de 15. jours , & est deux ans à croître de la hauteur de trois palmes ; alors on le transplante en l'arrachant avec toute la terre qui couvre ses racines ; on le met ensuite en alignement à 18. palmes loin l'un de l'autre , & une espee d'échalas à chacun pour le supporter , & des plantanes ou autres arbres fruitiers autour , parce qu'il croît parfaitement bien sous leur ombre : il faut outre cela retrancher le pied des rejettons qui l'empêcheroient de s'élever , bien nettoier la place des mauvaises herbes , prendre garde que la plante ne souffre du froid , du trop d'eau & de certains vers qui ont coûtume d'y venir ; au bout de cinq ans elle devient épaisse comme le poing , haute de sept palmes , & rapporte du fruit. Ses feuilles sont semblables à celles du chataignier , mais un peu plus étroites ; la fleur croît par tout sur le tronc & sur les branches comme aux jassemins , mais à peine en reste-il la quatrième partie ; il sort de la fleur un petit épi , comme celui du bled des Indes , de couleur verdâtre quand il n'est pas meur ; & lorsqu'il l'est , de couleur de chataigne , & quelquefois jaune ,

blanc & bleu. C'est-là dedans que l'on trouve les grains du Cacao avec beaucoup de duvet dessus, au nombre de 10. ou de 15. On fait la recolte de ces épis un peu avant la nouvelle lune, on les ouvre avec un couteau, & on retire le fruit que l'on met sécher pendant trois jours à l'ombre, ensuite pendant trois autres jours au soleil, apres cela encore à l'ombre, & puis au soleil, jusqu'à ce qu'il soit bien sec. Ces arbrisseaux ne rendent pas l'air bien sain. Ainsi finit la description du Cacao & du Cacaotier du Sieur Careri; elle est courte, mais elle renferme bien des sottises; il semble que cet Auteur ait voulu se rendre ridicule de gaieté de cœur, & donner avis à tout le monde qu'on ne doit point ajoûter foy à sa relation toute entiere, puisqu'il a été capable de nous décrire d'une maniere si éloignée de la verité, un arbre que plusieurs milliers de personnes connoissent si parfaitement, qu'il est impossible qu'on s'y trompe. C'est même aparament pour cela qu'on a eu soin de mettre à la tête de sa description la planche que l'on a copiée sur celle de l'Histoire naturelle du Cacao de Monsieur de Cailus, où cette prétendue plante & ses épis sont repré-

sentez aussi naturellement qu'ils sont éloignez de la description qu'en fait le Sieur Careri.

Les tasses ou gobelets dont on se sert pour prendre le chocolat, sont de différentes matieres & de différentes figures. Les plus ordinaires sont de fayence fine ou de porcelaine ; quelques-unes ont des soucoupes de la même matiere où elles s'emboitent ; d'autres ont des soucoupes ordinaires, & se servent sur des cabarets de vernis de la Chine. On met quelquefois le gobelet plein dans un autre semblable qui est vuide, pour éviter de se brûler en le tenant à la main. On fait des gobelets d'or, d'argent & de vermeil ; mais ils ont cette incommodité de conserver trop long-tems la chaleur du chocolat dont on les a remplis ; de maniere qu'il faut attendre qu'il soit presque froid avant de pouvoir porter le vase à la bouche ; ce qui est un inconvénient considerable, parce que le chocolat veut être pris le plus chaud qu'il est possible, & à plusieurs reprises. Les tasses ou gobelets de fayence fine, ou de porcelaine un peu épaisse me paroissent les plus commodes.

Les Espagnols, du moins ceux de l'Amerique, se servent beaucoup de

noix de cocos coupées horizontalement au tiers ou à la moitié de leur hauteur : ils y font un bord , deux ances & un pied d'argent ; cela est propre & répond assez bien au chocolat , puisque la tasse qui le contient croît dans le même endroit que le Cacao dont il est composé.

Les Indiens se servent de certaines calebasses d'arbre qui n'ont pas plus de trois à quatre poudces de diametre ; ils les coupent comme les cocos , dont je viens de parler , & leur font un pied de la même matiere. J'ai vû de ces tasses , ou pour parler le langage de l'Amerique , de ces couïs qui étoient très-propres ; le dehors étoit taillé à l'Arabesque , & les hachures remplies de différentes couleurs qui faisoient un fort bon effet.

Il y a certaines tasses ou gobelets d'un bois très-leger , doublé & recouvert d'une feuille d'argent assez mince , qui me paroissent très-commodes ; le chocolat y conserve sa chaleur aussi long-tems qu'il est nécessaire pour être pris comme il faut , & le bois empêche que sa chaleur ne se communique trop violement à l'argent. On fait de ces gobelets à Paris & à Rome.

Je me suis toujours servi du terme de

prendre le chocolat, quand j'ai parlé de l'action que l'on fait en s'en nourrissant; parce qu'il est le plus propre & le plus significatif pour exprimer cette action; car on ne peut pas dire boire du chocolat, comme on dit boire de l'eau ou du vin; on ne peut pas dire aussi manger du chocolat, lorsqu'il est dissous dans quelque liqueur. Il est trop épais pour être bû, & trop clair pour être mangé; tout de même qu'on ne dit pas boire un bouillon, ou une medecine. Ces raisons me paroissent suffisantes pour autoriser l'usage de dire, prendre & non pas boire le chocolat.

Au reste je ne fais cette remarque que pour instruire, & pour dégraisser un peu, s'il est possible, les petits habitants de Saint Domingue & des Isles du Vent, sur tout ceux du quartier de la grande Ance de la Martinique, qui disent communément boire la chicolade, au lieu de prendre le chocolat. Ils font un usage si ordinaire du chocolat, de l'eau de vie & du tabac, que ces trois choses leur servent d'horloges & de mesures itineraires: de sorte que si on leur demande à quelle heure ils sont partis d'un endroit, & quand ils sont arrivez, ils répondent je suis parti au

Horloges & mesures itineraires des petits habitants

coup d'eau de vie, & je suis arrivé à la chicolade; c'est-à-dire, qu'ils sont partis au point du jour, & qu'ils sont arrivez sur les huit heures du matin, parce qu'ils prennent de l'eau de vie inmanquablement tous les matins au point du jour, & le chocolat sur les huit heures; & lorsqu'on veut sçavoir d'eux la distance d'un lieu à un autre, ils disent il y a deux bouts de tabac, ou trois bouts de tabac, c'est-à-dire, qu'on emploie le tems de fumer deux ou trois bouts de tabac, en allant de ce lieu-là à l'autre, parce que leur coûtume étant de fumer toujours en marchant, ils ont remarqué combien ils ont fumé de bouts de tabac en faisant ce chemin.

Les Espagnols, & à leur imitation beaucoup d'autres nations, font des moüillettes, ou de petites tranches de pain commun rôti, ou du biscuit fait exprès, qu'ils trempent dans leur chocolat, & qu'ils mangent avant de le prendre. Cette méthode ne sçauroit être mauvaise, sur tout, s'il est vrai, comme ils le prétendent, que les flegmes, les conditez & les autres impuretez qui sont dans l'estomach, s'attachent à ce pain, & que le chocolat les y trouvant assemblées, les y consomme, ou

les précipite plus facilement , ce qui n'est pas une petite vertu dans le chocolat.

Il est bon de se tenir en repos pendant quelques momens après qu'on l'a pris , parce qu'il excite une petite sueur , ou une moiteur qui ouvre les pores , & qui fait transpirer les humeurs mauvaises ou inutiles.

Il arrive encore presque toujours qu'on a envie d'uriner quelques momens après qu'on a pris le chocolat : c'est une marque certaine qu'il est diuretique ; à quoi je dois ajouter , qu'il est rare que les personnes qui en usent soient resserrées , ou qu'elles soient attaquées de maux de tête , de vertiges & d'obstructions ; & pour faire voir la différence des effets qu'il produit étant simplement composé de Cacao , de sucre & d'un peu de canelle , ou de toutes ces drogues chaudes que les Espagnols y mettent en quantité & sans discretion , il ne faut qu'observer que ceux qui usent de ce dernier chocolat , deviennent à la fin maigres & desséchés ; au lieu que ceux qui se servent du premier sont presque toujours gras , d'une chair ferme & sans être jamais sujets aux infirmités qui viennent d'une trop grande chaleur d'entrailles.

Les Medecins Italiens ont prétendu remédier à ces inconveniens en ordonnant à ceux qui traînent une vie languissante sous leur esclavage , de boire un grand verre d'eau fraîche avant de prendre leur chocolat ; & de préférer celle de Nocera à toutes les autres. Il y a apparence qu'ils ont intérêt à faire débiter cette eau, & qu'ils ordonneroient celle du Tibre toute bourbeuse qu'elle est, s'ils y trouvoient le même avantage. Mais sans entrer dans ce détail, il me semble qu'il leur seroit plus facile de corriger la composition de leur chocolat, en empêchant qu'il n'y entrât tant de drogues si chaudes, que de noier l'estomach d'une personne, pour éteindre un feu qu'on pouvoit se dispenser d'y allumer.

On se sert du chocolat pour faire de petites tablettes, des dragées, des pastilles qu'on appelle diabolins, & une espece de marmelade sur laquelle on met des pignons confits. Il seroit à souhaiter que l'usage de cet excellent aliment s'établît en France comme il l'est en Espagne & par toute l'Amerique ; outre l'avantage que ceux qui en useroient en retireroient, il est certain qu'il en reviendrait un très-considerable à tout

Avantage que
l'usage
du Chocolat
peut produire au
Roi.

le Roiaume en general , aux Isles qui le produisent en particulier & sur tout au Roi par les droits d'entrée qu'il en retireroit, qui, quelques modiques qu'on les suppose , produiroient toujours de très-grosses sommes, qui pourroient s'augmenter selon les besoins de l'Etat, sans crainte qu'on cessât d'en prendre dès qu'on s'y seroit une fois accoutumé. Il n'y a qu'à considerer que les droits sur le tabac, quelques grands qu'ils soient à present, ou qu'ils puissent être dans la suite, n'en diminueront jamais la vente ni la consommation, à cause de l'habitude, & de la necessité où l'on s'est réduit d'en prendre. Il semble même qu'on en consomme davantage à mesure qu'il devient plus cher; & il en est de même de toutes les choses qui se consomment par la bouche.

Ne voions-nous pas que les droits d'entrée du sucre blanc qui n'avoient été que de huit livres par cent, jusqu'en 1698. aiant été augmentez jusqu'à quinze livres, n'ont aucunement diminué la vente & la consommation de cette marchandise. On doit donc esperer avec raison, qu'il en sera de même du chocolat, quand le bon marché aura donné lieu au peuple de s'y accoutumer, &

qu'il se fera convaincu par une expérience de quelques années de ses bonnes qualitez , & des avantages qu'on en retire ; mais il faudroit pour cela donner des bornes à l'avarice extrême de ceux qui le vendent tout préparé dans les Caffez qui exigent huit ou dix sols d'une tasse de chocolat, qui ne leur peut pas revenir à deux sols quelques drogues qu'ils y mettent.

Il y a encore une autre réflexion à faire , qui est que la consommation du chocolat attire nécessairement après elle une plus grande consommation du sucre , qui augmentera par une suite nécessaire les revenus du Roi par les droits d'entrée qu'il en retirera , & les profits des compagnies de Guinée & de Senegal par la vente d'un plus grand nombre de negres dont les habitans des Isles auront besoin pour accroître leurs habitations & leurs manufactures de sucre & de Cacao ; ce qui retournera encore au profit du Roi par l'augmentation des droits de capitation , sans compter que cette augmentation de commerce donnera lieu aux marchands d'entretenir un plus grand nombre de vaisseaux & de matelots , & de faire des envois plus considérables des denrées & des marchandises de France ,

ce qui ne peut pas manquer d'apporter à tout le Roïaume des richesses qui en rendront tous les peuples heureux.

Il ne faut pas oublier que l'on tire du Cacao une espece d'huile ou de beurre qu'on peut employer à differents usages. Beurre
de Cacao

L'Autheur de l'Histoire du Cacao a donné une maniere de tirer cette huile qui ne réussit pas toujours dans les pais froids comme la France , où l'on ne peut pas avoir le Cacao aussi frais & aussi huileux que dans les pais où il croît. Voici deux autres manieres de tirer cette huile.

Faites griller , monder & piller le Cacao comme pour faire du chocolat , & faites-le sur le champ bouillir à grande eau pendant une demie heure , mettez le tout chaud dans une toille , coulez-le , & pressez le mare ; & lorsque l'eau commencera à se refroidir , vous receuilerez facilement l'huile qui nagera dessus. Si elle ne vous paroît pas assez nette , il n'y a qu'à la passer dans plusieurs eaux chaudes , & la receuillir sur la surface quand l'eau sera froide. Cette huile se congèle aisément , & devient en consistance de fromage gras , assez blanche , sans odeur , d'un bon goût ; elle ne rancit jamais , & se conserve tant que l'on veut.

92 *Nouveaux Voyages aux Isles*

Voici l'autre maniere, mais qui n'est praticable qu'aux endroits où croît le Cacao.

Après que le Cacao a ressué, & avant de le faire secher au soleil, on le pile dans un mortier, comme si on le vouloit réduire en pâte, ce qui est bien-tôt fait. On le fait bouillir à grande eau, & on recueille l'huile qui surnage, & lorsqu'elle cesse de venir, on passe l'eau & le marc par une toille & on le presse fortement, l'arrosant toujours d'eau bouillante pour achever d'en tirer toute l'huile qui est aussi bonne que l'huile d'olives, & que l'on peut employer aux mêmes usages. On prétend qu'elle est excellente pour les hemoroides. Il ne faut qu'en imbiber un peu de coton, & l'appliquer sur le mal, la douleur cesse presque dans le moment. Si ceux qui sont sujets à cette incommodité ont soin de se servir de ce remede deux ou trois fois par mois, non seulement ils ne ressentent plus ces douleurs, mais cette huile attendrit tellement les vaisseaux hemoroidaux qu'ils se purgent sans la moindre peine du sang qui les gonfloit, dont la plénitude & la retention causent ces douleurs si sensibles, & souvent si dangereuses.

Remede
pour les
hemo-
roides.

Lorsqu'on ouvre les coques de Cacao aussi-tôt qu'elles sont ceuillées, & que l'on en tire la pulpe ou le mucilage qui environne les amandes , on en fait une espece de crème épaisse d'un blanc tirant sur la couleur de chair, d'un goût extrêmement agréable , & qui est très-rafraîchissante. Il ne faut pour cela que la battre à peu près comme on bat le lait dont on veut faire du beurre , mais il faut moins de tems & moins de travail. Si on s'empoudre cette crème d'un peu de sucre , & qu'on y répande quelques gouttes d'eau de fleur d'oranges , on en fait un très-délicieux manger. On peut s'en servir aussi-bien que de l'huile pour nettoier le teint, en ôter les rougeurs, les élevures, les dartres courantes & farineuses , & generalement tout ce qui gâte la peau. On l'applique en maniere de pommade avec un papier broüillard par dessus. On prétend avoir des expériences très-sûres de la bonté de ce remede ; comme je n'en parle que sur la foi d'autrui , je n'ai garde de me rendre garand du succès ; ce que je puis assurer, c'est qu'il est très-rafraîchissant, & que s'il fait autant de bien, étant appliqué sur la peau , qu'il en fait quand on l'a mangé , on peut s'en servir en

toute sûreté , & s'en trouver bien.

J'ai parlé dans ma première partie des amandes de Cacao confites , j'ai enseigné la manière de les faire , je renvoie les curieux à cet endroit-là.

Si on veut confire le Cacao tout entier , c'est-à-dire , la cosse & les amandes tout ensemble , il faut les ceüillir quand elles sont encore fort jeunes , & seulement de la longueur d'environ trois poudces ; on les fait boüillir à grande eau pendant une heure , après quoi on fait trois ou quatre petites incisions le long de leurs côtes , & on les met tremper dans l'eau douce & fraîche que l'on change soir & matin , pendant six jours ; on les larde ensuite d'écorce d'oranges confites , de citron , d'un peu de gingembre & de canelle , & on les met comme les amandes dans différens sirops pendant six jours , à la fin desquels on les met dans un sirop de consistance. Cette confiture est bonne & délicate ; & quand elle est tirée au sec , elle fait un fort bel effet pour terminer une pyramide d'autres fruits secs , ou pour cantonner un ananas , ou quelque autre gros fruit.

Il me semble qu'il ne seroit pas plus difficile de confire le Cacao , quand il approche de sa maturité , & qu'il a

toute la grosseur qu'il peut avoir, que des limons de cinq & six poudres de diametre, & de ces grosses oranges de la Barbade qu'on appelle des Chadeques, puisque l'épaisseur des écorces de ces fruits n'empêche pas qu'on ne vienne à bout de les confire tous entiers.

J'ai pris du chocolat dans lequel il y avoit moitié Cacao & moitié noix d'acajou. J'expliquerai ci-après ce que c'est que ce fruit. En attendant je dirai que ce chocolat étoit fort bon, qu'il mouffoit à merveille, & qu'il conservoit assez le goût de la noix d'Acajou qui est très-agréable.

Chocolat aux
noix
d'acajou

J'ai goûté d'une teinture de Cacao, c'est-à-dire, de Cacao brûlé, moulu & infusé dans l'eau chaude comme le café, elle me sembla d'un assez bon goût; mais comme je n'en ai pris qu'une seule fois, je ne puis rien dire des effets bons ou mauvais qu'elle pourroit produire.

Teinture
de Cacao

J'ai aussi mangé des massépains composés de Cacao & de noix d'Acajou au lieu des amandes ordinaires; à la réserve de la couleur qui étoit brune, ils étoient d'un très-bon goût,

Masse-
pain de
Cacao.

La noix d'Acajou est bien meilleure que les amandes dont on fait la pâte des massépains; elle a plus de saveur, plus

de legereté , plus de délicatesse. On pourroit faire de ces massépains en Europe comme aux Isles , parce que les noix d'Acajou se peuvent transporter par tout, & se conserver pendant un grand nombre d'année sans se gâter.

Il me reste à parler de la vanille avant de finir ce que j'ai à dire du chocolat, puisque malgré sa mauvaise qualité on la fait entrer dans sa composition.

Descrip-
tion de
la va-
nille.

Les Espagnols l'appellent Banilla ou Vinello; c'est le fruit d'une plante assez semblable au lierre. Sa tige qui est de trois à quatre lignes de diametre n'est pas tout-à-fait ronde. Elle est assez dure, sans être pour cela moins liante & moins souple; l'écorce qui la couvre est fort mince, fort adhérente & fort verte; la tige est partagée par des nœuds éloignez les uns des autres de six à sept poudes. C'est de ces nœuds que sortent les feüilles toujours couplées; elles ressemblent beaucoup pour la figure à celles du laurier, mais elles sont bien plus longues, plus larges, plus épaisses & plus charnuës; leur longueur ordinaire est de cinq à six poudes, sur deux & demi de large; elles sont épaisses presque comme un Louis d'or, fortes & ploïantes comme du cuir, d'un beau verd vif & comme ver-

vernissé par dessus , & un peu plus pâle par dessous.

Cette plante est incapable de se soutenir par elle-même , aussi vient-elle toujours aux pieds des arbres ; quelquefois elle tourne autour en montant , & quelquefois elle monte assez droit en s'accrochant aux inégalitez de l'écorce, aux nœuds , aux fentes , aux crevasses qu'elle rencontre par le moïen de certains petits filets noirs qui sortent d'autour de ses nœuds au nombre de cinq ou six de chaque côté, qui s'attachent à l'arbre par de petites fibres, comme de petites griffes presque imperceptibles , qui s'y accrochent si fortement qu'on a de la peine à les en separer. A mesure qu'elle croît , elle se fourche & se divise en plusieurs rameaux qui courent & se répandent sur toutes les branches de l'arbre où leur tige est appuyée ; & pour lors la tige semblant n'avoir plus besoin de s'attacher si fortement à l'arbre , s'en détache peu à peu , & le soleil brûle ses petits pieds ; de maniere qu'il ne reste qu'une cicatrice noire qui fait connoître l'endroit où ils ont été. Cette plante aime les lieux ombragez & frais ; c'est pour cela qu'on ne la trouve guères qu'auprès des rivières , ou dans des

98 *Nouveaux Voyages aux Isles*
lieux où la hauteur & l'épaisseur des
bois la met à couvert des trop vives
ardeurs du soleil.

Les endroits où l'on trouve la Vanille en plus grande quantité sont la côte de Caracque & de Cartagene, l'Ithme de Darien & toute l'étenduë qui est depuis cet Ithme & le Golphe de Saint Michel jusqu'à Panama, le Jucatan & les Hondures. On en trouve aussi en quelques autres lieux, mais elle n'est ni si bonne, ni en si grande quantité.

Il y en a quantité & de très-belle dans la Terre-ferme de Cayenne. C'est de cet endroit que j'ai eu celle que je viens de décrire, & voici comment.

Deux de nos Religieux qui passerent à Cayenne en 1697. en venant à la Martinique, furent parfaitement bien reçûs par les RR. Peres Jesuites qui ont soin du spirituel de ce pais-là; ils les logerent chez eux, & les traiterent avec toute la politesse & toute la charité possible pendant tout le tems que le vaisseau demeura en rade; nos Peres virent chez les Jesuites quelques pots remplis de ces plantes qu'on avoit préparé pour envoyer en Europe, que le vaisseau qui étoit parti n'avoit pas voulu prendre; ils témoignèrent en avoir en-

vie, & aussi-tôt ces RR. Peres leur en firent present d'un pot où il y en avoit trois pieds parfaitement bien repris: ils en eurent soin pendant le voiage, & étant arrivez à la Martinique, ils me le donnerent.

Je fis aussi-tôt mettre ces trois plantes en terre au pied d'un Cacaotier, & j'eus soin de les faire arroser jusqu'à ce que je les visse assez bien reprises & assez fortes pour se passer de ce secours. Elles profiterent très-bien, en moins de huit mois elles couvrirent tout l'arbre contre lequel je les avois appuyées; cela m'obligea d'en lever deux pieds que je transplantai aux pieds de deux autres arbres où ils reprirent très-bien.

J'appris dans la suite de deux Officiers de Cayenne qui passerent à la Martinique, en allant en France, que je pouvois provigner ces plantes tant que je voudrois, & qu'il n'y avoit qu'à en couper les tiges; & après avoir fendu en quatre le bout qui doit être enterré, les mettre dans de bonne terre, & avoir soin de les bien arroser jusqu'à ce qu'elles eussent bien repris. Je provignai de cette façon plusieurs tiges qui me sembloient hors d'œuvre sur les arbres où j'avois planté les premiers pieds, elles

100 *Nouveaux Voyages aux Isles*
reprirent aisément. J'attendois donc patiemment le tems de les voir fleurir & rapporter du fruit ; car il faut de la patience , puisqu'on prétend que ces plantes sont sept ans avant d'en rapporter ; j'ai cependant de la peine à le croire , car il y a peu de plantes qui croissent aussi vite : mais je n'ai pû avoir cette satisfaction , parce qu'une maladie que j'eus sur la fin de 1698. m'ayant obligé de quitter l'office de Procureur Syndic de nôtre mission , le Religieux qui me succeda envoya des negres nouveaux pour sarcler la Cacaotiere où étoit la Vanille , sans les en avertir & sans la leur faire connoître , ils la prirent pour une lianne ordinaire dont on leur avoit commandé de bien nettoier tous les arbres ; ils obeïrent trop ponctuellement , & exécuterent si bien l'ordre qu'on leur avoit donné , qu'ils couperent & arracherent entièrement toute la Vanille. Le nouveau Syndic étant allé cinq ou six jours après cette exécution voir l'état de la Cacaotiere , & de la Vanille , fut bien surpris de la trouver toute détruite ; il crut la chose sans remede , & ne pensa pas à faire remettre en terre les plantes arrachées , il n'osa même me le dire , parce qu'il scavoit les soins que j'avois

de cette plante , & combien je serois affligé de sa perte. Je fus obligé de me faire porter au Macouba dans le mois de Janvier 1699. où aiant recouvré une partie de ma santé , je fus au mouillage chercher le reste, & faire travailler au bâtiment de nôtre couvent dont j'avois donné le plan, & fait jetter les fondemens six mois auparavant ; de sorte que je ne retournai au Fonds Saint Jâques que dans le mois d'Aoust.

Je demandai d'abord des nouvelles de ma Vanille, & je fus également surpris & affligé, quand on me dit qu'il y avoit long-tems qu'elle étoit perie par l'accident que je viens de rapporter. Je courus aussi-tôt à la Cacaotiere, & contre toute espérance je trouvai qu'un rameau qu'on avoit laissé par mégarde sur un arbre, avoit jetté un long filet qui en rampant tout du long du tronc de l'arbre, étoit enfin arrivé à terre où il avoit pris racine ; & quoiqu'il ne fut pas plus gros qu'une grosse corde de luth, il ne laissoit pas de porter de la nourriture à la branche dont il étoit sorti & de l'entretenir, quoiqu'elle eut plus de trois lignes de diametre, qu'elle eut poussé plusieurs jeunes rameaux, & sans qu'il y eut aucune diminution ni dans la gran-

deur , ni dans la force , ni dans la couleur de ses feuilles.

Cette heureuse découverte me fit connoître que la tige de la Vanille étoit de même espèce que certaines lianes , dont j'ai parlé dans un autre endroit , dont le pied étant coupé , les jets ou branches qui se trouvent sur les arbres renvoient des filets vers la terre qui y prennent racine , & leur portent la nourriture dont ils ont besoin pour s'entretenir & pour se multiplier. J'allai visiter les autres arbres aux pieds desquels j'en avois planté , mais ce fut inutilement. Je m'avisai d'aller à l'endroit où l'on avoit jetté les mauvaises herbes & les ordures de la Cacaotiere , aussi-bien que les pieds de Vanille que l'on avoit coupé ; ma joie fut grande quand je trouvai que plusieurs branches qui s'y étoient conservées , avoient pris racine & poussé considérablement ; je les fis replanter en differens endroits , & j'en fis mettre dans des paniers avec de la terre pour les porter à la Guadeloupe où mes Supérieurs pensoient à m'envoier à la fin de l'année.

La connoissance que j'avois de la feuille & de la tige de la Vanille , fit que me promenant dans les bois avec

Un de nos voisins, je decouvris des lianes qui me parurent assez semblables à ma Vanille ; j'en coupai quelques morceaux, & les aiant confronté avec celle que je cultivois, je trouvai que c'étoit la même chose, à la reserve que la feuille étoit un peu plus petite & plus mince ; ce qu'on pouvoit attribuer au terrain qui n'étoit peut-être pas si gras, ni si profond que celui de Cayenne d'où la mienne étoit venue. Je fis part de cette découverte à quelques voisins à qui je donnai des feuilles de la mienne pour les confronter avec celles qu'ils pourroient trouver. Nos recherches ne furent pas inutiles, nous en découvrimus plusieurs pieds dans les hauteurs de la Paroisse de Sainte Marie & de la Trinité. C'est par ce moïen que j'ai vû la fleur de la Vanille, & que j'ai ceüilli diverses fois de son fruit, c'est-à-dire, de celle qui croît naturellement à la Martinique ; car pour celle de Cayenne que je cultivois avec tant de soin, elle a souffert tant d'accidens, que je suis parti des Isles avant d'avoir pû voir ni sa fleur ni son fruit, comme je le dirai ci-après.

A l'égard de celle que j'ai trouvé à la Martinique, je n'ai pû profiter de

ma découverte, faute de sçavoir accommoder la gousse qui en provient, quoique j'ai employé bien du tems, & fait bien des tentatives pour y réussir.

Fleur &
fruit de
la vanille.

Je n'ai point remarqué que cette espèce de Vanille, supposé qu'il y en ait plusieurs, fleurisse plus d'une fois chaque année. La fleur qu'elle produit est presque jaune, partagée en cinq feuilles, plus longues que larges, onnées & un peu découpées dans leur milieu; il s'élève du centre un petit pistille rond & assez pointu, qui s'allonge & se change en fruit. Cette fleur est à peu-près de la grandeur & de la consistance de celle des pois communs, elle dure tout au plus cinq ou six jours, après lesquels elle se fanne, se sèche & tombe, & laisse le pistille tout nud qui devient peu à peu une filique de cinq, six & sept poudres de long, plus plate que ronde, d'environ cinq lignes de large & deux lignes d'épaisseur, de la figure à peu près de nos cosses d'aricots; elle est d'un beau verd quand elle est jeune, elle jaunit à mesure qu'elle meurt, & devient tout-à-fait brune lorsqu'elle est sèche; le dedans est rempli de petites graines ou semences rondes presque imperceptibles & impalpables, qui sont rouges

avant d'être meures , & toutes noires quand elles ont toute leur maturité; elles n'ont aucune odeur fort sensible quand elles ne sont pas meures que celle qui est commune à toutes les plantes qui est de sentir le verd ; mais quand elles sont meures , & qu'on les froisse entre les mains elles rendent une petite odeur aromatique qui est fort agréable.

Si on laisse les cosles sur le pied jusqu'à leur parfaite maturité , le bout s'ouvre , & fait voir les petites semences noires dont elles sont remplies, qui sont un peu humides & comme mielleuses. Pour lors les oiseaux qui en sont extrêmement friands , fondent dessus , achèvent de les ouvrir avec leur bec , & mangent avec avidité toutes ces semences sans toucher à l'écorce de la filique. Je n'ai pû remarquer quel effet elles produisent dans les oiseaux , si elles les purgent , ou si elles les échauffent ; je croirois plutôt le dernier que le premier ; car tout le monde convient que la Vanille est une chose des plus chaudes qu'il y ait au monde.

Ces découvertes me firent penser sérieusement à m'instruire à fond de la maniere dont les Indiens & les Espagnols la préparent : car c'est une mar-

chandise d'un très-bon debit & fort avantageux. Je priai les Peres Jesuites de la Martinique d'écrire à leurs Peres de Cayenne pour le sçavoir, ils le firent; mais la reponse n'étoit pas encore arrivée quand je partis des Isles. Il arriva vers le milieu de 1699. un Juif heritier de Benjamin d'Acosta, ci-devant propriétaire de la Cacaotiere qui est au pied du réduit; il venoit de Corossol où il étoit établi, pour demander des sommes qui étoient dûes à son parent. Comme il se vantoit d'avoir fort voïagé dans les Côtes de la Terre-ferme, & de sçavoir à fond comme on accommodoit la Vanille & la Cochenille, je le fis prier, & ensuite je le priai moi-même de m'apprendre comment les Indiens & les Espagnols préparoient la Vanille, en quels tems ils la ceüilloient, comment ils la faisoient sécher, & generalement tout ce qu'il leur avoit vû pratiquer touchant cette plante.

Il me dit que les Indiens la ceüilloient dès qu'elle commençoit un peu à jaunir, qu'après l'avoir fait bouillir quelques momens dans l'eau de vie, ils la faisoient sécher à l'ombre; qu'étant à moitié sèche ils l'applatissoient entre leurs doigts dans toute sa longueur; &

Fausse
prépara-
tion de
la vanille.
le.

qu'enfin après l'avoir frotté avec un peu d'huile de Palma Christi, ou de Coco, ils l'enveloppoient dans des feuilles de balifier où elle achevoit de se sécher : & que sur toutes choses ils prenoient garde de ne la laisser jamais au soleil.

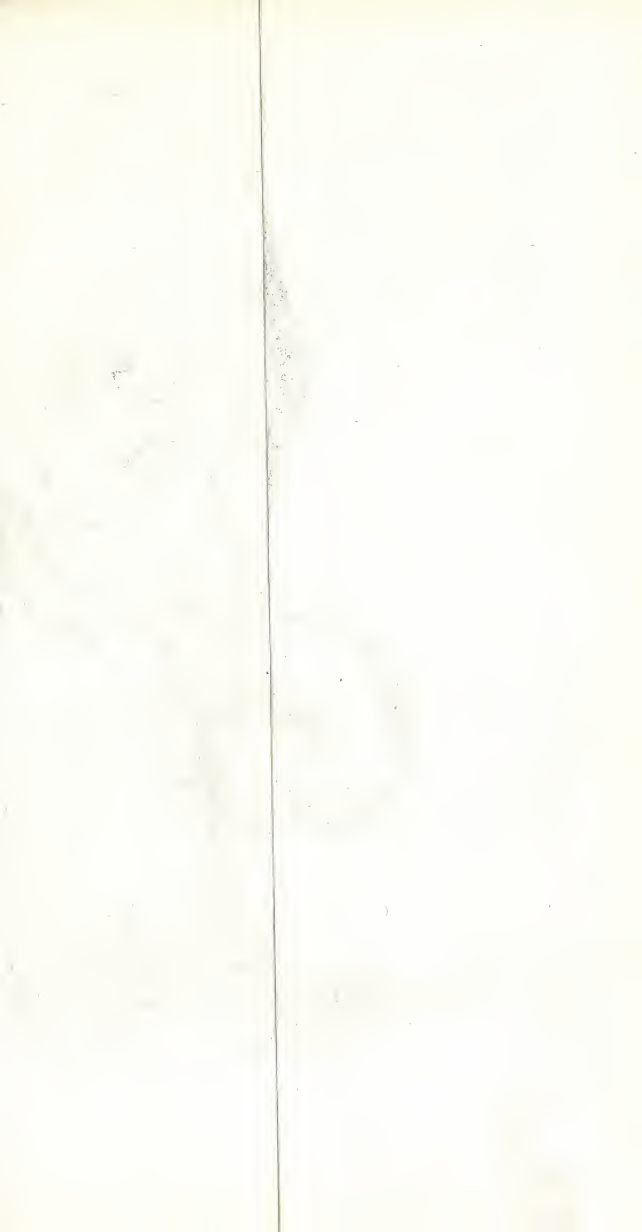
J'observai exactement tout ce que ce Juif m'avoit dit, je fis diverses épreuves & toujours inutilement, d'où je conclus que la Vanille qui croissoit à la Martinique étoit d'une autre espece que celle de Cayenne, & de la nouvelle Espagne; & qu'ainsi il faudroit attendre que celle que je cultivois, rapporta du fruit, ou que je pûsse découvrir par quelque autre voie le moïen de préparer celle que nous avons à la Martinique.

Cependant j'ai sçû depuis, étant à Cadix à la fin de 1705. que toute la ceremonie que font les Indiens pour accommoder leur Vanille étoit de la ceüillir dès qu'ils s'apperçoient qu'elle vouloit jaunir, & s'ouvrir, qu'ils la mettoient ressuer & fermenter comme j'ai dit qu'on mettoit le Cacao, pendant deux ou trois jours, & qu'ensuite ils la mettoient sécher au soleil; quand elle étoit à moitié sèche, ils l'applatissoient entre leurs doigts; & qu'après l'avoir

Meilleu-
re ma-
niere de
préparer
la vanil-
le.

frotté d'huile de Palma Christi , ou de Coco , ou de Calba , ils l'exposoient encore au soleil pour achever de la faire sécher, après quoi ils la frottoient d'huile une seconde fois , & la mettoient en paquets qu'ils couvroient de feüilles de balisier ou de cachibou. Cette-methode est bien differente de celle du Juif ; mais comme je n'ai pas eu la commodité de l'éprouver depuis que je la sçai , je ne puis pas assurer qu'elle soit la veritable ; j'ai pourtant lieu de le croire , parce que je l'ai appris de gens dignes de foi , & qui me paroissent très-bien instruits. Il est naturel de penser que ce Juif étoit un ignorant ou un trompeur , & peut-être tous les deux ensemble , cela n'étant pas fort extraordinaire dans ces sortes de gens.

Differentes occupations & quelques voïages assez longs que je fus obligé de faire , m'empêcherent de transporter de la Vanille à la Guadeloupe , comme je me l'étois proposé , qu'au mois de Novembre 1701. j'y en portai pour lors huit pieds qui avoient de bons commencemens de racines , je les plantai en differens endroits de nos habitations ; mais malgré tous mes soins , quelques uns sécherent , & les autres eurent bien



Pomme et Noix d'acajou.



Noix d'acajou entière.



*Noix d'acajou
coupée dans
sa longueur.*

Pommier d'acajou.



de la peine à reprendre ; ils poufferent à la fin , & me donnoient esperance de voir quelque jour leurs fruits , quand les Anglois aiant fait une irruption à la Guadeloupe au mois de Mars 1703. & s'étant rendus maîtres du quartier du Baillif où sont nos habitations , entre autres desordres-qu'ils y firent , ils arracherent toute ma Vanille , & selon les apparences ils l'emporterent chez eux ; car il me fut impossible d'en retrouver seulement une feüille quand ils se furent retirez.

Je retournai à la Martinique sur la fin de la même année 1703. & je recommençai tout de nouveau à cultiver ma Vanille que j'y avois laissée , que j'ai trouvai fort negligée ; je la provignai beaucoup , & je la laissai en bon état quand je fus obligé de passer en France pour les affaires de nos missions en 1705. J'ignore depuis ce tems-là ce qui y sera arrivé.

Ce que j'ai dit ci-devant de la noix d'Acajou m'engage à ne pas remettre en un autre endroit ce que je dois dire de l'arbre qui l'a produit ; on le nomme pomier d'Acajou, on auroit pû aussi-bien l'appeller poirier ; car ni lui , ni son fruit n'approchent en aucune façon des

poiriers ou des pommiers ; il vaudroit mieux , ce me semble , l'appeller simplement Acajou sans l'enregimenter avec ces arbres. Le mot Acajou est Ameriquain ; c'est un des meilleurs arbres fruitiers de l'Amerique & des plus singuliers ; ses feuilles , ses fleurs & ses fruits , tout est extraordinaire. On en voit quelques-uns qui sont assez-bien faits & de la grandeur de nos abricotiers de France , mais on en trouve beaucoup davantage qui sont mal faits , dont les branches sont mal disposées , tortuës , noïeuses & sans ordre ; le bois est grisâtre , assez fort , coriace & pesant ; son écorce est mince , lisse , adhérente , d'un blanc sale , avec quelques points & lignes brunes ; la feuille est grande , ferme , bien nourrie , d'une bonne épaisseur , ronde à son sommet & plus pointuë vers la queue ; son exposition au soleil lui donne différentes couleurs , ses bords sont rouges & aurores , & son milieu est d'un verd vif & vernissé.

Ses fleurs sont très-petites , elles viennent par bouquets , elles ne paroissent d'abord que comme des boutons pointus à leur sommet , d'un verd assez pâle , qui en s'ouvrant se partagent en six feuilles qui forment un calice dont la capacité est

remplie de petites étamines d'un jaune doré qui environnent un pistille de même couleur, mais plus long ; les feuilles qui composent cette fleur sont blanchâtres au commencement , elles prennent ensuite une couleur de pourpre mêlé de lignes blanches , ce qui fait un très-bel effet. Ces fleurs durent assez peu , on voit à leur chute que le pistille se change en fruit composé de deux parties très-différentes : la première est une noix en forme de rognon de coq qui est d'abord de couleur verte, de dix à quinze lignes de long, sur huit à dix lignes dans son plus grand diamètre , aplatie par les cotez. Cette noix attire après elle un fruit d'une figure oblongue , arrondi, couvert d'une peau fine & très-unie, de trois , quatre & cinq poüces de longueur, sur vingt à vingt-quatre lignes de diamètre. Le bout qui l'attache à l'arbre est plus petit d'une cinquième partie que celui qui est attaché à la noix. Tout ce composé est verd avant d'être meur, mais il change de couleur quand il est meur , la peau ou enveloppe de la noix devient grise & presque brune , elle est de l'épaisseur d'une demie ligne , dure , coriace, & point du tout cassante ; lorsqu'on la coupe elle rend une huile assez

Huile
de noix
d'acajou

épaisse, extrêmement amère & encore plus caustique ; on s'en sert avec succès pour faire mourir les veruës qui viennent aux mains & autres parties du corps, & surtout pour les cors des pieds, après qu'on les a amollis avec un petite emplâtre de cire noire de la Guadeloupe, ou avec de l'eau tiède ; on coupe légèrement le dessus avec un rasoir, & l'on met dessus un peu de cette huile ; elle consomme le reste du cors jusqu'à la racine, sans danger qu'il en arrive aucun accident, ni qu'il revienne jamais.

Je croi qu'il n'est pas nécessaire d'avertir, qu'il faut se donner garde de couper l'écorce de cette noix avec les dents, parce qu'on se mettroit en risque d'avoir la bouche, les lèvres & la langue gâtées & cauterisées.

Amande
ou noix
d'acajou

Cette enveloppe renferme une amande de la même figure qu'elle, couverte encore d'une autre pellicule brune, de l'épaisseur d'une feuille de papier ; la substance est d'une blancheur admirable, compacte, huileuse & d'un goût infiniment au dessus de celui des amandes, des noisettes & des autres fruits de cette espece. Quand ces amandes sont nouvelles on les met dans l'eau fraîche, après qu'elles sont dépouillées de leurs

peaux, & on les mange avec du sel comme les cerneaux : mais lorsqu'elles sont sèches, on fend un peu l'écorce & on les met dans la braise ; on leve facilement l'écorce quand elles sont cuittes, & la seconde peau, & on les mange comme des marons, mais avec plus de plaisir, parce qu'elles sont infiniment meilleures ; on s'en sert pour faire des macarons & des massépains, & pour donner au roffoli & autres liqueurs un très-bon goût. Quand on les veut faire entrer dans la composition du chocolat avec le Cacao, on les fait griller, & on les dépouille de leurs enveloppes, après quoi on les pile & on les passe sur la pierre comme le Cacao.

Ces noix se peuvent transporter par tout & se garder très-long-tems. J'en ai qui sont à Paris depuis près de quinze ans & qui ont encore toute leur huile & toute leur saveur presque aussi entiere comme elles l'avoient en Amerique.

A mesure que le fruit meurit sa couleur se change, de verte qu'elle étoit au commencement, elle devient jaune, & en partie de couleur de feu très-belle & très-vive ; ordinairement le côté qui est exposé au soleil devient plus rouge & plus coloré. Ce fruit n'a ni noiaux,

ni pepins, c'est sa noix qui étant mise en terre leve en moins de sept ou huit jours, & produit l'arbre qui le porte. La peau du fruit n'est pas plus épaisse qu'une feuille de papier, très-unie & très-delicatè; elle renferme une substance molasse & aqueuse, épaisse comme de la gélée claire qui environne quantité de petites fibres longues, tendres & déliées. Le goût de cette substance est âcre & agaçant quand le fruit n'est pas bien meur; mais il s'adoucit & ne conserve qu'une petite pointe d'aigreur sucrée & rejouissante lorsqu'il est dans sa parfaite maturité; il est rafraîchissant; on en donne aux malades pour les desalterer, & les rafraîchir; il semble qu'il nettoie le cœur & la bouche, il ne peut faire que du bien, à moins qu'on ne le mange en trop grande quantité, parce qu'alors le peu d'âcreté qui lui reste ne laisseroit pas d'être à craindre. Pour ne pas tomber dans cet inconvénient il est plus seur de le mettre en composte. Pour cet effet on fait boüillir le fruit ou entier ou coupé, en deux ou en quatre, selon sa longueur, dans de l'eau pure, pendant quelques momens, & après qu'il est égouté on le met dans le sucre à l'ordinaire.

L'Acajou a beaucoup de nœuds , comme je l'ai remarqué ci-devant , il en sort , aussi-bien que des incisions que l'on fait à son tronc , à ses branches & même en arrachant ses feuilles, une gomme à peu-près de même espece que la gomme Arabique , que l'on peut employer aux mêmes usages ; elle est claire, transparente , tenace , mais un peu plus difficile à détremper que la gomme d'Arabie. Quoique le fruit & l'arbre dont je viens de faire la description , ne regardent le chocolat qu'autant qu'on peut faire entrer la noix d'Acajou dans sa composition , j'ai cru qu'il étoit plus à propos d'en parler ici que de renvoyer le lecteur en chercher la connoissance dans un autre endroit.

Gomme
d'acajou

Voilà ce que j'ai pû remarquer par moi-même du Cacao , du Chocolat , de la Vanille & des autres ingrédiens qui peuvent entrer dans sa composition. Je n'ai rien écrit sur le rapport d'autrui , & c'est ce qui est cause que ce discours n'est pas aussi étendu qu'il auroit pû l'être : mais il vaut mieux écrire peu & être bien assuré de ce que l'on écrit.

Il me reste un avertissement à donner touchant le Chocolat qui est d'en user avec moderation , quelque bon &

- bien conditionné qu'il puisse être, parce que les meilleures choses deviennent mauvaises quand elles sont prises avec excès. Le pain qui est le meilleur des alimens, expose à de grands dangers ceux qui en mangent trop, parce qu'il fournit plus de substance nourissante que l'estomach n'en peut supporter, & que la chaleur naturelle n'en peut digérer. On doit dire la même chose du chocolat, il contient plus de suc nourissant qu'aucun autre aliment, d'où il faut conclure qu'on n'en doit jamais faire d'excès ; qu'on doit regler la quantité qu'on en prend sur sa complexion, son âge, ses besoins, ses forces, son travail, & que moins on le rendra agréable au goût & à l'odorat par des drogues chaudes, & par des parfums, plus l'usage qu'on en fera sera utile, & procurera la jouissance des avantages qu'il renferme.



CHAPITRE II.

*Les Anglois s'assemblent à l'Isle de Mariegalante pour attaquer la Guadeloupe.
Précautions du Gouverneur de cette Isle.
Etat de ses Troupes.*

JE reprens dans ce sixième volume l'endroit où j'en étois demeuré en finissant le cinquième, ce que j'ai été obligé d'interrompre par l'Histoire naturelle du Cacao qu'il ne m'a pas été possible de placer dans un autre lieu.

Le sixième Mars de l'année 1703. nous reçûmes avis de la grande Terre de la Guadeloupe, qu'on avoit vû aborder à Mariegalante un nombre considérable de bâtimens,

Dans l'incertitude où l'on étoit si c'étoit la Flotte Angloise qui y venoit faire son quartier d'assemblée, comme elle avoit fait dans la guerre précédente, ou celle du Gouverneur General de nos Isles que nous attendions à tous momens qui voulût prendre langue, & sçavoir des nouvelles du païs avant de s'approcher de la Martinique que l'on pouvoit soupçonner être attaquée; Monsieur Auger Gouver-

1703.

Pirogues
envoïées
à la dé-
couverte

neur de la Guadeloupe dépêcha deux pirogues commandées par un Lieutenant de milice nommé Raby, & lui ordonna d'aller à la Grande Terre, & ensuite de s'approcher de Marie-galante le plus près qu'il pourroit, & d'examiner avec soin les bâtimens qui y étoient mouïllez. On donna ordre aux deux pirogues de ne point porter de voile, que pour prendre chasse, & de se tenir toujours à vûë l'une de l'autre avec des signaux concertez pour agir selon les occasions qui se présenteroient. On les instruisit de ce qu'ils auroient à repondre s'ils avoient le malheur d'être pris & interrogez par les Anglois; sçavoir, que nous avions dix-sept cent hommes de milice tant de l'Isle de la Guadeloupe, que de la Grande Terre & des Saintes, qu'il nous étoit venu six cent Flibustiers de la Martinique avec quatre compagnies de la Marine, outre les deux que nous avions, & qu'on nous promettoit un plus grand secours, si nous en avions besoin, outre celui qu'on attendoit de France; & que c'étoit sur l'avis qu'on avoit eu, qu'il y avoit des bâtimens mouïllez à Marie-galante, qu'on les avoit dépêché pour sçavoir qui ils étoient. On leur avoit encore donné ordre qu'une des deux pira-

gues revint aussi-tôt qu'ils auroient découvert de quelle nation étoient ces bâtimens, & que l'autre allât mettre à terre à la Cabesterre de Marie-galante, & tâcher de parler aux habitans qui s'y étoient retirez, pour faire enforte d'enlever quelque prisonnier, & nous le conduire, & répandre sans affectation les nouvelles que je viens de dire, afin que si quelque habitant étoit pris il pût les débiter aux Anglois comme il les avoit appris.

Une de nos pirogues revint le dix à la pointe du jour; elle rapporta que c'étoit la Flotte Angloise, & qu'on n'en pouvoit pas douter, puisqu'ils s'en étoient approchez pendant la nuit assez près pour entendre le langage que l'on y parloit. C'étoit Raby qui nous envoioit sa seconde pirogue avec cet avis, pendant qu'il s'en alloit avec la sienne à la Cabesterre de Marie-galante pour prendre langue des habitans.

Nouvel-
les assu-
rées de
la Flotte
Angloise.

Il en joignit quelques-uns avec assez de peine, de qui il sçut que les Anglois n'attendoient que la jonction de quelques milices des Isles de dessous le Vent qui n'étoient pas encore arrivées, pour attaquer la Guadeloupe; que ceux de la Barbade n'y étoient pas, parce qu'ils

1703. ne vouloient pas obeir au General Codrington qui n'a aucune autorité sur la Barbade. Ils avoient scû cela par un Anglois qu'ils avoient trouvé écarté dans le bois , & qui étoit mort de la blessure qu'il avoit reçu quand il fut pris.

Raby auroit été bien aise d'engager les habitans à faire quelque mouvement pour avoir un prisonnier, mais il ne les y trouva pas disposez ; ils craignoient d'être découverts & poursuivis , ou que quelqu'un des leurs ne fût pris en voulant prendre , & qu'à force de tortures on ne lui fit avoüer où les autres se retiroient, ce qui les auroit exposez à être saccagez par les Anglois. Tout ce qu'il put faire fut d'aller avec des guides au travers des bois le plus-près du lieu où la Flotte étoit mouillée , pour considerer m'eux qu'il n'avoit fait pendant la nuit, le nombre & la force des bâtimens & la quantité des Troupes qu'il y pouvoit avoir. Il partit de Marie-galante après qu'il eut fait ses observations, & arriva à la Basse-Terre de la Guadeloupe la nuit du 12. au 13. de Mars. Après qu'il eut fait son rapport, & qu'on eut fait rafraîchir son équipage pendant quelques heures, on le renvoia aux Saintes pour y porter des ordres,

ordres, & pour retourner avec l'autre pirogue observer les mouvemens des ennemis, & en donner avis.

1703.

Dès les premiers avis certains que nous eûmes que les ennemis étoient à Marie-galante, on fit prendre les armes à tous les habitans; & on leur ordonna de se rendre au Bourg de la Basse-Terre comme au lieu d'assemblée, d'où on observeroit plus aisément ce que les ennemis voudroient entreprendre, pour s'y opposer selon qu'il seroit jugé à propos. Tous les habitans de l'Isle & soixante hommes des Saintes s'y rendirent au premier commandement, laissant seulement pour la Garde des quartiers, & pour retenir les negres dans leur devoir, les Vieillards, les Infirmes, & la Jeunesse qui pouvoit, à la verité, faire le coup de fusil, mais qui n'avoit pas encore assez de force pour suivre les Troupes, & resister aux fatigues de la guerre.

Assemblée des milices.

Il n'y eut que les habitans de la Grande-Terre qui firent difficulté d'obeïr, sous prétexte qu'ils pouvoient être attaquez eux-mêmes, les Anglois étant si proches d'eux. C'étoit une très-mauvaise excuse, car les ennemis n'avoient garde de commencer leur attaque par leur quartier

Les habitans de la Grande-Terre refusent de venir.

1793.

si facile à défendre, qu'il n'y avoit qu'à gâter les citernes, & combler quelques mauvais puits que l'on y trouvoit pour faire perir de soif toute leur armée. L'objet de leur entreprise étoit la Guadeloupe, étant bien assurez que s'ils étoient une fois maîtres de cette Isle, la Grande-Terre tomberoit d'elle-même entre leurs mains : c'étoit donc à la conservation de la Guadeloupe qu'il falloit songer uniquement. Monsieur Auger ne manqua pas d'envoyer le Sieur de Maisongelle Capitaine d'une Compagnie détachée de la Marine qui faisoit les fonctions de Major, pour faire assembler ces habitans, leur représenter leur devoir, & les sommer de se rendre au quartier d'assemblée à la Basse-Terre de la Guadeloupe, sans aucun retardement, sous peine d'être traitez comme rebelles au Roi, & traîtres à la nation. Mais on n'eut pas besoin de ces formalitez ; car avant que le Sieur de Maisongelle arrivât, ces habitans avoient fait réflexion au danger & à l'infamie où ils s'exposeroient par leur désobéissance ; & pour effacer la faute qu'ils avoient commencé de commettre, ils vinrent en diligence & de bonne grace, & se comporterent en gens de cœur pendant toute cette guerre.

J'avois été surpris, en apprenant que la nuit du sept au huit il étoit arrivé de la Martinique un jeune Ingénieur nommé Binois, que j'avois vû à Saint Christophle auprès du Comte de Genes ; je crus d'abord que le Gouverneur m'en avoit fait un mystere , & je fus fâché , comme je le devois être , qu'il l'eut appelé lorsque tout étoit fait , & comme pour receüillir le fruit d'un travail extraordinaire de plus d'une année dont j'avois supporté la fatigue tout seul. J'en témoignai mon juste ressentiment au Lieutenant de Roi , & je me retirai chez nous. Je feignis d'être incommodé pour ne pas être obligé de dire à nos Peres, que j'avois des raisons pour ne plus servir , je me mis à emballer mes hardes & mes papiers, que j'envoïai chez un de mes amis au réduit , & ce contretems vint fort à propos pour les sauver.

Monsieur le Gouverneur qui avoit besoin de moi , & qui n'étoit pas bien-aise qu'on pût lui reprocher d'en avoir mal agi après les services que je lui avois rendu , n'eut pas plutôt appris de M. de la Malmaison le sujet de ma retraite , qu'il monta à cheval , & me vint trouver. Nos Peres furent surpris de sa visite , & lui dirent d'abord que mon

incommodité ne feroit rien , & qu'un peu de repos me remettroit en état de travailler à l'ordinaire. Il vint dans ma chambre , & me trouva au lit , je m'y étois mis quand mon negre m'eut averti qu'il paroïssoit. Après que nôtre nouveau Superieur lui eut tenu compagnie un moment, il se retira , & le laissa seul avec moi ; il me dit aussi-tôt qu'il venoit sçavoir ce qu'on pouvoit faire pour me rendre la santé qui lui étoit aussi nécessaire qu'à moi-même. Je lui répondis que je l'avois employé à son service tant que j'en avois eu ; mais qu'à présent qu'il n'avoit plus besoin de moi, j'avois tout le tems d'être malade. Je vois bien , me dit-il , ce qu'il y a , vous croiez que c'est moi qui ai fait venir Binois , je puis vous assurer que je n'y ai jamais pensé , & s'il vous fait le moindre ombrage , je le ferai partir aujourd'hui pour la Martinique ; mais étant de mes amis comme vous êtes , entrez , je vous prie, dans mes besoins ; nous sommes à la veille d'être assiégés, il faut de nécessité un homme du métier dans le Fort , vous êtes seul ici , si vous y entrez qui auront nous pour faire faire les travaux qu'il conviendra de faire ? & si vous n'y entrez pas , qui de

nos Officiers pourra faire reparer une breche, & disputer le terrain pied à pied, comme j'espere que nous le ferons. Ces raisons, jointes à l'amitié que j'avois pour lui, me toucherent; je lui dis que je le laissois maître de mon sort, & que je ne travaillerois plus que pour l'amour de lui, étant bien clair que ce seroit le Sieur Binois qui recevroit la récompense de ce qu'il y auroit de bien fait: il me répondit qu'il y mettroit bon ordre, qu'il alloit écrire en Cour en ma faveur encore plus fortement qu'il n'avoit fait; & que jusqu'à ce qu'on fût obligé d'entrer dans le Fort, Binois ne se mêleroit de rien, que je ferois seul toutes choses à l'ordinaire; & que si nous étions réduits à cette extrémité, j'aurois le choix de conduire le dedans du Fort ou le dehors; il m'embrassa après ces paroles. Il n'en fallut pas davantage pour me contenter; je lui promis de continuer à servir, & l'ayant prié de me permettre de me lever, il sortit de ma chambre pour me laisser habiller. Cela fut bientôt fait, car j'étois presque tout vêtu dans mon lit. Je montai à cheval, & je m'en allai aux travaux avec lui. Nos Peres furent étonnez d'une si prompte guerison, mais ils n'en purent péné-

trer la cause , comme ils n'avoient pû sçavoir celle de la maladie. Je fis charger vingt bombes qui nous restoient de celles que les Anglois nous avoient laissé la guerre passée, & les fis mettre deux à deux dans des futailles avec des grenades & des ferrailles , pour enterrer au devant des breches , pour faire sauter ceux qui viendroient à l'assaut. Je fis aussi charger deux à trois cent grenades, & je fis préparer quelques artifices ; je me servis pour cela d'un Orfèvre nommé Guillet qui sçavoit quelque chose de la composition des feux d'artifice.

Le Fort étoit pourvû de munitions de guerre & de bouche autant qu'en pouvoient consommer trois cent hommes pendant six mois ; mais comme il étoit à craindre que les ennemis ne coupassent la rigolle qui portoit l'eau dans la citerne découverte , ou que cette eau ne fût gâtée par quelque accident , nous fîmes remplir entièrement la citerne du donjon , & celle qui étoit découverte , & nous fîmes mettre à couvert un bon nombre de grosses futailles pleines d'eau ; & pour une plus grande sûreté , je fis faire un petit sentier entre le donjon & le cavalier pour descendre

à la riviere des gallions, avec un parapet du côté opposé à ce chemin, afin que si les ennemis se rendoient maîtres du Fort, on pût les empêcher de se servir de ce chemin pour pénétrer de l'autre côté de la riviere.

1703.

Toutes nos Troupes étant arrivées au Bourg de la Basse-Terre Monsieur le Gouverneur en fit la reveüe le 12. de Mars. En voici l'état :

TROUPES DE LA MARINE.

Etat des
Troupes
de la
Guade-
loupe.

Premiere Compagnie.

Capitaine, le Sieur de Maisongelle.

Lieutenant, le Sieur Cloche.

Enseigne, le Sieur Desfrieux. Soldats 58.

Seconde Compagnie.

Capitaine, le Sieur du Chatel.

Lieutenant, le Sieur de Poincy.

Enseigne, le Sieur de Lonvilliers.

Soldats

60

MILICES DE LA GUADELOUPE.

Compagnie de Cavalerie de la Basse-Terre.

Capitaine, le Sieur Roulle.

Lieutenant, le Sieur Boulogne.

Cornette, le Sieur Bigot. Hommes 80

Compagnie de la Cabesterre.

Capitaine, le Sieur Desprez.

Lieutenant, le Sieur Dupont.

Cornette, le Sieur N. . . Hommes 54.

INFANTERIE.

Premiere Compagnie de la Basse-Terre.

Capitaine, le Sieur Celleron.

Lieutenant, le Sieur Rabby. Hommes 62.

Seconde Compagnie.

Capitaine, le Sieur Heurtaut.

Lieutenant, le Sieur Gardet.

Enseigne, le Sieur Pierret. Hommes 66.

Compagnie du Baillif.

Capitaine, le Sieur de Bourg.

Lieutenant, le Sieur la Tour.

Enseigne, le Sieur le Roi. Hommes 40.

Compagnie de Saint Robert.

Capitaine, le Sieur Rousseau.

Lieutenant, le Sieur le Doux.

Enseigne, le Sieur Rimberg. Hommes 28.

Premiere Compagnie des Habitans.

Capitaine, le Sieur Boucachar.

Lieutenant, le Sieur Lorgé.

Enseigne, le Sieur l'Epinard. Hommes 64.

Seconde Compagnie.

Capitaine, le Sieur Thomaseau.

Lieutenant, le Sieur le Brun.

Enseigne, le Sieur Richard. Hommes 64.

Compagnie de l'Islet à Goyaves.

Capitaine, le Sieur Lostaut.

Lieutenant, le Sieur Lostaut le jeune. 1703.

Enseigne, le Sieur Marfol. Hommes 56.

Compagnie de la Pointe noire.

Capitaine, le Sieur de la Ruë.

Lieutenant, le Sieur Gossé.

Enseigne, le Sieur Jolly. Hommes 110.

Compagnie du Grand Cul de Sac.

Capitaine, le Sieur Vandelspigue.

Lieutenant, le Sieur de Courville.

Hommes 35.

Compagnie du Petit Cul de Sac.

Capitaine, le Sieur Tiphane.

Lieutenant, le Sieur Hommes 58.

Compagnie de la Riviere à Goyaves.

Capitaine, le Sieur Desvaux.

Lieutenant, le Sieur Cretel.

Enseigne, le Sieur Masarty. Hommes 61.

Compagnie de la Cabesterre.

Capitaine, le Sieur Chevalier.

Lieutenant, le Sieur Filassier.

Enseigne, le Sr. du Mouchel. Hommes 42.

Compagnie des trois Rivières.

Capitaine, le Sieur Des Meurs.

Lieutenant, le Sieur Rigollet.

Enseigne, le Sieur Hommes 54.

MILICES DE LA GRANDE-TERRE.

Compagnie de Cavalerie démontée

& Volontaires. 40.

Compagnie du Sieur Trezel 65.

Compagnie du Sieur Titeca 58.

130	<i>Nouveaux Voyages aux Isles</i>	
1703.	Compagnie du Sieur Sain	45.
	MILICES DES SAINTES.	
	Capitaine, le Sieur Portail.	
	Lieutenant, le Sieur Riviere.	
	Enseigne, le Sieur la Pichauderie.	
	Hommes	60.
	Compagnie d'Enfans perdus.	
	Capitaine, le Sieur le Fèvre le Manchot.	
	Lieutenant, le Sieur Jolly.	
	Enseigne, le Sieur Perier.	Hommes 56.
	Compagnie de Negres.	
	Capitaine, la Perle.	
	Lieutenant, Haly.	
	Enseigne, Mingault.	
	Hommes	62.
	Volontaires qui accompagnoient Mon-	
	sieur le Gouverneur	36.
	Total des Troupes	<hr/> 1418.

Comme nous manquions de Cano-
niers, n'y en aiant qu'un entretenu
dans le Fort, & deux autres qui en
faisoient le métier afin d'être exempts
de guet, de garde & de corvées, ce
qui ne suffisoit pas pour servir nôtre
Artillerie : Monsieur Auger trouva
moïen d'engager deux Canoniers d'un
vaisseau Nantois qui étoit dans les abî-
mes du Petit Cul de Sac, pour venir
servir au Fort, à condition d'être payez

comme Canoniers des vaisseaux du Roi, 1703.
& d'être récompensez comme Flibustiers
s'ils venoient à être estropiez, de la
maniere que je l'ai dit dans ma premiere
partie.

Je croi qu'on sera bien-aîsé de con-
noître les Officiers qui nous comman-
doient ; je ne prétens pas pourtant faire
leurs portraits, car je ne suis pas assez
habile peintre, mais je les connois tous
si parfaitement, que je croi qu'on pourra
s'en rapporter à ce que j'en vais dire.

Monsieur Auger Gouverneur de la
Guadeloupe & ensuite de Saint Domin-
gue étoit Creolle de Saint Christophle,
fils d'un Officier très-riche de la même
Isle ; sa mere étoit de Diéppe, elle de-
voit avoir été très-belle, puisqu'elle
avoit été choisie pour représenter le
principal personnage de la Fête de la
My-Aoust. Monsieur Auger avoit dé-
meuré quelques années à Malte où le
Commandeur de Poincy l'avoit envoyé
pour apprendre le métier de la guerre ;
il avoit fait quelques campagnes sur les
galeres de la Religion, & il s'y étoit
acquis de la reputation. En revenant aux
Isles avec sa mere ils eurent le malheur
d'être pris par un corsaire de Salé, &
quoiqu'il cachât avec soin son bien &

Monsieur
Auger

sa naissance , il auroit eu tout le tems de s'ennuier dans cet esclavage , si un favori du Roi de Maroc qu'on avoit gagné à force d'argent, n'eut enfin obtenu leur liberté , moyennant cinq ou six mille écus. Il avoit un frere aîné qui avoit servi en France, & que le Commandeur de Saint Laurent avoit fait connoître à la cour en l'envoiant porter au Roi les Drapeaux qu'on avoit pris sur les Anglois lorsqu'on les chassa de cette Isle en 1666. Ces deux freres s'étoient trouvez à l'attaque des Isles de Nieves , de Saint Eustache , d'Antigues , de Tabac, & à quelques expéditions contre les Espagnols ; ils avoient donné en toutes ces occasions des marques d'une veritable valeur. Le Marquis de Mainenon d'Angennes qui avoit le Gouvernement de Marie-galante , proposa à Monsieur Auger l'aîné de lui donner sa sœur en mariage, & de lui ceder son Gouvernement qui lui tiendrait lieu de dot ; (car cette illustre famille étoit infiniment mieux partagée du côté de la Noblesse que de celui de la fortune.) Pendant qu'on attendoit à l'Amerique Mademoiselle Louïse d'Angennes pour l'exécution de ce Traité, Monsieur Auger mouru ; de sorte que quand elle arriva , elle trouva son

fatur Epoux au tombeau. Le remede 1703.
qu'il y eut à cela , fut de la marier au
cadet qui est celui dont je dois parler
ici, qui en héritant des biens de son frere,
herita en même-tems de sa femme &
de son gouvernement.

Monsieur Auger étoit âgé de 57. à
58. ans en cette année 1703. il étoit d'une
moyenne taille , assez fournie , il avoit
les yeux bleus , la bouche grande , le
nez mediocre , la forme du visage plate,
la physionomie peu heureuse , les che-
veux mêlez ; & quoiqu'il eut le devant
de la tête presque chauve, il ne pouvoit
se résoudre à porter la peruke. Il s'ha-
billoit proprement & très-simplement ,
il étoit vif & colere ; & quoiqu'il prit
beaucoup sur lui pour témoigner de la
modération , le feu qui lui montoit au
visage faisoit connoître son émotion ;
& d'ailleurs il avoit le visage fort rou-
ge & couperosé ; il étoit assez facile
à se laisser prévenir , & on disoit qu'il
revenoit difficilement des impressions
qu'il avoit prises , & qu'il ne sçavoit ce
que c'étoit que pardonner. Quant à ce
dernier point je puis assurer le con-
traire , parce que j'ai vû une infinité de
fois qu'il auroit pû maltraiter des gens
qui l'avoient offensé , & je craignois

1703. même pour eux ; cependant il ne s'en vengeoit que par les mépris qu'il en faisoit , ou en leur faisant du bien. Il étoit naturellement porté à la magnificence , mais la perte de ses biens à Saint Cristophle , à Marie-galante & à Diéppe , où grand nombre de maisons qu'il avoit dans cette ville avoient été ruinées par le bombardement , étoit cause qu'il se retranchoit un peu , quoique d'ailleurs on ne s'aperçût point de cette économie quand il étoit question de paroître ; il étoit brave & intrépide autant qu'on le peut être ; plus propre à obeïr qu'à commander , & il sçavoit aussi-bien exécuter les ordres qu'il avoit reçu , qu'il sçavoit peu en donner aux autres , & prendre son parti dans l'occasion ; Il étoit lent à écrire & n'en écrivoit pas mieux pour cela. Du reste il étoit très-bon Chrétien , fort réglé dans ses mœurs , fort réservé dans ses discours , fort sobre , bon ami , zélé au de-là de l'imagination pour le service de son Prince , extrêmement poli & civil , quelquefois jusqu'à l'excez. Il n'avoit qu'un fils qui étoit le plus beau Creolle qui fut sorti des Isles , c'est beaucoup dire. Je l'ai vu à mon retour en Europe Capitaine de Cavalerie dans le Regiment

de Roi, quoiqu'il fut encore fort jeune. 1703.

Nôtre Lieutenant de Roi Monsieur de la Malmaison étoit Champenois ; après avoir servi quelques années en France dans l'Infanterie , une affaire d'honneur l'obligea de passer aux Isles , où aiant continué de servir , le Roi le fit son Lieutenant au Gouvernement de la Guadeloupe. C'étoit un homme de 48. à 50. ans, d'une taille bien prise, quoique chargée d'un peu trop d'embonpoint ; il avoit le visage plein & la physionomie heureuse, il étoit prompt & se mettoit facilement en colere ; mais, comme tous les Champenois , il revenoit dans le moment, & il étoit le meilleur homme du monde , il avoit amassé du bien aux Isles ; & comme il n'étoit point marié il s'en faisoit honneur , tenoit une fort bonne table, & il étoit d'un grand secours au Gouverneur pour partager les dépenses extraordinaires qu'il y avoit à faire quand il venoit des vaisseaux de guerre ou autres occasions semblables ; il étoit brave sans ostentation , prenoit son parti sur le champ, sçavoit commander & se faire obeïr ; en un mot, il avoit tout ce qu'on demande dans un bon Officier, & il en avoit donné des marques en plusieurs rencontres & entre les autres

Mr. de
Malmaison.

1703. en défendant le Fort de la Guadeloupe en 1691. quoiqu'il ne fut pas à beaucoup près en aussi bon état qu'il étoit en cette année 1703. Il ne s'attachoit pas facilement aux gens, qu'après les avoir bien connus; mais quand il avoit dit une fois à un homme qu'il étoit son ami, il pouvoit compter seurement sur son bien & sur sa personne; & quelque obligation qu'on pût lui avoir, on lui étoit encore plus obligé de la manière que de la chose même. Ses services lui ont procuré le Gouvernement de la Guadeloupe quelque tems après que Monsieur Auger eût été nommé à celui de Saint Domingue. Il avoit un neveu nommé Cloche qui étoit Lieutenant de la Compagnie du Sieur de Maisongelle, & qui la commandoit en chef pendant que le Capitaine faisoit les fonctions de Major: le Sieur Cloche étoit alors un jeune homme de 22. à 23. ans, bien fait, d'une physionomie agréable, il avoit beaucoup d'esprit, du brillant & de la lecture. On disoit que le mauvais choix qu'il avoit fait des livres qu'il avoit lû, l'avoit rendu critique, satirique & même médisant, sources fécondes de beaucoup de démêlez.

Monsieur de Maisongelle étoit Creolle

de la Guadeloupe ; c'étoit un Gentilhomme fort bien fait, il avoit les traits du visage reguliers, du feu & de la vivacité autant qu'il est permis d'en avoir à un homme qui passoit un peu trente ans ; ses cheveux étoient chatains & fort beaux ; on étoit d'abord prévenu en sa faveur, il avoit avec cela beaucoup de bravoure & de sagesse, sa compagnie qui étoit depuis long-tems en garnison au Fort Louïs de la Grande-Terre lui donnoit le commandement de tout ce quartier-là ; & quoiqu'alors il n'eut pas un bien considerable, il ne laissoit pas de soutenir le rang de Commandant de la Grande-Terre beaucoup mieux que des Officiers plus riches que lui qui l'avoient precedé ; il étoit fort honnête, fort obligeant, d'un esprit extrêmement doux & poli ; ses bonnes manieres lui avoient gagné le cœur de tout le monde.

Mr. de
Maisons-
celle.

Le Capitaine de l'autre compagnie de Marine qui composoit la garnison du Fort de la Basse-Terre, étoit le Sieur Tanneguy du Chatel, seize ou dix-septième du nom. Il étoit Breton ; il disoit à tous ceux qui le vouloient écouter, & le leur auroit repeté cent-fois le jour, de peur qu'ils ne l'oubliaissent, qu'il des-

Mr. du
Chatel.

1703. cendoit en ligne directe & de mâle en mâle du fameux Tanneguy du Chatel qui tua un peu traîtreusement le Duc de Bourgogne sur le pont de Montreau, comme dit l'Histoire de France. * Mais comme Moreri & les autres Historiens & Genealogistes assurent que ce Tanneguy du Chatel ne fût jamais marié, & qu'il n'avoit que deux freres, tous deux dans l'Ordre Episcopal qui n'avoient point eu d'alliance; Monsieur Tanneguy du Chatel dix-septième du nom étoit réduit à de grandes extrémités quand on le pouissoit sur ce point, ce qui obligeoit ses amis de lui conseiller de prendre quelque branche collaterale moins sujette à caution & à la médifance. Quoiqu'il en soit, il auroit été long-tems le Doïen de tous les Gardes de la Marine du Roïaume, si Madame la Marchale de Villeroi ne lui avoit procuré l'expectative d'une Lieutenance dans les compagnies détachées de la Marine qui sont aux Isles. Il y vint dans le tems que le Marquis d'Amblimont étoit Gouverneur Général; il s'attacha à ce Seigneur qui étoit la meilleure personne du monde, & la maladie de Siam qui faisoit de grands ravages l'ayant épargné pendant qu'elle emporta grand

nombre d'Officiers & de Prétendans plus 1703.
anciens que lui, il fut facile au Marquis
d'Amblimont de le pourvoir d'une Lieu-
tenance & ensuite d'une Compagnie.

Le Sieur du Chatel étoit assez bien
fait, le tour du visage agréable, le teint
beau; il disoit qu'il avoit toute la va-
leur de ses Ancêtres, c'est ce que je
n'ai garde de lui contester; il étoit
prompt, violent & emporté; il mépri-
soit tout le monde, & tout le monde
lui rendoit la pareille.

Nôtre Aide-Major étoit un Gentil-
homme Européen ou Creolle; je ne sçai
pas trop-bien où il étoit né, il s'appel-
loit le Roi de la Poterie, son pere avoit
eu autrefois du bien considerablement,
mais il avoit eu le malheur de le per-
dre en joüant avec des gens qui en sça-
voient plus que lui. Il étoit venu aux
Iles pour rétablir ses affaires, & il y
auroit réussi, puisqu'il avoit trouvé le
moien de faire une Sucrierie à côté du
Gros Morne, si le jeu, la dépense, &
les Anglois n'avoient tellement achevé
de le ruiner, qu'il subsistoit avec beau-
coup de peine long-tems avant de mou-
rir. Son fils le cadet qui étoit mort de-
puis deux ans avoit exercé la charge de
Major de l'Isle de la Guadeloupe, &

Le Sieur
le Roi de
la Poterie

1703.

auroit été un fort bon Officier. L'aîné qui est celui dont je vais parler, avoit demeuré long-tems en Canada ; & selon la coûtume incommode du païs qui ne permet pas d'entrer trois fois dans une maison où il y a des filles sans parler du mariage, il s'y étoit marié ; il avoit quitté sa femme & l'emploi qu'il avoit d'Inspecteur ou Controlleur des Fortifications quand il avoit appris la mort de son frere & de son Pere, esperant que l'honneur qu'il avoit d'appartenir à un de nos Ministres du côté des femmes lui procureroit tout au moins la charge de son frere, & peut-être les moïens de rétablir sa maison : cependant il avoit été trompé, la parenté & ses sollicitations ne lui avoient fait avoir autre chose qu'un brevet d'Aide-Major qui est très-peu de chose, pour ne pas dire moins que rien. C'étoit un homme de trente-cinq ans, d'une petite taille assez bien prise ; il avoit la physionomie d'un homme simple & sans malice, & sa physionomie n'étoit point trompeuse : il étoit meilleur chrétien que soldat ; & quoiqu'il eût demeuré long-tems en Canada, où l'on dit que la valeur est à très-bon marché, il n'en avoit fait aucune provision ; il ne laissoit pas de nous

conter une infinité d'histoires extraordinaires du courage des Creolles de ce pais-là, dans les guerres que l'on avoit eu contre les Anglois & contre les Iroquois; mais comme il ne s'y étoit pas trouvé en personne, on se dispensoit de croire tout ce qu'il en rapportoit sur le rapport d'autrui, & c'est pour cela que je n'en dirai rien. Cependant, à l'exemple de ces Messieurs les Canadiens il avoit fait faire une petite hachette qui s'emmanchoit dans une canne de trois pieds de long, qu'il appelloit un casse-tête, on jugea aisément que cet instrument étoit trop court pour qu'il s'en pût servir.

Il ne faut pas croire que ces Messieurs fussent les seules personnes de distinction qui étoient dans l'Isle; il y avoit plusieurs Gentilhommes considérables, comme les Marquis Hoüel de Varennes, & de Boissieret, Messieurs Domonville, de Rochefort, de Bragelonne & autres dont je ne parlerai point ici, parce qu'ils n'étoient pas Officiers; mais je ne les oublierai pas pour cela, & je leur rendrai justice quand l'occasion s'en présentera.

CHAPITRE III.

Les Anglois s'approchent de la Basse-Terre de la Guadeloupe. Ce qui se passa entre eux & nous jusqu'au jour de leur descente.

LEs Anglois après avoir assemblé toutes leurs Troupes à Marie-galante, en partirent le dimanche 18. Mars trois heures avant le jour. Nos Pirogues qui étoient en vigie vinrent aussi-tôt en donner avis. En passant à la pointe du vieux Fort elles firent tirer deux coups de canon qui étoient le signal, afin qu'on prit les armes, & que chacun se rendit à son poste ; cette allarme fut portée en moins d'une heure par toute l'Isle, parce qu'elle se tire de batterie en batterie aux endroits où il y a du canon ; ou bien avec des boettes de pierrier dans les lieux où il n'y a point d'artillerie.

L'on fit border aussi-tôt tous les retranchemens. Les vaisseaux Anglois se trouverent sur les huit heures par le travers de la pointe du vieux Fort ; & comme ils étoient très-proches des Sain-

tes, ils envoïerent deux chaloupes armées pour faire descente dans la Terre de Bas, c'est-à-dire dans celle des deux Isles qui est sous le Vent. Les habitans qui y étoient restez, les reçurent si bien qu'ils les obligerent de régagner leurs vaisseaux sans avoir pû mettre à terre. Ils passerent hors de la portée de nos canons du Fort & du Bourg, & s'éloignerent de la terre en se faisant remorquer par leurs chaloupes, de crainte que les courans & le calme qu'il faisoit alors ne les portaissent sur la pointe de la riviere des Peres d'où ils auroient eu peine à se retirer.

Les
Anglois
sont re-
pouffez
aux
Saintes.

Leur voisinage nous donna moïen de reconnoître la verité du rapport que le Lieutenant Raby en avoit fait. Leur Flotte étoit composée de 45. voiles, entre lesquelles il y avoit neuf vaisseaux de guerre : sçavoir un de 90. canons, deux de 80. un de 76. quatre de 60. & la fregate d'Antigues de 24. pieces, dix-huit vaisseaux marchands qui avoient du canon, le reste étoit des barques, brigantins & autres petits bâtimens, dont quelques-uns n'avoient point de canon. Il se rapprocherent de terre quand ils eurent doublé cette pointe. Ce mouvement obligea le Gouverneur à mon-

Armée
navale
des An-
glois

1703.

ter à cheval avec ses Volontaires & toute sa Cavalerie pour se rendre au Baillif, & cotoyer les ennemis, afin d'être en état de s'opposer en cas qu'ils voulussent tenter quelque descente.

Il m'avoit envoyé devant lui pour montrer à nos Officiers d'Infanterie les postes que leurs compagnies devoient occuper le long du bord de la mer depuis la sortie du Bourg Saint François jusqu'à la riviere du Pleffis, & m'avoit chargé de faire tirer sur les ennemis si leurs vaisseaux venoient à portée de nos batteries. J'avois fait monter un canon de douze livres de balle sur la tour que nos Peres avoient commencé d'élever au bas de nôtre habitation, mais dont nous avions été obligez de discontinuer la fabrique, parce qu'on avoit eu besoin de tous les maçons pour travailler dans le Fort, de sorte qu'elle n'avoit encore que neuf à dix pieds de hauteur; je l'avois fait remplir de pierres & de sable pour soutenir la plate-forme du canon.

J'envoiai dire aux Canoniers des batteries de Saint Dominique & de la Madeleine de ne tirer qu'à demie charge quand ils verroient que le canon de la tour auroit commencé à faire feu, afin d'attirer les ennemis plus près de nous,

&

& puis les servir de nôtre mieux , & les reconduire plus loin quand ils voudroient se retirer , en mettant dans les pieces des boulets de moindre calibre enveloppez de filasse avec une bonne charge de poudre. Sur le midi la Flotte se partagea ; les vaisseaux de guerre avec une barque mirent en panne devant le Baillif , aiant chacun quatre ou cinq chaloupes ou canots à leur arriere , pendant que tous les autres bâtimens firent route , comme s'ils avoient voulu faire leur descente au quartier des habitans qui est à deux lieues sous le Vent du Baillif.

Le Gouverneur suivit avec sa cavalerie le détachement de la Flotte , pendant que le Lieutenant de Roi se tint sur la hauteur auprès de la riviere des Peres , pour être à portée de s'opposer à ce que les ennemis pourroient entreprendre.

Les vaisseaux de guerre s'approcherent de terre sur les deux heures ; quand je les vis à portée , je fis tirer un coup de canon de la Tour , qui n'arriva pas à beaucoup près jusqu'à eux , ce qui les fit approcher davantage , jugeant que nous n'avions que de petits canons , & qu'ils pouvoient venir impunément reconnoître nos retranchemens. Les autres bat-

teries firent la même chose ; mais quand nous les vîmes à demie portée & même plus près , nous commençâmes à les servir de nôtre mieux , & à l'envie les uns des autres. Ils reçurent plusieurs coups sans nous répondre ; & pendant ce tems-là leur barque rangea la côte le plus près qu'elle pût, en remontant vers le Fort, apparemment pour découvrir si nos retranchemens étoient garnis jusques par delà le Fort. On ne l'inquiéta point du tout comme on auroit pû faire , parce qu'on avoit eu la précaution de laisser les Drapeaux arbores sur les Tranchées avec cinq ou six hommes de chaque compagnie , pour faire figure & garder le bagage de leurs camarades ; de sorte que ces observateurs s'en retournerent , bien persuadés que toute la Côte étoit garnie , quoique nos Troupes eussent changé de place en suivant les mouvemens des ennemis.

Nous n'avons jamais pû sçavoir quel avoit été leur dessein dans ce mouvement, s'ils l'avoient fait simplement pour reconnoître nos forces , ou si véritablement ils avoient résolu de faire une descente au Baillif pendant que leurs petits bâtimens nous attiroient du côté des habitans ; car il est certain que leurs

Troupes réglées étoient toutes dans leurs vaisseaux de guerre ; mais aiant remarqué que nous étions par tout sur nos gardes , ils prirent le large , & les bâtimens qui étoient allez du côté des habitans les aiant réjoints , ils se mirent presque hors de vuë ; ils ne tirèrent jamais un seul coup pendant toute la canonade que nous leur fîmes , qui dura plus d'une heure & demie. Nous scûmes dans la suite qu'ils y avoient perdu du monde , & qu'ils avoient reçu beaucoup de nos boulets.

J'avois ordonné à nos gens de mettre un affut neuf au canon qui étoit sur la Tour , par oubli ou par negligence on ne le fit pas ; de sorte qu'au neuvième coup qu'il tira , le canon échauffé sauta hors de l'affut , brisa l'ésieu en retombant , & fit deux piroüettes , dont la dernière pensa me briser les jambes. Je ne sçai si les Anglois s'aperçurent de ce contre-tems ; mais un de leurs vaisseaux s'approcha de la Tour plus près qu'il n'avoit encore fait , je crus qu'il nous alloit canonner , & j'envoiai dire aux autres batteries de redoubler leur feu , je fis une telle diligence à remonter la piece sur un affut neuf , qu'elle fut en état de tirer encore

1703.

trois ou quatre coups avant que les ennemis fussent hors de portée. Le Gouverneur revint sur le soir, & parut fort content de la maniere dont nos batteries avoient été servies, & de la bonne volonté que les habitans avoient témoigné.

Le lundi 29. la Flotte ennemie se rapprocha de terre, en descendant du côté de l'Islet à Goyaves, elle étoit toute rassemblée, & les chaloupes pleines de monde, desorte que nous crûmes qu'ils vouloient faire leur descente à l'Ance à la barque, comme ils avoient fait dans la guerre précédente. Monsieur le Gouverneur s'avança jusqu'au fond des habitans, & fit prendre le devant au Major avec les enfans perdus, les Negres armez & la compagnie de l'Islet à Goyaves; il lui ordonna de se tenir sur le haut du Morne de l'Ance à la barque. Je pris avec moi un nombre de Negres qu'on avoit commandé avec des haches & des serpes, & je fis couper les arbres par tout le chemin & les sentiers qui descendent dans le fond de cette Ance, lesquels étant déjà très difficiles par eux-mêmes, devenoient tout-à-fait impraticables par ces abbatis. Les ennemis nous voiant fixez à demeurer sur

la hauteur de cette Ance , & beaucoup de Troupes dans le fond des habitans reprirent le large.

Le Gouverneur , le Lieutenant de Roi & les Volontaires se retirèrent au Bourg de la Basse-Terre. Je demurai avec le Major & les Troupes au fond des habitans. Le Pere Vincent Capucin qui en étoit Curé nous donna à souper, c'est-à-dire au Major , à quelques Officiers de ses amis & à moi. Les habitans du quartier apportèrent genereusement des vivres en abondance pour les Troupes qui s'accommoderent comme elles purent dans les corps de garde & dans les maisons les plus voisines du bord de la mer , après qu'on eut établi des gardes & des patrouilles , & qu'on eut envoyé quelques canots armez pour observer les mouvemens des ennemis.

Le mardi 20. environ deux heures avant le jour, nos canots de garde nous avertirent que la Flotte reportoit à terre, & qu'elle s'étendoit du côté de Goyaves , comme elle avoit fait le jour précédent. On envoya un Cavalier en donner avis au Gouverneur , & l'avertir qu'en attendant ses ordres nous allions occuper nos postes du jour précédent. On fit déjeûner les Troupes , & nous

1703.

nous rendîmes à nos postes un peu après le lever du soleil. Je visitai avec le Major les avenues de certains petits sentiers de l'Ance à la barque & de la riviere Beaugendre, où je fis encore abbatre des arbres pour les embarrasser, après quoi nous demeurâmes en repos attendant ce que les ennemis feroient.

Le Gouverneur nous manda de nous tenir dans nos postes, sans permettre à personne de descendre dans l'Ance à la barque, de crainte que quelqu'un ne fut enlevé par les ennemis, dont le dessein paroïssoit être de nous attirer du côté de Goyaves, afin de nous couper en faisant une descente derriere nous, ou de faire des prisonniers, pour sçavoir des nouvelles, & avoir des guides pour les conduire dans les hauteurs. Il ordonna encore au Major d'envoïer un Officier du quartier de Goyaves avec quatre ou cinq hommes par les chemins des hauteurs les plus sûrs & les moins fréquentez, afin de visiter ce quartier-là, & faire sortir des maisons ceux qui pourroient y être restez, & les obliger de se retirer sur le champ dans les hauteurs.

Les ennemis continuerent à s'approcher de terre en s'étendant depuis l'Ance

à la barque jusqu'à celle de Goyaves ; 1703.

mais nous voïant immobiles dans nos postes , & que toutes leurs feintes n'étoient pas capables de nous attirer plus loin , il firent descendre quatre ou cinq cent hommes dans l'Ance de Goyaves sur les trois heures après midi. L'Officier qu'on avoit envoié le matin étoit sur la hauteur où le presbiterre est bâti, il observoit les ennemis avec ses gens & trois ou quatre Negres armez qu'il avoit rencontré ; il vit que les Anglois ne trouvant personne qui leur fit resistance , s'étoient débandez pour piller les maisons qui étoient autour de l'Eglise : il crut qu'il en pourroit prendre quelqu'un ; il dispersa sa petite Troupe qui n'étoit que de dix hommes , de deux en deux , leur dit ce qu'ils avoient à faire , & leur ordonna sur toutes choses de ne tirer que l'un après l'autre , à coup sûr , & sans s'engager.

A peine avoit-il fait cette disposition qu'il vit un gros de quarante à cinquante hommes qui montoit au presbiterre ; il attendit qu'ils fussent à moitié de la hauteur dans un coude que fait le chemin , parce que dans cette situation ils lui présentoient le côté ; il fit signe de tirer à deux de ses gens , qui tire-

1703. rent si juste , qu'ils jetterent par terre chacun son homme. Les Anglois firent volte face , & dans ce moment il partit deux autres coups qui eurent un pareil succès ; les six autres tirèrent l'un après l'autre , & presque aussi heureusement , pas un coup ne fut perdu. Les Anglois qui ne voioient personne , parce que nos gens étoient gabionnez derrière des arbres , prirent le parti de faire leurs décharges vers les endroits d'où le feu étoit sorti , & monterent le reste du Morne le plus vite qu'il leur fût possible jusqu'au presbiterre : mais nos gens s'étoient déjà retirez plus haut & les canardoient autant de fois qu'ils en trouvoient l'occasion. Le presbiterre qui étoit de maçonnerie les mit à couvert des insultes de nos gens , ils y entre-
rent , s'y reposerent , pillerent ce qu'il y avoit , & y mirent le feu : en se retirant ils laisserent une vingtaine de leurs gens à couvert du bâtiment qui brûloit, dans l'esperance que ceux qui les avoient inquiétez , les croiant partis, viendroient pour éteindre le feu & tomberoient dans leur embuscade. L'Officier qui s'en doutoit , les laissa se chauffer tranquillement jusqu'à ce qu'ayant fait un assez-grand tour , il vint avec son monde derrière

Les Anglois descendent à Goya ves & y perdent du monde.

une haïe d'orangers à trente pas du presbiterre, d'où il fit une décharge qui tua quatre Anglois, & fit dénicher les autres bien vite. Ceux qui étoient demeurez au bas du Morne mirent le feu à l'Eglise, au corps de garde & aux maisons des environs, & se rembarquerent sur le soir. Il nous fut facile de voir l'incendie de Goyaves de la hauteur où nous étions. Le Gouverneur nous y vint joindre; il témoigna être fâché contre l'Officier qu'on avoit envoyé à Goyaves qui avoit entamé une affaire malgré la défense qu'on lui avoit fait, & fit semblant de le vouloir envoyer aux arrêts; nous le priâmes de lui pardonner, & il le fit d'autant plus facilement, qu'il n'étoit pas fâché que les Anglois eussent connu par ce petit échantillon à qui ils auroient à faire, & de quelle maniere on agiroit avec eux. Il ne laissa pas de dire à l'Officier que dans la rigueur de la discipline militaire il meritoit une severe punition; mais qu'il avoit montré trop de conduite, pour ne le pas louer du succès de son entreprise. Le Gouverneur s'en retourna après cela, & m'emmena avec lui, laissant le Major où nous avions couché la nuit précédente avec les mêmes ordres.

Il s'ensui-
vent l'E-
glise. &
les mai-
sons voi-
sines.

1703.

Rencon-
tre fâ-
cheuse
du Curé
de Goya
1703.

Les Anglois avoient repris le large, & nous nous en retournions en parlant de l'affaire de Goyaves, lorsque nous rencontrâmes le Pere Gassot mon Compagnon d'étude & de Religion, & qui pis est Curé de l'Eglise qui brûloit encore; le feu qui brûloit sa maison avoit allumé toute sa bile, il entreprit le Gouverneur d'une maniere terrible, & vouloit à toute force le rendre responsable du malheur qui venoit d'arriver à sa Paroisse. Le Gouverneur lui répondit avec beaucoup de douceur qu'il n'avoit pas été possible d'y apporter remede, parce que son quartier étoit trop éloigné, & qu'on auroit exposé les Troupes à être coupées; mais que ce dommage seroit bien-tôt réparé, & qu'il lui donnoit parole d'en faire son affaire dès que l'on seroit plus en repos.

Il arriva pour mon malheur que je voulus ajouter quelque chose à ce que le Gouverneur avoit dit, mais je fus païé sur le champ de la démangeaison que j'avois eu de parler; mon Confrere me pensa sauter au visage, il me reprocha ma negligence avec toute l'aigreur dont le zele peu éclairé est ordinairement assaisonné; après quoi il ajouta d'un ton Prophetique que Dieu me puniroit du

1703.

peu de soin que j'avois eu de fortifier son Eglise pendant que je n'avois rien négligé pour mettre à couvert le reste de l'Isle, & que ce crime ne s'expireroit que par mon sang. Je lui demandai s'il n'avoit pas été averti d'ôter toutes les choses Saintes, & s'il l'avoit fait ? Sans doute, me dit-il : car j'ai toujours appréhendé ce qui vient d'arriver. Allez, lui dit-je alors, après avoir ôté de votre Eglise ce qui pouvoit être prophané, il falloit mourir sur le pas de la porte en la deffendant, & non pas vous enfuir comme vous avez fait il y a trois jours. Tout le monde applaudit à ma réponse, qui le déconcerta tellement qu'il nous quitta, & nous laissa poursuivre nôtre chemin en repos.

Nous allâmes coucher au corps de garde du Fort de la Magdeleine. Le Gouverneur fit souper avec lui l'Officier qui avoit été à Goyaves, & exhorta tout le monde à se comporter avec autant de sagesse qu'il avoit fait, hors le cas de la désobéissance. Après souper il fit un nouveau reglement pour les postes de toutes ses Troupes dont je fis des copies que j'envoiai sur le champ au Major & aux Aides-Majors.

Le mercredi 21. nous vîmes au point

1703.

du jour que la Flotte ennemie étoit vis-à-vis de nôtre poste, à deux lieues au large ; le grand nombre de chaloupes qui allèrent à bord de l'Amiral ensuite d'une flamme qui avoit été mise à la vergue d'Artimon, nous fit croire qu'ils étoient au conseil qui dura jusques sur les deux heures après midi ; alors la Flotte commença à s'approcher de terre, en se laissant dériver du côté des habitans. Le Gouverneur envoya ordre au Major de poster les Troupes qu'il avoit avec lui depuis la Riviere des habitans jusqu'à l'Ance Vadelorge ; étant visible que les ennemis ne feroient point leur descente du côté de l'Ance à la barque.

Vers les cinq heures du soir la Fre-gate d'Autigues s'approcha de la Côte comme pour observer ce qui s'y passoit ; elle n'en étoit qu'à la demie portée de fusil lorsque le vent lui manqua tout d'un coup & que le flot la jettoit à terre sans que sa chaloupe & son canot la pussent soutenir, ni la remorquer, parce que nos gens tiroient dessus ; desorte qu'elle fut obligée de mouiller devant un terrain élevé entre l'Ance Vadelorge & la pointe Orientale du fond des habitans. On peut croire que nos gens ne

lui épargnerent pas les coups de fusil. 1703.
Le Tambour voulut battre sur le pont comme pour nous braver, mais ce fut pour prendre congé de la compagnie, il fut tué aussi-tôt ; & nous avons sçu depuis par un prisonnier qui étoit de cette fregate qu'ils y avoient perdu trente sept hommes. Je fis creuser un boiau sur cette hauteur afin que nôtre monde y pût être à couvert quand les ennemis viendroient nous canonner pour aider leur fregate à se retirer. Nous avions une piece de canon de fer à six cens pas delà, je voulus la faire traîner sur cette hauteur ; mais la Riviere qui déborda m'empêcha de continuer le travail. Le Gouverneur m'envoia chercher une heure avant le jour.

Le jeudi 22. dès le point du jour quelques vaisseaux & plusieurs barques s'approcherent de terre, & firent grand feu de leur canon, pour écarter nos gens qui tiroient sur la fregate, & lui donner le moien de lever ses ancres & de se réunir au reste de la Flotte ; mais tout ce qu'ils purent faire, fut de la faire mettre à la voile, après avoir coupé ses cables & laissé ses ancres, sauf à les venir draguer dans la suite. Huit de leurs chaloupes pleines de Troupes

1703. s'approcherent de l'Ance des habitans comme pour y prendre terre, soit que ce fût une feinte, ou que veritablement elles eussent ordre de tenter un débarquement en cet endroit; le Major qui y étoit, les laissa approcher jusqu'à la portée du pistolet de terre, & alors il fit faire un feu si vif & si continuel, qu'après une bonne heure d'un feu reciproque, elles furent obligées de se retirer, & nos gens sortant de leurs retranchemens s'avancerent jusques sur le bord de la mer, & firent feu sur elles tout à découvert.

Les
Anglois
sont re-
poussés
à l'Ance
des habi-
tans.

La Flotte Angloise passa le reste de la journée à faire des bordées, pour nous donner de la jalousie & fatiguer nos gens: mais comme le Gouverneur s'étoit fixé à ne garder que depuis la riviere du Plessis jusqu'au Fort, nous les laissâmes continuer leurs promenades sans nous en mettre en peine.

Sur les huit heures du soir un Negre Portugais se sauva à la nage du vaisseau Amiral, & vint prendre terre au dessous du Fort de la Magdeleine; on le conduisit au Gouverneur, à qui il dit que les ennemis feroient leur descente le lendemain au point du jour à l'endroit où il avoit pris terre, & à une autre Ance

Rapport
d'un
transfu-
ge An-
glois.

qui étoit plus-bas , & pendant la nuit à une autre grande Ance de sable qui étoit encore plus loin. Le poste où étoit le Gouverneur & où ce negre avoit pris terre , étoit l'Ance du gros François ; l'Ance qui étoit plus-bas étoit celle de Vadelorge , & la plus éloignée celle des habitans , dont nous ne nous mettions gueres en peine. On lui demanda comment il sçavoit toutes ces choses , il répondit qu'il servoit l'Amiral , & qu'il étoit dans la chambre pour donner à boire pendant le conseil de guerre , lorsqu'on avoit pris cette résolution ; & pour montrer la verité de ce qu'il disoit , il fit voir les clefs des cassettes de l'Amiral , un cachet d'argent , & quelques bijoux qu'il avoit emporté : il dit qu'il avoit été enlevé par surprise sur la Côte de Bresil il y avoit six ans en allant traiter à bord d'un vaisseau Anglois , & qu'il n'avoit pû trouver plutôt l'occasion de se sauver parmi les Catholiques. Le Gouverneur lui fit quelque liberalité , & à son exemple ceux qui étoient presens ; ce qu'il eut de meilleur fut l'assurance de sa liberté ; on le conduisit au Fort après cet entretien pour s'assurer de sa personne.

Le rapport de ce Negre nous intrigua

1703. beaucoup ; car il étoit difficile de croire que les ennemis eussent choisi ce lieu pour faire leur descente en aiant d'autres plus aîsez que celui-là. On crut que ce ne seroit qu'une feinte pour nous y attirer pendant qu'ils feroient leur véritable attaque à la Savanne & à l'embouchure de la Riviere des Peres. Ce fut sur ce préjugé que le Gouverneur changea encore une fois la distribution de ses postes , & qu'il se trompa. Il envoya deux Cavaliers pour faire venir les Troupes qui étoient à l'Ance Vadelorge & par delà , & me chargea de les aller attendre au grand passage de la Riviere du Plessis , afin de les poster au haut de cette Riviere, à mesure qu'elles arriveroient. Ces Troupes étoient la compagnie de Thomaseau , celle des Enfans perdus , & celle des Negres qui faisoient 185. hommes. Il me donna deux Cavaliers pour lui donner des nouvelles de ce qui se passeroit, & sur tout de l'arrivée de ces trois Compagnies. Je postai les Troupes selon la dernière distribution le long de la Riviere du Plessis en cet ordre : au petit poste qui est à l'embouchure de la Riviere , le Sieur Gabriel le Roi Enseigne de la compagnie de Saint Louis , brave homme

Distribu-
tion des
Troupes
le long
de la
Côte.

& bon Officier avec vingt-cinq hommes de sa compagnie , & de celle du Sieur Lostau , c'étoit à peu-près ce que ce poste pouvoit contenir. Au second poste en remontant la Riviere le Sieur Lostau avec sa compagnie. Au passage de la même Riviere les compagnies des Sieurs de Bourg & des Vaux. A un autre passage devant la maison du nommé Boitout , la compagnie du Sieur Trezel & plus haut celle du Sieur Chevalier. Ces cinq compagnies faisoient 263. hommes. Le Gouverneur s'étoit posté au Morne de la Magdeleine avec ses Volontaires & les compagnies des Sieurs Roulle , Desprez , Heurtaut , Rousseau & Sain , qui faisoient 317. hommes. Le Sieur du Chatel avec sa compagnie fut posté au Baillif , & le reste des Troupes qui faisoient encore près de six-cens hommes fut posté depuis la Riviere du Baillif jusqu'au Bourg de la Basse-Terre. Après que j'eus établi les Troupes le long de la Riviere du Plessis , je revins au grand passage où je dormis un peu sur le bord du chemin enveloppé dans un manteau qu'on me prêta.

CHAPITRE IV.

*Les Anglois mettent leurs Troupes à terre.
Ce qui se passa depuis la descente jusqu'à
l'abandonnement du Bourg de la Basse-
Terre.*

L'Inquiétude où j'étois de ce que les trois Compagnies qui étoient à l'Ance Vadelorge ne venoient point, m'obligea d'envoier deux Negres pour en sçavoir des nouvelles, & de dépêcher un des deux Cavaliers au Gouverneur pour lui donner avis que ces Troupes ne paroïssoient point quoiqu'il fût quatre heures du matin, & que j'eusse envoié deux exprès pour en sçavoir des nouvelles. C'étoit le vendredi 23. Mars. Le Cavalier revint à toutes jambes me dire de la part du Gouverneur, que si elles n'étoient pas arrivées dans une heure, je le lui fisse sçavoir. Le Major passa sur les cinq heures, il me dit qu'il n'avoit point vu les Cavaliers que le Gouverneur lui avoit envoié, & que les trois Compagnies ne quitteroient point leurs postes sans un ordre exprès. Il voulut bien y retourner sur le champ, à ma priere, afin de les

Contre
tems qui
favorisa
la des-
cente des
Ang'ois.

1703.
faire venir, & cependant je fis sçavoir

ce contre-tems au Gouverneur. Comme il sçavoit l'importance du poste du haut de la Riviere, qui étant pris, donnoit lieu aux ennemis de nous prendre par derriere; il m'envoia sur le champ les Compagnies de Rouille & de Heurtaut qui étoient au centre de son poste, afin que je pusse garnir celui d'en haut, me marquant qu'à mesure que les trois compagnies arriveroient, je les postasse au grand passage de la Riviere du Pleissis en lui envoyant celles qui y étoient, ou que je les lui envoiasse si elles n'étoient pas trop fatiguez.

Pendant que je conduisois les deux Compagnies qu'il m'avoit envoyé, nous apperçûmes une grande fumée au quartier des habitans, & un peu après une semblable à l'Ance Vadelorge; & aussitôt l'Amiral tira un coup de canon, quelques momens ensuite il en tira un second, & environ un demi quart après un troisiéme.

C'étoient les Anglois descendus aux Habitans pendant la nuit qui avoient mis le feu à quelques maisons pour signal à leur Amiral qu'ils étoient à terre, & peut-être aussi pour nous attirer de ce côté-là, & nous couper.

Les
Anglois
mettent
à terre.
aux ha-
bitans.

164 *Nouveaux Voyages aux Isles*
1703. Le Major arriva enfin au lieu où
étoient nos trois Compagnies, & les fit
partir pour nous joindre dans le tems
que le détachement Anglois destiné pour
mettre à terre à l'Ance Vadelorge y dé-
barqua; nos gens n'avoient d'autre avan-
tage sur les ennemis que celui d'avoir
monté le Morne de l'Ance avant eux,
de sorte que quand les deux partis se
trouvoient chacun sur la crête d'un Mor-
ne, le vallon entre-deux, ils se fusilloient
ce qui rétardoit beaucoup la marche de
nos gens. Le malheur voulut encore qu'au
lieu de prendre le chemin ordinaire par
le grand passage, ils prirent celui du haut
de la Riviere, parce que c'étoit le poste
qu'ils devoient occuper selon la premiere
distribution qui avoit été faite.

Grande
descente
des An-
glois.

Dés que l'Amiral eut tiré le troisiéme
coup de canon, on vit déborder trente-
deux chaloupes chargées de Troupes qui
s'avancerent en bon ordre pour descen-
dre dans l'Ance du gros François. Le poste
de la droite & le canon qui étoit à la
gauche firent un si beau feu qu'ils les
obligerent de se replier sur l'embouchure
de la Riviere du Plessis, afin de se cou-
vrir d'un petit cap qui termine l'Ance:
mais l'Officier que j'y avois posté avec
25. hommes & environ encore autant

qui y coururent du poste voisin, firent 1703.
un feu si vif & si continuel, & leur
tuerent tant de monde, qu'elles furent
obligées de rebrousser chemin deux ou
trois fois. A la fin il partit de l'Ami-
ral une chaloupe avec un grand pavillon,
sur l'arriere de laquelle il y avoit un
Officier le sabre à la main, qui les obli-
gea d'aborder, de sauter à terre, & qui
renvoia sur le champ les chaloupes qui
dans deux ou trois voies qu'elles firent
débarquerent quinze à seize cent hom-
mes.

Pendant que ces choses se passoient
j'eus avis que nos trois compagnies pa-
roissoient sur la hauteur de l'autre côté
de la Riviere; je courus à toute bride
à un passage & je leur fis signe de venir
à moi, elles vinrent aussi-tôt, je par-
lai aux Officiers; mais comme elles
étoient fort fatiguées du chemin qu'el-
les avoient fait en montant tant de Mor-
nes, je pris le devant pour m'en re-
tourner au grand passage, & envoyer
en diligence deux compagnies au poste
du Gouverneur, que celles qui me sui-
voient alloient remplir. Comme che-
min faisant j'avois la vûe attachée sur
la mer, je me sentis tout d'un coup
tirer en bas de mon cheval par les Ne-

1703. gres qui m'accompagnoient , & en même tems on fit sur nous une vigoureuse décharge qui coupa beaucoup de branches autour de nous sans pourtant nous faire de mal ; elle venoit d'une grosse troupe d'Anglois qui remontoient la crête du Morne en cherchant quelque endroit qui ne fût pas si bien gardé que ceux dont ils avoient essuyé le feu en tentant inutilement d'y passer. Je me rendis au grand passage où nos gens tenoient en échec un corps de quatre à cinq cent hommes qui étoient de l'autre côté de la Riviere d'où ils faisoient un très-grand feu , sans pourtant nous faire aucun mal ; au lieu que les nôtres qui étoient couverts d'un bon retranchement les tiroient à coup posé , & les manquoient rarement. Enfin ce jeu leur devint si insupportable , qu'ils furent contraints de se mettre le ventre à terre derriere quelques murailles sèches éboulées pour se couvrir , & n'être plus en butte à nos coups.

Nous entendions avec plaisir qu'on se battoit vigoureusement à l'Ance du gros François, & au petit Retranchement de la pointe. Nos trois compagnies commençoient à paroître & celles qui devoient aller joindre le Gouverneur

étoient déjà en marche ; quand un Cavalier me vint dire de lever promptement les postes de la Riviere , & de les faire défilér par le haut , parce que le poste du gros François étoit forcé ; je lui demandai s'il avoit cette ordre par écrit , parce que le Gouverneur m'avoit dit que s'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire , il m'écrirait ou m'enverrait son cachet , pour m'assurer de ce qu'on me diroit de sa part. Comme le Cavalier n'avoit rien de tout cela , je continuai à faire garnir le poste que les deux compagnies laissoient ; mais le Major arriva qui me dit que le poste du gros François étoit forcé , & sur le champ il fit retirer nos Troupes. J'étois tellement préoccupé que cela ne pouvoit être , que je suivis le grand chemin pour m'en assurer par moi-même. J'essuyai en achevant de monter le Morne toute la décharge des Anglois qui s'étoient relevez , voyant du mouvement parmi nous , & que nôtre feu étoit cessé , & je continuai mon chemin malgré leurs balles.

Quand j'arrivai sur la hauteur de l'Ance du gros François , je vis que le retranchement de la gauche étoit garni & faisoit feu sur les ennemis ; cela me

1703.

Les Anglois forcent le poste où ils étoient descendus.

1703. donna de la joie, je crus que nos gens avoient repris cœur & repoussé les ennemis. Je piquai mon cheval pour aller dire au Gouverneur qu'il alloit avoir deux compagnies dans le moment, mais je n'eus pas fait cent pas que je vis grand nombre de gens qui montoient le Morne au travers des cotoniers; la préoccupation où j'étois me fit croire que c'étoient nos gens qui abandonnoient le poste du milieu de l'Ance; & sans faire attention que la plupart étoient habillez de rouge, je m'avançai vers eux en leur criant de faire volte-face; & qu'ils alloient être soutenus; heureusement pour moi je trouvai une haie de raquettes qui m'empêcha de passer; & aiant vû plus clairement l'erreur où j'étois, je descendis de cheval sur lequel je fis monter mon petit Negre, & lui dis de se sauver; cet enfant ne vouloit pas me quitter, & je fus contraint de le menacer pour l'y obliger.

Danger
où l'au-
teur se
trouve.

Les Anglois dont je n'étois éloigné que d'une portée de pistolet, me crièrent quelques paroles dont je n'entendis autre chose que bon quartier; je me jettai dans des halliers qui étoient sur la gauche du chemin, afin de gagner plus facilement un petit sentier qui étoit
dans

dans le revers du Morne, ils me tirèrent quelques coups sans effet. Je repris le grand chemin après avoir échapé ce danger pendant que les Anglois étoient occupez à couper les raquettes avec leurs sabres pour se faire un passage. 1703.

Je me trouvai avec nos gens qui se battoient en retraite, & qui faisoient ferme de tems en tems pour arrêter les Anglois, & donner le loisir au reste de nos Troupes de défilér. Un Officier me dit que Monsieur le Gouverneur étoit en peine de moi, & que je ferois bien de l'aller joindre au Bourg du Bailif. Je trouvai un peu plus loin mon petit Negre qui m'attendoit avec mon cheval, je montai dessus, & je fus au Bourg du Bailif, où je rencontraï le Gouverneur qui assembloit ses Soldats à mesure qu'ils arrivoient; il me dit que nous devions le mauvais succès de cette journée aux deux Cavaliers qu'il avoit envoié porter l'ordre aux Troupes qui étoient à l'Ance Vadelorge, parce que ces Troupes n'étant pas venuës à tems pour occuper leurs postes, il avoit été contraint de dégarnir son centre pour nous empêcher d'être pris par nos derrieres, & que les Anglois avoient profité de ce contre-tems avant qu'il y pût

1703. remédier , & avoient forcé le poste du milieu.

Il me parut fort mécontent du Sieur du Chatel ; il lui avoit mandé de le venir joindre avec sa compagnie , & quelques autres Troupes ; mais il étoit venu si lentement , que quand il étoit arrivé il n'étoit plus tems ; de sorte que lui & ses Soldats n'avoient seulement pas vû les Anglois , & s'en étoient retournés vingt-fois plus vite qu'ils n'étoient venus , sans avoir tiré un seul coup de fusil. L'affaire ne dura pas plus d'une heure & demie , & cependant elle coûta plus de 350. hommes tuez sur l'Ance du gros François , pour le moins autant de blessez , sans compter ce qu'ils avoient perdu dans leurs chaloupes avant de pouvoir mettre à terre , qui montoit à plus de deux cens , comme nous l'avons sçu dans la fuite : de manière que l'Amiral Anglois qui avoit intérêt de conserver ses gens , se desespéroit de les voir exposez à la boucherie dans le fond d'une Ance toute environnée de retranchemens ; & il avoit raison , car si le poste du milieu avoit été garni comme il devoit être , il est certain que les Anglois y auroient laissé tous ceux qu'ils y avoient mis à terre.

Perte des
Anglois
à la des-
cente.

Le Gouverneur me demanda des nouvelles du Sieur Domonville son neveu, je lui dis que je venois de le quitter, & qu'il n'étoit point blessé : allez, me dit-il, à vôtre riviere, arrêtez-y toutes les Troupes, faites border le retranchement, & dites de ma part à l'Officier qui commande la batterie de Saint Dominique, de continuer à faire feu sur les ennemis, & de ne l'abandonner que quand les Anglois seront maîtres de la hauteur de vôtre Eglise.

Les vaisseaux Anglois s'étendirent cependant le long des retranchemens de nôtre Savanne, & nous canonnerent de leur mieux. Il y avoit parmi eux une barque Hollandoise de dix canons, qui venoit jusqu'à la Lame, & qui faisoit un feu continuel ; elle avoit deux Trompettes sur son gaillard qui faisoient des fanfares pour nous insulter ; nos gens piquez de cette fanfaronade tirèrent dessus, les tuerent ou les blessèrent, car on les vit tomber, & on n'entendit plus de trompettes.

Après que j'eus parlé au Sieur du Rieux, alors Enseigne de la compagnie de Maisencelle, qui commandoit la batterie de Saint Dominique, j'allai à nôtre Riviere, j'y trouvai le Major qui

1703,

faisoit border les retranchemens ; je vis que le Canonier de nôtre Tour s'étoit retiré , & avoit emporté les pointes d'acier pour enclouer le canon , j'y montai avec trois de nos Negres & un de nos domestiques, & je commençai à faire jouer nôtre canon. Un navire de 70. canons se vint mettre devant moi , mais soit qu'il eut peu de monde à bord, soit qu'il voulut ménager ses munitions, il ne fit pas tout le feu qu'il pouvoit faire , & ne m'envoia jamais plus de trois volées de canon à la fois ; nous étions si proches que nous nous parlions ; il crut une fois m'avoir démonté , & un de ses gens me cria en françois , Pere blanc ont-ils porté ? Je pointai ma piece, & je donnai dans un sabord de sa sainte barbe , où il y eut du fracas ; je leur criai à mon tour , celui-là est-il bon ? Oui, oui, medit-on, nous allons te paier. En effet ils me lâcherent trois volées si bien pointées , qu'elles croiserent la Tour deux ou trois pieds au dessus de nos têtes , & nous en sentîmes le vent de bien près ; je le servis encore neuf ou dix-fois, après quoi je descendis pour parler au Gouverneur ; il me dit de faire enclouer le canon & de l'abandonner, parce que les ennemis alloient pa-

notre sur la batterie de Saint Dominique, d'où ils nous incommoderoient avec leur mousqueterie. Le Sieur du Rieux après l'avoir bien servi, & avoir obligé la barque Hollandoise à nous laisser en repos pour s'aller raccommorder, se voiant exposé à la mousqueterie des ennemis qui étoient autour de notre Eglise, encloua ses trois pieces & se retira: faute de clou je ne pus faire la même chose. Je me contentai de faire mettre trois gargousses & trois boulets dans le canon, & un quatrième boulet à un pied de la bouche, bien entouré de filasse & bien tapé; je fis répandre quelques gargousses de poudre sur la plate-forme, & transporter les munitions qui étoient dans le corps de garde.

Il est certain que ce qu'il y a de moins à craindre dans ces occasions est le canon des vaisseaux; il fait beaucoup de bruit & peu de mal. Le vaisseau qui étoit devant la Tour tira plus de cent coups, à la portée de la voix, sans donner dedans. Il auroit peut-être mieux réussi, s'il eut été plus loin: mais comme il étoit dans le commencement des grosses Lames, il tanguoit beaucoup, & par conséquent il ne pouvoit pas pointer juste. Nous ne perdîmes personne dans toute

Remarque sur le canon tiré d'un vaisseau.

1703. cette action, & nous en fûmes quittes pour deux Habitans legerement bleffez.

Je passai la riviere des Peres avec le Gouverneur qui l'avoit fait passer auparavant aux Troupes qui s'étoient retirées par le bas ; car celles qui avoient pris le chemin des hauteurs n'étoient pas encore arrivées. Les ennemis planterent un drapeau sur la batterie de Saint Dominique, & se mirent en bataille dans nôtre Savanne. Trois de leurs hommes s'étant avancez pour piller dans nôtre Couvent, y furent pris ; un d'eux étoit un François réfugié. On les conduisit au Gouverneur qui les envoya au corps de garde du Fort, & ordonna qu'on les mit aux fers, sans les laisser parler à personne. Il fit ensuite border une partie du retranchement de la riviere, & doubla les rangs à celui du bord de la mer : mais comme les Troupes ne paroissoient pas fort empressées pour aller vers le haut, parce que le canon des vaisseaux balaioit le chemin qui y conduisoit, je dis au Gouverneur que c'étoit le tems de voir les braves, & ceux qui me reprochoient que j'avois peur quand je traçois les retranchemens, cependant personne ne se présentoit, il n'y eut que le Sieur Sain avec sa com-

pagnie de la Grande-Terre qui s'offrit d'y aller, pourveu qu'on lui montra le poste & le chemin pour y aller. Je pris congé du Gouverneur, & je l'y conduisis. Ce bon exemple fut imité de trois autres compagnies qui nous suivirent. Je trouvai le Sieur le Fèvre avec les Enfans perdus & les Negres; il me demanda où il pourroit se mettre pour faire quelque chose: je le plaçai vis-à-vis de nôtre sucrerie, que j'avois envie de faire brûler pour rendre le poste inutile aux ennemis; mais après y avoir réfléchi, je n'osai l'entreprendre, de crainte de m'attirer tous nos Peres à dos; car quoique les ennemis l'aient brûléz avant de se rembarquer, on n'auroit pas manqué de me reprocher qu'elle ne l'auroit pas été, si je n'y avois pas fait mettre le feu.

Je continuai à placer les Troupes à mesure qu'elles arrivoient, & à montrer aux Officiers par où ils pourroient se retirer & se rallier, s'ils se trouvoient trop pressez, & je fis rompre le canal qui portoit de l'eau au moulin du Sieur Boulogne, afin d'ôter ce soulagement aux ennemis, s'ils venoient en cet endroit.

Je trouvai en m'en retournant au bord de la mer un Negre du Gouverneur qui

1703. m'apportoit de sa part du pain , du vin & de la viande rôtie. J'invitai le Sieur le Fèvre & quelques autres Officiers à manger , & nous allions commencer quand je fis réflexion qu'il étoit jour maigre ; je leur dis de continuer , & je me contentai d'un morceau de pain avec des bananes que je mangeai d'un grand appetit , aiant fatigué depuis les 4. heures du matin sans avoir pris autre chose que de l'eau en passant les rivières.

Cependant les Anglois s'emparerent de nôtre sucrerie , & s'y mirent à couvert des coups de fusil qu'on leur tiroit de nos retranchemens. Un de leurs Officiers monta au plus haut étage de nôtre Purgerie , & mit la tête à la fenêtre pour observer ce qui se passoit de nôtre côté ; un Negre s'en apperçut , & nous le vint dire pendant que nous mangions ; on lui dit de le tirer quand il paroîtroit , Il n'y manqua pas , & il tira si juste que le corps demeura panché sur la fenêtre. Je quittai le Sieur le Fèvre ; après que nous eûmes mangé , je descendis au bord de la Mer , en attendant le resultat du conseil que le Gouverneur étoit allé tenir au Bourg. Le Major en revint sur les quatre heures , qui me dit que le

Gouverneur avoit à me parler ; je m'y en allai à pied, faisant mener mon cheval par la bride , parce qu'il y avoit huit ou dix vaisseaux ou barques qui nous canonnoient , & qui auroient pû m'incommoder si j'avois été à cheval ; au lieu qu'étant à pied , la hauteur du retranchement me mettoit à couvert.

Je trouvai le Gouverneur dans la place d'armes, il me dit qu'il avoit été resolu de faire revenir les Troupes qui bordoient la riviere de Saint Louis & les bords de la mer , & de les mettre dans les retranchemens de Bisdari & de la riviere des Gallions , parce que les Anglois étant à terre , étoient plus forts que nous, & avoient des Troupes mieux disciplinées ; je lui dis que cette resolution surprendroit les Habitans qui comptoient de bien deffendre les postes où ils étoient , & de faire perir bien des Anglois avant de les leur ceder. Je fis tout ce que je pûs pour rompre ce dessein , mais je n'en pûs venir à bout ; le Gouverneur me dit enfin , que ce qui l'obligeoit à demeurer ferme étoit le manque d'Officiers , qu'il n'avoit que Messieurs de la Malmaison & de Maissoncelle sur qui il pût compter ; qu'il étoit de la derniere importance que le

Les
Francois
aban-
donnent
le Bourg
& tous
les re-
tranche-
mens.

1703.

premier ne s'éloigna pas du Fort, & que le second ne pouvant pas être par tout, on exposeroit toute la colonie à être défaite, si on venoit à avoir une affaire un peu sérieuse avec les ennemis ; au lieu qu'on ne courroit point ces risques quand on seroit couvert par le Fort, & les retranchemens de la riviere des Gallions & de Bisdari presque inaccessibles, & par conséquent plus faciles à conserver ; qu'on attendroit ainsi le secours de la Martinique avec lequel il seroit facile de chasser les Anglois d'autant plus aisément que les maladies qui regnoient parmi eux en auroient diminué le nombre, sans compter ce qu'ils perdroient dans les actions qui ne manqueroient pas de se passer tous les jours qui serviroient encore à aguerir nôtre monde.

Il me dit ensuite qu'il avoit interrogé les trois prisonniers, & qu'ils lui avoient constamment déclaré qu'il n'y avoit sur la Flotte que cinq Regimens venans d'Angleterre, qui avoient servi à l'affaire de Vigo, qui étoient fort diminuez, non seulement pour avoir été long-tems en mer devant & après cette action, mais encore par la maladie de Siam & la dissenterie qui s'étoient mises dans ces Troupes pendant qu'elles étoient à la

Etat des
Troupes
Anglois-
ses.

Barbade ; que dans la revûë qu'on avoit fait à Marie-galante ces cinq Regimens ne faisoient qu'environ dix-huit-cent hommes ; qu'on avoit tiré six cent hommes de tous les équipages des vaisseaux. 1703.

Le regiment de Bregeis qui étoit de 450. hommes, & environ douze-cent hommes de Flibustiers ou des milices du Gouvernement d'Antigues & de ses dépendances. Le François réfugié avoit encore déclaré qu'il y avoit beaucoup de mesintelligence entre l'Amiral de la Flotte & le General Codrington, à qui les Colonels faisoient difficulté d'obeir, & qu'il y avoit eu de grosses gageures sur la Flotte, que les Troupes seroient repoussez à la descente. Pendant que nous étions à parler on amena deux deserteurs Irlandois, ils confirmerent tout ce que je viens de dire, & ajoûterent que si on pouvoit trouver moïen de faire sçavoir qu'on donneroit passage aux deserteurs pour se retirer en Europe, le tiers des Troupes deserteroit.

J'entrai ensuite avec le Lieutenant de Roi chez le Gouverneur où l'on fit la distribution des postes que les Troupes devoient occuper le long du bord de la mer & de la riviere des Gallions. On en fit des copies pour le Major &c.

1703. les Aides-Majors , & l'on acheva de porter au Fort les munitions de guerre & de bouche qui étoient encore dans les magasins. Le Sieur Binois entra dans le Fort, & fit travailler à un fourneau sous la petite face du Cavalier qui regarde le Donjon , afin d'ôter aux ennemis , s'ils s'en rendoient maîtres , une embrasure qui y étoit, qui auroit incommodé le retranchement qui couvroit le Donjon.

Destinée
de deux
figures
de Saints

Les Peres Jesuites firent porter dans le Fort les gros meubles de leur Eglise , & entre autres deux grandes figures de bois doré de Saint Louis & de Saint Ignace. Dans la guerre précédente on les avoit laissées dans l'Eglise ; mais les Anglois les enleverent , & les chargerent sur une barque pour les porter à Antiques ; heureusement la barque fut prise par un de nos Corsaires , & les figures renduës aux Jesuites & remplacées en leurs niches. La même chose n'arriva pas en cette guerre ; le Donjon aiant été enlevé par un fourneau , ces statuës furent brûlées avec tout ce qu'on y avoit retiré. Le Gouverneur m'avoit beaucoup pressé d'y mettre mes papiers , & ce que j'avois de meilleur ; je ne sçai par quel presentiment je n'y

voulus mettre qu'une caisse de livres 1703.
qui fut brûlée.

Après que les postes eurent été reglez, j'insistai fortement sur deux choses : La premiere, que l'on retira les canons de la batterie des Carmes, & qu'on les mit dans le Fort, ou du moins entre le Fort & la Falaise du bord de la mer, où l'on pouvoit dans moins de 24. heures établir une batterie couverte d'un fossé & d'une palisade. Ma raison étoit que les ennemis trouvant ces canons les auroient bientôt desenclouez ou forez, & s'en serviroient contre nous sans avoir la peine d'en faire descendre de leurs vaisseaux ; & qu'ayant une batterie établie dans le lieu que je proposois, nous serions en état de foudroier le Bourg, & d'empêcher les vaisseaux de s'en approcher : à quoi j'ajoutois que cette batterie étant établie avant que les ennemis eussent établi la leur, il étoit évident que nous les eussions chagriné d'une terrible maniere.

La seconde chose sur laquelle j'insistai fut de mettre le feu au bourg avant de l'abandonner : ma raison étoit que les ennemis ne manqueroient pas de le faire en se retirant, & qu'ainsi il étoit plus à propos de les prévenir que de leur

1703. laisser ce soin, après qu'ils se seroient servis de nos maisons pour se loger, ou qu'ils en auroient pris les matériaux pour faire les plate-formes de leurs batteries & les autres choses qui leur seroient nécessaires. Le Lieutenant de Roi étoit de mon sentiment pour les canons ; mais il n'en fut point pour brûler le Bourg ; il esperoit aussi-bien que le Gouverneur que le secours de la Martinique arrivant, on pousseroit les ennemis si vivement, qu'on ne leur donneroit pas le tems de rien brûler.

La suite a fait voir que j'avois eu raison d'insister sur ce point. A l'égard du premier, le Gouverneur n'y voulut jamais consentir, sous prétexte que les Anglois pourroient enlever cette batterie, l'épée à la main, & s'en servir contre nous. Nous lui fîmes voir l'impossibilité de cette entreprise ; mais comme nous le vîmes fixé à les faire seulement encloûer, & à les laisser en leurs places, je me retranchai à demander que les affuts & les plate-formes fussent brûlez, ce qu'il m'accorda & me chargea de ce soin. Avant de faire mettre le feu aux plate-formes, je fis encloûer les canons, & les fis charger jusqu'à la bouche, afin de les faire crever. Je ne sçai pas

quel fut leur sort , car on se retira dès 1703.
qu'on eut mis le feu aux plate-formes ;
& quand nous rentrâmes dans le Bourg
après la retraite des Anglois , nous ne
trouvâmes que deux canons rompus &
plusieurs pieces des autres.

On envoya l'ordre au Major pour
faire retirer les Troupes dès que le
soleil seroit couché , de maniere que
les premiers qui defileroient , s'arrête-
roient sur la hauteur de la sucrerie du
Sieur Boulogne, pour soutenir celles qui
les suivroient , en cas qu'elles fussent
inquiétées dans leur marche, & ainsi de
hauteur en hauteur , jusqu'à l'entrée du
Bourg où elles recevroient l'ordre de
leur campement.

Cette retraite se fit en très-bon ordre,
& le Major fit voir qu'il sçavoit son
métier. Les Anglois s'étant aperçus du
mouvement de nos gens , voulurent les
charger , & choisirent pour passer la
riviere l'endroit à côté de nôtre sucre-
rie : c'étoit assurément le plus commode ;
& c'étoit pour cela que j'y avois posté
le Sieur le Fèvre avec ses Enfants-per-
dus. Comme il se préparoit à se retirer,
les Anglois débouchèrent tout d'un coup
des deux côtez de la sucrerie , se jet-
terent dans la riviere où il n'y avoit de

1703. l'eau que jusqu'aux genoux ou à la ceinture, & se presserent pour gagner le retranchement. Le sieur le Fèvre les reçût bien, les gens firent leurs décharges sans se presser, les uns après les autres; & comme ils avoient des pistolets de ceinture, leur feu fut fort vif & fort violent. Les Compagnies qui étoient dans les angles voisins les seconderent si bien, que les Anglois furent obligez de ploier, & de se retirer avec une perte considerable, sans avoir pu gagner le retranchement. Le sieur le Fèvre se retira ensuite avec tout le reste des Troupes au petit pas, sans être inquiété, & sans autre perte que d'un homme blessé.

Je me trouvai à l'entrée du Bourg avec le Gouverneur quand les Troupes arriverent; on laissa le sieur le Fèvre avec sa compagnie, celle de Heurtault & celles des Negres sur la hauteur de la Ravine Billau, pour y passer la nuit, & observer les mouvemens des ennemis.

On fit entrer dans le Fort les compagnies des sieurs Boucachar, Trezel & Titeca, pour se joindre aux deux compagnies de la Marine qui y étoient; la premiere commandée par le sieur Cloche Lieutenant du sieur de Maison-

celle, qui faisoit les fonctions de Major, 1703.

& la seconde par le sieur du Chatel. Ces cinq compagnies faisoient 305. hommes; on y fit aussi entrer les deux Canoniers du vaisseau Nantois dont j'ai parlé, deux autres Canoniers de l'Isle avec douze aides, quelques Volontaires qui voulurent tenir compagnie au Lieutenant de Roi, deux Chirurgiens, un Pere Carme pour Aumônier, les Gardes Magasins, quelques Ouvriers & des Domestiques; de sorte qu'ils se trouverent environ 370. hommes.

Le poste du haut de la riviere des Gallions, appelé le passage de Madame, fut occupé par les compagnies des sieurs le Bourg, Lostaut & Thomaseau, qui faisoient 163. hommes.

Campement des
Troupes
de la Colonie.

On renvoia la compagnie des trois Rivieres, commandée par le sieur des Meurs, en son quartier, pour garder les Ances, avec ordre de tenir une garde sur le chemin du réduit, pour empêcher que qui que ce soit ne passât du côté de la Cabesterre, sans une permission signée du Gouverneur.

La compagnie des Saintes fut postée au vieux Fort, à l'Ance de la Croix, & aux environs, pour défendre ces lieux-là en cas de besoin, & pour entre-

1703.

tenir des vigies, pour découvrir ce qui se passoit en mer, & en donner avis.

La compagnie du sieur Celleron, comme la plus ancienne, eut la droite, & fut postée sur la hauteur à l'embouchure de la riviere des Gallions, le long du Boïau qui faisoit face à la mer ; les autres compagnies s'étendirent jusqu'au Morne de Bisdari ; la Cavalerie de la Basse-Terre, qui avoit envoyé ses chevaux dans les hauteurs & aux trois rivières, fut mise à la batterie des Gallions, où le Gouverneur avoit choisi son poste avec les Volontaires qui l'accompagnoient. Les Cavaliers de la Cabesterre & de la Grande-Terre & la compagnie du sieur Heurtaut furent postez à l'habitation du sieur Milet & de la Veuve Cherot sur la riviere des Gallions pour garder les petits passages qui étoient sur cette riviere.

La compagnie du sieur le Fèvre & celle des Negres n'eurent point de poste fixe, parce que leur emploi étoit d'être toujours en campagne pour harceler les ennemis, enlever des Prisonniers & favoriser les Deserteurs.

Il étoit plus de minuit avant que les Troupes eussent défilé par le Bourg, pour aller s'établir dans leurs postes.

J'allai dormir trois ou quatre heures dans la salle du Gouverneur pendant qu'on achevoit de transporter les meubles. 1703.

CHAPITRE V.

Ce qui se passa de part & d'autre jusqu'à l'arrivée du secours de la Martinique.

LE Samedi matin 24. Mars M. de la Malmaison, Lieutenant de Roi, entra dans le Fort ; il l'avoit défendu avec tant de valeur douze ans auparavant, que nous étions assurés qu'il ne s'acquiesceroit pas moins de gloire dans cette occasion. On mit le feu à la batterie de Saint François, & nos trois compagnies qui avoient passé la nuit sur la hauteur de la Ravine Billau, sans être inquiétées le moins du monde, entrèrent dans le Bourg, & firent la recherche dans toutes les maisons, pour voir s'il n'y auroit point de Negres ou d'engagés cachez pour se rendre aux ennemis.

Sur les dix heures une garde qui étoit sur une hauteur aiant fait signe que les ennemis approchoient, on tira un coup de canon pour avertir les En-

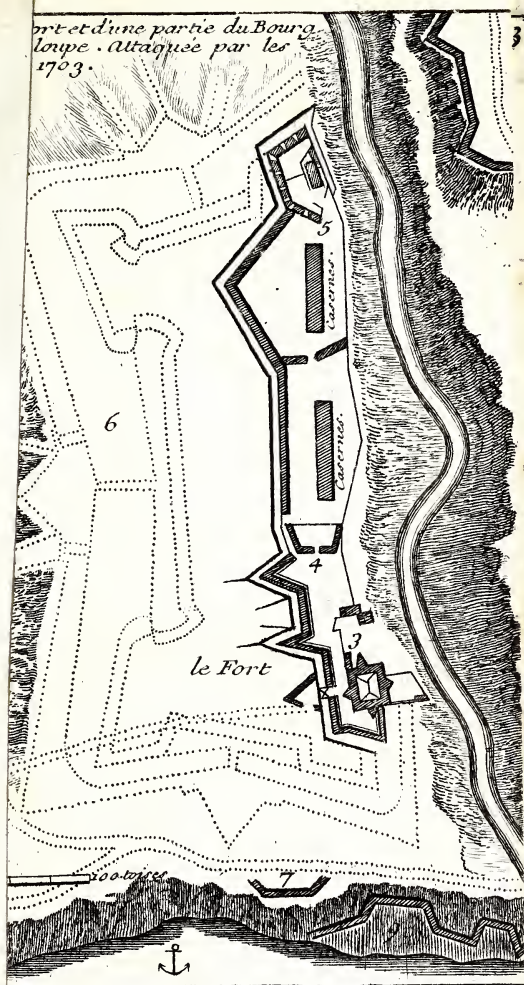
1703. fans perdus & les Negres de se retirer du Bourg ; on les mit en bataille sur l'esplanade du Fort. Le Gouverneur commanda à la compagnie des Negres d'obeir au sieur le Fèvre , & lui donna ordre de s'aller embusquer derriere l'enclos des Jesuites, pour faire des prisonniers , mais sans s'engager dans aucune affaire qui eut des suites.

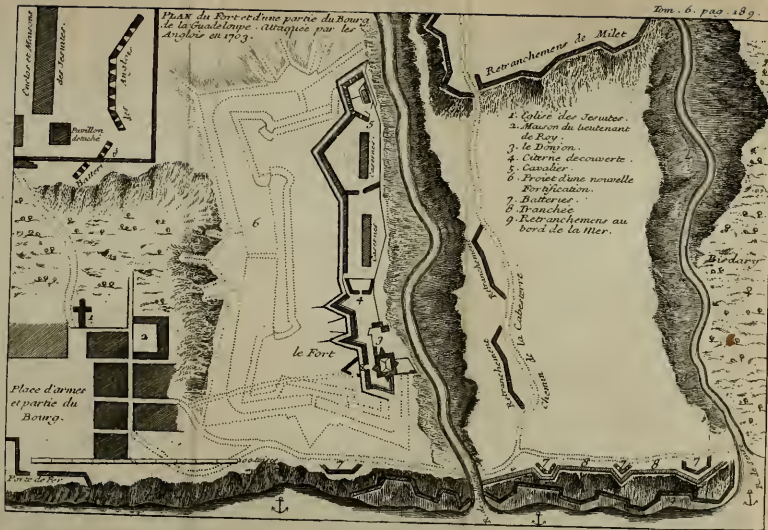
Les ennemis s'approcherent, marchant sur deux colonnes ; une tenoit le bord de la mer , & étoit épaulée par les vaisseaux ; l'autre avoit pris le chemin de la hauteur , c'est-à-dire , à cinq cent pas du bord de la mer ; ils marchaient fort ferrez & en bon ordre , croiant trouver de la resistance , & assurément ils en auroient trouvé, si on eut suivi l'avis de M. de la Malmaison , qui vouloit leur disputer le païs à chaque hauteur ou ravine ; ce qui les auroit retardé considerablement , & leur auroit fait perdre bien du monde ; mais le Gouverneur jugea plus à propos de conserver ses habitans. Ils s'emparerent du Bourg Saint François , & ne passerent pas la riviere aux Herbes qui le separe de celui de la Basse-Terre. Le Sieur le Fèvre vint par les hauteurs jusqu'au dessus de la Ravine Bissau , il mit le feu à toutes les can-

Les
Anglois
s'empa-
rent du
Bourg.

Fort et d'une partie du Bourg.
loupe. Attaquée par les
1703.

3.





nes qui étoient de ce côté-là , & en 1703.
s'en retournant à toutes celles qui étoient
à 600. pas au dessus du Bourg ; il fai-
soit un vent de terre assez frais qui fit
que le feu se communiqua aisément de
tous côtez. Les ennemis furent surpris
de cette incendie ; ils crurent qu'on les
vouloit attaquer ; ils prirent les armes ,
se mirent en bataille, & y passerent toute
la nuit. Nos gens s'en approcherent à la
faveur de la nuit , & leur tirèrent quel-
ques coups de fusil ; mais ils ne voulu-
rent jamais quitter leurs postes, où ils se
tenoient si serrez, qu'il fut impossible de
faire aucun prisonnier. Ils s'établirent le
Dimanche 25. dans le Bourg de la Basse-
Terre , c'est-à-dire, dans les maisons qui
étoient à couvert du canon du Cavalier
& de la Plate-forme, à côté du Doujon.
Il y avoit trois pieces en cet endroit
qui balayoient toute la rue du Bourg ;
de sorte qu'ils furent obligez de percer
les maisons pour se communiquer, n'étant
pas possible de le faire autrement , sans
s'exposer à être emporté par le canon
qui tiroit sans cesse & avec tout le succès
possible.

Le Lundi 26. on s'aperçut que les An-
glois travailloient à établir une batterie
dans l'enclos des Jesuites ; mais comme-

1703. on ne ſçavoit pas précifément l'endroit, on prit le parti de raser leur muraille à coups de canon. Deux deferteurs qui vinrent le Mardi matin, & qu'on fit entrer dans le Fort, montrerent l'endroit où ils travailloient, qui étoit couvert de quantité de brouffailles ; ils nous dirent que nôtre canon leur avoit déjà tué ou bleffé plus de cinquante hommes, & entre autres deux Officiers que l'on regrettoit beaucoup.

On avoit fait une ouverture pour entrer dans le Fort à côté du Donjon, & on pouvoit y entrer par la porte ordinaire ; car les ennemis ne ſe ſont jamais approchez affez près pour nous empêcher l'entrée. J'allai dîner chez M. de la Málmaison, je lui dis que j'avois été le matin à Hoüelmont, d'où j'avois découvert avec mes lunettes tout le travail des ennemis, & que je m'étois aligné à deux cocotiers qui répondoient dans le chemin que les ennemis avoient fait dans les cannes brûlées pour conduire leur canon, qu'ils faisoient traîner par des ſoldats faute de bœufs ou de chevaux, & qu'enfin M. Hoüel étoit demeuré ſur la montagne pour nous faire ſigne avec un pavillon des démarches des travailleurs. Nous paſſâmes toute

l'après-dînée à la batterie du Cavalier à tirer sur le chemin & sur les travailleurs Anglois, & nous sûmes le soir même que nous avions rompu un de leurs canons, tué ou blessé bon nombre de leurs traineurs, & mis en desordre tous ceux qui travailloient à leur batterie.

Je fus le lendemain à Hoüelmont avec M. Hoüel de Varennes, nous y passâmes toute la journée. Je croi avoir dit dans un autre endroit que M. de Varennes étoit fils de M. Hoüel, ci-devant Seigneur & Propriétaire de la Guadeloupe. Quoiqu'il parut un homme sans façon, il ne laissoit pas d'être extrêmement poli, & d'avoir toutes les manieres d'un homme de qualité, sans gêne & sans contrainte; il étoit brave, généreux, liberal; sa maison étoit ouverte à tous les honnêtes gens, & les pauvres trouvoient en lui des secours toujours prêts; il suffisoit qu'il sût le besoin d'une personne pour aller au devant, lui offrir, & lui donner plus qu'elle n'auroit osé demander; il s'étoit logé à cent pas du Gouverneur sur la hauteur de la riviere des Gallions, il tenoit une bonne table, & se faisoit un plaisir d'y recevoir bien du monde. Les deux batteries du Fort furent si bien ser-

Monsieur
Hoüel de
Varennes.

1703.

vies que les Anglois ne purent ni transporter leurs canons, ni travailler à leur batterie de toute la journée.

Le sieur
de Machault
Gouverneur
Général des
Isles.

Nous apprîmes le soir que le sieur de Machault Capitaine de vaisseau étoit arrivé à la Martinique en qualité de Gouverneur Général, & qu'il avoit apporté au sieur de Gabaret, Gouverneur de la Martinique, la commission de Lieutenant au Gouvernement Général, qu'avoit le défunt Commandeur de Guitaut. Nous sûmes par la même voie qu'on se préparoit à la Martinique à nous secourir, & que ce seroit le nouveau Lieutenant Général qui conduiroit le secours. M. Auger en témoigna de la joie; mais il fut facile de découvrir que dans son cœur il n'en étoit point du tout content; il souhaitoit le secours, mais le Conducteur lui déplaisoit infiniment; soit parce qu'étant moins ancien Gouverneur que lui, il le voïoit dans un poste qu'il croïoit lui être dû; soit parce que l'ayant vû à la Martinique en 1693. lorsque cette Isle fut attaquée par les Anglois, il ne lui avoit pas paru un homme de conduite ni de résolution. Comme j'étois presque toujours avec le Gouverneur, je m'aperçûs plus que les autres de son chagrin; je lui en parlai

Mécontentement
du
sieur Auger.

J'ai une fois que nous nous trouvâmes seuls , & quoi qu'il dissimula , voulant être maître de son secret , je vis tout ce qu'il avoit dans l'ame , & j'en tirai de fâcheuses conséquences pour la fuite. 1703.

Le Mercredi 28. M. de la Malmaison m'envoia prier à dîner ; j'y passai presque toute la journée ; nous parlâmes de l'arrivée du Sieur de Gabaret , & il se trouva que nos pensées ne s'accorderent que trop. Je ne sçai pour quelle raison nous montâmes au haut du Donjon ; mais y étant , nous découvriâmes qu'il y avoit beaucoup d'Officiers à table , dans un pavillon de Massonnerie , qui étoit à un des angles du jardin des Jesuites. Le Lieutenant de Roi envoya ordre aux canoniers d'y pointer trois ou quatre pieces , & de les tirer en même tems. Cela fut exécuté , & causa un fracas terrible dans ce pavillon. La poussiere nous empêcha d'abord de voir ce qui s'y étoit passé ; mais quand elle fut abbatuë , on vit le pavillon vuide , & fort delabré , & beaucoup de gens qui emportoient des corps morts ou blesez dans les bâtimens qui étoient au dessous , & qui servoient de cuisine & de refectoire à ces Peres.

Le Sieur le Fèvre surprit avec ses

1703. 194 *Nouveaux Voyages aux Isles*
deux Troupes une Compagnie Angloise qui remontoit la Riviere aux Herbes, ou pour reconnoître le païs, ou pour chercher des vivres. Les Anglois crurent d'abord tenir sept ou huit de nos Negres, qui paroissoient avoir été surpris, & qui prirent la fuite exprès, pour les attirer dans l'embuscade; ils les suivirent en effet, & se virent tout d'un coup enveloppez; ils ne laisserent pas de se défendre si bien, qu'ils donnerent le tems à un détachement de les venir dégager, après avoir laissé sur la place 18. morts & sept blesez, que les Negres acheverent, pour avoir leurs habits, & deux prisonniers. On ne peut croire combien ce petit avantage augmenta le courage de nos gens, & sur tout de nos Negres.

La plus grande partie des Negres de nôtre habitation s'étoient retirez dans les hauteurs du Marigot; il y en avoit quinze ou vingt qui étoient armez pour les défendre, & environ trente qui servoient dans la compagnie des Negres. Nos gens avoient mis les femmes, les enfans, les vieillards & les infirmes dans ces endroits éloignez & difficiles, & ceux qui étoient armez gardoient l'entrée du bois, & alloient en parti,

d'où ils ne revenoient jamais les mains vuides. 1703.

Deux de ces Negres vinrent le Jeudi au soir donner avis à nôtre Superieur, que les Anglois avoient brûlé nôtre sucrerie & tous nos bâtimens du Marigot, & qu'il y avoit apparence qu'ils vouloient tirer nos chaudières, qui étoient cachées dans la falaise; ils nous rapporterent que quand les Anglois étoient arrivez chez nous, il y avoit trois de nos Negres sur un petit morne au dessus de la sucrerie; qu'un Anglois ou François réfugié s'étoit détaché, & leur avoit demandé s'il y avoit sûreté de traiter avec eux, & que lui ayant répondu qu'oui, pourvû qu'il vint seul & sans armes; il avoit eu l'imprudence de monter le morne avec son fusil sur l'épaule, la crosse en arriere; deux de ces Negres étoient armez, le troisieme n'avoit qu'une longue serpe, dont j'avois fait faire une certaine quantité, pour couper des raquettes & autres bois épineux, qui avoit un manche de fer de deux pieds de long; de sorte qu'avec la longueur du coupant & du manche de bois, cet instrument avoit près de quatre pieds de longueur. Quand ce Négociateur fut monté jusqu'où ils étoient,

Negotiateur Anglois tué par les Negres des Jacobins.

1703.

ils les exhorta de prendre parti avec les Anglois , & de leur découvrir où étoient les Negres des Peres blancs , les assurant d'une bonne recompense s'ils les faisoient prendre. Nos trois Negres lui dirent que la chose étoit faisable ; mais qu'ils vouloient avoir un écrit signé de la main du Général Codrington , qui les declareroit libres , eux & leurs familles , & qu'à cette condition ils l'assuroient de lui livrer plus de trois cens Negres. Soit que l'Anglois crut ce que nos Negres lui disoient , ou qu'il fit semblant de le croire , afin de faire aprocher ses camarades , & se saisir de nos trois Negres , il leur promit ce qu'ils demandoient , & leur toucha dans la main ; & se tournant vers ses gens il leur fit adroitement un signe dont nos Negres s'étant aperçus , celui qui avoit la serpe lui en déchargea un coup sur le côté de la tête , qui l'étendit par terre. Les deux autres prirent le corps , & le jetterent dans la falaise , parce qu'ils n'avoient pas le tems de le dépouiller , & s'enfuirent , emportant seulement son fusil , un pistolet qu'il avoit à la ceinture , & son chapeau qui avoit une taillade de six à sept poudres de longueur.

Les Anglois qui étoient au bas du

morne monterent en diligence pour secourir leur camarade, & se venger de nos Negres ; ils les suivirent jusqu'au bois, mais ils n'oserent y entrer, parce qu'ils se virent canarder de differens endroits, sans sçavoir à qui ils auroient à faire s'ils avançoient ; ils mirent le feu à nos cannes en se retirant, & à tous nos bâtimens.

Le Vendredi 30. nôtre Superieur me vint trouver à ma baraque, au passage de la Riviere des Gallions, pour prendre avec moi les mesures pour sauver nos chaudieres ; nous fûmes trouver le Gouverneur, & nous obtînmes que le sieur le Fèvre nous rendroit ce service avec ses deux Compagnies. Je voulois les accompagner ; mais le Gouverneur ne le jugea pas à propos. Le sieur le Fèvre y alla ; il posta ses gens dans la costiere du parc, vis-à-vis l'endroit où les Anglois travailloient à retirer nos chaudieres, & fit sur eux des décharges si meurtrieres, qu'il les obligea d'abandonner ce qu'ils avoient commencé, & de se retirer après avoir perdu plusieurs des leurs, & eu beaucoup de bleffez. Nous en fûmes quittes pour cinq chaudieres qu'ils avoient deja emportées, avant que le sieur le Fèvre fût arrivé ;

1703. on mit les autres dans des endroits plus sûrs ; & nous les trouvâmes après la retraite des ennemis.

Nous eûmes en deux jours onze deserteurs ; ils dirent tous qu'il y avoit beaucoup de malades dans leurs Troupes , & que sans la crainte qu'ils avoient de rencontrer les Negres armez , il deserteroit beaucoup de monde. On proposa à M. Auger de faire semer des billets aux environs de leur camp , pour les exciter à deserter , & leur donner des signaux ; il eut des raisons pour ne le pas faire.

Le Dimanche 1. Avril , le sieur le Fèvre étant sorti du camp avec ses deux Compagnies , rencontra à mille pas au dessus du Bourg trois compagnies Angloises , qui alloient vers les habitations des Carmes & du sieur du Query ; il envoya un de ses hommes avertir les Negres qui étoient à quelque distance de lui , de le venir joindre , en passant au travers des cannes brûlées , afin de prendre les ennemis en flanc ; il s'avança ensuite sur le bord d'une petite ravine , & commença à faire feu sur les Anglois ; ceux-ci se voiant trois fois plus forts que lui , voulurent l'envelopper , mais les Negres étant venus d'un côté , &

Un parti
Anglois
est dé-
faite par
le sieur
le Fèvre.

le sieur du Pont Lieutenant de Cavalerie de la Cabesterre s'étant trouvé par hazard de ce côté-là avec 25. ou 30. hommes, les Anglois furent poussez si vivement de tous côtez, que sans un secours considerable qui les vint dégager, pas un ne seroit retourné en leur camp; ils laisserent trente-sept morts sur la place, & environ vingt blesez, dont les Negres prirent soin; on leur fit quatre prisonniers, & nous n'eûmes que deux hommes blesez. Il faut convenir que c'est un grand avantage de bien sçavoir le païs: nos gens étoient toujours à couvert pendant que les Anglois qui ne le connoissoient pas, tomboient à tous momens dans les embuscades que les nôtres leur dressaient.

Un des Negres de nôtre maison tua un Officier Anglois, & emporta son Esponton, son Epée & son Haussacol; il m'apporta ces trois pieces, qui penserent être cause d'un démêlé, parce qu'un de nos Officiers les lui demanda, & le menaça de le maltraiter s'il ne les lui apportoit; le Negre m'en vint faire ses plaintes, & me dit résolument que si l'Officier levoit la main sur lui, il le tueroit. Je le connoissois tout propre à le faire comme il le disoit, & à

1703.

s'aller rendre ensuite aux Anglois ; je lui dis de ne rien craindre , & que je parlerois à cet Officier : en effet je le rencontrai le même jour chez le Gouverneur , & je lui dis , que s'il vouloit avoir des armes des Officiers Anglois , il falloit qu'il prit la peine de les aller tuer , & que je le priois de ne plus penser à celles que mon Negre avoit gagné , parce qu'elles étoient en de bonnes mains. Le Gouverneur lui dit qu'il avoit tort , & lui montra le danger auquel il s'exposoit.

Le Lundi 2. Avril , les Anglois démasquerent leur batterie , & après qu'un d'eux nous eût crié , bon jour Messieurs les François , ils commencerent à tirer sur le Cavalier du Fort ; leur batterie n'étoit d'abord que de cinq pieces de douze , & de dix-huit livres de balle ; ils l'augmenterent jusqu'à onze pieces de differens calibres ; elle étoit placée dans le premier enclos des Jesuites , éloignée du Cavalier d'environ 450. pas, mesure du país , c'est-à-dire , 225. toises ; ils firent à droit & à gauche des parapets pour la défendre ; ils avoient six pieds de hauteur avec une banquette , le tout composé de piquets claionnez , pour soutenir la terre dont le milieu

Les
Anglois
battent
le Cava-
lier,

étoit rempli : c'étoit là qu'ils tenoient leur mousqueterie qui tiroit aussi vivement qu'inutilement sur le Fort , & sur le Cavalier. 1703.

Nôtre canon qui fut très-bien servi rallentit bientôt le feu du leur ; dès ce même jour il brisa deux de leurs pieces, & nôtre mousqueterie qui bordoit les parapets du Fort , les incommoda beaucoup.

Le Mardi 3. Avril ils eurent le bonheur de briser une de nos pieces de fonte , qui étoit dans le Cavalier , de casser la jambe à un de nos Canoniers , de tuer un Soldat , & d'en blesser deux autres : c'est le plus grand dommage que leur batterie nous ait causé ; car quoiqu'elle fit quelquefois un feu assez vif , leurs Canoniers pointoient si mal , que j'ai vû souvent que d'onze volées de canon pas une ne donnoit dans le Cavalier. On retira la piece de bronze , & on en mit une de fer en sa place.



CHAPITRE VI.

*Arrivée du secours de la Martinique ,
& ce qui se passa jusqu'à l'abandon-
nement du Fort.*

ON eut avis le même jour 3. Avril que le secours que nous attendions de la Martinique, étoit arrivé au Port Sainte Marie de la Cabesterre ; il nous joignit le lendemain sur le midi ; il étoit composé de deux compagnies de la Marine, chacune de 60. hommes, de quatre compagnies de Milices, & de six compagnies de Flibustiers ; ces douze Compagnies faisoient huit-cens vingt hommes, dont on en laissa cent vingt à Sainte Marie, tant pour garder les barques, & pour conserver ce poste, qui pouvoit être insulté par quelque détachement des vaisseaux ennemis, que pour garder les prisonniers & les deserteurs, dont on ne voulut laisser aucun dans le camp, de crainte que leur desertion ne fut une feinte pour reconnoître ce qui se passoit chez nous, & en aller ensuite instruire nos ennemis.

Ce secours étoit commandé par M. de

Gabaret nouveau Lieutenant Général des 1703.

Isles, & Gouverneur de la Martinique; c'étoit un homme de plus de soixante ans, fort caduc, & fort incommodé, & nullement propre dans l'âge & dans l'état qu'il étoit à se charger d'une pareille commission; il avoit été autrefois Capitaine de chevaux; son frere aîné, qui étoit Lieutenant Général des armées Navales du Roi, lui avoit fait avoir le Gouvernement de la Grenade, & ensuite celui de la Martinique, qui lui avoient servi à s'enrichir prodigieusement par le commerce qu'il y avoit fait; il étoit d'une taille mediocre & assez remplie; il avoit une balafre en visage, & grimacoit beaucoup en parlant; bon homme au reste.

Le fleur
de Gabaret Lieu-
tenant
Général
des Isles.

Il avoit avec lui les Sieurs de Boisfermé Gouverneur de Marie-galante, de Valmeinier, & du Parquet Lieutenans de Roi: ce dernier étoit de la famille de feu Mr. du Parquet Seigneur de la Martinique, & Bienfaiteur de notre mission.

Les deux Compagnies de la Marine étoient commandées par les sieurs de la Rocheguion, & de la Tournerie. Le premier étoit un petit homme parfaitement bien fait dans sa taille, d'une phi-

1703.

Le fleur
de la
Roche-
guion.

sionomie ouverte & agréable ; il avoit de l'esprit, de la politesse, du feu, & de la valeur à revendre ; il étoit fort obligeant, mais si delicat sur le point d'honneur, qu'il falloit agir avec beaucoup de circonspection quand on traitoit avec lui. Le second étoit Créolle de Saint Christopie, & un des enfans du fleur de la Guarigue premier Capitaine de cette Isle : j'en ai parlé dans la quatrième partie de ces memoires.

Les Compagnies de Milice étoient commandées par les fleurs du Buc, Colart, Saint Amour, & Renaudot. J'ai parlé du premier dans d'autres endroits, j'ajouterais seulement ici que quand les belles actions de son Pere ne lui auroient pas procuré des lettres de Noblesse, les siennes suffisoient pour en meriter à toute sa famille. Les fleurs Colart & de Saint Amour étoient des Officiers de la Martinique qui s'étoient distinguez dans toutes les guerres passées. Le Roi a récompensé leur valeur par des lettres de Noblesse ; & on leur doit rendre cette justice qu'ils les ont très bien mérité.

A l'égard des Flibustiers, dont le fleur Lambert commandoit la premiere Compagnie, je n'avancerai rien de trop, quand je dirai que c'étoit un des plus

braves Corsaires, & un des plus hon-
nêtes hommes que nous aïons eu aux
Isles. Les sieurs Questel, Breart, Da-
niel, Lauriol, & Mayeux qui com-
mandoient les autres Compagnies, étoient
de très-braves gens, qui augmentèrent
en cette occasion la juste reputation qu'ils
s'étoient acquise par une infinité de bel-
les actions.

Dès que ces Troupes furent arrivées,
on fit entrer dans le Fort les deux Com-
pagnies de la Marine qui venoient d'ar-
river, avec celle de Milice du sieur
Chevalier Conseiller en nôtre Conseil
Souverain, parce que lui & son Lieu-
tenant le sieur Filassier, étant membres
de cet illustre Corps, ils s'avoisinoient
davantage de la Noblesse de nos Officiers
de Marine. On en fit sortir les trois au-
tres Compagnies de Milice que l'on re-
partit avec les Troupes arrivées de la
Martinique le long des retranchemens
du bord de la Mer, & de la Riviere
des Gallions.

M. de Gabaret s'étoit imaginé que
son arrivée jetteroit tant de terreur dans
les cœurs des Anglois qu'elle les obli-
geroit à lever le Siege, comme feu le
Marquis de Ragni, Gouverneur Géné-
ral des Isles l'avoit fait lever douze ans

1703. auparavant au Pere du Général Codrington qui nous attaquoit. Ce fut dans cette flateuse idée que deux Trompettes qu'il avoit amené, deux Phifres, & nombre de Tambours annoncerent son arrivée aux Anglois, se faisant entendre, & passant & repassant avec affectation sur la hauteur derriere le Fort, d'où ils pouvoient être vûs de la Batterie des ennemis; mais ce grand bruit ne les épouvanta point; on remarqua au contraire, que leur Batterie n'avoit point été aussi-bien servie, qu'elle le fut ce jour-là, ni le feu de leur mousqueterie plus vif, & plus continuel.

Projet
d'une
entrepré-
se sur la
Batterie
des An-
glois.

On resolut cependant de ne pas laisser tant de braves gens inutiles, de crainte que leur ardeur ne se refroidit. On déterminâ de faire une sortie de douze-cens hommes, pour enlever la Batterie des ennemis, & les chasser du Bourg, & même de l'Isle, si l'occasion s'en présentoit. Une partie des Troupes devoit passer la Riviere des Gallions au dessus du Fort, pendant que l'autre déboucheroit par le passage ordinaire du bord de la Mer.

Le Jeudi Saint 5. Avril on assembla les huit-cens hommes qui devoient attaquer la Batterie dans la Savanne des Re-

ligieux de la Charité. L'ordre fut en- 1702
voïé au Fort de redoubler le feu du canon
& de la mousqueterie , & de tirer sur
le Bourg de tous côtez. Les Troupes
qui étoient postées le long des Retran-
chemens du bord de la Mer étoient as-
semblées dans le fond de la Riviere ,
prêtes à se joindre à celles qui devoient
sortir du Fort. Comme je devois mar-
cher avec ces dernières, je m'étois avancé
jusqu'au Fort. Après avoir attendu fort
long-tems , on envoya voir à quoi il
tenoit que les 800. hommes ne fussent pas
encore passés , & on apprit que nos Gé-
néraux avoient oublié de s'informer, s'il
y avoit un chemin pour passer la Riviere
en cet endroit-là , & que ne s'y en étant
point trouvé , on avoit remis la partie
à une autre fois , parce qu'il étoit trop
tard pour aller par le passage du haut de
la Riviere ; de sorte que nous fûmes
contraints de rengainer toutes les proïef-
ses que nous voulions faire , & de nous
retirer au camp , en murmurant beau-
coup contre nôtre Lieutenant Général.

Le hazard fit le lendemain une partie
de ce qu'on avoit voulu faire le jour
précédent , & on auroit peut-être en-
core mieux réüssi, si on avoit su se ser-
vir de l'occasion qui se presenta.

1703.

Combat
entre les
François
& les
Anglois.

Le sieur le Fèvre étant sorti avec ses deux Troupes , pour apprendre des nouvelles des ennemis , trouva un corps de quatre à cinq-cens hommes , qui étoit dans le chemin des hauteurs. La partie étant trop inégale , le sieur le Fèvre prit le parti de se battre en retraite jusqu'à un lieu appelé l'Espérance , qui aiant la Riviere des Gallions à gauche , une Ravine assez difficile à droite , & une muraille de pierres sèches par devant , étoit un poste avantageux pour n'être pas enveloppé , & pour attendre le secours qu'il envoya demander.

Le sieur de Bois-Fermé , qui commandoit alors le poste du passage de Madame, sortit aussi-tôt avec toutes ses Troupes , qui pouvoient faire trois-cens hommes , pour le soutenir. Les sieurs du Parquet & de Valmeinier , qui se trouverent de ce côté-là , y allerent aussi , & non seulement on repoussa vivement les ennemis , mais on les mena toujours battant jusques bien au dessous de l'Espérance , & jusqu'à la vûe du Bourg ; ils reçurent dans ce moment un secours de sept à huit hommes ; & à voir les mouvemens qu'il y avoit parmi eux , il sembloit qu'il y alloit avoir une affaire générale ; ils repousserent nos

gens à leur tour , jusqu'à la même Savanne , où ils firent ferme , & se battirent très-bien , quoique les ennemis fussent deux fois plus forts qu'eux. Le sieur Lambert y étant accouru avec sa Compagnie , & les sieurs du Buc & Colart avec les leurs , ils prirent les ennemis en flanc , & les firent ployer ; & s'étant tous unis , ils mirent l'épée à la main , & donnerent sur les Anglois avec une extrême vigueur : comme ceux-ci venoient de recevoir un nouveau renfort , ils tinrent plus ferme qu'à l'ordinaire , & disputèrent le terrain fort long-tems ; ils furent enfin obligez de ceder , de se retirer assez en desordre , & de nous laisser le champ de bataille couvert de leurs morts & de leurs blesez ; mais cet avantage nous couta cher , puisque nous y perdîmes le brave le Fèvre. On s'aperçut que les Anglois s'étoient ralliez derriere une piece de cannes qui n'avoit point été brûlée ; on y mit le feu , & on les fit déloger de cet endroit : cependant la soif & la lassitude obligerent les deux partis à se reposer à cinq cens pas les uns des autres. On se servit de ce tems pour transporter le corps du sieur le Fèvre , & de deux autres qui avoient été tuez,

1703.

& huit à dix bleffez , que nous avions eu dans ces trois chocs.

J'étois au Fort quand l'action commença ; M. de la Malmaison me pria d'aller trouver le Lieutenant Général de sa part, & de lui dire que l'occasion étoit la plus belle du monde d'enlever la batterie des ennemis , & de ruiner leurs travaux , puisqu'il paroissoit qu'il n'y avoit que très-peu de monde ; & que par le nombre des Compagnies qui avoient marché en haut, il sembloit qu'ils eussent oublié qu'ils avoient des ennemis en bas ; il me pria aussi d'avertir les Officiers que je trouverois sur ma route du sujet de mon voiage , afin qu'ils tinssent leurs gens en état d'agir au premier commandement ; je n'y manquai pas , & le bruit s'en étant répandu dans les postes du bord de la Mer , on prit les armes avec tant de bonne volonté, qu'avant que je fusse au haut du morne, il y avoit plus de quatre-cens hommes de l'autre côté de la Riviere qui attendoient avec impatience l'ordre de donner sur les ennemis.

Je trouvai le Lieutenant Général avec M. Auger qui regardoient le combat, la Riviere entre deux ; je fis ma commission , & M. Auger l'appuia de toutes

ses forces ; il vouloit aller se mettre à la tête des Troupes , pour enlever la batterie des ennemis , & les chasser du Bourg , pendant que la plus grande partie étoit occupée à une bonne lieüe plus haut. M. de Gabaret répondit d'abord qu'il étoit trop tard (quoiqu'il ne fut encore que midi) & qu'il seroit nuit avant que les Troupes fussent en état. Je lui répondis qu'elles l'étoient , & que sur ce que j'avois dit aux Officiers de la part de M. de la Malmaison , de faire tenir leurs gens prêts à exécuter ses ordres , s'il jugeoit à propos de profiter de l'occasion , ils n'attendoient que son commandement pour agir. Il se fâcha beaucoup , & repeta plus de dix fois que personne n'avoit droit de faire prendre les armes que lui , qu'il sçavoit son métier , & qu'il n'avoit pas besoin de conseil , ni d'avis. M. Auger lui dit qu'il s'agissoit du service du Roi , & de la conservation de l'Isle ; il le pria de remettre ses réflexions à une autre fois , & de trouver bon qu'il s'alla mettre à la tête des Troupes du bord de la Mer , ou de l'y accompagner , s'il vouloit commander en personne ; mais il n'y eut pas moyen de lui faire entendre raison là dessus ; il y eut entre eux

Faute de
Lieute-
nant Gé-
néral.

1703. de grosses paroles , & ils se separerent fort mécontents l'un de l'autre.

Je m'en retournai au Fort rendre compte à Mr. de la Malmaison de ce qui étoit arrivé pendant que Mr. de Gabaret envoya ordre à nos Troupes, qui avoient recommencé le combat, de se retirer dans les Retranchemens du passage de Madame.

Les Anglois voyant cette retraite hors de saison, crurent que c'étoit une feinte pour les attirer dans quelque embuscade, & cette prévention donna à nos gens le loisir de se retirer sans être poursuivis. A la fin les Anglois s'avancerent en gens qui se désoient de quelque surprise, & se posterent enfin sur la hauteur, à la gauche de la Riviere des Gallions, vis-à-vis de nôtre Retranchement qui étoit à la droite.

Miroir
concave
des An
glois.

Ils faisoient porter dans leur premier rang un miroir concave, qui paroissoit de quinze à seize poudces de diametre, attaché au bout d'un baton de 12. à 15. pieds de longueur. Je croi qu'ils se servoient de cet instrument pour découvrir les embuscades qu'on auroit pû leur dresser dans les cannes brûlées, & les ravinages qui étoient aux environs du lieu où l'on se battoit. Nous crûmes tous

que c'étoit une invention du Général 1703.
Codrington, ou de son Ministre, qui se
piquoient tous deux d'être de grands
Machinistes.

La situation de nôtre Retranchement
sur le panchant de la Costiere avoit
obligé de le faire à deux étages, ce qui
n'empêchoit pas qu'ils ne fussent com-
mandez par la hauteur opposée. J'avois
tracé, & fait commencer un troisiéme
étage, qui commandoit absolument cette
hauteur, comme je l'ai dit ci-devant ;
on y devoit même placer deux petites
pieces de canon ; mais on avoit depuis
changé la destination de ces deux pieces,
& on avoit negligé de faire le parapet.
Tout ce que purent faire nos gens, qui
étoient dans les deux Retranchemens,
pour se couvrir du feu des Anglois, fut
de s'asseoir sur la banquette de leurs pa-
rapets, parce que dans cette situation les
ennemis ne les pouvoient découvrir :
ceux qui étoient au plus bas étage tiroient
dès que les Anglois vouloient s'appro-
cher du bord de la Falaise, & firent
culbuter quelques-uns de ces curieux
de ce qui se passoit chez nous. M. Au-
ger m'avoit chargé de revenir le trouver
après que j'aurois rendu réponse à M. de
la Malmaison ; je retournai donc en di-

1703.

ligence, & bien m'en prit d'avoir un bon cheval; je le trouvai qui assembloit du monde; il s'en trouva 35. ou 40. qui avoient leurs chevaux, il me pria de les conduire au lieu où j'avois tracé le troisième Retranchement, le plus vîte qu'il se pourroit, pendant qu'il y alloit faire marcher des gens de pied. Nous y fûmes, nous laissâmes nos chevaux au commencement du bois, je leur montrai le poste, chacun se couvrit d'un arbre, & on commença à faire feu sur les Anglois, qui ne s'attendoient point du tout à cette nouvelle batterie, & qui ne voiant personne, étoient contraints de faire leurs décharges du côté qu'ils voioient partir le feu; insensiblement le nombre de ceux qui nous joignirent se trouva si grand, & leur feu si supérieur à celui des ennemis, qu'ils furent obligés de se jeter dans un petit vallon derrière cette hauteur, après avoir perdu beaucoup de monde.

Quelques-uns de nos jeunes gens sortirent alors du Retranchement d'en bas, sous prétexte d'aller prendre de l'eau à la Riviere, la passerent, monterent le morne, & firent feu sur les Anglois; ceux qui étoient plus âgés, & plus sages marcherent après eux, pour les

soutenir , & malgré le fleur de Bois-
Fermé tout son détachement le quitta ,
passa la Riviere , & alla attaquer les
ennemis. Les Troupes qui se trouve-
rent sur la hauteur de la Falaise , où
devoit être le troisiéme Retranchement,
voiant leurs compatriotes passez , quitte-
rent tout d'un coup M. Auger , & alle-
rent joindre les autres , & tous ensen-
ble pousserent les ennemis au de-là de
la Savanne de l'Esperance. J'étois au-
près de Mr. Auger à regarder ce jeu ,
il faisoit semblant d'être fort en colere
de ce qu'on desobeissoit ainsi au Lieu-
tenant Général ; mais il étoit facile de
s'appercevoir qu'il en avoit une joie ex-
trême ; il envoya seulement un Aide de
Camp leur dire de sa part de ne pas
s'engager davantage , & de se maintenir
dans le poste de l'Esperance , où je les
allai joindre du consentement du Gou-
verneur , qui me dit qu'il auroit soin
qu'on nous envoya des vivres & des mu-
nitions. Il étoit presque nuit quand
j'arrivai , & c'est ce qui avoit précipité
la retraite des Anglois , qui se voiant
à plus d'une lieüe de leur camp, dans un
païs coupé qu'ils ne connoissoient pas ,
avoient peur de tomber dans quelques
grosses embuscades , & d'être entiere-

1703. ment défaits, comme il seroit arrivé, si nous avions été bien conduits. Je felicitai nos gens sur leur valeur ; il vint des vivres, nous mangeâmes, & passâmes la nuit le plus agréablement du monde.

Morts &
bleffez
des deux
partis.

Nous allâmes dès qu'il fût jour sur les lieux où l'on s'étoit battu, nous comptâmes cent quatre-vingt treize morts ; un peu après nos Negres en trouverent encore six dans une case avec deux bleffez qui expiroient ; on en trouva encore une trentaine dans les cannes, & plusieurs bleffez qui s'étoient jettez dans une petite Ravine, en attendant le secours de leurs gens ; de sorte que cette journée coûta plus de trois cens hommes aux Anglois, sans compter les bleffez qu'ils remportèrent avec eux.

Nous n'eûmes cependant que cinq morts, & quinze bleffez ; le pauvre Sanfon Maître de la barque, qui m'avoit rapporté de Saint Domingue, reçut un coup de fusil au travers du corps, qui ne lui toucha ni les os, ni les parties nobles ; mais pendant qu'on le pansoit dans une baraque du Retranchement, il eut un autre coup, qui lui perça la cuisse. Il deserta onze Soldats Irlandois du Regiment qui étoit en garnison à
Saint

Saint Christophle ; ils dirent tous qu'on n'avoit laissé que 25. Soldats avec un Sergent dans le Fort de la grande rade de cette Isle, & cinq ou six Habitans dans celui de la Souphririére ; de sorte que si on avoit envoié cinq ou six cens hommes à Saint Christophle, on auroit pris les deux Forts avant que les Anglois qui nous assiégoient en eussent eu la nouvelle. M. Auger en écrivit fort pressamment à M. de Machaut : c'étoit une belle occasion à ce nouveau Gouverneur Général de signaler son arrivée ; il avoit deux vaisseaux de guerre, six ou sept autres vaisseaux marchands, dont le moindre avoit 24. canons, & de bonnes barques Corsaires ; il pouvoit tirer mille hommes de la Martinique, & faire cette expedition en 24. heures, étant une fois arrivé à Saint Christophle ; il eut ses raisons pour ne le pas faire, dans lesquelles je ne dois pas entrer.

Il ne se passa rien de considerable depuis ce jour-là jusqu'au Mercredi 10. Avril, parce qu'il n'y eut plus que la Compagnie des Negres qui sortit pour inquiéter les ennemis ; celle des Enfans perdus avoit été donnée après la mort du sieur le Fèvre au sieur Jolly son Lieutenant ; c'étoit un jeune homme nou-

1703.

vement venu de France , qui se faisoit tout blanc de son épée. Nos Creolles qui étoient moins bien partagez que lui du côté de la langue , mais qui prétendoient l'être mieux du côté de la valeur , ne voulurent plus servir sous lui , & rentrèrent presque tous dans les compagnies de leurs quartiers ; de sorte que le Capitaine Jolly eut bien de la peine à ramasser 35. ou 40. hommes , pour former sa Compagnie , & pour surcroît de malheur les Negres ne voulurent pas lui obéir , & on ne jugea pas à propos de les y contraindre.

Les Anglois profiterent mieux que nous du tems , & à force de tirer , ils nous briserent encore deux pieces dans le Cavalier , nous tuerent trois hommes , & en blessèrent cinq ou six ; ils abbatirent deux Merlons , presque au ras de la Genoüillere , & endommagerent beaucoup le troisiéme. Ce mauvais succès fit taire nôtre canon du Cavalier ; il n'y en avoit plus qu'une piece qui battoit sur le Bourg , qui pouvoit servir si les ennemis en fussent venus à un assaut Général ; & les deux pieces qui battoient dans la campagne qui nous étoient inutiles. Une des trois pieces qui étoient sur la terrasse , appartenant le Donjon creva

sans blesser personne , quoiqu'il y eut dix ou douze personnes aux environs. Les Anglois battirent donc le Cavalier tout à leur aise , n'étant plus incommodés que de nôtre mousqueterie , qui faisoit sans cesse un très-grand feu sur eux ; mais avec toutes leurs canonades ils ne pouvoient faire autre chose , que de ruiner le reste du troisiéme Merlon jusqu'à la Genouillere ; car leur batterie ne pouvoit pas découvrir plus bas à moins qu'ils ne l'avançassent jusques sur le bord du fossé , ce qu'ils ne pouvoient faire sans ouvrir une Tranchée , & cela leur étoit presque impossible ; parce que tout le terrain aux environs du Fort est une espece de roc ou de tuf très-dur , sur lequel il n'y a pas un pied de terre dans le meilleur endroit ; & ils manquoient absolument de tout ce qui étoit nécessaire pour se couvrir en approchant jusques-là.

Ils firent une batterie de deux pieces sur une des Plate-formes devant la maison des Jesuites , pour ruiner le Donjon , entreprise fort inutile , & qui ne les conduisoit à rien , puisque la ruine entiere du Donjon , quand ils en seroient venus à bout , ne leur auroit pas fait une ouverture d'un poince de large , pour

1703.

entrer dans le Fort, parce qu'il y avoit devant le Donjon une courtine avec deux angles saillans, & une demie lune qui couvroit la courtine. Nous jugeâmes qu'ils ne vouloient faire autre chose, que ruiner cet édifice, en achevant de consumer le reste de leurs munitions; après quoi ils prendroient le parti, ou de donner un assaut Général, ou de se retirer. Ce dernier parti étoit le plus facile à exécuter; car pour le premier il n'étoit pas praticable, puisque de leur batterie, qui étoit le lieu le plus proche où ils pouvoient s'assembler jusqu'au bord du fossé, il y avoit au moins quatre-cens cinquante pas qu'il falloit faire tout à découvert devant des gens couverts d'un bon fossé, & d'un parapet, dont leur canon n'avoit pas enlevé une seule pierre, qui pouvoient être soutenus de toutes nos Troupes, & rafraîchis à tous momens avec d'autant plus de facilité qu'outre la porte ordinaire, nous avions une ouverture à côté du Donjon, & le chemin qui descendoit à la rivière.

Malgré toutes ces considérations M. de Gabaret resolut de faire sauter le Donjon, & d'abandonner le Fort, fondé sur ce que les ennemis pourroient l'em-

porter par assaut , & tailler en pieces toutes les Troupes qui étoient dedans ; il dit son dessein à M. Auger , qui s'y opposa de toutes ses forces , & qui le voyant déterminé à cela, me le dit , & me pria d'en aller donner avis à M. de la Malmaison , afin qu'il vint trouver le Lieutenant Général , & qu'il tachât de lui faire changer de dessein ; j'y allai aussi-tôt , & j'eus beaucoup de peine à lui persuader que je parlois sérieusement. Il me crut à la fin , & sortit aussi-tôt , & s'en alla trouver M. de Gabaret , il lui dit qu'il venoit s'éclaircir d'un bruit qui s'étoit répandu , qu'il vouloit abandonner le Fort ; M. de Gabaret lui répondit que cela étoit vrai , & qu'il lui en enverroient l'ordre dès le soir même. M. de la Malmaison lui dit qu'avant d'en sortir il feroit ses protestations , & que tous ceux qui étoient avec lui en feroient de même , & qu'ensuite on verroit qui auroit tort. Monsieur de Gabaret se fâcha beaucoup , il se plaignit qu'il ne trouvoit par tout que de la désobéissance , & menaça de reprendre les Troupes qu'il avoit amené , & de s'en retourner à la Martinique : on lui répondit qu'il étoit le maître , & qu'il n'avoit que faire d'amener tant de mor-

Projet
d'aban-
donner
le fort.

1703.

de pour abandonner une place qui étoit encore en son entier, & qu'on défendrait fort bien sans lui. On peut croire que cette scene ne se passa pas sans qu'il y eut des paroles dures, & même des menaces de part & d'autre; à la fin M. de la Malmaison s'en retourna au Fort.

Sur les sept heures du soir le Major vint lui dire de faire sortir les Troupes, à la reserve des deux compagnies de Maisongelle, & de du Chatel, & d'évacuer entierement le Fort au premier mouvement que les Anglois feroient pour venir à l'assaut.

M. de la Malmaison qui ne cherchoit qu'à gagner du tems, entretint fort long-tems le Major, & à la fin il lui demanda où étoit cet ordre? Le Major lui répondit qu'il venoit de le lui dire: cela ne suffit pas, repliqua le Lieutenant de Roi, dans une affaire de cette consequence, où je puis être recherché pour avoir abandonné cette place sans raison, sans necessité, & contre tout ce que l'honneur, la fidelité & le bon sens peuvent dicter; il faut un ordre par écrit des mieux specifiez, & qui ne soit point conditionnel: vous pouvez mourir, & n'être plus en état de dire ce que vous

me dite à present de la part du Lieutenant Général. Le Major s'en retourna, & revint deux heures après avec l'ordre par écrit. On fit sortir les deux Compagnies de la Marine de la Martinique, mais les habitans dirent qu'il étoit trop tard, & qu'ils vouloient tenir compagnie au Lieutenant de Roi.

Cette affaire causa un grand remuement dans nôtre camp. Les habitans s'assemblerent, & allerent trouver le Gouverneur; il fit ce qu'il pût pour les appaiser, en leur disant les raisons qu'avoit M. de Gabaret, dont la plus apparente étoit la conservation des habitans, & des Troupes qu'il ne vouloit pas exposer à être massacrez, s'ils étoient emportez d'assaut: on lui répondit que le Fort étoit au même état, à peu de chose près, qu'il étoit lorsque les Anglois étoient venus; que s'ils avoient crû le pouvoir prendre d'assaut, ils auroient risqué de le faire dès le premier jour, sans se faire tuer sept à huit cens hommes, depuis qu'ils étoient à terre; que ne l'ayant pas fait, c'étoit une marque qu'ils ne le croïoient pas faisable; qu'ils n'étoient ni plus durs, ni plus braves que les François, & qu'on avoit vû dans les actions qui s'étoient passées,

1703.

qu'ils n'étoient pas plus pressés de mourir que les autres. On le pria ensuite de considérer que si on abandonnoit le Fort, on ôteroit le courage aux habitans, que les Anglois pourroient s'y maintenir, nous suivre pied à pied, se rendre maître du réduit, & obliger la colonie de se retirer dans les bois, ou à traiter avec eux; & comme le bruit s'étoit répandu que c'étoit les Troupes de la Marine qui ne se trouvoient pas assez en seureté dans le Fort, qui avoient inspiré ce dessein à M. de Gabaret, les Habitans offrirent d'y entrer en leur place, & de le défendre jusqu'à la dernière extrémité. M. Auger qui étoit convaincu autant qu'eux de la vérité de ce qu'ils lui disoient, leur dit d'aller trouver le Lieutenant Général, mais que pour lui il ne vouloit point se mêler de cette affaire.

Le Mercredi onze j'allai au point du jour trouver M. Auger: je lui dis que les Habitans prenoient les armes, & s'attroupoient, & qu'il étoit à craindre qu'ils ne se portassent à quelque violence, si M. de Gabaret persistoit à vouloir abandonner le Fort: il me dit que si je voulois lui aller parler, je lui ferois plaisir; j'y allai aussi-tôt, accompa-

gné de plusieurs Officiers de Milice qui me prièrent de porter la parole. Il reçût d'abord fort mal ce que je lui dis, mais je lui représentai si vivement le désordre qui alloit arriver, si on ne contentoit les Habitans, qu'il consentit enfin à garder le Fort; mais il faut, dit-il, que les Habitans en partagent le peril avec les Troupes du Roi: On lui répondit que les Habitans fouhaitoient l'avoir tout entier, & on le pressa si vivement, que je croi qu'il y auroit consenti, si le Major ne lui eut représenté que ce seroit un affront pour les Troupes du Roi, si on les retiroit du Fort. Hé bien! ajoûta-t-il, il faut les y faire retourner avec autant de Milices. L'ordre en fut expédié, je vins en apporter la nouvelle au Gouverneur, & de-là la porter au Fort.

Comme j'étois à cheval, & que mon Negre ne m'avoit pû suivre, j'attachai mon cheval à une palissade du Fort; mais un boulet de canon ayant donné dans la charpente du Donjon, & fait tomber quelques essentes, il eut peur, rompit sa bride, & prit le chemin du Bourg; je courus après lui, sans penser au danger auquel je m'exposois; un second coup de canon le fit arrêter, &

1703. me donna le loisir de le reprendre , & de m'en retourner au Fort , où je trouvai mon Negre à qui je le donnai.

Les trou-
pes sor-
ties du
fort, y
rentrent

Ce contre-tems retarda un peu la joie qu'eut le Lieutenant de Roi , quand je lui appris que les Troupes alloient rentrer. Il me demanda comment la chose s'étoit passée , je la lui contai , & il me dit , soiez seur qu'avant qu'il soit quatre jours , nous serons dans la même peine , & que par pique contre M. Auger , & contre moi , M. de Gabaret fera sauter le Donjon , & abandonnera le Fort. Le Major étant arrivé là-dessus , pour lui dire que les Troupes montoient , M. de la Malmaison voulut faire croire aux ennemis , que c'étoit une augmentation de Troupes que l'on mettoit dans le Fort , & pour cet effet il fit abaisser le pont-Levis , & les fit entrer par la grande porte , tambour battant , & les Milices avec leurs Drapeaux déploiez. Outre les deux Compagnies de la Marine , on fit entrer celles de Celleron , de Heurtaut & de Lostau , qui faisoient encore 286. hommes , y en ayant eu quelques-uns de tuez , & de blessez , & d'autres qui étoient malades.

Je retournai chez le Gouverneur , que je trouvai accompagné de tous nos Offi-

ciers de milice qui étoient dans la joie de ce que les Troupes étoient rentrées dans le Fort ; il leur dit qu'il souhaitoit que leur joie fut de longue durée. Je lui dis que M. de la Malmaison ne le croïoit pas ; ni moi aussi , me dit-il , & j'en sçai la raison.

Nous nous mêmes à table après cela , & à peine y étions-nous qu'on vint lui dire , que son Neveu le sieur Domonville venoit d'être tué d'un coup de canon : M. Auger dit aussi-tôt , Dieu lui fasse misericorde , c'est le sort de ceux qui vont à la guerre ; je suis fâché de sa mort , mais il est mort en servant son Prince. Nous nous levâmes , pour aller voir comment il étoit. Un Negre vint dans ce moment qui nous dit avec simplicité qu'il n'étoit pas mort , parce qu'il avoit eu le boulet dans le ventre ; je n'aurois pû m'empêcher de rire de cette naïveté dans une autre circonstance ; cependant il avoit raison , car si le boulet lui avoit donné dans la tête , il l'auroit tué. Nous le trouvâmes assis sur le bord du chemin qui ne pouvoit encore parler , & qui respiroit avec peine ; le boulet étoit à quelques pas de-là , il étoit de 13. livres , après avoir touché le Donjon , & être sauté par-dessus la Riviere dans

1703.

nôtre camp, il avoit roulé, & fait quantité de bonds, dont le dernier s'étoit terminé dans le bas-ventre de M. Domonville, qui cependant en fut quitte pour une grosse contusion. Une pauvre Negresse qui faisoit la cuisine à deux cens pas delà, ne fut pas si heureuse; un boulet donna sur une pierre, dont les éclats la tuerent; & j'avois pensé avoiz le même sort le mardi de Pâques; un boulet qui avoit touché dans le Fort, vint donner tout auprès de moi, pendant que j'écoutois la confession d'un homme qui étoit à mes pieds; je fus tout couvert de terre, & mon penitent eut les jambes & les cuisses toutes meurtries par les éclats des pierres que le boulet fit sauter.

Erreur
touchant les
balles de
Mouf-
quet.

Nous fûmes dans une erreur assez particulière les quatre ou cinq premiers jours que les Anglois commencerent à tirer sur le Fort. La plupart de leurs balles de mousquet passaient par-dessus, & tomboient dans nôtre camp. Tout le monde sçait le sifflement que fait une balle, quand elle passe à peu de distance; mais tout le monde ne sçait pas que nous avons de grosses mouches aux Isles qui font à peu-près le même effet; il est vrai qu'on ne les entend jamais la

1703
nuit, ni dans toutes les saisons de l'année. Nôtre surprise étoit que ces prétendues mouches se faisoient entendre pendant la nuit, & dans une saison où elles n'ont point accoutumé de paroître; nous reconnûmes enfin nôtre erreur, & nous vîmes que ces prétendues mouches étoient de belles balles de mousquet. Le premier qui en fit l'expérience, fut un Negre qui en eut le bras percé; il est vrai que la balle demeura dans les chairs, parce qu'elle avoit perdu presque toute sa force.

Le Jeudi 12. Avril M. de Gabaret fit dire à tous les Officiers de milice, aux Conseillers, & aux Superieurs des Communautés Religieuses, de se trouver à la fucrerie des Freres de la Charité, où il avoit quelque chose de conséquence à leur proposer.

J'étois au Fort quand on apporta cet avis aux Officiers de milice qui y étoient; nous vîmes bien d'abord de quoi il s'agissoit. M. de la Malmaison trouva fort mauvais de n'être point appelé, & il avoit raison, il me pria de me trouver à cette assemblée. J'eus de la peine à m'y résoudre, parce que je n'y étois pas appelé; cependant je résolus d'y aller de la part du Lieutenant de Roi,

1703. parce qu'ayant visité ce même jour la Breche & le Fossé, & pris les mesures necessaires, pour vuider pendant la nuit, les Decombres de la Breche, & faire une retirade en dedans du Cavalier, je pourrois persuader qu'il n'y avoit rien à craindre des Anglois, quand il leur prendroit envie de donner un assaut.

Il y avoit eu la nuit précédente un mouvement parmi eux, qui avoit fait croire qu'ils en vouloient venir à un assaut, & qu'ils vouloient se servir de la nuit, pour s'approcher du Fossé avec moins de risques; mais soit qu'ils eussent veritablement formé ce dessein, soit qu'ils eussent reconnu que l'entreprise, qui étoit presque impossible pendant le jour, étoit encore plus perilleuse la nuit; ils s'étoient retirez sans bruit, dès qu'ils eurent senti le feu de nos gens qui borderent d'abord tous les parapets du Fort. L'on scût le matin par des Deserteurs, que le Général Codrington faisoit tous ses efforts pour engager les Colonels à tenter un assaut, mais que ceux-ci le refusoient absolument, & ne vouloient point exposer leurs gens à la boucherie.

Je me trouvai l'après-midi à cette

assemblée que l'on honora du nom de 1793.
conseil de guerre; M. de Gabaret parut
fâché de m'y voir, & me dit qu'on ne
m'y avoit pas appelé : je lui répondis
que mon emploi, & les services que
je rendois au public, m'avoient toujourns
donné entrée, & voix délibérative
dans les assemblées; mais que si ma pré-
sence lui faisoit de la peine, je me reti-
rerois aussi-tôt, que j'avois pourtant des
choses de conséquence à lui dire, & à
toute l'assemblée. Ce peu de paroles
augmenta encore ce que ma présence
avoit commencé, c'est-à-dire, sa colere,
& son embarras; il commença à se plain-
dre qu'il trouvoit par tous des difficul-
tez, qu'on vouloit pénétrer les pensées,
& ses desseins; qu'après s'être exposé,
comme il avoit fait, pour apporter du
secours à l'Isle, on le contredisoit en
tout, qu'il sçavoit la guerre, que c'étoit
à lui à commander, & à répondre de
ses ordres. Après bien des repetitions,
voiant que personne ne lui disoit mot,
il me demanda, si j'avois quelque chose
à dire : je lui dis, qu'oui, & après
l'avoir salué & toute l'assemblée, je m'as-
sis, & je dis que j'avois visité le matin
de ce même jour la Breche du Cavalier,
& tous les Fossez, depuis le Cavalier

1703.

jusqu'à la demie-Lune , que les Merlons du Cavalier n'étoient rasez que jusqu'à six poüces au dessus de la Genouilliere, & que les Decombres , qui étoient tombées dans le Fossé , ne l'avoient pas rempli à la hauteur de trois pieds , de maniere qu'il y avoit encore près de neuf pieds de profondeur vis-à-vis de la Breche, que tout le reste étoit net , que les parapets n'étoient nullement endommagez , non plus que le Retranchement de la citerne découverte ; que vingt hommes pouvoient vuidier en six heures de tems les Decombres de la Breche, rien n'étant si aisé , comme le Major , & les Officiers de milice , qui étoient dans l'assemblée, & qui s'étoient trouvez le matin avec moi dans la visite que nous en avions fait , pouvoient le témoigner ; qu'il restoit encore trois canons dans le Cavalier, qu'on pouvoit braquer dans la Breche, les sacs à terre, les paniers, & les futailles étant toutes prêtes , & le Fort étant fourni d'un bon nombre de balles de cotton , pour faire dans un moment des épaulemens , & des tranchées où il en seroit besoin. Je fis voir fort sensiblement la facilité de défendre la Forteresse ; & que quand même le Cavalier seroit emporté , nous

avons le Retranchement de la citerne 1703.
pour nous retirer , & pour nous y défendre , si on le jugeoit à propos , ou pour passer de l'autre côté de la Riviere des Gallions , sans crainte d'être coupez , ni inquiétez dans nôtre retraite.

On peut croire que je ne manquai pas d'être interrompu bien des fois , & qu'on me fit bien des objections & des questions , le plus souvent inutiles , & hors de propos , & toujours pleines d'aigreur & d'envie de me voir bien-tôt finir. Je feignois de ne m'en pas appercevoir , mais M. Auger , auprès duquel j'étois , m'ayant dit tout bas de ne pas pousser les choses plus loin , parce que mon discours excitoit des murmures dans l'assemblée contre le Lieutenant Général ; je dis à M. de Gabaret que M. de la Malmaison m'avoit chargé de lui dire , & à toute l'assemblée , que si on prenoit résolution d'abandonner le Fort , il protestoit contre cette résolution , lui & généralement tous ceux qui étoient avec lui , comme ils l'avoient déjà dit au Major , & comme les Officiers de milice , présens dans l'assemblée , s'étoient chargés de le déclarer , attendu qu'il n'y avoit rien à craindre du côté des Anglois , vû le bon état où étoit la Forte-

1703. reffe, & que je le suppliois, & toute l'assemblée de se bien souvenir de ce que j'avois eu l'honneur de leur dire. Je ne rapporte ici que la substance de mon discours, il seroit inutile de le mettre ici tout entier; je le finis avec une profonde révérence au Lieutenant Général, & à l'assemblée, & je me retirai.

Ma sortie fit plaisir à M. de Gabaret, il commença aussi-tôt à haranguer l'assemblée; & après quelques coups de langue contre ceux qui vouloient que l'on conserva le Fort, qu'il eut cependant la discretion de ne point nommer, il fit la peinture de l'assaut que les Anglois devoient donner au Fort d'une manière si particuliere, que je ne l'aurois jamais voulu croire, si tous ceux qui étoient presens ne m'en eussent assuré. Il dit d'abord que c'étoit une erreur de croire qu'il falloit des boyaux, ou des Tranchees, pour s'approcher d'un ouvrage qu'on veut insulter, quand on n'en est éloigné que de cinq ou six cens pas; qu'il sçavoit la guerre, & que les ennemis qui la sçavoient aussi, s'épargneroient cette peine très-assurément; qu'ils disposeroient leurs gens par files, dont le front égaleroit la longueur de l'ouvrage, sur lequel ils auroient dessein,

Marat-
gue du
Lieute-
nant Gé-
néral

que les premiers porteroient des facines, ceux qui les suivroient des planches larges & assez longues, pour poser sur les bords de l'escarpe & de la contre-escarpe du fossé; qu'après eux viendroient ceux qui porteroient les échelles, & ensuite les gens armez; que les premiers arrivant au Fossé le combleroit de fascines, les seconds y mettroient leurs planches, les autres planteroient leurs échelles, monteroient à l'assaut, passeroient la garnison au fil de l'épée, & se rendroient maîtres du Fort, & ensuite de toute l'Isle. D'où il concluoit que pour éviter ce malheur, il valoit mieux abandonner la place, & se retirer à couvert de la Riviere des Gallions, où les ennemis n'oseroient jamais se présenter; il ajouta qu'il connoissoit le génie de la nation Angloise, & en particulier celui de leur Général, qui ne cherchoit qu'à faire voir, & à dire dans le monde qu'il avoit emporté une place, où son Pere avoit échoué; qu'il falloit contenter sa vanité sans s'exposer à y être forcé d'une manière qui lui seroit plus honorable, & en même tems fatale à quantité d'honnêtes gens qui periroient, si on s'obstinoit de défendre la Forteresse.

Peinture
d'un Assaut
selon M.
de Gabaret.

1703.

Un certain personnage qui étoit venu avec lui de la Martinique, le seconda merveilleusement bien dans ce dessein Heroïque, quoiqu'il ne harangua pas ; on dit qu'il fit plus que s'il avoit harangué ; il parla presque à tous les Officiers de plume & d'épée qui étoient présens : les louanges du Lieutenant Général, son habileté dans la conduite des plus grandes affaires, & la confiance qu'on devoit avoir dans un homme consommé dans le métier de la Guerre, & zélé jusqu'à l'excez pour le bien du public, étoient toujours à la tête des petits discours, dont il fatiguoit ceux qui ne pouvoient pas s'empêcher de l'entendre ; que sçavez-vous, disoit-il à quelques-uns, c'est peut-être une ruse de guerre, il l'a communiqué à peu de gens. Si j'osois parler, vous conviendriez avec moi que la proposition que fait M. le Lieutenant Général est pleine de bon sens, & marque sa grande expérience, & son profond sçavoir dans l'art militaire, & que si on perd cette occasion, on ne la retrouvera peut-être jamais.

Malgré tout cela les Officiers de milice se tenoient roides, vouloient conserver la Forteresse, & courir les ris-

ques de cet assaut ; & tout ce qu'on pût obtenir de quelques-uns fut de s'en rapporter avec le Gouverneur à la prudence du Lieutenant Général. Il est certain que M. Auger fit une très-grande faute en cette occasion , & que s'il avoit voulu tenir ferme avec les honnêtes gens qui faisoient le plus grand nombre , on n'auroit pas commis cette lâcheté qui mit l'Isle à deux doigts de sa perte ; mais il étoit nommé Gouverneur de Saint Domingue , & sembloit ne plus se soucier de la conservation de la Guadeloupe , ni des mauvaises manœuvres du Lieutenant Général ; de sorte qu'il fut déterminé qu'on abandonneroit le Fort. Les Anglois en furent avertis dès la nuit même par deux Soldats de la Compagnie de du Chatel qui désertèrent ; mais soit qu'ils ne crussent pas la chose vrai-semblable , soit qu'ils s'imaginassent qu'il y eut de l'artifice dans le peu de secret qu'on avoit gardé dans cette délibération , ils se tinrent dans leurs postes , & se contenterent d'user leur poudre & leurs balles sur le Donjon , & sur le Cavalier , auquel ils ne pouvoient plus faire de mal.

Le Vendredi 13. Avril on envoya le Major porter au Lieutenant de Roi le

1703. résultat du Conseil de Guerre, & donner ordre au Sieur Binois d'attacher les mèches aux mines, pour faire sauter le Donjon, & la petite face du Cavalier; quand je dis les mines, il est bon d'expliquer ce que c'est; & pour cela il faut se souvenir de ce que j'ai dit dans un autre endroit, en faisant la description du Fort, qu'il y avoit deux souterrains qui servoient de cachots, pour renfermer les criminels; c'étoit dans ces deux souterrains qu'on avoit mis les poudres, de sorte que toute la préparation de ces mines consistoit à répandre quelques barils de poudre, & à y joindre une saucisse, pour y mettre le feu; on prétendoit les faire sauter tous deux en même tems; on m'en parla, & je dis que la chose manqueroit, si on ne servoit pas de la même saucisse. La suite a justifié mon sentiment, puisqu'on a trouvé toute la poudre d'un des souterrains après la retraite des Anglois.

M. de la Malmaison sortit encore du Fort, & alla trouver le Lieutenant Général, & fit tous ses efforts pour empêcher l'effet de la résolution qui avoit été prise le jour précédent, & voyant qu'il ne pouvoit rien gagner, il s'en retourna, & fit signer une protestation

Protestation du Lieutenant de Roicon. tre le Lieutenant Général.

à tous les Officiers qui étoient dans le Fort, & l'envoia au Lieutenant Général. J'allai dîner chez lui; pendant que nous étions à table on nous vint avvertir que deux vaisseaux de guerre avoient levé l'ancre, & s'avançoient du côté de la Riviere des Gallions; un moment après les batteries des ennemis qui n'avoient point tiré depuis près de trois heures, commencerent à faire un feu extraordinaire; nous vîmes aussi que les deux vaisseaux canonoient vivement les Retranchemens de la Riviere des Gallions, & du bord de la mer; cela nous fit juger que les Anglois avoient envie de risquer un assaut. On fit prendre les armes, M. de la Malmaison fit distribuer de l'eau de vie, & ordonna aux Soldats de se tenir assis sur les banquettes, sans se montrer, pour persuader aux ennemis que la plûpart des Troupes étoient sorties; cependant ils ne voulurent pas mordre à cet appas, ils se contenterent de consommer bien de la poudre & des boulets, sans tuer, ni blesser personne, ni dans le Fort, ni dans les Retranchemens. Les deux vaisseaux s'en retournerent à leurs postes vers le soir, & leurs batteries cessèrent de tirer.

1703.

Les
Anglois
canon-
nent les
Retran-
chemens
de la ri-
viere des
Gallions

1703.

Dès que la nuit fut venue on fit sortir du Fort les quatre Compagnies de la Marine ; il y eut encore trois Soldats de celle de du Chatel qui desertèrent dans ce tems-là, & qui assurerent les ennemis que nos Troupes se retiroient. M. de la Malmaison demeura dans le Fort avec les quatre Compagnies de milice.

Le Samedi 14. Avril, deux heures avant le jour, les Sentinelles qui étoient au Cavalier, s'apperçurent que quelque chose s'approchoit en rampant contre terre ; ils tirèrent, & le parapet aiant été bordé dans le moment, on fit feu. On reconnut, quand le jour parut, deux hommes morts à vingt pas du Fossé ; quelques Negres furent les dépouiller. On mit ensuite le feu aux meches, on abandonna le Fort, & on se retira dans les Retranchemens de l'autre côté de la Riviere des Gallions.

Le fort
est abandonné.



CHAPITRE VII.

Les Anglois entrent dans le Fort ; ils sont battus à la Riviere des Gallions ; leur entreprise sur les trois Rivières.

NOtre Fort se trouva ainsi neutre , nous l'avions abandonné , & les Anglois n'osoient s'en approcher jusqu'à ce que les mines eussent fait leur effet. Leur retardement intriguoit beaucoup nôtre Lieutenant Général, il y envoya le Sieur Binois avec le nommé Guillet orfèvre, qui étoit nôtre Artificier , & quelques aventuriers , à qui il promit de grosses recompenses , pour les engager à aller mettre le feu aux mèches , en cas qu'il fût éteint. Ils y furent assez à tems pour en sortir la vie sauve , & se mettre à couvert derriere un pan de muraille qui couvroit le souterrain qui ne prit point feu , heureusement pour eux , car ils auroient été ensevelis sous les ruines. Celui qui sauta ne laissa pas de leur faire tomber des pierres , dont quelques-uns furent blesez , & meriterent que tous eussent ce qu'on leur avoit promis. La mine du Cavalier joüa

Une partie du Donjon sauta en l'air.

1703.

quelque tems après , mais sans effet ; il étoit huit heures du matin quand cela arriva.

Les
Anglois
entrent
dans le
fort.

Les Anglois entrèrent dans le Fort par le Cavalier sur les dix heures , & travaillèrent d'abord à se couvrir du côté de la Riviere des Gallions ; le Général Codrington y vint sur le midi , accompagné de quantité d'Officiers. Un Deserteur qui descendit le soir par le petit chemin de la Riviere , nous assura que tous leurs Officiers avoient été dans la dernière surprise , de voir que nous eussions abandonné le Fort en l'état qu'il étoit , & que sans les deux Deserteurs du Jeudi , ils auroient levé le Siège ; que le rapport de ces deux hommes avoit été cause de la canonade du jour précédent , pour voir quel mouvement nous ferions , & que sans les trois autres qui étoient venus le soir , on avoit résolu d'ôter le canon des batteries , & de se retirer , parce que les Capitaines avoient perdu quantité de Soldats , & que l'Amiral vouloit conserver le reste de ses Matelots , parmi lesquels la dissenterie , & le mal de Siam faisoient de grands ravages.

Dès que les Anglois furent maîtres du Fort , ils firent passer un gros corps de

Troupes sous la Falaise, le long du bord de la mer, pour nous chasser des Retranchemens que nous y avions ; mais on en avoit déjà retiré nos gens ; il n'y étoit resté que le sieur de Saint Amour avec sa Compagnie qui avoit été grossie par un nombre de Volontaires , qui s'étoient détachés de leurs corps , pour se joindre à lui ; il partagea sa Troupe en deux , après avoir donné ordre à son Lieutenant de plier après un peu de résistance , afin d'engager les ennemis à le suivre dans le Morne ; & quand ils y furent , il tomba sur eux d'une manière si brusque & si vive , qu'il les renversa, les reconduisit jusqu'au bord de la mer , leur tua plus de quarante hommes , en blessa un grand nombre, & fit trois prisonniers , entre lesquels étoit un Officier, qui aiant été conduit au Lieutenant Général , & interrogé de ce qu'on disoit dans leur Camp , il répondit sans hésiter : on dit que les François sont des braves gens , & qui se battent bien , & que leur Général les trahit , en abandonnant ainsi leur Forteresse. Le sieur de Saint Amour demeura jusqu'au soir dans les Retranchemens du bord de la Mer , & revint avec sa Troupe chargez des armes qu'ils avoient

1703.

On bat
les An-
glois au
bord de
la Mer.

1703. ôté à ceux qu'ils avoient défaits.

Après que j'eus vû entrer le Général Anglois dans nôtre Fort, je voulus prendre congé du Gouverneur, pour aller me reposer à la Cabesterre; il m'arrêta, en me disant, que je lui avois promis de ne le point quitter, que nous aurions peut-être plus de bonheur dans la suite, & qu'il falloit que la fin couronnât l'œuvre. Quoique je ne fusse pas content de la foiblesse qu'il avoit fait paroître, en donnant trop facilement dans les idées de M. de Gabaret, je lui promis de demeurer, & de servir à l'ordinaire.

Nous nous retirâmes d'abord dans un Retranchement qui étoit à la tête de la Savanne de Milet, à huit cens pas ou environ du bord de la mer. M. Auger me dit qu'il ne croioit pas que le Lieutenant Général abandonnât ce poste qui étoit avantageux, & aisé à défendre. Je le sçavois bien; mais comme nos parapets étoient assez minces, je lui dis qu'il falloit les épaisir, & travailler à faire des Gabions, pour élever une Batterie, afin de balaier l'autre côté de la Riviere, & le dedans du Fort que l'on voioit de revers. Les Anglois s'en étant apperçus, firent un grand feu de mouf-

queterie sur nous , & nous sur eux , avec cet avantage que nous étions déjà à couvert ; nous leur tuâmes du monde , & nous en perdîmes aussi de nôtre côté. Nous eûmes trois hommes tuez , & huit bleffez. Malgré cela nôtre ouvrage s'avançoit à vûe d'œil , j'avois déjà posé six Gabions , & nôtre épaulement avoit six pieds de hauteur , & auroit environné tout le côté de cette Savanne sur le bord de la Riviere des Gallions , & selon les apparences , il auroit été achevé pendant la nuit , tant nos gens travailloient avec ardeur , lorsque le Lieutenant Général envoya dire au Gouverneur qu'il ne jugeoit pas à propos de conserver ce poste , & qu'il falloit se retirer plus loin. Ce nouvel ordre pensa desesperer M. Auger ; il avoit caché son chagrin dans les occasions précédentes , il n'en fut pas le maître dans celle-ci. Les Officiers de milice entreurent vivement dans ses sentimens , & je vis le moment qu'il y alloit arriver quelque chose de fâcheux , lorsqu'après s'être retiré à l'écart , & s'être promené tout seul pendant quelque tems , il dit aux Officiers qu'il falloit obéir , mais qu'il ne répondoit plus de rien , & que les ennemis étoient maîtres de l'Isle

On abandonne encore un autre poste très-avantageux.

1703.

s'ils se sçavoient servir de l'avantage qu'on leur fournissoit ; il fit cesser le travail de la batterie, de l'épaulement, & des baraques que nos gens commençoient à faire dans cette Savanne ; il me pria d'aller faire cesser le travail que l'on avoit commencé à six cens pas plus haut, auprès de la sucrerie des Religieux de la Charité, parce que le Lieutenant Général ne voulant pas conserver le poste de Milet, il n'y avoit pas d'apparence qu'il voulut garder ce dernier. Il est cependant très-vrai que ces deux postes retranchez comme ils l'alloient être, pouvoient reparer la perte du Fort ; il n'y avoit au premier qu'un Front de 150. pas à défendre, qui n'étoit accessible que par un chemin de charette, assez étroit, & au second où le terrain s'élargissoit davantage, environ trois cens pas. La Riviere des Gallions, & la Riviere Sence, dont les bords sont extrêmement élevez & escarpez, les défendoient à droit & à gauche, & nous eussions été dans ces deux postes comme dans deux Fortereses presque naturelles, où il ne paroïssoit pas possible que les Anglois eussent envie de nous inquiéter.

Ce qu'il y eut de surprenant fut qu'en abandonnant ces postes, on mit le feu

dans tous les bâtimens des Religieux de la Charité, & de la Damoiselle Cherot, comme s'ils eussent dû causer la perte de l'Isle, après qu'on avoit laissé aux ennemis quatre ou cinq cens maisons toutes entieres dans les Bourgs, & Habitations qu'on avoit abandonné. Le sieur de Bois-fermé Gouverneur de Marie-galante, qui étoit venu avec le Lieutenant Général, se signala dans cette expedition, il portoit le feu par tout, & faisoit autant de ravage avec la seule main qu'il avoit, que s'il en avoit eu une douzaine. On ne vit jamais un si grand acharnement, & une précipitation si déraisonnable; peu s'en fallut que je ne fusse brûlé, étant endormi sur une planche dans le galetas de cette maison. Le feu ne seconda que trop vivement la mauvaise manœuvre des braves qui accompagnoient cet Officier. Tous les bâtimens, sans rien excepter, furent reduits en cendre, & avec eux tous les remedes, & les ustencilles de l'Hôpital, toutes les menuës armes qu'on avoit sauvé du Fort, plusieurs paniers remplis de Grenades, beaucoup de poudre, de plomb, de mèches, & autres munitions de guerre, une quantité très-considerable de farine, & de viande salée, avec une infinité de

Les maisons des freres de la Charité sont pillées & brûlées.

1703. marchandises qu'on y avoit sauvé, comme dans des lieux de seureté qui ne devoient être jamais abandonnez ; du moins on auroit dû les transporter au réduit sans se presser , & on les y auroit trouvé dans l'extrême besoin que l'on en eut dans la suite ; puisque les ennemis avoient si peu d'envie de s'approcher de nous , qu'ils ne vinrent en cet endroit-là que quatre jours après que nous l'eûmes abandonné.

Nous nous trouvâmes donc le Dimanche 15. Avril au bord des bois qui couvrent le réduit ; on plaça les quatre Compagnies de la Marine au centre du grand front , qu'il fallut occuper , pour couvrir le réduit , & le passage de Madame au haut de la Riviere des Gallions. On voit par cette disposition que les Troupes de la Marine ne songeoient guères à disputer le pas , & le poste d'honneur à nos milices. Leurs Officiers étoient de braves gens ; mais les Soldats étoient mal intentionnez , & ne cherchoient qu'à deserter ; d'ailleurs le poste de la droite étoit très-dangereux par sa situation , parce que les Anglois y pouvoient venir de plain pied , sans qu'on pût être secouru des autres quartiers qui en étoient separez par des ravines

Nouvel-
le dispo-
sition
des trou-
pes fran-
çoises.

marécageux. Ces Troupes de la Marine avoient à leur droite, & à leur gauche une Compagnie de Milice; & pour les assurer davantage, & empêcher leur desertion, on les avoit encore couvertes d'un poste avancé, composé de deux Compagnies de Flibustiers, & d'une de milice de la Martinique, commandées par les sieurs du Buc, Lambert & Questel, qui s'étoient postez dans la maison, Moulin & Sucrerie du sieur Favre. A la droite de la Compagnie de Milice, qui couvroit les Troupes de la Marine, il y avoit cinq Compagnies des Milices de la Guadeloupe, & deux de la Grande-Terre, dont le poste s'étendoit jusqu'à la Riviere des Gallions; le reste des Troupes de milice occupa tout le grand espace qui étoit depuis la gauche des Troupes de la Marine jusqu'aux Marécages de Jean Smith, & du grand chemin du réduit. Ce poste fut appelé le Camp de la Martinique: celui de la droite fut nommé le Camp des Gallions, celui du sieur du Buc le poste avancé, & celui où étoient les Troupes de la Marine le Camp des Lunettes, à cause que nôtre Lieutenant Général passoit une partie du jour sur une hauteur qui en faisoit partie à contempler la rade, les

1703. vaisseaux , & les postes des ennemis avec des Lunettes d'approche.

M. de la Malmaison fut envoyé aux trois Rivieres avec une augmentation de soixante hommes , c'est-à-dire , qu'il se trouva avec six vingt hommes au plus , pour défendre un poste de près d'une lieüe de longueur, poste si important que de sa perte s'ensuiroit infailliblement celle de l'Isle entiere , parce que c'étoit le seul passage , & la seule communication que nous avions avec la Martinique, la Cabesterre , & la Grande-Terre , d'où nous tirions la plus grande partie de nos vivres.

Le Lieutenant Général se logea dans une grande case qu'on avoit fait faire pour mettre des munitions de guerre , & de bouche ; elle étoit couverte par un petit morne à l'entrée du chemin du réduit. M. Auger prit pour son logement quelques cases aux environs , & chacun fit des baraques , pour se loger dans le poste qu'il devoit occuper.

Le Lundi 16. M. Auger me mena au Camp des Gallions , où nos sept Compagnies étoient postées tout à découvert , & sans aucun Retranchement devant elles. Il fit appeller les Officiers , & leur dit qu'il falloit se couvrir de quelque

Retranchement. Ils répondirent que leurs esclaves étoient dans le bois, & que n'étant pas accoutumés à ces sortes d'ouvrages, eux & leurs gens païeroient de leurs personnes, si les Anglois se présentoient; mais qu'ils ne vouloient plus travailler pour loger & couvrir les Troupes de la Marine, & qu'il leur suffisoit d'avoir des baraques, pour se mettre à couvert des injures du tems. Ces contestations durèrent fort long-tems, & on seroit demeuré sans être couvert dans tout cet espace qui étoit de plus de cinq cens pas de longueur, si M. Auger n'avoit envoyé l'Aide-Major avec quelques Sergens, pour ramasser tous les Negres qu'ils trouveroient, & les faire travailler. Je traçai ce Retranchement, & j'y demurai jusqu'au soir avec le Gouverneur, je retournai coucher à son quartier.

Le Mardi 17. nous y retournâmes dès le point du jour, & y demeurâmes toute la journée; mais avec tous nos soins, les Habitans qui étoient mécontents de toutes les mauvaises manœuvres du Lieutenant Général, n'y voulurent jamais travailler, ni presser les Negres de le faire, de sorte qu'il n'a jamais été perfectionné; il y avoit une petite éleva-

tion au milieu , sur laquelle on bâtit une case, ouverte presque de trois côtez, pour servir de chapelle. Les Habitans me firent une baraque à côté , & me prièrent de demeurer avec eux ; M. Auger m'en pria aussi, & je m'y établis. Nous avions une garde de vingt-cinq hommes à trois cens pas devant nous ; on en mettoit encore deux autres la nuit de trente hommes , chacune à cent cinquante pas de nos baraques , où nous dormions aussi tranquillement que si nous n'eussions point eu d'ennemis. Il est vrai qu'ils ne s'établirent jamais plus proches de nous , que la maison du sieur Milet qui en étoit éloignée de près de mille pas.

Le Dimanche 22. Avril trois Habitans de nôtre quartier me prièrent de demander leur congé au Gouverneur , pour deux ou trois jours , afin d'aller visiter leurs maisons ; je l'obtins aisément , & je voulus faire cette promenade avec eux ; je pris sept de nos Negres armez , & un de nos Domestiques blancs ; ces trois Habitans avoient chacun un Negre armé , de sorte que nous nous trouvâmes quinze hommes bien armez. Nous avions d'abord résolu de prendre le chemin des hauteurs , mais aiant trouvé un de nos Negres qui ve-

noit me voir , & m'apportoit quelques ramiers , & des diabolins , lequel étoit venu par le chemin des deux mille pas du bord de la mer , nous suivîmes la même route , & nous arrivâmes sur les trois heures au bas de nôtre Habitation du Marigot. Ce Negre m'avoit dit que nous avions 25. ou 26. de nos gens qui faisoient de la farine ; je voulus les aller voir , & cependant je l'envoiai au premier ajoupa , pour nous y faire apprêter à souper ; je trouvai que nos gens étoient bien sur leurs gardes , ils avoient deux Sentinelles avancées perchées sur des arbres , pour découvrir de plus loin ; quoiqu'ils m'eussent reconnu long-tems avant que je fusse auprès d'eux , ils me crièrent dès que je fus à portée , qui vive, demeure-là , & il fallut obeïr , car avant de me laisser approcher , ils voulurent connoître ceux qui étoient avec moi , de crainte que ce ne fussent des Anglois qui me menoient par force , pour les faire enlever. Cette précaution me fit plaisir ; je me promenai jusqu'au soir aux environs , en attendant nos voisins qui étoient allez chez eux ; ils revinrent fort contens : soit que les Anglois eussent été dans leurs maisons , ou qu'ils n'y eussent point été , ils les trou-

1703. verent sans qu'on y eut fait aucun dégât, & leurs caches en bon état. Nous nous en allâmes aux ajoupas, nos gens nous avoient apprêté une bonne soupe avec des volailles communes, des ramiers, & des diabolins; nous mêmes des gardes avancées, & nous nous couchâmes.

Le Lundi 23. je fus voir quelques-uns des Campemens de nos Negres que je trouvai bien accommodés, & bien pourvus. Ce qui me surprit, fut de voir les enfans qui étoient devenus sauvages comme des lièvres; au lieu qu'avant la guerre, ils couroient à moi dès qu'ils me voioient, ils s'enfuioient alors, & leurs parens avoient toutes les peines du monde à les rassurer, & à me les amener; je leur distribuai quelque argent que j'avois sur moi, & nous passâmes toute la journée à chasser; le soir un de nos gens qui avoit été dans les Habitations du bord de la mer, pour chercher des pois, nous vint dire que les Anglois arrachotent les pierres de taille des fenêtres de nôtre Eglise qu'ils avoient brûlée, pour en retirer les gonds. Il étoit trop tard pour y aller; mais le lendemain avant jour nos gens furent s'y embusquer; les Anglois revinrent effec-

tivement , c'étoient des Matelots qui n'étoient point armez ; un seul avoit un fusil , on tira dessus , & on le tua ; on cria aux autres , bon quartier ; & comme ils ne voulurent point se rendre , il y en eut encore de tuez & de blessez. Il y avoit un vaisseau mouillé devant notre Eglise qui tira quelques coups de canon sur nos gens , & qui ne les empêcha pas de dépouiller les morts. Cette petite correction fraternelle les rendit sages , & ils ne revinrent plus arracher nos pierres de taille.

Nous partîmes après dîné de notre habitation , pour retourner au Camp ; nous découvrîmes la Compagnie des Negres qui venoit d'une course vers le bord de la mer ; comme ils ne nous avoient pas vû , nous tirâmes deux coups de fusil , pour nous faire connoître ; ils répondirent de trois , & nous d'un , & eux de deux autres : c'étoit notre signal de reconnoissance ; ils nous apperçurent ensuite , & je leur fis signe de nous attendre ; il y avoit entre nous la Riviere des Peres qui coule au bas d'une épouventable falaise ; comme nous monitions , & que nous étions prêts à les joindre , nous entendîmes trois coups d'armes aussi-tôt ; ne sçachant ce que

1703. ce pouvoit être , je fis avancer deux de nos gens , & nous les suivîmes avec les précautions convenables ; nous trouvâmes que c'étoient les Negres qui venoient de tuer trois malheureux Anglois qu'ils avoient pris ; je les blâmai beaucoup de cette action , ils me dirent pour excuse , que ces trois hommes ne vouloient pas marcher , & qu'ils n'étoient pas obligez de porter leurs prisonniers. Je fus bien fâché de n'être pas arrivé plutôt , pour leur sauver la vie , & surtout à un jeune homme de 18. à 20. ans qui étoit très-bien fait ; c'étoit une espece de pilote ; on trouva dans ses poches deux compas de Marine très-beaux que j'acheptai. Les Negres en avoient expédié quelques autres le même jour , car ils avoient sept habits , & des armes. Depuis la mort du brave le Fèvre , il n'y avoit plus que cette Compagnie qui inquiétât les Anglois ; comme elle grossissoit tous les jours , parce que les Negres y étoient attirés par l'esperance du butin qu'ils faisoient sur les ennemis , ils les résérroient de telle maniere dans leur Camp , que la plupart de ceux qui en sortoient pour chercher des herbages , & autres rafraichissemens , étoient enlevez ou égorgés ;

il étoit très-difficile de se précautionner contre leurs surprises. Ils se cachotent pour cet effet dans les cannes brûlées, & dans les haïes le long des grands chemins, n'ayant sur eux qu'un simple caleçon de toille bleüe, un gargouffier, une baïonnette, & leur fusil ; s'il passoit une Troupe plus forte que la leur, ils se tenoient en repos, & quand elle étoit dans quelque défilé, chacun choissoit son homme, & tiroit dessus, & aussi-tôt ventre à terre, ils rechargeoient, gagnoient les devans, ou quelque ravinage, & revenoient faire feu d'une maniere si importune, qu'elle desespéroit ceux qu'ils attaquoient, qui sentoient les coups sans pouvoir découvrir le plus souvent ceux qui les leur tiroient. Nous arrivâmes au Camp sur le soir ; j'allai saluer M. Auger, qui me dit qu'il avoit été en peine de moi depuis qu'on avoit tiré du canon au Baillif. Je lui contai ce qui s'étoit passé dans nôtre promenade, & je lui fis present d'une partie de nôtre chasse.

Le Jeudi 27. Avril un Anglois qui étoit en faction à leur poste avancé de l'habitation de Milet, deserta, & arriva au Camp de la Martinique, où commandoit le sieur Colart, une heure avant

1703. le jour ; il demanda d'être conduit en diligence au Gouverneur , cela fut exécuté sur le champ ; il lui donna avis qu'il étoit parti au commencement de la nuit un détachement de mille hommes dans 25. chaloupes & quelques barques armées soutenues de la Fregate d'Antigue, pour aller enlever le poste des trois Rivières. Le sieur de Saint Amour demanda d'y aller avec sa Compagnie ; le sieur Lambert y marcha avec la sienne , quantité de Volontaires se joignirent à ces deux Chefs qui se virent dans un moment à la tête de trois cens hommes ; on y fit aller en diligence tous les Cavaliers qui avoient leurs chevaux , & on fit partir les Compagnies des Negres & des Enfans perdus, elles faisoient ce jour-là cent trente hommes.

Les
Anglois
font une
tentati-
ve sur les
trois Ri-
vières.

Nos Troupes arriverent aux trois Rivières aussi-tôt que les Anglois, car quoi- qu'ils fussent partis douze heures avant nos gens , ils avoient trouvé le vent fort gros , & la marée contraire , ce qui avoit beaucoup retardé leur marche. M. de la Malmaison qui avoit été aver- ti par un Cavalier qu'on lui avoit dé- pêché, de l'approche des Anglois , & du secours qui étoit en marche pour le join-

dre, disposa tout pour recevoir les uns, & placer les autres; mais les ennemis aiant trouvé la mer trop grosse, pour risquer un débarquement, & vû les Troupes, & le bon ordre qu'il y avoit dans les deux Anses, & sur le petit morne qui les sépare, ils s'en retournerent sur leurs pas, après avoir demeuré quelque tems en présence, mais hors de la portée du fusil. 1703.

Cependant comme ils ne vouloient pas que leur voiage fut tout-à-fait inutile, ils firent une descente d'environ deux cens hommes à la pointe du vieux Fort; ceux qui étoient en garde n'étant pas en nombre suffisant pour les en empêcher, s'étoient retirez dans les hauteurs; ils brûlerent la Chapelle, après avoir fait à leur ordinaire mille profanations des choses Saintes qu'ils y trouverent; ils enclouèrent les deux canons de fer qui étoient sur la pointe, brûlerent les affuts, le corps de garde, & deux ou trois autres maisons des environs; mais aiant voulu s'avancer davantage, & piller une maison qui leur parut plus de conséquence que les autres, ils tomberent dans une embuscade que la garde de ce poste leur avoit dressé au passage d'une Ravine; il y en eut d'abord une

Les Anglois descendent au vieux Fort, y font quelque desordre & y perdent du monde.

1703.

vingtaine de tuez sur la place, & beaucoup de bleffez, ce qui leur fit rebrousser chemin plus vite qu'ils n'étoient venus, & ce fut un bonheur pour eux de n'être pas plus avancez; car le sieur de Saint Amour avec les meilleurs Piétons de son détachement arriva dans ce moment sur la hauteur, & commença à faire feu sur eux, & les pressa tellement de se rembarquer, qu'ils abandonnerent leurs bleffez qui n'eurent pas besoin de Chirurgiens. Il y eut une de leurs Chaloupes qui tourna, & qui vint se briser à la côte, avec perte de la plus grande partie de ceux qui s'y étoient jettez en trop grand nombre.

Ce mouvement des Anglois en fit faire un autre à nôtre Lieutenant Général; il eut peur d'être coupé, si les Anglois se rendoient maîtres du quartier des trois Rivières, & de ne pouvoir regagner ses barques qui étoient à Saint Marie; il plia bagage dès qu'il eut nouvelle du mouvement des ennemis, & tout d'une traite il arriva au trois trous, au-delà des trois Rivières; il avoit fait partir avec lui les deux Compagnies de Marine qu'il avoit amené, & ordonné aux milices de la Martinique, & aux Flibustiers de le suivre;

Retraite
du Lieu-
tenant
Général.

ceux-ci répondirent que n'étant pas attachés à une Isle plutôt qu'à une autre, ils vouloient demeurer à la Guadeloupe, pour secourir leurs freres dans leur besoin ; quant aux milices de la Martinique, les Officiers dirent les uns qu'ils étoient malades, d'autres qu'ils n'avoient point de chevaux, pour aller à Sainte Marie, & qu'ils ne pouvoient aller à pied ; les autres s'abîenterent de leurs postes, & les jeunes gens qui composoient ces Compagnies dirent résolument qu'ils ne vouloient partir de l'Isle qu'après les Anglois.

Le Lieutenant Général qui étoit déjà arrivé aux trois trous s'impatientoit beaucoup de ce que les Troupes ne paroissent point, & se mit dans une furieuse colere quand il fçut leur résolution ; mais il avoit le chemin libre pour s'en aller, & tout le monde le souhaitoit.

M. Auger m'avoit prié dès le matin d'aller au reduit rassurer le peuple, & dire de sa part à tout le monde que quelque chose qui arrivât au quartier des trois Rivières, il avoit pourvû à leur sureté, & qu'ils demeurassent en repos. Il auroit pourtant été bien embarrassé, & nous aussi, si les Anglois avoient pris ce poste : cependant il fit

1703. prendre les armes par tout , & disposa les gens pour recevoir les ennemis , en cas qu'ils nous vinssent attaquer , comme ils le devoient faire , pendant la diversion qu'ils nous faisoient aux trois Rivières ; mais ils demeurèrent en repos , ce qui nous parut une marque évidente de leur foiblesse.

Pendant que je m'acquittois de ma commission , allant de case en case , je m'apperçus que mon Negre qui tenoit mon cheval étoit en contestation avec le maître d'Hôtel du Lieutenant Général ; j'y allai au plus vite , & je demandai à cet honnête homme où il prétendoit mener mon cheval , qu'il tenoit par une des rênes ? A M. le Général , qui en a besoin , me dit-il ; le sien est-il hors de service , lui dis-je ? Non , me répondit-il , mais quand je dis M. le Général , cela veut dire quelqu'un de sa suite. Oh bien Monsieur de sa suite , lui répondis-je à mon tour , il n'y a pas si long-tems que vous allez à cheval , pour avoir oublié votre premier métier d'aller à pied , recommencez à le pratiquer , & cherchez vite un autre cheval , & lui ayant arraché de la main la rêne qu'il tenoit , je le renvoiai fort mécontent de mon procédé. Ce maître d'Hôtel se nom-

moit Dauphiné aussi bien que celui dont j'ai parlé au commencement de ces mémoires ; leur nom fait connoître qu'ils étoient du même país , ils avoient aussi servi tous deux assez long-tems sur les Galeres , & avoient été envoyez aux Isles pour recompense de leurs travaux ; ce que le dernier avoit sur le premier , c'est qu'il avoit perdu ses deux oreilles dans un differend qu'il avoit eu avec la Justice , & c'étoit pour cela qu'il avoit toujours une peruque , faite de maniere qu'elle cachoit exactement ce défaut qui n'étoit pas connu de tout le monde ; cela n'empêchoit qu'il ne servît son maître avec bien de l'application , & qu'il ne l'ait laissé son héritier en mourant.

L'avis étant venu sur les trois heures à nôtre Lieutenant Général que les Anglois s'étoient retirez de devant les trois Rivières , & qu'ils avoient repris le chemin de la Basse-terre , il commença à respirer , & à vouloir faire croire que son mouvement avoit été pour conserver la Cabesterre , & empêcher les ennemis d'y pénétrer ; mais il eut le malheur de ne trouver personne qui fut assez charitable pour faire seulement semblant de le croire. Les femmes qui étoient au réduit , le voyant passer , le

1703. reconduisirent avec des huées capables de desesperer les plus endurcis aux affronts. Il revint le soir dans le Camp, le cœur fort ulceré contre les Flibustiers; & les Habitans de la Martinique, & contre M. Auger plus que contre tous les autres, parce qu'il le soupçonnoit d'avoir débauché ses gens, & d'avoir été le premier mobile de la résolution généreuse qu'ils avoient fait paroître; il se trompoit cependant, & M. Auger n'avoit point contribué directement à ce qui étoit arrivé, mais toutes les Troupes de la Martinique ne voïoient qu'avec un extrême depit les mauvaises manœuvres qu'on faisoit, qui auroient dû causer plusieurs fois la perte de l'Isle, si les Anglois avoient sçu profiter de leur avantage. Par bonheur pour nous la division regnoit entre leurs Chefs, & il sembloit que nous faisions des fautes à l'envie les uns des autres.

Le Dimanche 29. Avril nos Negres armez s'étant embusquez au dessous de l'Habitation des Religieux de la Charité, tuerent quelques Anglois qui étoient sortis de leur poste de Milet. La garde de ce poste aiant pris les armes, sortit sur les Negres, & les poussa. Les Enfans perdus arriverent assez à tems pour

pour soutenir les Negres ; mais les uns & les autres furent poussez jusqu'au delà de la Sucrerie des Freres de la Charité & de la Damoiselle Cherot , leur voisine. Nôtre poste avancé du Camp des Gallions se joignit à eux , & rétablit le combat , & donna le tems aux sieurs de Valmeinier & de Maisoncele de s'avancer avec cent hommes , pour les soutenir. On chargea alors de bonne grace les Anglois , & on les fit plier après une demie heure d'un combat fort opiniâtre , où l'on s'étoit battu à coups de pistolet & de baïonnettes ; ils reçurent alors un secours d'environ trois cens hommes , ils firent ferme , & recommencerent à pousser nos gens à leur tour. Je disois la Messe quand ce dernier choc commença ; pendant que je me deshabillois , les Officiers de nôtre Camp me demanderent mon avis sur ce qu'ils avoient à faire , & s'ils attendroient les ordres du Lieutenant Général pour marcher ? Je leur répondis que s'ils attendoient ses ordres , ils ne marcheroient point ; mais que s'ils avoient envie de secourir leurs freres , sans que le Lieutenant Général y pût trouver à redire , ils n'avoient qu'à faire défiler leurs gens le long de la Falaise , & prendre les

Les
Anglois
sont dé-
faits à la
riviere
des Gal-
lions-

1703.

ennemis en flanc : cela fut exécuté sur le champ ; plus de deux cens hommes y coururent à toutes jambes , beaucoup de Flibustiers qui étoient venus à la Messe chez nous se joignirent à nos gens , qui se voiant ainsi secourus, poussèrent vigoureusement les Anglois , les chassèrent de derriere trois murailles sèches , les unes après les autres , & les reconduisirent , toujours battans , jusques dans les Retranchemens dont ils avoient environné leur poste.

M. auger qui avoit fait prendre les armes au Camp de la Martinique , & au poste avancé , étoit sur le point de marcher avec toutes ces Troupes , & de tomber sur la droite des Anglois ; c'étoit un coup de partie , où il étoit aisé de tailler en pieces , ou de prendre six à sept cens des ennemis qui n'en pouvoient plus. M. de Gabaret lui envoya défendre de sortir du Camp , & dépêcha ses deux Aides de Camp pour ordonner à M. de Valmeinier , & de Maisongelle de se retirer ; cet ordre ne vint pas jusqu'à eux , ils étoient trop voisins des ennemis , & par consequent dans des lieux inaccessibles à de pareils Aides de Camp ; on se mocqua beaucoup d'eux , mais ils avoient envie de se conserver,

pour une meilleure occasion, & ils firent sagement de se gabionner jusqu'à la fin de l'action derriere un reste de muraille sèche.

Cependant nos gens demeurerent plus de deux heures à la vûe, & à la demie portée de fusil des Retranchemens des ennemis, sans que ceux-ci osassent sortir pour les repousser, & pour recouvrer leurs morts & leurs blessez; ils laisserent sur le champ de bataille quatre-vingt cinq morts, & beaucoup plus de blessez. Nous n'eûmes dans tous ces chocs que quatre hommes tuez, & onze blessez. Un Negre des Religieux de la Charité aiant eu la cuisse cassée au commencement de l'action, lorsque les Anglois nous repousserent, fut pris & porté à leur Camp. Le sieur de Valmeinier fut blessé d'un coup de fusil à la cuisse, & eut une partie du petit doigt emportée d'un autre coup. Le sieur de Maissoncelle s'étant trouvé vis-à-vis un Capitaine Anglois, celui-ci le défia, & lui tira un coup de pistolet; il manqua nôtre Major qui le tua sur le champ, & fit la même chose au Sergent de ce Capitaine qui vint pour le percer de sa halebarde. Les sieurs du Buc, Lambert, Sain, Roule, & autres Officiers qui s'y

1753.

trouverent , ou comme Volontaires , ou à la tête de leurs corps , y firent parfaitement bien , à leur ordinaire. Nôtre Aide-Major la Poterie vouloit nous persuader qu'il avoit couru de grands risques , & que sa manche avoit été percée d'une balle ; un tailleur ayant examiné la blessure , declara qu'elle venoit du tems , & que le plomb n'y avoit aucune part.

Pendant que je confessois un de nos blessez qui mourut entre mes mains , il y eut un de nos voisins , nommé Hugues Boulogne , qui reçut un coup de balle qui lui découvrit la crane de la longueur de cinq à six poüces ; il étoit huguenot , quoiqu'il eut fait deux ou trois abjurations ; comme il étoit d'ailleurs homme de bien & de bon commerce , je l'aimois , & je lui disois souvent que je l'assisterois quelque jour à la mort , & qu'il se convertiroit tout de bon ; il tomba auprès de moi lorsqu'il eut reçu le coup , & fut assez long-tems sans parole & sans connoissance ; je le fis porter dans la Falaise , & je m'approchai de lui , pour le faire penser à sa conscience quand il reviendrait ; aiant enfin ouvert les yeux , & recouvré la parole : Ah , mon Pere , me dit-il , vous me l'aviez

bien dit que je me convertirois en mourant entre vos mains ; oui , je veux mourir catholique , & je demande pardon à Dieu de tout mon cœur : un Chirurgien que j'avois fait appeller , aiant sondé la plaie , m'assura qu'il n'y avoit rien à craindre pour le present ; je le fis emporter , pour m'en aller à d'autres qui avoient plus besoin que lui de mon secours.

M. de la Malmaison fut rappelé le jour suivant des trois Rivières, pour venir commander au Camp des Gallions ; nous lui fîmes une case de l'autre côté de la Chapelle , où il demeura jusqu'à la retraite des Anglois.

Dès les premiers jours que les Anglois eurent mis pied à terre , j'avois mis en pratique une chose qu'on m'avoit enseigné il y avoit long-tems , & que je trouvai très-bonne , pour ne pas manquer de vivres quand on se trouve éloigné de chez soi : c'étoit d'avoir toujours quelque foie de veau , de vache , ou de bœuf cuit à l'eau & au sel , ou , quand on le peut , dans du vin avec des herbes fines ; rien n'est meilleur , & d'une nourriture plus substantielle : cela sert de pain & de viande tout à la fois , & se conserve très-long-tems ; un morceau gros

Précaution
pour les
vivres.

1703. comme le poing est suffisant pour nourrir un homme pendant vingt-quatre heures. J'avois soin d'en avoir toujours dans ma baraque pour les Negres qui me servoient, & pour moi ; & quand j'allois hors du Camp, j'en portois toujours avec moi, parce que nous nous trouvions quelquefois éloignez dans les hauteurs, ou obligez d'attendre que des détachemens ennemis plus forts que nous se fussent retirez, & dans ces occasions j'étois bien assuré avec mon morceau de soie de ne pas souffrir le faim.

Le loisir dont nous jouissions dans nôtre Camp, en attendant qu'il plût aux Anglois de se retirer chez eux, nous fit faire & réiterer plusieurs fois l'observation suivante. Nous sçavions que le vaisseau Anglois qui portoit le Pavillon d'Amiral étoit justement à une lieüe de trois mille pas geometriques du lieu où nous étions campez ; sur cela nous remarquâmes que quand il tiroit le matin & le soir, pour la diane, & la retraite, nous pouvions compter depuis un jusqu'à soixante l'un après l'autre, en disant & prononçant un, deux, trois, quatre, cinq, &c. depuis le moment que nous avions vû la lumiere du canon jusqu'à ce que nous entendissions le coup;

● Observation
sur le
bruit du
canon.

ceux qui avoient la parole plus libre, 1703.
comptoient cinq ou six de plus ; on pour-
roit pousser plus loin cette expérience,
dont je ne donne ici que le commen-
cement.

Les deserteurs continuoient toujours à
venir, & assuroient qu'il en viendrait un
grand nombre sans la crainte qu'ils avoient
de trouver nos Negres armez, auxquels
un juste-au-corps étoit une furieuse ten-
tation, pour tuer celui qui le portoit.

Un pauvre Irlandois aiant été pris en
desertant, fut condamné à être pendu ;
en attendant l'heure de l'exécution il
se sauva ; mais comme il étoit étourdi,
& qu'il ne connoissoit pas le pais, il
se jeta dans le poste que les Anglois
avoient à Milet, après avoir passé la
Riviere, & grimpé la Falaise avec des
peines incroyables, croiant être arrivé
dans nos postes ; ils le reprirent, & le
lierent dans leur corps de garde, en at-
tendant qu'il fut jour, pour le remener
au Bourg, car il étoit nuit quand il se
jeta entre leurs mains ; mais le Senti-
nelle qui le gardoit, s'étant endormi, il
s'échappa, & vint au Camp de la Mar-
tinique, n'aiant qu'un mechant calçon
sur le corps, & les mains liées derriere
le dos. Après qu'il fut revenu de la

1703. fraieur qu'il avoit eu , il nous assura , que les Anglois ne tarderoient pas à se r'embarquer, que le Général Codrington étoit malade , qu'il y avoit beaucoup de dissenterie parmi les Troupes & les équipages , & qu'ils manquoient de vivres.

Prise
d'un ha-
bitant &
de ses
esclaves.

Le Jeudi 3. Mai les Anglois enlevèrent le nommé Bouchu , dont l'habitation étoit à la Riviere Beaugendre , au quartier des habitans ; cette homme n'avoit pas voulu se retirer au réduit , étant malade , ou le contrefaisant , mais il s'étoit cantonné avec ses esclaves dans les hauteurs de ce quartier-là ; il eut l'imprudence d'en maltraiter quelques-uns , & eux de dépit allèrent se rendre aux Anglois , les conduisirent où étoit leur maître , le firent prendre avec presque tout le reste de ses Negres , une grosse somme d'argent , & tous ses meubles ; on le conduisit au Général Codrington qui le renvoia chez lui avec une belle sauvegarde.

Cette capture fut cause que les Anglois qui n'avoient point été dans ces quartiers-là depuis qu'ils y avoient mis à terre , remarquerent qu'il y avoit beaucoup de mahis & autres vivres dans les habitations , & quantité de bestiaux

dans les hauteurs ; ils firent un détachement de cent cinquante hommes , commandez par un Major , pour aller enlever ces vivres & ces bestiaux , & brûler les maisons de ces quartiers-là.

1703.

Le lundi 7. Mai un deserteur nous donna avis que ce détachement venoit de partir de leur Camp. M. Auger envoya les Enfans perdus , & les Negres , pour les harceler , & les empêcher de brûler les maisons. Plusieurs habitans de ces quartiers-là s'échaperent du Camp, pour les joindre , & aller défendre leur bien. Les Habitans étoient environ soixante , & les deux Compagnies faisoient ce jour-là cent hommes ; ils marcherent par les hauteurs , pour n'être pas apperçus des vaisseaux , qui donnoient avis par un coup de canon dès qu'ils appercevoient des gens armez. Les Enfans perdus , & les Negres n'ayant pas voulu suivre les Habitans , & s'étant amusez à chercher à faire quelque pillage dans les habitations de la montagne Saint Louis, furent découverts par les vaisseaux. L'avis en fut aussi-tôt porté au Major , à qui on envoya trois Compagnies de renfort ; mais avant que ce secours lui fut arrivé, les habitans l'avoient attaqué au passage d'une ravine où ils s'étoient embusquez.

1753.

le Major avoit été tué avec quinze ou seize hommes , & les autres s'étoient sauvez au bord de la mer , où étoient leurs chaloupes , après avoir abandonné les vivres dont ils s'étoient chargez , & la plus grande partie des bestiaux qu'ils avoient pris. Le secours les aiant joint , ils voulurent retourner sur leurs pas pour regagner ce qu'ils avoient perdu ; mais aiant apperçus les Negres & les Volontaires qui s'étoient saisis des postes qui commandoient le chemin où ils devoient passer , ils se rabattirent tout d'un coup au bord de la mer , de peur d'être pris en flanc , & en queüe , & marcherent comme en fuïant jusqu'à l'Ance du gros François , toujours accompagnez de nos trois Troupes qui faisoient feu sur eux , autant de fois qu'elles en trouvoient l'occasion ; ils eurent encore des morts & des bleffez dans cette retraite , & en tout on compte qu'ils perdirent vingt-six ou 27. hommes tuez , & des bleffez dont on ne sçait pas précisément le nombre. Nous ne perdîmes qu'un seul homme , & nous eûmes dix à onze bleffez. L'impudence de nos gens Volontaires , & de nos Negres fut cause que ce parti ne fut pas entierement défait. Tout ce que cette course produisit de bon , fut

Derniere
rencon-
tre entre
les fran-
çois &
les An-
glois.

qu'on empêcha les Anglois de piller , 1703.
& de brûler les petites habitations ; elle fut aussi la dernière action que nos gens eurent avec les Anglois jusqu'à leur départ.

Le Mardi au soir 15. Mai ils mirent le feu à tous les logemens qui étoient dans le Fort , & aux maisons du Bourg , depuis le Fort jusqu'à la place d'armes ; cela fit connoître qu'ils pensoient sérieusement à se rembarquer , & que j'avois eu raison de conseiller de brûler le Bourg avant de l'abandonner , puisqu'on pouvoit juger par ce commencement , qu'ils n'avoient pas envie de laisser aucune maison sur pied : cependant comme on étoit pleinement informé de leur foiblesse , par les pertes qu'ils avoient fait , & par les maladies qui les diminuoient chaque jour , les habitans résolurent de les presser tellement de se rembarquer , qu'ils n'eussent pas le tems de mettre le feu au reste. Les Officiers allerent trouver le Gouverneur , & le prièrent d'obtenir du Lieutenant Général qu'il leur laissât faire une sortie sur les ennemis , pour les chasser. M. Auger s'y employa avec chaleur , & outre le bien public qu'il regardoit en cela , il avoit encore son intérêt particulier , puisqu'il

1703. s'agissoit de conserver sa maison , qui n'étoit pas encore brûlée ; la sortie fut donc résoluë ; M. de Bois-fermé , de la Malmaison & du Parquet passerent la Riviere des Gallions le mercredi 16. au soir avec sept cens hommes qui devoient se partager en deux corps , pour attaquer en même tems le Bourg par deux endroits , aussi-tôt que M. de Garbaret & Auger auroient attaqué le poste de Milet. Nous étions assurez de les défaire entièrement ; outre qu'ils étoient fort affoiblis , il y avoit déjà une partie de leurs gens embarquez ; de sorte que s'ils avoient voulu soutenir le poste de Milet en y envoyant du secours , ils ne pouvoient manquer d'être forcez dans le Bourg , ou les Troupes du poste de Milet forcées & enlevées , si elles n'avoient point été soutenues.

Nous allâmes avec un grand silence nous poster à la bonne portée du fusil de l'enceinte qu'ils avoient fait autour du Bourg , en attendant que nos Chefs attaquaient le poste de Milet comme on étoit convenu , nous passâmes toute la nuit sous les armes ; mais au lieu du signal que nous attendions , nôtre Lieutenant Général qui avoit changé de dessein , nous envoya dire au point du

jour du 17. de nous retirer au Camp. 1703;

Les Anglois qui nous apperçurent , connurent le danger où ils avoient été , d'être forcez si on les avoit attaqué , & ils acheverent dès le soir de ce même jour de mettre le feu aux maisons à mesure qu'ils les abandonnoient , & le lendemain Vendredi 18. Mai ils mirent à la voile un peu avant le jour ; leurs barques & leurs vaisseaux marchands furent les premiers qui appareillerent , Retraite
des An
glois. après quoi nous vîmes les chaloupes des vaisseaux de guerre qui allerent à bord de tous ces bâtimens prendre des hommes , pour les aider à appareiller ; parce que leurs équipages étoient si foibles , qu'ils ne pouvoient pas faire les grosses manœuvres.

Quelques-uns de nos Negres étant entrez dans le Fort y arborerent le pavillon blanc, qui fut comme un signal à tout le monde de plier bagage , & de s'en retourner chez soi. Nôtre Lieutenant Général étoit parti dès le point du jour , pour gagner Sainte Marie , & se rembarquer.

Les maisons étoient encore toutes en feu quand nous rentrâmes dans le Bourg, mais il étoit trop tard pour y remedier. Un vaisseau Anglois de 70. canons, ap-

1703.

pellé le Chien Rouge, qui étoit mouillé à la Riviere des Gallions, attendoit du secours pour lever les ancres, qu'il ne pouvoit pas mettre à bord avec le peu de gens qui lui restoient ; il s'avisa de répondre avec son canon à quelques coups du fusil que nos gens lui tirèrent en passant ; on s'irrita de part & d'autre, & nos gens s'étant rassemblez jusqu'à une centaine dans le Retranchement qui commandoit ce vaisseau, empêcherent les chaloupes qui lui apportoit du monde d'en approcher, & obligerent enfin son foible équipage à se renfermer entre les ponts, en attendant du secours de leurs camarades, pour se tirer de cet embarras : cependant les autres vaisseaux étoient à la voile, & à plus de trois lieues delà, que nos gens le tenoient toujours bloqué. Sur les trois heures après-midi l'Amiral revint avec toute sa Flotte, & voiant de nos gens sur le bord de la mer au Baillif, il y eut quelques chaloupes qui s'approcherent de terre, comme pour y mettre du monde : mais elles en perdirent bien-tôt l'envie, voiant que nos gens qui passoient en dedans du Retranchement, s'étoient postez sur le bord de la mer, pour les recevoir à la descente ; ce qui les obligea de conti-

nuer leur chemin jusqu'au vaisseau qui étoit arrêté à la Riviere des Gallions, lequel avec ce secours ne pût jamais appareiller, & fut contraint de couper ses cables, & de se laisser dériver au large lorsque la nuit fut venue, & que le vent de terre commença à souffler. 1703.

Ce fut ainsi que les Anglois quitterent la Guadeloupe, après avoir demeuré 56. jours à terre. Nous n'eûmes pendant tout ce tems-là que 27. hommes tuez, & environ 50. blesez : mais leur perte fut incomparablement plus grande; & quoique nous sçussions en gros qu'elle étoit très-considerable, nous ne l'aurions jamais cru telle sans le rapport que nous en fit un Sergent Irlandois qui se rendit après que les ennemis eurent mis à la voile. Il y avoit deux jours qu'il étoit caché avec sa femme & un autre Soldat dans une grotte de la Riviere des Gallions, en attendant le départ des Anglois pour paroître, sa femme se montra la premiere, & quand on l'eut assuré qu'il n'y avoit rien à craindre pour son mari, elle l'alla chercher. C'étoit un homme d'esprit, bien fait, & bon Catholique; il nous dit qu'il avoit tenté dix fois de deserter, mais que son Capitaine qui s'en doutoit, le faisoit observer de

1703. si près qu'il n'avoit pû en trouver l'oc-
caſion ; qu'à la fin il s'étoit caché dans
ce trou , d'où il avoit vû paſſer plu-
ſieurs fois ceux qui le cherchoient , &
que c'étoit pour cela , & pour la crainte
des Negres qu'il étoit demeuré ſi long-
tems ſans oſer en ſortir. Il nous aſſura
qu'il s'étoit trouvé à la revûe que l'on
avoit fait il n'y avoit que cinq jours ,
& qu'il étoit proche du Major Général
qui avoit dit tout haut , en maudiffant
cette entrepriſe , qu'ils avoient perdu de-
puis qu'ils étoient à terre mille , neuf
cens ſoixante & quatre hommes , dont
plus de mille avoient été tuez , entre
leſquels il y avoit trois Colonels , deux
Capitaines de vaiſſeau , un Major , &
vingt-ſept Capitaines ou Lieutenans ou
autres Officiers , que le reſte étoit mort
de maladie , ou avoit deſerté , ou avoit
été pris priſonnier ; à quoi ce Sergent
ajoûtoit que les vaiſſeaux & les barques
étoient remplis de malades & de bleſſez.
Nous avions 76. de leurs deſerteurs , &
35. priſonniers ; ils amenerent avec eux
quinze ou ſeize de nos deſerteurs Sol-
dats ou engagez , & environ 80. Ne-
gres. Nous trouvâmes cinq canons de
fer dans leur batterie , & un dans la
place d'armes , mais rompus , & hors

Nom-
bre des
morts &
bleſſez
des deux
Nations.

d'état de servir. Le seul canon qu'ils laisserent entier fut celui de la Tour des Jacobins , que nous trouvâmes au bord de la mer. 1703.

Ils ont brûlé quatre Eglises Paroissiales , sçavoir celle de l'Islet à Goyaves , des Habitans , du Baillif & de la Basse-Terre , la Chapelle du vieux Fort , celle des Religieux de la Charité , & les deux qui étoient sur nos deux Habitations ; vingt-neuf Sucreries , environ autant de petites habitations , le Bourg des habitans , celui du Baillif , & ceux de Saint François , & de la Basse-Terre , les Couvens des Capucins , des Carmes , des Religieux de la Charité & le nôtre , & la maison des Jesuites ; ils n'ont laissé sur pied que l'Eglise des Capucins , & celle des Jesuites. On prétend que ces derniers sont redevables de la conservation de leur Eglise à un Colonel Catholique qui y fut enterré ; pour celle des Capucins elle leur servoit de magazin à poudre.

On peut dire que de part & d'autre il y a eu de très-grandes fautes. Le peu d'expérience de nôtre Lieutenant Général , & la mesintelligence qu'il y avoit entre lui & nôtre Gouverneur , ont mis plusieurs fois la Colonie & l'Isle à

1703. deux doigts de leur ruine ; celle qui étoit entre le Général Codrington , le Commandant de la Flotte, & les Colonels les a empêché de profiter de nôtre desordre : de sorte que si nous nous devons à nous mêmes une bonne partie de nos maux , nous devons aussi la meilleur partie de nôtre salut aux Anglois qui étoient agitez des mêmes passions que nous.

Au reste il étoit tems qu'ils s'en allaissent ; nos Habitans commençoient à tomber malades , & sur tout la dissenterie qui leur étoit causé par l'eau de la Riviere des Gallions qui est purgative , & par les viandes fraîches dont la plupart n'avoient pas tant accoutumé de se nourrir que de viande salée.

Le sang des bêtes que l'on tuoit , les ordures , & les corps des Anglois qu'on laissoit sur la terre sans sepulture , engendrèrent une prodigieuse quantité de grosses mouches vertes qui désoloient les hommes & les chevaux , & qui gâtoient les viandes aussi-tôt qu'elles s'étoient posées un instant dessus. Nous nous trouvâmes presque tous attaquez de maux de gorge , avec des enflures aux levres qui venoient du travail , & de la chaleur à laquelle nous étions sans cesse

exposé. Tout ce que cette irruption des Anglois produisit de bon fut que nôtre jeunesse qui avoit un peu peur du feu au commencement, s'y accoûtuma si bien, qu'elle n'y faisoit plus la moindre attention, & qu'elle y alloit aussi gaiement qu'à la chasse. Tant il est vrai que l'habitude est une seconde nature, & qu'on se fait à tout ce qu'on veut, dès qu'on le pratique souvent.

Après avoir visité les batteries des ennemis, & l'enceinte dont ils avoient enfermé le Bourg, j'entrai par hasard dans une petite maison au dessous de la place d'armes qui appartenoit à une bonne devote, appelée des Guermaux, à laquelle les Anglois n'avoient pas mis le feu: apparament qu'un de leurs Ingenieurs y avoit logé, car j'y trouvai des desseins & beaucoup de papiers, & entre autres les plans de la plus grande partie de nos Retranchemens, ce qui me fit plaisir. Je montai ensuite à nôtre habitation du Marigot, où je soupai avec un de nos Religieux, & un de nos Voisins, aux dépens de quelques Diabes que j'avois amassé le matin, en entrant dans le Bourg. Ces oiseaux en s'en retournant à la montagne avoient été ébloüis de la grande lumiere que jettoient

1703. tant de maisons qui brûloient , & ils étoient tombez à terre , ne voyant plus à se conduire ; on en amassa plus de trois cens de cette maniere.

Confé-
rence
sur les
Diables
& les
Macreu-
ses

Ces Diables avoient été cause de plusieurs disputes que j'avois eu avec un de mes voisins de baraque , pendant que nous étions au camp des Gallions : c'étoit le sieur Thuillier Capitaine d'un vaisseau marchand de Dieppe , qui s'étoit établi à la Guadeloupe pour le commerce de ses associez ; il étoit bon huguenot , homme de bien & fort sage. Comme nous nous entretenions tous les jours ensemble, il me disoit toutes les fois que nos Negres m'apportoient des Diables, qu'il ne pouvoit concevoir que les Catholiques Romains fissent un crime aux Protestans de manger de la viande tous les jours sans distinction , pendant qu'eux mêmes en mangeoient les vendredis, les samedis , & même pendant le Carême ; & lorsque je lui demandois des preuves de ce qu'il nous imputoit , il me citoit aussi-tôt les Diables & les Diablotins que nous mangions quelquefois ensemble. On pourra se souvenir de ce que j'ai dit de ces oiseaux dans la seconde partie de ces mémoires , que les Supérieurs Ecclesiastiques qui sont aux Isles

ont déclaré être viandes maigres, après avoir consulté sur cela tous les Esculapes du païs, je veux dire, les Medecins, les Chirurgiens, & les Apotiquaires : mais quelque chose que je pûs lui dire, pour lui faire voir que nous pouvions manger ces oiseaux en toute sûreté de conscience, il revenoit toujours à dire que les oiseaux qui s'accouploient, qui pondoient des œufs, & qui les couvoient, ne devoient point être mis au rang des poissons, & que par consequent nous pechions contre les loix de l'Eglise Romaine, en les mangeant les jours qu'elle défend de manger de la chair ; car enfin, me disoit-il, quelle difference peut-on mettre entre les Diables & les Canards, les Oyes, les Pluviers, les Becasses, les Sarcelles, & tous les autres oiseaux aquatiques ? Soit qu'on les regarde dans leur figure & leur plumage, ou dans leur nourriture ordinaire, ou dans les lieux où ils résident toujours, & dont ils ne s'éloignent que malgré eux, on ne trouvera rien qui les distingue assez considerablement, pour que les uns soient poissons, & les autres chair ; il paroît même, ajoûtoit-il, que les Canards, les Sarcelles, les Becasses, les Pluviers, & autres oiseaux semblables approchent

bien plus des poissons que les Diab-
bles, puisqu'ils sont toujours dans l'eau,
ou dans des lieux aquatiques & maréca-
geux, qu'ils y cherchent leur nourriture,
y font leurs œufs, & y élèvent leurs pe-
rits, & qu'ils ne s'en éloignent que le
moins qu'ils peuvent, & par force; au
lieu que les Diabes ne demeurent point
dans l'eau, ni dans les lieux aquatiques
& marécageux, mais repairent dans des
montagnes bien sèches, où ils font des
trous en terre comme les lapins, & ne
vont à la Mer que pour y chercher leur
nourriture, parce qu'ils ne la trouvent
point dans ces montagnes stériles où ils
se retirent.

Quand je lui objectois que la chair &
sur tout la graisse des Diabes avoit une
odeur de poisson, qu'on ne sentoit point
dans les autres oiseaux aquatiques; ce
qui me paroissoit être une preuve qu'ils
devoient être mis au rang des poissons,
& non pas les autres. Il me répondoit que
cette odeur provenoit de la nourriture
qu'ils prenoient ordinairement; & que
comme il seroit ridicule de changer l'état
des ramiers, parce que leur chair chan-
ge de couleur & d'odeur selon les diffé-
rens fruits qu'ils mangent, de même il
étoit ridicule de mettre les Diabes au.

rang des poissons , parce qu'ils sentent le poisson, puisque cette odeur n'est qu'une suite de leur nourriture qui ne change rien à leur espece. Voiez , me disoit-il , vos Minimes comme ils ne se nourrissent que de poisson & d'huile , il semble qu'ils ne soient paîtris que de ces deux choses, ils rendent l'huile par les sueurs , par les urines , par la salive ; leur chair est couverte d'une peau toute onctueuse , qui leur donne une odeur d'huile & de poisson , d'autant plus forte qu'ils sont plus vieux , & qu'ils ont moins de soin de se tenir propres ; avec tout cela je suis sûr que vous ne voudriez pas les mettre au rang des poissons , & qu'ils s'y opposeroient vivement. Tirez donc la consequence pour vos Diabes ? Je sentoie bien que je souûtenois une mauvaise cause , & j'étois souvent fort embarrassé ; car dès que je venois à lui dire que les Medecins du païs avoient déclaré que c'étoit une viande maigre , il me battoit en ruine, en m'objectant aussi-tôt leur ignorance, dont je ne pouvois pas disconvenir, puisque je n'étois échappé de leurs mains que par miracle ; à la fin je m'avisai de lui dire qu'on pouvoit regarder les Diabes comme les Macreuses , & les mettre aussi-bien qu'elles au rang des poissons

1703. & des viandes, dont il est permis de manger en Carême; car, lui disois-je, qui ressemble mieux à un Canard qu'une Macreuse? Les pieds, le bec, le col, la peau, les plumes, tout est presque semblable, ou du moins la difference qui s'y rencontre n'est pas assez grande, pour en faire deux especes differentes, & si éloignées l'une de l'autre; cependant vous ne trouvez pas mauvais qu'on en mange en Carême, & vous vous scandaliserez, si on mangeoit des Canards. Il y a une difference infinie, me répondoit-il, entre les Macreuses & les Canards; on doit regarder les Macreuses comme des veritables poissons, ou plutôt comme des animaux imparfaits & des jeux de la nature, nez dans l'air, élevez dans les eaux, & incapables de produire leurs semblables par la génération comme tous les autres animaux parfaits. Ce sont, selon les témoignages d'un très-grand nombre d'Auteurs graves & bien instruits du fait en question, les fruits de certains arbres que l'on trouve sur les rivages septentrionaux de l'Ecosse, de l'Irlande, des Isles Orcades & autres lieux plus voisins du Pole Arctique, qui étant parvenus à un certain point de maturité, s'ouvrent, & laissent tomber dans la mer

un

un petit animal informe qui s'attache d'abord à tout ce qu'il trouve , bois pourry , racines , coquillages , tout lui est bon ; là les parties se développent peu à peu , & prennent enfin la figure d'un oiseau , à qui les plumes poussent dans la suite , & qui étant arrivé à toute la perfection que la nature juge à propos de lui donner , se détache de l'endroit où il s'étoit arrêté en naissant , s'élève au dessus de l'eau , vole en l'air , & fait d'assez longs trajets , pour venir se faire prendre sur les côtes de France , de Flandres , d'Hollande & autres endroits voisins de la mer , où l'on en voit quelquefois des quantitez très-considerables que les vents de Nord y ont amené , & que de tout tems on a mis avec raison au rang des viandes maigres , sans qu'on se soit jamais avisé de soupçonner le moins du monde qu'ils pussent être de la chair.

En effet leur production & leur état ne peut-il pas être mis en parallele avec cette fameuse Citroüille que l'on trouve en Moscovie , & en Tartarie , à qui la nature a donné la figure d'un Agneau qui a des pieds , un col , une tête , une queue , qui est couvert de laine , dont la chair ne differt en rien de celle des Agneaux provenus d'une Brebis & d'un Belier ;

1703. qui mange toute l'herbe qui croît autour de lui, & qui se trouve à portée de sa gueule, & qui ne meurt que quand il ne trouve plus rien à brouter, parce que la nature l'a attaché à une racine qui est comme son nombril, autour de laquelle il tourne, mais qui l'empêche de quitter le lieu où il a pris naissance. Sa chair est si semblable en tout à celle des Moutons, que les Ours, les loups, & les autres animaux carnassiers qui ne se repaissent pas de la forme extérieure dont elle est revêtue, en sont extrêmement avides, & la recherchent avec empressement. Or si la nature a pû produire des Agneaux en Moscovie, pourquoi ne pourra-t-elle pas produire des oiseaux ressemblans à des Canards dans d'autres endroits? & si les Moscovites, qui sont les peuples du monde les plus scrupuleux sur leur abstinence, & sur leurs jeûnes, ne font point de difficulté de manger leurs Agneaux pendant leur carême; pourquoi trouveroit-on mauvais que les autres Chrétiens mangent des Macreuses dans le leur? On peut croire qu'il ne manquoit pas de me citer les auteurs où il avoit lû ce que je viens de rapporter; car sur cet article il ne tarissoit point, & je croi qu'il en avoit une le-

gende aussi longue que les Litanies des Saints ; c'est dommage que je ne les ai pas tous retenus : voici ceux que ma mémoire me fournit. Olearius dans sa relation de Moscovie ; Delrio dans ces recherches magiques ; Vincent de Bourgogne Evêque de Beauvais Religieux Dominiquain, Prédicateur & Confesseur de Saint Louis dans son miroir Historique ; Olaus Magnus dans son histoire du Septentrion ; Pie second dans son Histoire de l'Europe ; Ostelins dans la description de l'Ecosse ; Turmenus , Scaliger , Cardan , Porta , le Pere Kircher , Aldrouan , Maginus Docteur en médecine dans son Traité de *Volucris arborea* ; le Pere Briet Jesuite dans ses Merveilles d'Ecosse , & une infinité d'autres que je ne rapporte pas ici , de peur d'ennuyer le Lecteur ; sans compter la possession où l'on est depuis cinq ou six cens ans , & peut-être davantage , de manger ces oiseaux en carême, ce qui, selon lui, n'étoit pas seulement un préjugé en sa faveur , mais une raison des plus convaincantes, puisqu'elle étoit appuyée sur le consentement unanime de tant d'Auteurs celebres de toutes les especes que l'on peut desirer.

Il est constant que si la multitude des témoins , dont le rapport est uniforme ,

1703.

rend une chose croiable , il n'y a rien de plus certain que l'origine des Macreuses, telle que le Capitaine Thuillier me la vouloit persuader , & que par une suite nécessaire rien n'étoit mieux fondé que la possession où l'on étoit depuis tant de siècles d'en manger en carême.

Il y avoit encore moins de difficulté touchant l'Agneau de Moscovie : supposé qu'il fut réellement tel qu'Olearius l'a décrit , dont cependant je n'ai garde de convenir , & cela pour des bonnes raisons. Son origine étoit certaine , on voïoit mettre sa graine en terre , on la voïoit germer & pousser ce fruit extraordinaire ; mais il demeuroid toujours attaché à la racine qui l'avoit produit, & ne s'avisoit point de faire des voyages de quatre ou cinq cens lieues , pour s'aller faire prendre dans des païs éloignez de chez lui, & y exciter des querelles entre les Casuites & les Medecins , comme font ces impertinens oiseaux d'arbres, que nous appellons Macreuses, Pilets, Bleris, & autres semblables auxquels nos voisins ont donné encore d'autres noms, chacun selon la propriété de sa langue, l'aventure qui les a fait trouver, ou quelque chose de particulier qu'ils ont remarqué en eux.

J'avoüe que l'ignorance où l'on étoit autrefois de la génération des Macreuses, étoit pardonnable, & que les fables que tant d'Autheurs graves avoient débité sur ce sujet, rendoient excusables ceux qui y ajoûtoient foi, sans se donner la peine d'approfondir comme ils auroient dû faire cette matiere avant d'y donner une croiance si entiere, & d'en tirer une aussi mauvaise consequence que celle qu'ils en tiroient; mais je le repete encore, ils étoient en quelque façon excusables, puisque personne n'avoit encore pénétré jusqu'aux endroits reculez & regardez comme inaccessibles, où ces oiseaux prenoient naissance, & que respectant les grands noms de tant d'Autheurs, qui disoient tous la même chose, il semble qu'il y auroit eu quelque sorte de temerité d'en douter; mais il faut avoüer qu'il n'y a plus à present d'excuse, & que ce n'est plus qu'un entêtement ridicule qui leur fait soutenir une erreur, dont ils doivent être entierement desabusez, & cela uniquement pour pouvoir étouffer les remords de leur conscience qui s'éleve contre eux, & qui leur reproche qu'ils agissent contre leurs propres lumieres, en soutenant que les Macreuses sont les fruits de certains arbres, ou des insectes nez

1703.

de la pourriture des vieux bois de navires. Trop de gens ont vû ces oiseaux pondre, couvrir leurs œufs, & élever leurs petits, pour pouvoir douter de l'origine des Macreuses; toutes les relations des voïages du Nord sont pleines de cette verité; & si le Capitaine Thuillier avoit autant voïagé dans ces païs-là, qu'il avoit fait dans l'Amerique qui est entre les deux Tropiques, je suis certain qu'il n'auroit pas soutenu la production fabuleuse de ces oiseaux d'arbres aussi vivement qu'il le faisoit.

D'ailleurs il ne faut pas croire que tout le monde ait été dans les mêmes sentimens sur les Macreuses, & qu'avant même les voïages des Hollandois dans le Nord, il n'y ait pas eu des gens assez sages pour douter de ce qu'on debitoit de ces oiseaux. On trouve un grand nombre d'Auteurs de toute espece contemporains de ceux que je viens de rapporter qui ont écrit tout autrement; & si le Capitaine Thuillier me citoit des Auteurs graves, pour soutenir son opinion, je ne manquerois pas de lui en opposer d'autres de pareil caractère, & de mêmes poids que les siens, qui avoient parlé des Macreuses d'une maniere bien opposée: par exemple, Albert le Grand Reli-

gieux de mon Ordre , & Evêque de Ratisbonne , après avoir rapporté dans le 23. Chapitre de son Histoire des Animaux , ce que le vulgaire croïoit des Macreuses , dit positivement qu'il est faux que personne n'ait vû ces oiseaux pondre , & couver leurs œufs , puisque lui même est témoin , & beaucoup d'autres gens avec lui , que ces oiseaux pondent , couvent leurs œufs , & élèvent leurs petits comme les autres oiseaux ; d'où il conclut que c'est très-mal à propos qu'on les appelle Canards d'arbres , & qu'en les regarde comme les fruits de certains arbres qui croissent sur les rives Septentrionaux de l'Ecosse , ou des productions de la pourriture de quelques vieux bois ; & afin qu'on ne puisse pas dire que c'est de quelque autre espece d'oiseau que ce sçavant Evêque parle , il ne faut que lire la description qu'il en fait , pour y reconnoître aussi-tôt les Macreuses qu'il y dépeint d'une maniere qui ne convient qu'à elles seules , & point du tout à d'autres oiseaux.

Charles Clusius dans le Supplement de ses Exotiques, après avoir fait une description exacte des Macreuses , & rapporté les noms differens que les Ecossois & les Anglois leur donnent , dit que

1703. 295 *Nouveaux Voyages aux Isles*
tout ce que le vulgaire a débité ou cru
sur l'origine de ces oiseaux est une fable
toute pure , inventée par ceux qui en
vouloient parler sans les connoître ; qu'à
la vérité on a été très-long-tems sans en
rien sçavoir de positif , parce que les
Côtes Septentrionales de l'Ecosse , les
Isles Orcades , & autres lieux plus voi-
sins du Pole n'étoient frequentez de per-
sonne , mais qu'on devoit être desabusé
de ces vieilles erreurs depuis l'année 1569.
que les Hollandois aiant fait plusieurs
voies dans ces Isles peu connues , à la
nouvelle Zemble , & au-delà du détroit
de Nassau , ont trouvé une multitude
presque infinie de ces oiseaux , qui cou-
voient leurs œufs , & élevoient leurs
petits sur des Rochers & des Isles deser-
tes & steriles , où personne n'avoit en-
core jamais mis le pied.

Gerard de Wert fameux Pilote d'Am-
sterdam dit la même chose dans sa rela-
tion du voyage qu'il avoit entrepris, pour
trouver le chemin de la Chine par le
Nord. Il rapporte qu'ils trouverent une
quantité incroyable de ces oiseaux qui
couvoient leurs œufs sur des Isles deser-
tes , & qui étoient tellement attachez à
leurs nids , qu'ils ne s'envoloient point,
& se contentoient de crier lorsqu'on les

vouloit prendre, ou leur faire abandonner leurs œufs. Ces Isles sont au-delà du 80. degré de latitude Septentrionale , & ne sont habitées de personne ; les Macreuses s'y retirent pendant que le froid y est moins rigoureux , y pondent & y élèvent leurs petits , & descendent vers les parties plus meridionales de l'Europe, lorsque les neiges & les froids excessifs les empêchent de trouver leur nourriture dans les pais où elles sont nées.

J'ennuierois mon Lecteur si je rapportois ici les Auteurs que je citois au Capitaine Thuillier ; en voici pourtant un que je ne puis laisser passer: c'est le même Vincent de Beauvais , qui dans la suite de son Miroir Historique, dit que s'étant trouvé au quatriéme Concile Général de Latran sous le Pape Innocent troisiéme, l'usage des Macreuses en carême y fut défendu ; & quoiqu'on n'eut pas encore une connoissance bien claire , & bien certaine de leur origine , on trouva qu'elles avoient trop de rapport avec les oiseaux à peu près de leur espece qu'on ne peut pas manger en carême , comme sont les Oyes , les Canards , les Becasses , les Sercelles , & autres semblables oiseaux aquatiques , pour que l'usage en fut permis.

De sorte que si on a continué d'en manger jusqu'à présent , ce n'a été qu'en conséquence de la longue possession où l'on est , fondée sur l'erreur où l'on a été ; mais que tant d'Autheurs & de Voyageurs ont trop-bien détruite, pour que des gens de bon sens la puisse encore soutenir.

Le Capitaine Thuillier demeura à la fin convaincu de la verité de l'origine des Macreuses , soit par les témoignages des Autheurs que je lui rapportai , dont j'ai cité ici une partie , soit par les raisons Phisiques que j'y joignis ; mais le scandale que nous lui donnions aux Isles en mangeant des Diabes , passa encore en Europe où l'on mange des Macreuses ; de maniere que je fis une plaie à sa conscience délicate , en guérissant celle de son esprit , prévenu par l'erreur. Le remede que j'y apportai fut de lui dire que la qualité des viandes que l'on doit manger en carême , étant du ressort de la puissance Ecclesiastique , l'Eglise qui est une bonne Mere , compatissant à la foiblesse de ses Enfans, vouloit bien fermer les yeux sur cet abus , & leur tolerer l'usage d'une viande passagere qui est comme une manne qui supplée fort souvent au défaut du pois-

Françoises de l'Amerique. 299
son , & des autres choses dont on a 1703.
coutume de se servir en carême.

CHAPITRE VIII.

*L' Auteur va se reposer chez le sieur de
Rochefort au petit Cul de Sac. Descrip-
tion de ce quartier ; des Arbres appel-
lez Cedres ou Acajous ; des Pruniers
de Monbin , & autres Arbres.*

LE lendemain du départ des Anglois
Samedi 19. Mai , je fus au reduit
voir le Superieur de nôtre Mission ; &
lui dire qu'ayant un besoin extrême de
me reposer, je le priois de trouver bon
que j'allasse passer une quinzaine de jours
chez le Curé de la Cabesterre. M. de
Rochefort dont j'ai parlé dans un autre
endroit, qui avoit épousé la Veuve du
sieur Baudouin , autrefois Commis prin-
cipal de la Compagnie de 1664. ayant
sçu que j'étois à la Cabesterre, m'écrivit,
& me convia d'aller passer quelques
tems avec lui ; & pour m'en presser da-
vantage , il m'envoia un cheval. J'y fus,
& j'y demurai quinze ou seize jours,
& je me remis entierement des fatigues
que j'avois souffert, à l'exception d'un mal

1703. de gorge, & d'une enflure aux amigdal-
les, qui me durèrent encore près de
trois mois.

Fief ap-
pelé Ar-
nonville

L'habitation du sieur de Rochefort est
une des plus belles de la Cabesterre de
la Guadeloupe; elle fut érigée en Fief
sous le nom d'Arnouville en 16.... elle
a six à sept mille pas de hauteur, sur
près de deux mille pas de large; toutes
les cannes étoient partagées en quarrez
de cent cinquante pas chacun, dont les
routes étoient bordées de petits arbrif-
seaux qui portent cette espece de pois
qu'on appelle pois de sept ans, toutes
ces routes étoient tirées au cordeau; &
comme tout ce terrain est fort uni, du
moins ce qui étoit en valeur, cette ha-
bitation avoit un air de propreté qui
faisoit plaisir; il y a un assez gros ruis-
seau qui passe environ par le milieu,
& une petite riviere, appelée la riviere
du Coin, qui la separe des terres de Saint
Germain que M. Hoüel a fait ériger en
Marquisat en 17... sous le nom de
Hoüelbourg.

Selon toutes les apparences ces terres
ont été autrefois défrichées, & culti-
vées ou par les anciens Indiens, ou par
les Caraïbes qui leur ont succédé; car
on n'y trouve que très-peu de gros ar-

bres , quoique la terre y soit bonne , 1703.
profonde & fraîche , ce qu'on remarque
par la quantité de bois dont elle est cou-
verte , qui sont des bois tendres , fort
hauts , fort droits & fort pressés. J'ai
parcouru tout ce terrain jusqu'à la grande
Riviere à Goyaves qui tombe dans le
grand Cul de Sac , & je n'ai point trou-
vé de lieu dans toutes nos Isles plus pro-
pre à faire des Cacaoyeres que celui-là.
J'en dis ma pensée à M. de Rochefort
qui l'approuva , & qui y auroit fait tra-
vailler s'il n'avoit point été déjà atteint
de la maladie dont il mourut deux ans
après ; c'étoit la diarrhée , maladie ordi-
nairement très-longue dans les païs
chauds , & mortelle pour les gens ma-
riez.

Pour n'être pas tout à fait sans rien
faire pendant le séjour que je fis à Ar-
nouville , je nivelai & traçai un canal ,
pour faire passer une partie de la Riviere
du Lezard au travers de cette habitation ,
& donner la commodité d'y faire deux
moulins à eau , ce qui rendroit cette terre
d'un revenu double ou triple de ce qu'elle
produisoit , & cela sans beaucoup de
peine & de dépense. La Riviere du Le-
zard est considerable , ses eaux sont bel-
les & fort bonnes , & en telle quantité

1703. qu'on en pourroit prendre deux pieds cubes sans presque qu'on s'en apperçut.

Nous apprîmes le 10. Juin que M. Robert qui étoit Intendant des Isles depuis huit à neuf ans , s'étoit servi des deux vaisseaux de guerre qui avoient apporté nôtre nouveau Général , pour retourner en France où il étoit appelé , pour remplir l'Intendance de Brest , à laquelle le Roi l'avoit nommé. On peut dire que ce fut une véritable perte pour les Isles ; il les avoit gouverné avec une prudence, une droiture, & un desintéressement admirable ; il les quitta dans leur plus grand besoin , & au regret de tous les Habitans , dont il emporta avec lui l'amour & l'estime.

Je revins chez nous au Baillif le Mardi 12. Juin, je trouvai que nos Peres s'étoient logez dans des cases de paille qu'ils avoient fait faire à nôtre habitation du Marigot ; j'en fis faire aussi une pour moi. Nôtre Superieur , quoique homme d'esprit , étoit encore trop nouveau dans le pays , pour pouvoir remédier aux désordres que la guerre avoit causé à nos biens ; il me pria de l'aider , & je le fis aussi-tôt.

Nous commençâmes par retablir nôtre Poterie ; parce que les Anglois aiant

brisé les pots & les formes de toutes les Sucreries , où ils avoient mis le pied , nous jugeâmes que ce feroit une très-bonne marchandise , puisqu'elle est absolument necessaire pour faire du sucre blanc. Je fis planter quantité de Manioc , & remettre en état les cannes qui avoient été brûlées , & dans le même tems je fis abbatre des arbres , & travailler au bois qui étoient necessaires , pour faire un Moulin , & une Sucrerie , afin de profiter d'une piece de cannes qui n'avoit point été brûlée. Les Charpentiers étant rares & plus chers encore & plus impertinens alors qu'ils n'étoient avant l'irruption des Anglois , je me mis en tête de faire moi-même le moulin , & les autres bâtimens dont nous avions besoin. Je traçai & je piquai tout le bois , & je le fis mettre en œuvre par nos Negres avec tant de diligence , que neuf semaines après le départ des Anglois nous recommençâmes à faire du Sucre à notre Habitation de Marigot. Il fallut après cela songer à retablir celle du Baillif ; mais comme nous y avions besoin d'un moulin à eau , dont la grande roue devoit avoir vingt-deux pieds de diametre , j'allai dans un lieu appelé le Parc , faire travailler un arbre que nos Peres avoient

1703.

Acajou
ou Cedre
d'une
grosſeur
extraor-
dinaire.

fait abbatre il y avoit 14. ans avec la permission de M. Houel , à qui ce terrain appartenoit : c'étoit un Acajou d'une grosſeur très-conſiderable par le pied ; on en avoit déjà mis en œuvre les grosſes branches , qui avoient porté près de quatre pieds d'équariſſage ; il n'étoit reſté que le tronc de vingt-quatre à vingt-cinq pieds de longueur , & preſque quarré , puisſqu'ayant été équari ſelon tout ce qu'il pouvoit porter , il ſe trouva de huit pieds quatre poûces d'un ſens , ſur neuf pieds dix poûces de l'autre.

L'arbre que nous appellons Acajou aux Isles du Vent , eſt le même que celui que les Eſpagnols appellent Cedre dans la Terre-ferme , & dans les grandes Isles. Je ne ſçai qui a plus de raiſon , car je n'ai jamais vû les Cedres du Liban , qui ſelon les relations que j'en ai lû ne reſſemblent point du tout au Cedre Eſpagnol. Le mot Acajou eſt Caraibe ; les ſeüilles de cet arbre ſont petites , longues & étroites , à peu près comme celles du Peſcher d'Europe ; l'arbre en eſt beaucoup chargé , elles y viennent par bouquets ; elles ſont d'un verd pâle , minces , ſouples , friſſées vers la pointe , & quand elles ſont froiſſées dans la main , elles rendent une liqueur onctueuſe d'une

odeur de verd aromatique ; l'écorce de
cette arbre est épaisse , rude , tailladée,
grise , & assez adhérente. L'aubier ne se
distingue presque pas du cœur , il est seu-
lement un peu moins coloré. On veut
que cette arbre soit mâle & femelle , &
que le mâle soit le plus rouge. Pour la
bonté je croi que cela est assez égal, quoi-
qu'on prétende que le mâle est un peu
plus compacte , & que par conséquent
il se travaille plus uniment , & plus
facilement que la femelle , qui est quel-
quefois un peu cotoneuse.

Cet arbre devient très-grand , & ce
que je viens d'en dire en est une preu-
ve ; je dois ajouter qu'il croît fort vîte,
quoiqu'il semble rechercher les terres
ponceuses & arides plutôt que les bon-
nes. Il est vrai que comme il étend ses
cuisses , & ses racines fort loin de son
tronc , on peut dire qu'il attire toute la
substance de la terre où il les répand.

On emploie cet arbre à toutes sortes
d'usages , il réussit également bien en
tout ; on en fait des poutres , des che-
vrons , des planches , des cloisons , des
meubles , rien n'est plus beau & meil-
leur ; il est le meilleur de tous les arbres
pour faire des canots & des pirogues de
telle grandeur que l'on veut , capables de

Usage de
l'Acajou

porter bien du monde, & de faire de très-longs trajets ; outre qu'étant léger & flottant sur l'eau, il met par là hors de danger de naufrage ceux qui l'emploient à cet usage. Il est vrai qu'il se fend aisément ; mais on remédie à cet inconvénient, en garnissant le dedans des canots avec des courbes, & ferrant les deux extrémités avec quelques bandes de fer. On y remarque encore deux qualitez très-estimables ; il a une odeur des plus agréables, & on prétend qu'il est incorruptible. Je ne voudrois pas assurer tout à fait qu'il a cette dernière qualité, bien que j'ai des raisons convaincantes de sa très-longue durée. Quoiqu'il en soit, ce qui lui peut procurer cette espèce d'incorruptibilité, est qu'il est rempli d'une humeur gommeuse, très-acre, & très-amère, qui empêche les vers & les poux de bois de l'attaquer, & qui produit le même effet sur les viandes qu'on fait cuire au feu, composé de ce bois, que le bois amer, dont j'ai parlé au commencement de ces memoires.

A l'égard de sa bonne odeur, il faut attendre qu'il soit bien sec, pour en jouir ; car quand on le coupe, & jusqu'à ce que toute son humidité soit dissipée, il a la plus mauvaise, & la plus dégoû-

1703.
tante odeur qui soit au monde. On dit que le bois de Sainte Lucie, dont on fait des ouvrages si estimez, à cause de leur bonne odeur, sent extrêmement mauvais quand on le coupe, & jusqu'à ce qu'il soit entierement sec. Je n'ai jamais vû cet arbre sur pied; mais j'en ai trouvé à la Martinique, qui pour le grain & la couleur étoient tout-à-fait semblables au bois de Sainte Lucie: on les appelloit Bois de Merde; ils viennent pour l'ordinaire dans des lieux pierreux & steriles, comme sont les Isles & les Falaises sur les bords de la mer. Quand on coupe cet arbre, ou qu'on le travaille étant frais coupé, il rend une odeur de matiere fecale insupportable; mais à mesure qu'il sèche ou de lui même, étant coupé & mis à couvert, ou par artifice, étant mis dans une étuve, il perd cette mauvaise odeur, & en prend une qui ne differt point de celle du bois de Sainte Lucie. Cette arbre ne devient jamais bien gros, je n'en ai point vû qui arrivât à un pied de diametre; son écorce est noirâtre & rude, parce qu'elle est remplie d'une infinité de petites hachures; quoiqu'elle paroisse assez sèche, elle ne laisse pas de rendre une liqueur oleagineuse quand on la coupe, qui est amere

Bois de
Merde.

& de fort mauvaise odeur. La feuille de cet arbre est ronde, peu épaisse, ferme, sèche & cassante; l'arbre en est beaucoup couvert, elle est d'un verd brun, tachetée de petits points rouges & blancs; ce bois étant mis au feu quand il est verd, exhale une grande puanteur, & la communique aux viandes que l'on fait cuire à sa chaleur. Quand on en peut glisser quelque éclat dans la poche de quelque nouveau venu, on est sûr de se bien divertir à ses dépens.

Pour revenir au bois d'Acajou ou Cedre que je fis travailler, ce qu'il ne faut pas confondre avec l'Acajou à fruit dont j'ai parlé dans un autre endroit; quoiqu'il y eut quatorze ans qu'il fut abbatu, il étoit dans un lieu si frais, & si humide, que je le trouvai encore tout verd, & d'aussi mauvaise odeur que s'il n'avoit été abbatu que depuis 24. heures. Je fus obligé de faire souder deux harpons l'un au bout de l'autre, & après avoir fait une entaille de chaque côté avec la hache, pour soulager le harpon, je le fis couper de la longueur qui m'étoit nécessaire; je fis glisser les billes pour les refendre sur des queues proportionnées au poids qu'elles devoient soutenir, & je fis creuser une fosse par dessous,

pour placer les Scieurs , après avoir fait scuder deux scies bout à bout. Je fus aussi obligé d'y employer quatre hommes, deux dessus & deux dessous ; & afin de hâter l'ouvrage , je les faisois relâier d'heure en heure. Ce fut ainsi que je vins à bout de ce beau morceau de bois , duquel je tirai des ceintres , pour faire plusieurs roües , & plusieurs autres choses , dont nous avions alors besoin.

Mais quoique cet arbre fut très-beau, ce n'étoit encore rien en comparaison d'un autre de la même espece qui étoit sur notre Habitation du Marigot dans les commencemens que nos Peres s'y établirent; j'en ai vû les racines , & quelques vestiges du tronc qui m'ont fait juger de sa prodigieuse grosseur ; cette arbre fut cause d'un procès qui a eu de grandes suites , entre M. Hoüel & nos Peres. Je croi en avoir parlé dans un autre endroit.

Le tronc & les grosses branches de l'Acajou jettent de tems en tems des grumeaux d'une gomme claire , nette & transparente , qui durcissent à l'air : on l'emploie aux mêmes usages que la gomme Arabique , & si on vouloit se donner la peine d'inciser ces arbres , on en tireroit une quantité considerable.

La gomme d'Acajou me fait souvenir

d'une autre espece de gomme , dont j'aurois dû parler dans mon *Traité du Sucre* au troisiéme Tome de ces memoires en parlant de l'arbre dont on se sert pour faire les douves des barriques. Cet arbre que les Negres nomment bois à Barrique , s'appelle chez les Sçavans de nos Isles Sucrier de montagne ; il donne ou de lui-même en certaine saison de l'année, ou quand il est incisé, une gomme qui d'abord est liquide , & claire comme le baulme de Copau recent , & qui dans la suite s'épaissit , se durcit, & devient d'une couleur grise, un peu grasse, avec une odeur de verd aromatique assez agréable ; on l'appelle à Saint Domingue baulme à Cochon ; c'est le hazard qui l'a fait découvrir. Un Chasseur aiant blessé un Sanglier ou Cochon Maron , vit que cet animal s'arrêta auprès d'un Sucrier de montagne , & que l'aiant entamé avec ses crocs ou défenses , il y frottoit sa plaie , & y recevoit la liqueur qui en decouloit. Après qu'il eut tiré un second coup , & abbatu la bête , il examina plus attentivement ce que le Cochon avoit fait , & vit qu'il avoit sa premiere plaie toute baignée de la liqueur qui étoit sortie de l'arbre , ce qui lui persuada que c'étoit un baulme, dont on

n'avoit point encore eu de connoissance. 1703.
Il en éprouva sur le champ la vertu sur un de ses chiens qui avoit reçu un grand coup de dent de Sanglier à la cuisse : il frotta la plaie de son chien avec la liqueur qui continuoît de sortir de l'arbre par les entailles que le Sanglier y avoit fait , & sans autre appareil il eut le plaisir de voir son chien parfaitement guéri en moins de vingt-quatre heures. On reconnut par là d'où venoient des citracices considerables , que l'on trouvoit sur des Cochons Marons beaucoup mieux gueries & consolidées, que si on les avoit mis entre les mains des Chirurgiens. Diverses experiences que l'on a fait de ce baulme en ont confirmé la bonté ; de sorte qu'on s'en sert avec autant de succès que du baulme du Perou , & de l'huile de Copaiü. On a même remarqué qu'il étoit excellent pour les ulceres ; il les mondifie , fait tomber la chair gâtée , & les guerit parfaitement.

Il faut observer que toutes les huiles , baulmes , ou autres choses onctueuses , se doivent appliquer aussi chaudes que le malade ou blessé le peut souffrir sans en être brûlé ; & que toutes celles qui sont composées , & où il est entré de l'eau de vie , ou autre liqueur spiritueu- Remar- que sur l'appli- cation des Baul- mes.

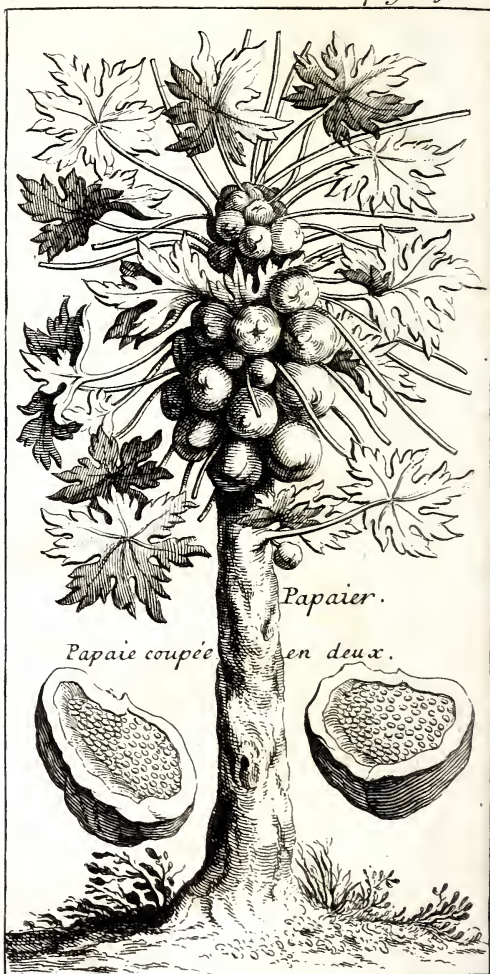
1703.

se, se doivent appliquer froides, après que la partie a été échauffée par des frictions faites ou avec les mains ou avec des linges ou étoffes chaudes, pour ouvrir les pores, & préparer l'entrée aux esprits, dont le remede est impregné.

Prunier
de Mon-
bin.

Nous avons dans toute l'Amerique un arbre qui approche si fort de l'Acajou, que bien dens gens s'y trompent, & les prennent facilement l'un pour l'autre : on l'appelle Monbin ; c'est une espee de Prunier qui devient fort gros, fort grand, fort branchu, & fort chargé de feuilles. On le met dans les Savannes, pour donner de l'ombre aux bestiaux, pendant la grande chaleur du jour. Toute la difference qu'il y a de sa feuille à celle de l'Acajou, est qu'elle est tant-soit peu plus grande, plus épaisse & moins frisée ; son écorce est aussi plus épaisse & plus crevassée, il porte deux fois l'année des bouquets de petites fleurs jaunes, dont le calice est composé de six feuilles ovalles & pointuës par les deux bouts, avec quelques étamines rougeâtres, qui environnent un pistille de même couleur, qui se change en un fruit de la figure à peu près d'une Prune de Sainte Catherine. Ces fruits sont extrêmement verts & âcres avant leur parfaite maturité ;
mais





Papaier.

Papaie coupée en deux.

mais quand ils y sont parvenus , cette couleur change , ils deviennent rougeâtres du côté qui est exposé au Soleil , & jaunes de l'autre côté. Ils ont alors un goût aigrelet, un peu aromatique & doux, qui n'est pas desagréable ; mais ils ont un noyau si démesurément gros , qu'il reste très-peu d'espace entre lui & la peau, & par conséquent peu de chair. Les enfans & généralement tous les Creolles , c'est-à-dire , tous ceux qui sont nez aux Isles , en mangent avec plaisir. On lâche les Cochons dans les endroits où il y a beaucoup de ces arbres , afin qu'ils ramassent les fruits qui tombent , ce qui les engraisse à merveilles. On se sert de ce fruit pour faire de la Marmelade , & une espece de gelée qui est très-saine & très-rejoüissante ; on en donne aux malades pour leur exciter l'appetit.

Le bois de cet arbre est blanc & filasseux , & se gâte fort aisément ; je ne l'ai jamais vû employer à d'autre usage qu'à brûler , faute d'autre ; on en fait quelquefois du douvain , lorsqu'il est d'une grosseur considerable ; je croi qu'on les pourroit employer à faire des canots , aussi-bien que le Poirier & le Cotonier rouge.

On dit qu'il y a une infinité de ces arbres dans la Terre-ferme. J'en ai vû

1703. beaucoup à Saint Domingue qui étoient très-gros , & dont les fruits avoient aussi beaucoup plus de chair , & étoient de meilleur goût qu'aux Isles du Vent.

Chêne
verd.

On voit à Saint Domingue & dans quelques endroits des Isles du Vent un arbre qui ressemble beaucoup au Chêne verd ; quoiqu'il soit dur il vient assez vite, & brave le vent & l'air marin , qui est si contraire à tous les autres arbres. Le bois est brun , il a le grain fin , les fibres longues & pressées ; on en fait des planches , des membres , & du bordage pour les vaisseaux ; car outre qu'il est assez léger , & qu'il retient bien le clou , on a remarqué que les Vers Marins , qui gâtent tous les bois d'Europe , ne s'attaquent point à celui-ci ; on en peut faire des avenues devant les maisons, qui outre l'agrément qu'elles y donneroient , seroient encore d'une grande utilité , quand on se trouve dans un besoin pressant de bois de Charpente.

M. Auger qui avoit reçu ses provisions pour le Gouvernement de l'Isle de la Tortuë , & Côte Saint Domingue , partit à la fin du mois de Septembre , pour aller prendre possession de son nouveau Gouvernement ; il vendit aux Peres Jesuites , aux Religieux de la Charité,

& à quelques particuliers les Terres d'Hoüelmont & de Bisdari qu'il avoit acquises de M. Hincelin. En attendant que le Roi lui eut nommé un Successeur, le sieur de Bois-fermé Gouverneur de l'Isle de Marie-galante, qui n'avoit rien à faire, fut envoyé pour commander à la Guadeloupe, jusqu'à ce que M. de la Malmaison eut reçu les provisions de ce Gouvernement.

CHAPITRE IX.

Changemens qui arrivent dans la Mission des Jacobins.

L'Auteur retourne à la Martinique, & est chargé du soin du temporel.

IL arriva dans ce même tems du changement dans nos Missions. Le Pere Cabasson qui en étoit Supérieur Général depuis quatre ans, & qui se flatoit d'être continué dans son poste, encore pour quatre autres années, fut surpris d'apprendre que le Général de tout nôtre ordre avoit nommé à cette Charge le Pere Jacques Bedarides, un de nos Missionnaires. Nos Anciens trouvoient qu'il étoit encore un peu jeune, quoiqu'il

1703.

eut trente-cinq ans , comme s'il en falloit moins pour être Evêque , que pour être Chef d'une Mission : Mais ce défaut vrai ou prétendu d'âge , étoit recompensé par un vrai merite , & par des qualitez qui le rendoient digne d'une Charge beaucoup plus importante. Il étoit bon Theologien , & bon Predicateur ; il étoit fort sage & fort moderé , ami du conseil , d'une vie exemplaire , & d'une grande exactitude à remplir ses devoirs , & à les faire remplir aux autres. Il m'écrivit aussi-tôt qu'il eut pris possession de son emploi , & me marqua qu'il avoit besoin de moi à la Martinique , pour achever nôtre nouveau bâtiment , & remedier à la couverture de plomp , que la violence de la chaleur du Soleil avoit ouverte & crevée de tous côtez ; ce qui avoit obligé nos Religieux de se retirer dans l'ancien Couvent.

Je partis de la Guadeloupe le Mercredi 3. Octobre. La barque où j'étois s'arrêta deux jours au Carbet de Madame Ouvunard , à qui il fallut promettre que le Pere Beaumont , mort depuis plus de trente ans , reviendrait bien-tôt demeurer avec ses bons Comperes : car de vouloir leur persuader qu'il est mort , c'est battre l'air ; ils ne l'ont pas vu

mort , & il leur a promis de revenir ; ils se le diront les uns aux autres , & d'ici à deux ou trois cens ans , ce sera toujours la même chose. Nous bûmes tous joieusement à sa santé & à son retour. Je passai ces deux jours à la chasse & à la pêche ; & comme j'étois en bonne compagnie , je ne m'ennuai point du tout.

J'arrivai à la Martinique le Samedi au soir 6. Octobre ; j'appris en mettant pied à terre , que nos Peres m'avoient élu Procureur Syndic de la Mission. Cette nouvelle m'affligea beaucoup ; & si j'eusse trouvé dans le moment une occasion , je m'en ferois retourné à la Guadeloupe, où j'aurois mieux aimé de servir une Paroisse telle qu'elle eût pû être , que de m'engager dans ces fortes d'embarras ; sçachant d'ailleurs que nôtre maison étoit chargée de dettes , & nôtre Habitation fort en desordre.

Le Superieur Général de nos Missions étoit à la Cabesterre ; on l'envoia avertir de mon arrivée , & que je ne voulois point du tout entendre parler d'être Syndic. Il vint aussi-tôt , & sçut si bien me tourner , qu'il arracha mon consentement ; mais avant d'aller à nôtre Habitation du fond Saint Jaques à la Cabes-

1703. terre, il voulut que je l'accompagnasse au Fort Roial, où il alloit voir M. de Machault Gouverneur Général des Isles. Je connoissois ce Général & sa famille, je l'avois vû en 1701. à la Martinique, lorsqu'il commandoit un vaisseau de l'escadre de M. de Chateau-Renaut; & comme il avoit deux Sœurs Religieuses de nôtre Ordre à Poissy, nous avions lieu d'espérer qu'il protegeroit nos Missionnaires dans les occasions où ils auroient besoin de son pouvoir. Il est certain que cela auroit été ainsi; car c'étoit un homme d'une très-grande pieté, qui frequentoit les Sacremens, qui donnoit beaucoup de tems à l'oraison mentale, qui lisoit assiduëment l'Ecriture, & qui se faisoit un plaisir d'en parler, & de l'expliquer à tous ceux qui venoient chez lui: mais il avoit eu le malheur de se laisser prévenir contre tous les Religieux d'une maniere extraordinaire; & comme les gens qui font profession d'être devots, ne reviennent presque jamais des impressions qu'ils ont une fois prises, les Religieux qui sont établis aux Isles, sans en excepter aucun, ont souvent souffert de choses fâcheuses de sa part.

Mr. de
Ma-
chault
Gouver-
neur Gé-
néral des
Isles.

Le motif de nôtre voyage au Fort Roial étoit pour lui faire entendre raison sur

une affaire de consequence , où il pre-
noit beaucoup plus d'interêt qu'il ne de-
voit , & dans laquelle il auroit soutenu
la Religion & les Missionnaires , si on
ne l'eut pas prévenu contre eux aussi
fortement qu'on l'avoit fait.

Il avoit pris à son service , après l'af-
faire de la Guadeloupe , un certain Ab-
bé Signier, Provençal , qui étoit passé de
l'Ordre des Carmes Déchaussez dans
le grand Ordre de Saint Benoît, en vertu
d'un bref de la Penitencerie d'Avignon.
Il y avoit six ans qu'il étoit aux Isles ;
je l'avois connu à la Cabesterre de la
Martinique , lorsqu'il étoit Precepteur
des enfans du sieur de Jorna. Il avoit
été ensuite Aumônier des Religieux de
la Charité à la Guadeloupe , & il avoit
amassé dans ces deux emplois une som-
me considerable, qu'il trouva moien d'aug-
menter tout d'un coup , pendant que les
Anglois attaquoient le Fort de la Guade-
loupe. Comme sa vie & son argent lui
étoient en singuliere recommandation , il
n'eut garde de se tenir avec les autres
Ecclesiastiques dans des lieux où il au-
roit risqué de perdre quelque chose , en
assistant les malades & les blesez ; il se
retira à la Cabesterre , & s'avisa de ma-
rier deux personnes qui étoient de la Re-

L'Abbé
Signier
Aumo-
nier du
Général.

ligion prétendue réformée , & qui malgré leurs abjurations réitérées , n'avoient jamais fait aucun exercice de la Religion Catholique , & qui outre cela étoient alliez au second degré d'affinité ; il reçut soixante & sept Loüis d'or pour la celebration de ce mariage , dont il donna un certificat en bonne forme , après l'avoir fait sans pouvoir , & sans autorité , à l'insçu du Curé , sans proclamations de bans , sans dispense , ni permission , dans une maison seculiere ; en un mot , clandestinement. Cette affaire demeura secrette jusqu'au départ des Anglois ; alors le sieur Gressier (c'est le nom du prétendu marié) qui étoit de la Paroisse des trois Rivieres , desservie par les Peres Carmes , amena chez lui la Damoiselle Poyen sa femme prétendue qui étoit de nôtre Paroisse de la Cabesterre. Les deux Curez furent extrêmement surpris de cette union illegitime , dont ils ne sçavoient rien , & qu'ils regarderent comme un concubinage public & scandaleux ; ils en firent leurs plaintes au Gouverneur , & ensuite à M. Mithon Commissaire Ordonnateur , qui faisoit les fonctions d'Intendant depuis le départ de M. Robert. Celui-ci ordonna que la fille retourneroit chez ses Parens , jusqu'à ce que l'affaire

eut été examinée ; cependant l'Abbé Signier étant devenu Aumônier de M. de Machault , il lui fut facile de persuader son maître qu'il avoit pû faire ce mariage sans blesser les loix , ni sa conscience , & que les Religieux ne s'y opposoient que par un intérêt sordide, pour n'avoir pas été satisfaits de leurs droits curiaux. Cette affaire reveilla les préventions où il étoit contre les Religieux. Ce fut sur ce pied là qu'il écrivit une lettre fort dure au Pere Cabasson , qui étoit encore alors Prefet Apostolique de nos Missions.

Le Pere Bedarides aiant succédé au Pere Cabasson , M. de Machault ne manqua pas de lui parler de cette affaire comme d'une bagatelle où nous montrions une avidité scandaleuse , pour la perception de nos droits. Celui-ci qui n'étoit pas encore informé assez amplement de ce mariage clandestin , lui répondit que ce ne pouvoit pas être à cause de nos droits, puisqu'il étoit de notoriété publique que nous n'exigions rien pour l'administration des Sacremens , & que ce qui étoit taxé pour les sepultures , publications de bans , & autres fonctions Ecclesiastiques , étoit trop peu de chose pour avoir porté les Curez à s'opposer à ce mariage. On pourra voir la taxe des droits

curiaux au commencement de ces Mémoires ; il lui promit cependant de s'informer exactement de cette affaire , & même d'aller sur les lieux s'il étoit nécessaire , & de lui donner ensuite toute la satisfaction que sa conscience , son honneur & ses pouvoirs lui pourroient permettre.

Les choses en étoient là lorsque j'arrivai de la Guadeloupe. Le Supérieur Général ne manqua pas de me demander comment cette affaire s'étoit passée , & me pria de lui en dire mon sentiment ; je le fis avec plaisir , peu de gens en avoient une connoissance plus entière , j'étois sur les lieux quand elle s'étoit passée , & on avoit eu la temerité de m'offrir cinquante Louis , & même davantage , si je voulois m'employer à applanir les difficultez qui s'y trouvoient. Je rapportai donc à nôtre Supérieur Général toute la suite de cette affaire , & je lui dis pour conclusion , qu'il n'avoit qu'à examiner les pouvoirs que le Pape lui avoit donné , comme Prefet Apostolique , pour voir *Primò* , s'il pouvoit dispenser dans le second degré d'affinité. 2^o. S'il le pouvoit faire en faveur des personnes , qui avoient contracté & consommé un mariage clandestin contre la disposition

du Concile de Trente qui les prive dans ce cas de pouvoir jamais espérer de dispense. *Tertiò*, S'il pouvoit administrer le Sacrement de Mariage comme Sacrement, à des gens, dont l'un, sçavoir l'homme, avoit déjà fait deux fois abjuration de l'Herésie de Calvin, & la fille une fois, sans que depuis ce tems-là ils eussent donné la moindre marque de leur Catholicité, & qui par conséquent ne regardoient le mariage que comme un contract purement civil.

Ce fut pour expliquer toutes ces choses à M. de Machault, & lui développer l'intrigue de son Aumônier, que le Pere Bedarides me mena avec lui au Fort Roial. Le besoin que M. le Général avoit de nous, pour tirer d'affaire son domestique, fit qu'il nous reçut assez bien; mais quand il vit que nôtre Superieur ne vouloit pas outrepasser ses pouvoirs, ni s'exposer à une excommunication, pour faire plaisir à son Aumônier, il recommença ses vieilles plaintes sur l'avarice des Moines, qui lui faisoient souhaiter de bons Prêtres de l'Oratoire, pour gouverner les Paroisses, & de bonnes Sœurs Grises, pour avoir soin des Hôpitaux. Nous lui offrîmes de nous desister entièrement, & de consentir que les Mission-

naïres des autres Ordres , c'est-à-dire , les Jésuites & les Capucins la reglassent comme ils le jugeroient à propos. Cela ne le contenta pas ; & quoi qu'il vit par les Patentes de nôtre Prefet Apostolique que nous lui mêmes entre les mains , que nos facultez de donner des dispenses ne s'étendoient pas au-delà du troisiéme au quatriéme degré , il vouloit toujous nous persuader qu'il ne tenoit qu'à nous de trouver un expédient , pour r'ajuster la mal-façon de son Aumônier. Nous le quittâmes enfin après lui avoir dit que ces gens-là devoient obtenir une dispense en Cour de Rome , & y exposer le fait comme il étoit , sans obmettre aucune circonstance , parce qu'autrement on ne pourroit pas s'en servir en leur faveur , s'il se trouvoit qu'elle fut surreptrice.

Je demurai quatre ou cinq jours en nôtre Couvent du Moüillage , pour voir ce qu'il y avoit à faire au nouveau bâtiment ; je priai le Superieur Général de faire assembler les Religieux , afin d'avoir leurs avis , parce que j'étois resolu de ne rien faire que ce qui seroit déterminé dans une assemblée. On s'assembla ; je fis le rapport de l'état du bâtiment , & je priai l'Assemblée de dire ce qu'on voudroit faire , afin que le faisant exécuter,

je ne fusse point obligé de répondre du succès ; mais au lieu de me donner quelque ordre , ou du moins quelque avis comme je le souhaitois , ils convinrent tous de s'en rapporter entierement à ce que je jugerois à propos de faire , & me donnerent là-dessus un pouvoir général & absolu. L'acte en fut dressé & signé par le Superieur Général , & toute l'Assemblée.

Je partis ensuite pour nôtre Habitation du Fond de Saint Jaques, que je trouvais dans un très grand desordre ; il y avoit environ deux mois que le Syndic qui m'avoit précédé , s'étoit chargé d'une vingtaine de Negres nouveaux qui étoient le rebut d'une cargaison de la Compagnie de Guinée , qui n'avoient pas laissé de lui conter neuf mille cinq cens livres , quoiqu'il y en eut les deux tiers qui fussent si vieux qu'ils avoient déjà les cheveux gris , marque assurée chez les Negres d'une grande vieillesse : & pour surcroît de malheur , ils n'étoient pas paieés. Je trouvais encore que la maison étoit chargée de beaucoup de dettes ; qu'il n'y avoit pas de manioc en terre pour deux mois , & que depuis mon départ pour la Guadeloupe , on n'avoit pas fait la moindre réparation : de sorte qu'il fallut com-

1704. mencer par faire un Moulin neuf , recouvrir tous les bâtimens , & travailler les bois neceffaires pour la charpente du bâtiment neuf du Mouillage.

CHAPITRE X.

Remede dont les Missionnaires se servent, pour guerir les Paiens obsedez. Quelques pratiques des Negres. Etat des Missions des Jacobins.

Je commençai à faire faire du Sucre dans les premiers jours de l'année 1704. mais nos cannes avoient été si negligées , & les rats y avoient fait de si prodigieux dégats , qu'au lieu que dans l'année 1698. il ne me falloit que douze ou quinze personnes pour les couper , & entretenir le Moulin , cinquante personnes ne le pouvoient pas fournir dans celle-ci ; parce que l'on étoit obligé de découvrir autant de terrain dans un jour qu'on en découvroit dans une semaine, six ans auparavant : de sorte que je travaillai pendant près de sept mois , pour faire autant de Sucre que j'en avois fait autrefois en deux mois. Ce chagrin étoit augmenté par l'embaras que me donnoient

les vingt Negres nouveaux que l'on avoit achepté tout recemment. Comme ils étoient vieux , ils étoient fort indociles , & presque point du tout propres au travail , & les anciens Negres de la maison ne vouloient point s'en charger. Le plus jeune de tous prit la peine de se pendre au balancier du Moulin , un jour qu'on ne faisoit pas de Sucre. Le sujet de son desespoir , à ce que les autres me dirent , étoit qu'il ne pouvoit souffrir la douleur qu'on lui faisoit en lui tirant les chiques : il prétendoit s'en exempter en retournant en son païs après s'être pendu. Ce qu'il y eut de surprenant , c'est qu'il s'étrangla avec une lianne , grosse comme le pouce, sans y avoir fait aucun nœud coulant ; & qu'un de nos anciens Negres qui vit quand il se jetta en bas de la table du Moulin , sur laquelle il étoit monté , étant accouru aussi-tôt , pour l'empêcher de s'étrangler, le trouva mort quand il arriva , quoiqu'il n'eut pas deux cens pas à faire. Je fus fâché de cet accident pour plusieurs raisons , & sur tout , parce qu'étant nouveau venu , & ne sçachant pas encore assez la langue , on n'avoit pû l'instruire , ni le baptiser , ce qui auroit empêché sans doute ce malheur ; car il est rare que les Negres se portent

Negre
qui se
pendit,

1704.

Negres
obs. de z
du dia-
ble.

à ces coups de desespoir quand ils sont Chrétiens , au lieu qu'ils y sont fort portez avant ce tems-là ; ils sont aussi souvent obsed. z par le diable qui leur apparoit sous diverses formes , les excite à se pendre , ou à se noyer , les maltraite, & les épouvente tellement par ses apparitions frequentes , qu'il les fait tomber dans des convulsions, comme s'ils étoient épileptiques, & les fait devenir maigres & décharnez comme des étiques.

Remede
à ce mal.

Sans entrer ici dans la discussion , si ce sont de simples effets de leur imagination blessée , ou une obsession réelle & veritable ; car le monde est à présent rempli d'esprits forts , qui se piquent de ne croire que ce qu'ils ont vû , nous nous servons d'un remede qui les guérit ou les délivre infailliblement. Ce remede est le Baptême : si ce sont des jeunes enfans , on les baptise aussi-tôt ; mais si ce sont des adultes qui doivent être instruits , avant de recevoir le Baptême , on fait sur eux les exorcismes ordinaires, & on leur attache au col une petite Croix de bois ou de métal benite selon le Rit de l'Eglise ; & nous sommes convaincus par une infinité d'expériences que l'obsession cesse dans le moment. Le Lecteur pourra voir ce que j'ai écrit sur cette

matiere , à la fin de la premiere partie. 1704.

Les Negres , comme je l'ai dit dans un autre endroit , sont bien plus susceptibles de nôtre Religion & de nos Miseres , que les Indiens & les Caraïbes ; leur naturel est tout different. Ce qu'il faut bien observer avant de baptiser les adultes , c'est de découvrir ceux qui ont fait le métier de forcier en leur païs : car quelques promesses qu'ils fassent, ils le quittent rarement , comme je l'ai fait voir ci-devant. Il faut différer leur Baptême sans se rendre à leurs importunités , & les tenir au rang des Cathécumenes , jusqu'à ce qu'on se soit assuré par une longue expérience qu'ils ont abandonné tout-à-fait les pratiques qu'ils avoient avec le diable. Nous sçavons encore que leurs sorts & leurs malefices sont moins à craindre quand ils sont paiens, que lorsqu'ils sont Chrétiens. Je laisse à la curiosité des Lecteurs de chercher la raison de ce fait ; ce que j'en puis dire , c'est qu'il est très-constamment vrai.

En parlant des Negres, j'ai oublié deux choses assez particulieres : la premiere, que ceux qui sont forciers font des bâtons , auxquels ils attachent un sort, qui a la vertu d'imprimer une douleur violente & continuelle à la partie qui en

Précaution
avant de
baptiser
les adultes.

Bâtons
charmez
& leurs
effets.

a été touchée , sans qu'on ait trouvé jusqu'à présent aucun remede naturel contre ce mal. J'ai cru pendant long-tems , que c'étoient des Rhumatismes , ou des Treffaillemens de nerfs ; mais après avoir employé les remedes , dont nous servons ordinairement contre ces maux , & qui sont toujours infaillibles , sans qu'ils aient rien operé sur ces sortes de coups de bâton , j'ai été reduit à croire qu'il y avoit quelque chose de surnaturel là-dedans.

La seconde, que tous les Negres Chrétiens ont une devotion très-grande , & une foi très-vive pour le pain beni & l'eau benie. Ils portent toujours du pain benit sur eux ; ils en mangent , lorsqu'ils se trouvent mal , ou quand ils craignent quelque danger. A l'égard de l'eau benie, quelque quantité qu'on en fasse le Dimanche à la Grande Messe , il est rare qu'on en trouve une goûte quand le service est fini ; ils l'emportent dans de petitesalebasses , & en boivent quelques gouttes , en se levant , & prétendent se garantir par ce moien de tous les malefices qu'on pourroit jetter sur eux. Quelque diligence que j'aie pû faire , je n'ai jamais pû découvrir qui leur avoit inspiré cette devotion ; ceux même qui étoient les plus anciens , & les plus raisonnables , ne

Devotion
des Negres
pour le
pain ben
, &
l'eau benie.

m'en ont pû dire autre chose , si non qu'ils la tenoient de leurs Peres , la tranfmettoient les uns aux autres, & s'en trouvoient bien. 1704.

Le Lundi 11. Fevrier , le Superieur Général de nos Miffions fit afsembler au Fond Saint Jaques tous les Religieux qui étoient depuis fix ans dans les Miffions , afin de leur propofer de s'y engager pour le refte de leurs jours , en renonçant aux affiliations des Couvens qu'ils avoient en Europe.

Ce que
c'est que
les Affi-
liations
dans
l'Ordre
des Freres
Prê-
cheurs.

Pour entendre ceci, il faut fçavoir que les Religieux de l'Ordre des Freres Prêcheurs font attachez par leur Profeflion à un Couvent particulier , & non pas à une Province comme dans la plupart des autres Religions. Ils ont droit de demander à refter dans leur Couvent ; & le Couvent reciproquement a droit de les repeter , & de les obliger d'y venir réfider , puifque l'engagement eft reciproque : De forte que fi un Religieux tombe dans une maladie habituelle , ou dans quelque autre accident , c'eft au Couvent qui l'a adopté , & dont il eft Fils (pour me fervir des termes ufitez dans l'ordre) à faire toutes les dépenses neceffaires pour fon foulagement, & à le garder , nourrir & entretenir jufqu'à

1704. la fin de ses jours. Si en échange le Religieux acquiert quelque bien, il appartient incontestablement à son Couvent, sans que le Provincial, ou quelque autre Supérieur que se puisse être, en puisse disposer en faveur d'un autre Couvent. Il n'y a qu'un seul cas où sa dépouille peut être partagée; c'est quand il meurt dans un autre Couvent que le sien, dans lequel il demeurait en vertu d'une obéissance de ses Supérieurs, & dans lequel il jouissoit de tous les droits de suffrage, & autres dont jouissent les enfans du Couvent. En ce cas sa dépouille est partagée par moitié entre le Couvent dont il est Fils, & celui dans lequel il est mort; & cette moitié est attribuée à ce dernier Couvent comme une récompense des frais & des dépenses qu'il a fait dans la maladie du défunt. Cette dépouille pourtant ne s'entend que des effets qui se trouvent actuellement dans le Couvent où il est mort; car tout ce qui se trouve autre part, appartient de droit à son Couvent originaire.

Cette connoissance supposée. Les maisons ou Couvens que nous avions aux Isles, n'avoient aucuns enfans, tout le monde y étoit étranger, & peu d'entre eux par conséquent songeoient sérieuse-

ment au bien de ces maisons. Il y avoit encore un autre abus, qui étoit une suite nécessaire de ce premier ; c'étoit que les Religieux qui avoient passé dans les Missions toute leur jeunesse, qui est le tems où ils auroient pû travailler pour leur Couvent, étoient pour l'ordinaire obligez d'y retourner, cassez de fatigues, hidropiques, ou paralitiques, en un mot, hors d'état d'y rendre aucun service ; il sembloit qu'ils venoient manger le miel, après avoir toujours été absens de la ruche, & n'y avoir jamais travaillé. Quand même la charité qui doit être entre les Religieux, auroit étouffé les murmures de ceux qui étoient demeurez au couvent, & qui avoient passé toute leur vie dans l'observance, & dans le travail, cette même charité ne pouvoit pas empêcher ceux qui y revenoient de penser qu'ils alloient être à charge à leur couvent, & qu'au lieu de soulager leurs Freres, en leur aidant à porter le fardeau de la Religion, ils alloient leur en augmenter la pesanteur par le soin, les peines & les dépenses qui seroient nécessaires, pour les soulager, ou les guerir. Ils avoient honte d'y paroître les mains vuides ; & ce qu'ils emportoient avec eux, ne pouvoit pas manquer de porter un

1704. préjudice considerable aux Missions , qui d'ailleurs étoient obligées de faire de grosses dépenses pour les voïages des Religieux qu'on faisoit venir de France , ou qui y retournoient.

On crut que le moïen le plus propre , pour remedier à tous ces inconveniens , étoit de fixer pour toujours , & d'attacher par des affiliations à la congregation des Missions les Religieux qui voudroient s'y consacrer pour toute leur vie , après qu'ils y auroient demeuré six ans , & qu'on auroit été assuré de leur bonne vie, mœurs & doctrine , & qu'ils étoient capables de remplir les devoirs des Missionnaires. Le Général de tout l'Ordre y affilia de son autorité en 1701. les Peres Cabasson & Bedarides qui avoient fait un voïage à Rome , & envia les ordres necessaires aux Isles , pour affilier ceux qui le souhaiteroient , & qui auroient les qualitez requises pour cela.

C'étoit pour l'exécution de ce projet, que nous nous assemblâmes ; le Pere Bedarides Superieur Général de nos Missions , après nous avoir fait un discours fort pathetique sur ce sujet , procéda à l'examen des sujets qui s'offrirent à s'attacher pour toujours aux Missions ; j'y fus reçu avec six autres , outre les Peres

Bedarides & Cabasson, & nous donna-
mes ainsi commencement à un établisse-
ment, dont les suites auroient été heu-
reuses, & auroient étendu, & fait fleurir
nos Missions, si des personnes que je ne
dois pas nommer, ni rapporter les mo-
tifs qui les ont fait agir, n'eussent remué
tant de machines, qu'elles sont venues
à bout de détruire cet établissement.

Le 20. Avril, M. le Général envoia
au Pere Bedarides une dispense que le
sieur Greffier avoit obtenüe, pour reha-
bilitier son prétendu mariage: il lui écri-
vit en même tems, qu'il s'attendoit que
nous ne trouvions plus de raisons, pour
differer la conclusion de cette affaire.
Nous examinâmes le Bref, & nous re-
connûmes d'abord qu'il ne valoit rien;
il étoit en termes de pratique Ecclesiasti-
que, subreptice & obreptice; cela obligea
le Pere Bedarides d'aller trouver M. le
Général, de lui rapporter ce Bref, & de
lui dire les raisons pour lesquelles on
ne pouvoit pas s'en servir en faveur des
deux personnes qu'il protegeoit si hau-
tement, à cause de son Aumônier. Je
l'accompagnai encore dans ce voiage, &
pour faire voir à M. le Général que nous
ne cherchions qu'à l'obliger, je lui don-
nai la formule de la Supplique que ces

1704. prétendus mariez dévoient présenter en Cour de Rome. Je l'avertis en même tems , qu'afin que rien ne retarda la conclusion de cette affaire, lorsque la dispense seroit obtenue, ils devoient se separer dès-à-present , ne se plus frequenter , assister à la Messe de Paroisse, & faire les autres fonctions de la Religion Catholique, afin d'en pouvoir avoir des certificats de leurs Curez , sans quoi on seroit encore obligé de les faire attendre , jusqu'à ce qu'ls eussent donné des marques assurées de leur Catholicité.

J'avois encore un autre motif pour faire ce voiage ; le voici : quatre particuliers avoient obtenu des concessions sur un terrain appelé les Pitons du Carbet, qui nous avoit été donné par feu M. du Parquet, Seigneur Propriétaire de la Martinique , & qui faisoit partie de nôtre Fondation , ainsi que le Fond Saint Jacques , dans les hauteurs duquel d'autres s'étoient nichés. Nous avons commencé depuis quelques années une habitation à Cacao , aux Pitons du Carbet ; de sorte que dans toute la rigueur de la Justice , & des loix du païs , on ne pouvoit nous en retrancher aucune partie , quand même ces terres n'auroient pas été des reserves que le Propriétaire s'étoit con-

ser-

servées, en rendant l'Isle au Roi.

1704.

Nous nous étions opposés à la prise de possession de ces Habitans ; mais comme ils se sentoient soutenus , ils avoient passé outre , & avoient commencé à défricher nôtre terrain. Je priai M. le Général d'empêcher les suites de cette usurpation en retractant les concessions qu'il avoit données , puisqu'il contoit qu'il avoit été surpris ; il ne jugea pas à propos de défaire ce qu'il avoit fait , mais il me dit de me pourvoir par les voies ordinaires, & me promit de ne s'en point mêler , & de laisser le cours libre de la Justice. Comme je n'en attendois pas tant, je m'en revins fort content , & je fis assigner tous les Habitans ; ceux qui s'étoient placez sur nôtre terrain des Pitous furent bientôt condamnez à déguerpir, & à tous nos dépens , dommages , & intérêts. Après que la Sentence leur eut été signifiée , nos Peres jugerent à propos de leur laisser ces mêmes terres à titre de rente fonciere rachetable au denier de l'ordonnance , c'est-à-dire, à cinq pour cent , pour faire voir à tout le monde, que ce n'étoit pas par un motif d'avarice que nous avions poursuivi leur condamnation , mais par la nécessité où nous étions de conserver nos droits.

Ceux qui s'étoient établis sur nôtre terrain du Fond de Saint Jaques, n'en furent pas chassés si aisément ; ils soutinrent qu'ils n'étoient point sur nos terres ; de sorte que le Juge ordonna qu'elles seroient arpentées. Je me servis pour cela d'un jeune homme que M. Houdin, Juge Roïal de toute l'Isle, m'avoit prié quelque tems auparavant d'examiner , pour être sûr qu'il étoit capable de la charge d'Arpenteur qu'il demandoit. Je fis donc appeller nos parties , & nos voisins ; on reconnut les anciennes bornes , & nos parties s'étant trouvées sur nôtre terrain, furent condamnées à déguerpir. Nous nous accommodâmes ensuite ; celui qui avoit travaillé à 4500. pas du bord de la mer nous offrit une somme d'argent assez modique, dont nos Peres se contenterent, & lui cederent le terrain à perpetuité. Pour les autres qui étoient plus proches de nous , nous leur accordâmes la jouissance de leurs défriches pendant dix ans, à condition qu'ils nous reviendroient après ce tems-là , avec tout ce qui se trouveroit dessus. Ce fut ainsi que je terminai sept ou huit procez , que nous n'eussions pas eu , si nos Peres avoient été un peu moins negligens.

CHAPITRE XI.

Maladie extraordinaire dont les Bestiaux furent attaquez , qui tombe ensuite sur les Negres.

IL y avoit déjà sept ou huit mois qu'il couroit dans toute l'Isle une maladie sur les bestiaux, qui fit mourir une quantité prodigieuse de chevaux , de bœufs, de moutons & de cabrittes. Comme nôtre habitation est située d'une manière , que nous avons plus besoin que beaucoup d'autres de bœufs de cabroïet , j'observai avec attention les symptômes de cette maladie , pour tâcher d'en garentir les nôtres ; je vis donc chez plusieurs de nos voisins qui firent ouvrir les bœufs qui étoient morts chez eux , que le foie & les poûmons de ces animaux étoient secs & retirez , & les intestins retressis , & secs presque comme du parchemin , quoique le reste des parties nobles fussent dans leur état naturel. Ce qu'il y avoit de surprenant, c'est qu'on trouvoit les mêmes symptômes dans ceux qui mourroient après avoir traîné long-tems , & être devenus maigres & décharnez com-

1704.

me des squelettes; & dans ceux qui étant attequez de ce mal, se trouvant au travail, mouroient en cinq ou six heures avec des hurlemens & des contorsions épouvantables; & ce qui étoit encore plus mauvais dans cette maladie, c'est qu'elle se communiquoit aisément, & que quand elle étoit une fois dans une habitation, elle emportoit tous les bestiaux qui s'y trouvoient, à moins que l'on ne prit un soin tout particulier de separer d'abord ceux qui étoient attequez du mal, de ceux qui ne l'étoient pas.

Mortalité
sur les
Bestiaux.

Les uns disoient que c'étoit un malefice que quelque misérable avoit jetté sur les bestiaux: d'autres, à mon avis, plus raisonnables, croioient que cela venoit de l'intemperie de l'air, de même que le mal de Siam qui s'étoit déjà ral-lumé plusieurs fois, après avoir été éteint entièrement pendant plusieurs mois de suite. Je conseillai à nos voisins de faire enterrer tous les bestiaux qui mouroient chez eux; parce que si leur mort étoit l'ouvrage de la malice des Negres, pour les pouvoir manger après qu'ils étoient morts, il étoit à propos de les priver du fruit de leur crime en les mettant en terre dans des lieux où ils ne pussent pas les déterrer pendant la

Avis de
l'Auteur
sur cela.

nuît , à peu près comme on fait dans les vaisseaux , où l'on jette à la mer toutes les volailles qu'on trouve mortes dans les cages , depuis qu'on s'est apperçû que les Matelots avoient la malice de leur percer la tête avec une épingle , pendant la nuit , afin qu'on les leur donnât quand on les trouvoit mortes le matin. Ou si cette maladie venoit de l'intemperie de l'air , comme il étoit impossible qu'elle fit mourir l'animal sans influencer quelque chose de sa malignité dans les chairs , quoiqu'il n'y parut rien de gâté , cette malignité ne manqueroit pas de se communiquer à ceux qui en mangeroient , & leur causer le même mal & la mort.

Pour prévenir tous ces accidens , je fis changer le parc où l'on renferme les bestiaux pendant la nuit ; je les fis mettre dans un grand enclos , que je fis faire dans la Savanne , après les avoir fait saigner & purger , & leur avoit fait couper les barbes qui sont certaines excroissances de chair qui leur viennent à la langue , qui les empêchent de tortiller l'herbe ; on ne manquoit pas de les laver tous les jours à la mer , & ensuite dans la Riviere , & de leur donner toutes les semaines un breuvage composé d'eau , avec du jus de citron & de la casse. Ce

Précau-
tion con-
tre les
maladies
des bes-
tiaux.

fut ainsi que je conservai nos bestiaux, dont j'eus le bonheur de ne perdre que deux ou trois.

Mais cette maladie étant passée des bestiaux aux Negres, je n'eus pas le même bonheur; & malgré tous mes soins, nous en perdîmes vingt-sept en huit mois de tems. Encore ne fûmes-nous pas des plus maltraitez; d'autres habitans en perdirent bien plus que nous, & un entre les autres qui en avoit plus de soixante, les perdit réellement tous, sans qu'il lui en restât un seul. Je fis ouvrir quelques-uns de ceux qui étoient morts chez nous; l'on y trouva les mêmes symptômes que l'on avoit trouvé dans tous ceux qui étoient morts dans les autres quartiers de l'Isle; c'est-à-dire, le foie, les poudons, & les intestins secs & retirez comme du parchemin grillé, & le reste dans son état ordinaire. Il y en eut qui furent emportez dans huit ou dix heures; d'autres languirent cinq ou six jours, & les uns & les autres moururent avec d'étranges convulsions. Je n'ai point connoissance qu'il en soit rechappé un seul de tous ceux qui furent attaquez de ce mal. Il ne passa pas aux blancs; si cela étoit arrivé, je croi qu'il eut emporté tous les Habitans qui sont généralement parlant

d'une complexion bien moins forte que les Negres. 1704.

Les Negres ne laissent pas d'être sujets à bien des maladies, dont la plupart leur sont causées par le travail, le défaut de nourriture, & souvent par leur intemperance, & leur indiscretion; la colique les attaque assez souvent; ils sont sujets aux maux d'estomach, qui degenerent en hidropisie; leur intemperance sur l'eau de vie, & les mauvais alimens qu'ils prennent, leur donnent des cours de ventre, & des flux de sang; mais le mal auquel ils sont les plus sujets, c'est l'Epian, & les autres maladies qui viennent de la même cause. Nos Chirurgiens ignorans & mal pourvus de remedes, en ont fait crever une quantité incroiable, d'autres qui se sont échappés de leurs mains, ont porté toute leur vie les impressions du Mercure qu'on leur avoit donné mal à propos, ou sont demeurez couverts d'ulceres & de nodus.

Maladies ordinaires des Negres.

Un Chirurgien habile, nommé Masson, qui s'étoit établi à la Guadeloupe, & qui joignoit à une parfaite connoissance de son art, beaucoup de piété & de droiture, a fait des cures surprenantes tant à la Guadeloupe qu'à la Martinique,

1704. avec une ptisane dont il m'a donné la
 recepte , & que je croi devoir donner
 au public , puisqu'elle est excellente ,
 non seulement pour toutes les maladies
 honteuses, mais encore pour purifier par-
 faitement la masse du sang , mettre les
 humeurs dans l'équilibre qu'elles doi-
 vent garder , & nettoier le corps de tou-
 tes les impuretez qu'il peut avoir con-
 tracté. Plusieurs personnes s'en sont ser-
 vis en France avec un succès merveil-
 leux. Nous l'appellons Ptisane de la
 Guadeloupe , à cause de la demeure de
 celui qui l'a mise en vogue ; voici sa
 composition , & la maniere de s'en ser-
 vir.

Ptisane
 de la
 Guade-
 loupe.

Sur une pinte d'eau , mesure de Paris,
 mettez une once de Salsépareille, une once
 de Coques de Noix , demie-once de Se-
 guine du Levant , ou une once de celle
 des Isles : fendez par le milieu la Salse-
 pareille & la Seguire , & puis les cou-
 pez par petits morceaux , pilez les Co-
 ques de Noix , & les reduisez en poudre,
 prenez aussi une once d'Antimoine ,
 reduisez-le en poudre , & en faite un
 nouet dans un morceau de bonne toille,
 forte, bien serrée & pliée en double, liez-
 le bien , afin que rien n'en puisse sortir ;
 mettez l'eau , la Salsépareille , la Segui-

ne & les Coques de Noix dans un pot de terre, neuf, & bien vernissé ; suspendez-y au milieu le noüet d'Antimoine , de sorte qu'il trempe entierement dans la liqueur , mais sans toucher au fond , ni aux bords ; faite bouïllir le tout à petits bouïllons , & doucement sur un feu de bonne braise, sans fumée , jusqu'à la consommation d'un tiers , après quoi retirez le noüet d'Antimoine , & passez la liqueur dans un linge , sans comprimer les ingrediens qui étoient dedans , & mettez la Ptisanne dans une bouteille de verre ; on doit après cela remettre dans le même pot la Seguine , la Salsepareille , & les Noix qui sont demeurées dans la serviette où l'on a passé la Ptisanne , avec la même quantité d'eau , & suspendre le noüet d'Antimoine comme la premiere fois , & faire bouïllir doucement le tout, jusqu'à la consommation du tiers , puis la passer comme la premiere , & la mettre dans une bouteille de verre , pour s'en servir comme je le dirai ci-après. Cette seconde Ptisanne est bien moins chargée , & moins forte que la premiere , aussi l'appelle-t-on petite Ptisanne. La Salsepareille , la Seguine , & les Noix ne peuvent servir qu'une fois ; le noüet d'Antimoine peut servir jus-

1704. qu'à cinq fois , après quoi il faut le renouvellement.

Avant de donner la Ptisanne au malade , il faut le préparer par une Saignée , & le lendemain le purger à l'ordinaire ; on le laisse reposer le troisième jour , on le saigne encore le quatrième ; on le purge le cinquième , & le sixième on lui donne la Ptisanne sans discontinuation , pendant quinze ou vingt jours , & tout au plus trente. Il faut que le mal soit bien opiniâtre , pour n'être pas guéri dans ce terme-là.

La doze que le malade doit prendre , est d'environ trois quarts de pinte par jour , & cela en trois fois ; on lui donne le premier verre à six heures du matin , à dix heures on lui donne à manger : il prend le second verre à deux heures après midi , & il soupe à six heures , & à dix heures du soir on lui fait prendre le troisième verre. Sa nourriture pendant tout ce tems-là ne doit être que de viandes rôties à la broche , ou sur le gril , sans sel , sans porage , sans ragoût , salade , fruit , poisson , fromage , ou autre chose ; sa boisson doit être uniquement de la petite Ptisanne , tant à ses repas , que pendant la journée , lorsqu'il a soif. Il doit

s'abstenir de tabac , de quelque maniere 1704.
que se puisse être ; il faut encore se tenir chaudement. Quoique ce regime paroisse un peu difficile , il est bien plus agréable de se servir de ce remede qui n'est sujet à aucun inconvenient , que de beaucoup d'autres , qui ont souvent des suites fâcheuses , & qui sont d'une dépense bien plus considerable. Son operation est douce , & presque insensible, on ne la remarque que par les sueurs abondantes qu'elle excite, qui poussent au dehors tout ce qu'il y avoit de mauvais , & renouvellent, pour ainsi dire, le corps tout entier.

CHAPITRE XII.

L'Auteur fait achever leur Couvent du Moüillage ; on le fait Superieur de la Martinique, & Vice-Prefet Apostolique. Flotte Angloise.

Après que j'eus mis ordre aux affaires de nôtre habitation , & fait avec un très-grand travail le Sucre que l'on pût tirer de nos cannes ruinées , je fretai une barque , pour porter au Moüillage les bois que j'avois fait faire pour

1704.

la charpente du bâtiment que j'avois fait commencer en 1698, & je me rendis sur le lieu le 28. de Juillet. Il fallut lever tout le plomp dont on avoit couvert la terrasse qui regnoit sur tout le bâtiment. Le soleil avoit fendu & crevé toutes ces longues planches de plomp, ce qui nous causa une perte très-considérable, que nous aurions évité, si on avoit voulu suivre mon conseil, & faire une couverture à l'ordinaire, ou une mansarde. Il fallut changer la plû-part des poutres & des sommiers, & pour contenter nos Religieux, laisser autour du comble une plate-forme d'environ huit pieds de large, pour leur servir de promenade, & jouir de la vûe de la rade, & de la plus grande partie du Bourg.

Cette petite terrasse étoit composée d'un massif de pierres de ponce avec un bon mortier de poussolane, & bien carrelée; par ce moien je rendis nos chambres plus fraîches, & parfaitement habitables.

Ceux qui se serviront de la poussolane, soit de celle que l'on trouve à la Guadeloupe, & à la Martinique, soit de celle d'Italie, doivent se souvenir que les ouvrages qui en seront faits, ne seront bons qu'à proportion de l'eau dont

Avis sur
la Pouf
solane.

on aura eu soin de les arroser pendant plusieurs jours , après qu'ils auront été faits. Il faut employer ce mortier tiercé , c'est-à-dire , un tiers de chaux , & deux tiers de pouillolane fort claire & promptement. Il se sèche fort vite , & fait corps ; mais si on manque de le baigner , & pour ainsi dire , de le noier , il s'échauffe , & devient en poudre ; au lieu que si on y jette quantité d'eau , on amortit la violente action de la chaux , & on fait une masse , qui au bout de quelques jours devient dure comme la pierre même qu'elle renferme , que l'on casse plutôt que le mortier dont elle est environnée. C'est ce que j'ai vû pratiquer en Italie , & ce que j'ai pratiqué moi-même dans les voutes & autres ouvrages que j'y ai fait faire , & dont je parlerai autre part.

Le Supérieur Général de nos Missions ayant été obligé de faire un voiage à la Guadeloupe , me pria avant de partir de prendre le soin de la Mission jusqu'à son retour. Le Pere Paris qui en étoit Supérieur , ayant jugé à propos de se remettre de cet emploi , le dessein du Supérieur Général étoit de me nommer Supérieur de la Guadeloupe , des que celui qui y étoit auroit achevé son tems ; mais

1704.

L'Au-
teur est
fait Su-
perieur
de la
Mission
de la
Martini-
que.

à peine y fut-il arrivé, que nos Religieux de la Martinique lui écrivirent, & le pressèrent de me nommer leur Supérieur, lui faisant voir que j'étois plus nécessaire à la Martinique qu'à la Guadeloupe. Il y consentit, & envoya la patente de cette charge, & de celle de Vice-Prefet Apostolique au plus ancien de nos Missionnaires, pour me la signifier, & pour me contraindre de l'accepter.

J'eus toutes les peines du monde à m'y résoudre, je ne me plaisois pas à la Martinique, & j'aurois été plus aise d'être à la Guadeloupe, où M. de la Malmaison, qui avoit beaucoup d'amitié pour moi, venoit d'être nommé Gouverneur. Nos Peres vivoient tranquillement dans cette Isle, au lieu que depuis quelques mois les libertins se donnoient la liberté d'insulter les Curez de la Martinique, de sorte qu'il falloit être sans cesse aux plaintes, & s'attendre à ne recevoir presque jamais de satisfaction. A la fin il fallut obéir, & accepter cette charge le 11. de Septembre. Je fis travailler aussitôt aux offices qui devoient accompagner le bâtiment. Je les en éloignai de huit toises tant pour éviter les accidens du feu qui sont plus frequens dans les lieux où il y a une cuisine & un four, que pour ne

pas entendre le bruit que les Negres font ordinairement. Je fis aussi clore la cour qui étoit devant le grand corps de logis, & je pressai tellement tous ces ouvrages, que nous allâmes loger dans notre nouvelle maison à la fin du mois d'Octobre.

Mais il ne suffisoit pas de l'avoir bâti, il falloit la meubler, & ce que nous avions de meubles dans l'ancienne étoit si peu de chose, & si délabré, que cela faisoit pitié. Je mis en œuvre nos Menuisiers, pour faire des tables, des buffets, & autres choses semblables; & je trouvai au cul de Sac Robert un habile Tourneur, qui me fit neuf douzaines de chaises de bois de Cipres, garnies très-proprement de latanier; ce bois s'appelle bois de roses à la Guadeloupe, & ce nom lui convient assurément mieux que le premier, car il a une agréable odeur de roses qu'il conserve toujours, & qu'il communique à tout ce qu'on renferme dans les coffres & armoires qui en sont faites. Cet arbre vient ordinairement de la grandeur & de la grosseur de nos noiers, il a l'écorce assez mince, fort brune, & fort tailladée; l'aubier ne se distingue presque pas du reste du bois, qui est d'une couleur d'œil de perdrix, avec des taches brunes, en maniere de volutes ou

Bois de
Cipres
ou de
Roses,

d'yeux de différentes teintes. Ce bois est compact, il a le grain fin, & prend un fort beau poli, soit qu'on le travaille au tour, ou en tables; il est pesant quand il est verd, parce qu'il est alors rempli d'un suc huileux & amer, qui le conserve de la pourriture, & des poux de bois; mais quand il est sec, il devient d'un poids raisonnable, & proportionné à son volume. La feuille de cet arbre est petite, étroite, rude & cassante; il ne croît que dans des lieux secs & arides; il est rare d'en trouver dans les bonnes terres. Ces chaises me coutoient deux écus la piece, & ce n'étoit pas trop eu égard au bois qui est rare, & par conséquent fort cher, & à la main de l'ouvrier.

Mo'en
de faire
fleurer
les Ro-
ses.

Le bois de roses me fait souvenir que les Rosiers que l'on a apporté d'Europe aux Isles, portent des fleurs toute l'année, pourvû qu'on ait soin d'en battre les branches à coups de bâton quatre ou cinq fois par an. Ce n'est pourtant pas à dire qu'il faille rompre les branches, mais seulement les meurtrir, & entamer ou écorcher un peu la peau; sans cette précaution, ils ne portent que pendant trois ou quatre mois, comme en Europe. Ce fait est constant; je le rapporte

ici , pour exercer un peu Messieurs les Fleuristes , & autres gens desœuvrez. 1704.

Le 10. du mois de Decembre nous eûmes une allarme assez chaude à la Martinique. Nous étions avertis depuis deux jours qu'il étoit arrivé une grosse escadre à la Barbade. Sur cet avis M. le Général avoit fait partir quelques Corsaires pour en avoir des nouvelles plus certaines. Un de ces Corsaires revint le matin du 10. & rapporta que la Flotte ennemie le suivoit , & qu'il avoit été chassé si vivement par une Fregate , qu'il n'avoit pas eu le loisir d'examiner , ni de compter les bâtimens. Son rapport se trouva vrai , toute la Flotte ennemie parut aux Anes d'Arlet deux heures après son arrivée , & s'avança en bon ordre jusqu'à la portée du canon du Fort-Roïal. On compta vingt-deux gros vaisseaux de guerre , autant de bâtimens de charge ou Marchands , dix-sept barques , six Galliotés , & quelques doubles Chaloupes. On peut juger de l'embaras où se trouva à cette vûë nôtre Général , & comment il se seroit tiré d'affaires si cette Flotte avoit eu quatre ou cinq mille hommes à jeter à terre. Il étoit pris sans verd , & nous aussi ; & le Fort-Roïal auroit couru grand risque ,

Allarme
à la Mar-
tinique.

d'être enlevé, ou le Fort Saint Pierre pillé & brûlé. On donna l'allarme par toute l'Isle, on prit les armes; mais tout cela auroit été inutile, & on n'auroit jamais pû s'assembler assez à tems, si la Flotte ennemie avoit eu envie de faire une descente. Heureusement ce n'étoit pas son dessein; elle continua sa route en rasant la Côte de fort près. Quelques-unes de ses Chaloupes firent descente en un lieu appelé le Fond Laillet, où elles firent un prisonnier, & dans une autre Ance voisine elles pillèrent & brûlèrent quelques maisons, & enleverent une barque chargée de Sucre.

Cette Flotte parut sur les deux heures après midi devant le Fort Saint Pierre, à une bonne portée de canon, faisant peu de voile; on la perdit de vûë pendant la nuit. Je croi qu'elle n'étoit venue que pour se faire voir, intriguer nos Officiers, & donner de l'exercice à nos Troupes. M. le Général la suivit avec ce qu'il put ramasser de Cavaliers à la hâte, & arriva sur le soir au Fort Saint Pierre. Je ne manquai pas de l'aller saluer aussi-tôt, & de le complimenter sur la diligence qu'il avoit fait pour venir s'opposer aux ennemis. Il reçut fort gracieusement mon compliment; &

me rendit ma visite dès le lendemain ; il vit tout nôtre nouveau bâtiment , & examina le plan des jardins , & autres commoditez que nous meditions de faire pour le perfectionner. Je lui dis que nous avions disposé l'appartement du rez de chaussée d'une maniere à le lui pouvoir offrir, quand il viendrait à Saint Pierre ; il me fit là-dessus beaucoup d'honnêteté , & me parla ensuite de l'affaire de son Aumônier. Je me doutai qu'il y avoit là-dessus quelque chose de nouveau ; & en effet j'appris quelques jours après, que ce bon Prêtre s'étoit embarqué précipitamment , sur l'avis qu'on me dit qu'il avoit eu , qu'il y avoit ordre de la Cour de l'arrêter , & de lui faire son procès. Cela l'auroit fort intrigué ; car son Certificat le convainquoit d'avoir fait ce mariage clandestin , ce qui l'auroit conduit à droiture aux Galeres.



CHAPITRE XIII.

*Voyage de l'Auteur à la Guadeloupe ;
Ses diverses aventures. Combat naval.*

LE Vendredi second jour de l'année 1705. j'allai avec nôtre Superieur Général au Fort-Roïal faire les complimens ordinaires au Gouverneur Général. Quoiqu'il eut encore sur le cœur le départ de son Aumônier , auquel il nous soubçonnoit d'avoir contribué , en donnant avis en Cour de sa malversation , il ne laissa pas de nous bien recevoir. Après quelques momens de conversation , il nous fit entrer dans son cabinet & nous mit en main une nouvelle dispense que le sieur Greffier avoit obtenu ; nous la lûmes ; & quoiqu'elle ne fut pas tout-à-fait comme nous la desirions, nous résolûmes de nous en contenter , d'autant qu'ayant fait consulter l'affaire en France , on nous avoit mandé que l'usage de la Cour de Rome n'étoit pas de specifier tout-à-fait dans les Brefs les termes des Supplices. Le Superieur Général de nos Missions dit à M. le Général qu'à sa considération il passeroit par dessus quelques cir-

constances qui manquoient, & que pour 1705.
terminer l'affaire plus promptement, &
épargner aux prétendus mariez la peine
de venir à la Martinique, il m'enverroit
à la Guadeloupe comme son Commissai-
re, pour faire les informations, & don-
ner la Sentence définitive. Cela fit plai-
sir à M. le Général, il me fit beaucoup
d'honnêteté, & me dit de lui écrire quand
je serois prêts à partir, afin qu'il donna
ordre à quelqu'un de nos Corsaires de
m'y transporter. Quoique je n'eusse pas
besoin de sa recommandation pour cela,
puisque tous nos Capitaines Flibustiers
étoient de mes amis, je ne laissai pas de
recevoir, comme je devois, l'honnêteté
qu'il me faisoit, & de lui dire que je
serois en état de partir immédiatement
après le jour des Rois, ayant seulement
besoin de trois ou quatre jours, pour al-
ler donner les ordres nécessaires à nôtre
habitation du Fond Saint Jacques. Il s'in-
forma aussitôt s'il y avoit quelque cor-
saire prêt à partir, & ayant sçu que le
capitaine Daniel se disposoit à mettre
dehors, il lui envoya ordre de m'atten-
dre, & de me porter à la Guadeloupe.
Nous nous séparâmes fort contents les
uns des autres.

Je partis le lendemain pour le Fond

1705. Saint Jaques, où aiant fait ce que j'avois à y faire, j'en revins le Lundi au soir.

L'Auteur
part de
la Martinique
pour aller à la
Guadeloupe.

Le Mercredi 7. je donnai à dîner au Capitaine Daniel, à son contre-Maître, son Ecrivain, & son Chirurgien, & nous nous embarquâmes sur les quatre heures du soir, comptant d'aller déjeuner le lendemain à la Guadeloupe. La barque qu'il montoit, étoit vermudieme, très-bonne voilure, il avoit quatre-vingt dix bons hommes, & six canons. C'étoit plus qu'il n'en falloit pour attaquer un Gallion d'Espagne, ou un Anglois de quarante canons. Nous mîmes en panne devant le Prêcheur, où selon la bonne coutume de nos Flibustiers, ils ont toujours quelque affaire, sur tout ceux qui ont encore quelque argent; car les loix de la bonne Flibuste ne permettent pas d'en porter en mer; & quand on se trouve dans le cas, il faut au plus vite le dépenser dans un cabaret. Le Capitaine Daniel rassembla ses gens sur les neuf heures, & fit servir ses voiles. Nous fûmes à merveille jusqu'à mi-canal entre la Dominique & la Martinique; mais tout d'un coup le vent tomba, & nous eûmes un caline tout plat. Notre pilote ne se trompa point dans le juge-

ment qu'il porta de ce calme imprévu; il dit que nous allions avoir une bourasque; il fit prendre les ris dans la grande voile, passer de nouvelles manœuvres au trinquet & au foc; il visita les amarres des canons, & renforça les amarres qui tenoient le canot. A peine avoit-il achevé, que nous fûmes pris d'un tourbillon de vent d'Est-Sud-Est, si furieux, & si incivile, qu'il commença par enfoncer nôtre grande voile. Encore fûmes-nous heureux qu'il ne nous demâta pas; nous sauvâmes les lambeaux de nôtre voile, & nous pougeâmes d'abord à mâts, & à cordes, & ensuite avec un morceau de trinquet, grand comme une serviette. Quoique je fusse sans contredit un des meilleurs dormeurs de la mer, l'affaire étoit si brusque, que je ne pûs pas fermer les yeux; d'ailleurs mon matelats fut bientôt tout mouillé, car les lames nous couvroient à tous momens de l'arriere à l'avant. Je m'assis à plat à l'arriere du gaillard, enveloppé dans un capot, & lié par le milieu du corps avec une bonne corde, à peu près comme un singe, de peur que quelque lame ou quelque roulis ne prit la liberté de me jeter hors le bord. Nos gens dans un profond silence obéissoient à l'envie au

Tempête
qu'ils es-
suierent.

360 *Nouveaux Voyages aux Isles*
1705. moindre commandement, & travailloient
de toutes leurs forces. La mer paroissoit
toute en feu ; le tems qui étoit noir, avoit
quelque chose d'affreux ; je ne pouvois
pas voir mes mains en les approchant de
mes yeux , quand il n'éclairoit point ;
mais les éclairs étoient si vifs , que je
voïois alors tous les mouvemens de nos
gens. Le Capitaine Daniel me donna une
bouteille d'eau de vie, dont j'avallai adroi-
tement un bon coup ; car il ne faut pas
être mal-adroit pour mettre une bouteille
à sa bouche sans se rompre les dents.
Cette liqueur que je n'ai jamais aimé,
me parut alors excellente ; elle me re-
chauffa , car j'étois à moitié glacé, l'eau
de la mer aiant cette propriété dans les
païs chauds d'être extrêmement froide ,
& je n'avois rien de sec sur le corps.
Sur les quatre heures du matin la pluie
tomba avec violence , & abbatit beau-
coup le vent , & au point du jour un de
nos gens cria , terre sous le vent à nous.
Nous la vîmes en effet distinctement quel-
ques momens après , avec un navire
qui étoit sur le côté. Aussi-tôt grande
dispute entre nos gens ; les uns vouloient
que ce fut une Isle qu'on n'avoit pas en-
core vûë, & peut-être de nouvelle crea-
tion ; le Capitaine & le Pilote soute-
noient

noient que ce ne pouvoit être que la petite Isle d'Aves ou des Oiseaux, qu'il ne faut pas confondre avec celle du même nom, qui est au Vent de Corossol, où le Marechal d'Estrées alla se casser le nez avec toute sa flotte, en 167, mais la petite Isle d'Aves est cinquante lieues sous le vent de la Dominique, Est & Ouest de la grande Savanne, & il ne paroïssoit pas naturel que nous eussions pû faire ce chemin en sept heures. C'étoit pourtant la petite Isle d'Aves, nous y mouillâmes sur les sept heures du matin à un demi quart de lieue au vent du navire échoué. La pluie cessa sur les huit heures, le vent d'Est commença à se faire sentir; & la mer fut aussi tranquille à dix heures, que s'il n'y avoit point eu de tempête peu d'heures auparavant. Nos gens changerent d'habits, c'est-à-dire, qu'ils prirent des chemises, & des calçons secs; quelques coups d'eau de vie reparerent les forces perduës par le travail de la nuit passée, nous fîmes la priere & puis nous déjeunâmes de grand appetit; nous tîmes conseil en mangeant, & aussi-tôt après le Capitaine, le Quartier-maître, & autant d'hommes que le canot en put contenir, & bien armez descendirent à terre.

Il
mouil-
lent à la
petite
Isle d'A.
ves.

1705.

Nous y appercevions dix à douze hommes , qui nous paroissoient Anglois ; ils étoient venus sur le bord de la mer , vis-à-vis de nous , & sembloient par leurs gestes nous demander du secours. Nos gens sauterent à terre , & renvoïerent le canot à bord chercher du monde ; j'y fus au troisiéme voïage ; nous nous trouvâmes alors plus de cinquante hommes à terre. Les Anglois nous dirent , qu'ils étoient là depuis onze jours , ils étoient au nombre de quatorze hommes avec deux femmes de considération de la Barbade , & huit Esclaves des deux sexes.

Nous scûmes qu'ils s'étoient échoïez par non-vûë , c'est-à-dire , pour n'avoir pas eu connoissance de la terre , que leur navire ne pouvoit pas avoir beaucoup souffert , parce qu'il y avoit peu de vent quand il avoit touché , & qu'il ne s'étoit couché sur le côté que deux jours après. Ce vaisseau venoit d'Angleterre , il avoit touché à la Barbade , où il avoit pris ces deux Dames , qui prétendoient aller passer la Fête de Noël à Antigues avec leurs parens , sans le malheur qui leur étoit arrivé.

On scâit que la Fête de Noël est une des mieux celebrée chez les Anglois ; & quand on devoit jeûner toute l'année,

Etat
d'un
vaisseau
Anglois
échoué à
l'Isle
d'Aves.

il faut faire grande chere , & s'enyvrer
ce jour-là. 1705.

On doit encore sçavoir qu'ils font Noël dix jours après nous , parce qu'ils suivent l'ancien Calendrier ; non parce qu'ils le trouvent plus juste , (ils sont convaincus du contraire) mais par entêtement , & pour ne pas se conformer à une reformation , dont le Pape Gregoire XIII. a été l'Authéur.

Le Capitaine & le Pilote de ce bâtiment , qui selon les apparences , étoient de francs ignorans , ou qui avoient intérêt que leur navire fut perdu , s'étoient mis dans la chaloupe avec les meilleurs Matelots , & avoient planté là les passagers avec le reste de l'équipage, en attendant qu'ils les vinssent reprendre avec un bâtiment qu'ils étoient aller chercher à une de leurs Isles sous le Vent , dont ils n'étoient pas éloignez de plus de soixante à soixante-dix lieües. Ceux qui étoient sur l'Isle les attendoient à tous momens , & nous avoient pris d'abord pour leurs Compatriotes, qui venoient à leur secours. Cet avis fit que Daniel mit tout en état pour enlever le bâtiment qu'on attendoit. Il fit conduire à bord de sa barque les deux Dames avec leurs Esclaves , leurs coffres , & tout ce qu'il

1705.

Bagues à
char-
niers.

les avoient pû faire retirer du vaisseau échoué ; il leur donna sa chambre , & les traita , aussi-bien que tout son équipage , avec beaucoup d'honnêteté & même de respect. Elles me firent présent de deux Bagues d'or à charnières. On travaille en perfection à ces sortes d'ouvrages à la Barbade. Ces bagues sont composées de petits morceaux de charnières doubles , travaillées si délicatement , que quand elles sont au doigt , on diroit qu'elles sont d'un seul cercle entier ; & dès qu'on les en tire , elles se ramassent en un petit paquet gros comme la quatrième partie d'une noisette.

J'avois reçu tant d'honnêteté à la Barbade & autres Isles Angloises , où je m'étois trouvé , que je fus ravi de trouver l'occasion d'en marquer ma reconnaissance à ces Dames par tous les services que je pûs leur rendre. J'engageai Daniel à leur promettre de les mettre à terre à S. Christophe , ou à quelques autres de leurs Isles , sans les conduire chez nous , & à leur rendre leurs Esclaves. Le prix en fut fixé , & on promit de se contenter de leur promesse , s'il arrivoit qu'on fut obligé de les mettre à terre dans un lieu où elles n'eussent pas de credit ; de sorte qu'elles

eurent lieu de se louer de la politesse de nos Flibustiers. Elles descendoient à terre quand elles vouloient , & étoient servies & obéies à peu près comme chez elles.

On visita le bâtiment échoué , & on travailla aussi-tôt à le décharger ; car nos gens se mirent en tête de le relever , parce qu'il étoit neuf , percé pour 36. pieces , & qu'il en avoit actuellement 24. L'on disoit que l'eau qui y étoit jusqu'à moitié de la grande écoutille , étoit entrée par dehors , & qu'assurément le fond étoit sain. On ôta les peroquets & les huniers , que l'on trouva encore entiers & de bout , les Anglois s'étant contentez de desfenverguer les voiles pour faire des tentes. On ôta le canon , les ancres , & généralement tout ce qu'on en put tirer , & tout étoit porté à terre , & rangé comme dans un Magazin. Je n'ai jamais vû travailler de meilleure grace. Nos prisonniers s'y emploïoient à l'envi de nos gens. On faisoit grande chere ; & dès qu'on eut tiré du fond de calle quelques pipes de vin de Madere , & de Canarie , avec force cidre & biere en barique & en bouteilles , c'étoit un plaisir de voir tout le monde boire , manger & travailler ; mais

1705. dès que la nuit étoit venuë, Daniel faisoit rembarquer tout son monde avec ses deux Dames, & laissoit sur l'Isle le reste de ses prisonniers sous des tentes qu'ils avoient fait avec leurs voiles.

Le Lundi 12. nôtre Vigie, c'est-à-dire celui qui étoit en Sentinelle au haut de nôtre mast, cria qu'il voïoit une voile; il étoit environ neuf heures du matin, & nous achevions de déjeûner. Aussi-tôt tout le monde fut à bord; on offrit aux Dames de les laisser à terre, avec promesse de les venir reprendre dès qu'on auroit vû de quoi il s'agissoit. Elles aimèrent mieux courir les risques de se trouver à un combat, que de demeurer sur l'Isle. On les fit descendre à fond de calle, où il y a moins de danger. Nous reconnûmes que c'étoit une barque, & nous vîmes bien que c'étoit ce que nous attendions; il étoit de l'honnêteté d'aller au devant de ces gens-là, quand ce n'auroit été que pour leur montrer le mouillage. Nous portâmes dessus, en leur gagnant le vent, en moins de trois heures nous fûmes à bord, & il ne nous en coûta que deux coups de fusil pour les faire amener. C'étoit une bonne grande barque, qui avoit huit canons, & vingt hommes d'équipage. Le Capitaine

Prise d'une
ne bar-
que An-
gloise.

du vaisseau échoüé la commandoit ; il nous dit qu'il avoit une caiche avec lui, dont il s'étoit efflotté pendant la nuit, mais qu'elle ne pouvoit pas tarder à paroître. On fit passer 15. de nos nouveaux hostes sur nôtre barque, & on mit vingt des nôtres sur la prise, & l'on l'envoia à l'Isle d'où nous étions partis. Cependant la caiche parut plutôt que nous ne souhaitions, car nous ne voulions pas qu'elle découvrit deux bâtimens au lieu d'un, avec lequel elle étoit partie. Le malheur nous en voulut, elle nous vit tous les deux, & se doutant bien de ce qui étoit arrivé, elle ne se fit pas prier pour faire vent arriere. On ne jugea pas à propos de lui donner chasse, non pas que nous doutassions de la prendre, cela étoit certain, mais parce que nous aurions été trop avaut le vent, & eu par consequent trop de peine à remonter.

La caiche n'a que deux mâts droits, & un beaupré ; le grand a deux voiles quarrées, c'est-à-dire, la grande & un hunier, avec un artimon sans peroquet de fougue. Ces sortes de bâtimens, comme il est facile de le voir par cette description, ne sont bons que vent arriere; ils ne servent d'ordinaire que pour la charge. J'ai pourtant vû une caiche que

nos Flibustiers avoient armé en course, qui n'a pas laissé de faire un bon nombre de prises ; parce que les bâtimens ne s'en défiant point, la laissoient approcher, ne pouvant croire qu'on eut armé une semblable charette, & étoient ainsi les dupes de leur erreur.

Nous revînmes mouïller anprès de nôtre navire échoüé sur les six heures du soir ; nous mîmes sur l'Isle les nouveaux venus, & dès le lendemain matin on se remit à travailler de toutes ses forces à achever de décharger le navire, afin de le redresser, mais ce fut inutilement ; car après qu'il fut redressé, on reconnut qu'il étoit crevé, & la quille rompuë ; en un mot, il étoit trop incommodé, pour être rajusté, & ainsi bien du travail perdu, & bien des plaintes contre ceux qui avoient prétendu qu'il pouvoit être remis à flot : cependant on le vuida entierement. Son lest étoit presque tout de plomp en plaques & en saumons, & d'estain. Nous delestâmes nos deux barques ; & au lieu de cailloux, nous les lestâmes de ces métaux avec quelques barils d'acier en verge, du fer en barres, & des barils de ferremens. On avoit étendu sur le sable les étoffes & les toiles mouïllées de l'eau de la mer, pour les

sécher un peu , car à moins de les bien laver en eau douce , elles ne séchent jamais entierement. On chargea cependant nôtre prise de tout ce qu'on y put mettre , viandes salées , vin de Madere & de Canarie , bierre & cidre , l'étain & fer travaillé , cordages , toiles à voiles , caisses de chapeaux , & autres semblables choses ; & quand elle fut remplie à morte charge , l'Isle paroissoit encore toute couverte de marchandises.

Le Jeudi 15. nous apperçûmes au point du jour nôtre caiche environ à une lieue de nous ; on mit pavillon Anglois à nos deux barques , & on la laissa approcher. Elle vint tranquillement mouïller auprès de celle qui étoit partie avec elle de Saint Christophle. Celui qui la commandoit s'étoit mis en tête , que les deux bâtimens qu'il avoit vû étoient amis , puisqu'on ne lui avoit pas donné chasse , & sur ce beau préjugé il avoit fait depuis trois jours bordées sur bordées , pour se venir faire prendre. Ses compatriotes le penserent desespérer à force de se moquer de lui , pendant que nous le remercions de la peine qu'il avoit pris , de venir nous aider à transporter nos marchandises ; & effectivement nous lui étions obligez , car sans lui il falloit en

Prise
d'une
Caiche.

laisser la plus grande partie à terre , à la garde des oiseaux , dont cette Isle est quelquefois toute couverte.

Cette nouvelle prise fit prendre d'autres mesures à nos gens ; ils avoient résolu d'aller en droiture à Saint Christophle mettre nos deux Dames à terre , & recevoir , si cela étoit possible , l'argent dont on étoit convenu avec elles , pour le prix de leurs Esclaves. Ils demandèrent au Capitaine de la barque & de la caiche , s'ils vouloient racheter ce dernier bâtiment avec tout ce dont on le pourroit charger ; ils en convinrent , mais comme ils n'avoient pas de credit à Saint Christophle , & que nos gens ne vouloient point aller à Nièves , ni à Antiques , ils résolurent d'aller à Saint Thomas , où ils étoient bien sûrs de vendre leur caiche & sa charge , si les deux Capitaines ne trouvoient pas là du credit , pour payer la somme dont on étoit convenu avec eux.

Cependant nous donnâmes un couroi à notre barque , & nous chargeâmes la caiche ; on y mit jusqu'aux mâts , vergues , canons , affuts , & marchandises , dont nous ne pouvions , ou dont nous ne jugeâmes pas à propos de nous charger. Daniel mit dans la sienne ce qu'il y avoit

de meilleur dans le vaisseau échoué, comme argenterie, franges & galons d'or, dentelles, rubans, toiles fines, bas de soie & d'estame, satins, étoffes des Indes, brocards, draps d'écarlatte, & autres, sans compter ce que nos gens jugerent à propos de s'approprier comme pillage. Ils s'équipèrent de chapeaux, plumets, peruques, bas, rubans, & autres nippes d'une maniere la plus plaisante du monde. C'étoit un plaisir de les voir en castor bordé avec un plumet magnifique, une perruque, & un grand ruban or & soie au col d'une chemise bleüe ou raiée, avec un calçon gaudronné sans juste-au-corps, bas, ni souliers. Ce n'est pas qu'ils n'eussent pû s'accommoder plus regulierement; mais l'usage établi parmi eux, est d'avoir toujours leurs habillemens dépareillez. J'en ai vû souvent à la Martinique, & autre part aller dans les ruës avec un juste-au corps galonné, un chapeau bordé & un plumet, sans bas, ni soulier; d'autrefois des souliers sans bas, ou des bas sans souliers.

Ajustemens des
Elibertiers.

Nous scûmes par les Negres qu'on avoit enterré quelques caisses de marchandises fines, & de l'argenterie dans un endroit de l'Isle. Sur cette découverte on resolut de confronter la facture

1705.

du vaisseau avec l'inventaire de ce qu'on avoit trouvé ; & comme il se trouvoit de manque beaucoup de choses de prix , nôtre Quartier-maître dit à l'Ecrivain du vaisseau , que s'il ne faisoit pas trouver ce qui manquoit , on lui donneroit la gêne à la maniere de la Flibuste. La peur lui fit tout découvrir , & on en profita.

Enfin nôtre grosse barque , & la caiche étant chargées , & aiant pris dans la nôtre tout ce qu'on y pouvoit mettre , sans être hors d'état de combattre , nous fîmes partir nôtre grosse barque pour la Martinique ; on y mit dix Flibustiers & quatre Anglois pour la conduire. On mit quatorze François & six Anglois sur la caiche , & tous bien munis de viandes salées , de tortuës en vie & boucannées , de vins de Madere & de Canarie , de citre & de biere. Nous mîmes à la voile le Mercredi 28. Janvier sur les neuf heures du matin, laissant le vaisseau & quantité de choses , dont on pouvoit s'accommoder , pour ceux qui pourroient y venir après nous.

Depart
des Isles
& d'Aves.

Nous prîmes la route de l'Isle à Crabes , pour y laver nos étoffes & nos toiles , & les y faire sécher avant d'aller à Saint Thomas , où nous n'eussions pas

eu la même commodité, parce qu'il n'y a point de rivières, au lieu que l'Isle à Crabes en est très-bien pourvûe. Il ne se passa rien dans cette petite traversée; nôtre caiche pesante & trop chargée nous obligeoit d'avoir toujours nôtre grande voile à mi mast. Pour surcroît de malheur, nous eûmes 15. à 16. heures de calme par le travers de Sainte Croix; de sorte que nous ne mouillâmes à Boriquen, ou l'Isle à Crabes, que le Samedi dernier jour de Janvier, sur le midi.

Mais avant de m'éloigner davantage de l'Isle d'Aves, il est justè d'en dire ce que j'en sçai, je m'y suis assez promené pour la connoître; car, excepté l'équipage Anglois qui y a demeuré onze jours plus que moi, je doute qu'il y ait des François qui y aient fait un plus long séjour, & qui s'y soient moins ennuiez que moi.

Cette Isle qui est par les quinze degrez & demi de latitude Septentrionale, n'a pas plus de deux lieües en tout, ou au plus trois lieües de tour. Elle a à l'Ouest & au Nord-Ouest deux Iflets où je n'ai pas été, qui en sont éloignez de cinq à six cens pas, qui ne m'ont paru que comme des rochers steriles, cou-

Descrip-
tion de
l'Isle
d'Aves

vent avoir un quart de lieüe de tour. Ils sont joints à l'Isle par des hauts fonds, parsemez de brisâns , qui se decouvrent de Basse-Mer , qui sont remplis de Coquillages & de Gengembre , c'est-à-dire, de petits morceaux de chaux , arrachez du fond de la mer , dont la superficie est devenuë unie , à force d'être roulez par les lames sur les roches du bord de la mer. Quoique cette Isle , qui est beaucoup plus longue que large , ne paroisse de loin que comme un banc de sable, presque de niveau avec la superficie de l'eau ; elle paroît toute autre chose , lorsqu'on est dessus. Je ne l'ai pas mesurée , & cependant je suis sûr que son milieu est plus de huit toises au dessus du bord de la mer ; il y a des rechifs à l'Est , & au Nord-Est , qui avancent considerablement dans la mer ; le reste m'a paru assez sain. Nous étions mouillez au Sud-Ouest à demi-portée de pistolet de terre, sur trois brasses & demie de fond de sable blanc.

Le terrain de cette Isle est sabloneux presque par tout ; son milieu est mêlé de pierres , & d'une terre grise , que les ordures des oiseaux engraisissent continuellement ; ils étoient si fier dans les commencemens, qu'à peine se vouloient-ils donner la peine de se remuer de leurs

places pour nous laisser passer ; à force de les frequenter , & de les corriger , ils devinrent plus polis , & nous avions à la fin besoin du fusil , pour nous familiariser avec eux , au lieu que le bâton, ou les pierres suffisoient dans les premiers jours. Il est inutile de chercher sur ce rocher des ruisseaux ou des fontaines , ou des mares pour conserver les eaux de pluie , tout cela y manque absolument ; quoique en échange il y ait plusieurs mares & petits étangs d'eau salée , ou plus de demi salée , qui servent de retraites à une infinité de gibier de mer. Je croi pourtant que si on fouilloit à cent cinquante, ou deux cens pas du bord de la mer , on pourroit faire des puits dont l'eau seroit potable ; cependant il faut avoïer que ceux qui se laissent mourir de soif dans de semblables endroits , sont de vrais innocens ; puisqu'il est certain , qu'on trouve par tout de l'eau bonne à boire. Voici le moïen de n'en pas manquer : faite avec la main ou une pelle un trou dans le sable , cinq ou six pieds au dessus de l'endroit où vous présumez que les plus grosses lames ne couvrent pas le terrain ; vous n'aurez pas creusé huit dix ou douze poudces , que vous trouverez l'eau ; prenez cette premiere

Moïen
de trou-
ver de
l'eau
douce

eau en diligence, vous la trouverez parfaitement douce, & si vous vous donnez la patience de la laisser reposer dans un vase, pour donner le loisir au sable qui y étoit mêlé de tomber au fond, vous aurez de parfaitement belle & bonne eau; mais il ne faut pas s'attendre que ce petit puits vous en fournira long-tems; en moins d'un quart d'heure vous y voiez l'eau croître à vûe d'œil, & devenir salée en même tems. Cet inconvénient qu'on ne peut éviter, est compensé par la facilité & le peu de dépense qu'il y a à faire ces puits, on en est quitte pour boucher celui dont on s'est servi, & en faire un nouveau chaque fois qu'on en a besoin. Ceux qui aiment la magnificence, trouveront à se contenter là-dedans, puisqu'ils pourront se vanter de ne s'être jamais servi de la même fontaine deux fois.

Les Phisiciens voient tout d'un coup la raison du changement qui arrive à cette eau; mais comme tout le monde n'est pas Phisicien, il faut l'expliquer à ceux qui ne la sçavent pas, après les avoir assuré que ce que j'avance ici, n'est pas une speculation Metaphisique, mais un fait réel & constant, dont j'ai fait plusieurs fois l'expérience.

Tout le monde sçait que l'eau douce est beaucoup plus legere que l'eau de la mer, parce que celle-ci est chargée de quantité de parties étrangères, qui ne se trouvent point dans la premiere. C'est cette plus grande pesanteur qui fait qu'un vaisseau qui est à flot dans la mer, couleroit bas dans une eau douce, parce que le volume d'eau, dont il occupe la place dans l'eau salée, est plus pesant que le même volume d'eau douce; & qu'on se sôtient plus facilement en nageant dans la mer que dans une riviere: or l'eau de pluie qui a passé au travers du sable, sur lequel elle est tombée, trouvant l'eau salée, se sôtient aisément au dessus d'elle, parce qu'elle est beaucoup moins pesante, & cette legereté l'empêchant en même tems de se mêler, il est clair qu'elle doit conserver sa douceur; à peu près comme l'huile se conserve au dessus des autres liqueurs qui sont plus pesantes qu'elle, sans se mêler avec elles, ni se charger de leurs qualitez. Je sçai qu'on me peut faire quelques objections là-dessus; mais outre que la digression que je ferois pour y répondre m'empêcheroit de suivre le fil de mon journal, & ennuiroit peut-être mon Lecteur, je croi en avoir dit assez pour mettre les gens au

fait de la question , & leur faire voir , que quand on a enlevé l'eau douce, celle qui est salée s'éleve aussi-tôt , pour remplir la place que la douce occupoit , & remettre ainsi l'équilibre , & le niveau qui doit être entre elle & la surface de la mer.

Si Serrano avoit sçu ce secret, il n'auroit pas eu tant de peine à subsister sur son rocher , & il n'auroit pas été obligé de boire du sang de Tortue, pour se desalterer.

Il ne faut pas s'imaginer que l'Isle d'Avés ne soit qu'un rocher pelé , ou entièrement couvert de sable ; il y a des arbrisseaux en quantité, & même des goyaviers , des corossoliers & des cachimans, petits, à la vérité , & mal faits , parce qu'ils ne trouvent pas beaucoup de fond & de nourriture. Si on y trouve dans la suite des orangers , & des citroniers, je suis bien aise d'avertir le public que c'est à moi qu'il en aura obligation , parce que j'ai semé quantité de graines de ces deux fruits dans beaucoup d'endroits qui pourront être d'un grand soulagement à ceux que la providence y conduira. Quant aux arbres Fruitiers que je viens de nommer , il faut que ce soit les oiseaux , qui après avoir mangé ces

fruits dans les Isles voisines, en ont rendu les graines avec leurs excremens sur celle-ci, où elles ont germé, crû & porté des fruits. De cette maniere le bois ne nous manquoit pas, & avant que l'on eut reconnu & jugé que le navire échoué étoit hors d'état de pouvoir servir, nous ne nous servions point d'autre bois pour la cuisine que de celui que nous coupions sur l'Isle, dont nous faisons une grosse consommation, parce que nous faisons une fort grosse cuisine; car sans compter le cuisinier de nôtre barque, & celui du navire, & leurs aides, nos deux Dames qui avoient pris la surintendance de tout ce qui regardoit la bouche, faisoient des merveilles, & empêchoient bien leurs Esclaves d'oublier aucun des ragoûts qu'ils avoient vû faire à la Barbade; en un mot, elles nous faisoient faire grande chere, & cela produisoit des effets merveilleux; car tout le monde travailloit sans chagrin, on avoit des complaisances infinies pour elles, & à peine y avoit-t-il quelqu'un parmi nous qui pensât que nous étions au milieu de la mer sur une Isle deserte.

Les Tortües franches, dont la chair est si delicate, ne nous ont jamais manqué. Nous en consommions beaucoup

tous les jours ; nous en avons emporté en partant une bonne provision tant en vie , que salée & boucanée ; & cependant il ne paroissoit pas d'un jour à l'autre que le nombre de celles qui venoient ou pondre ou marquer leur places , diminuât. Nos gens prirent quelques carets , & me firent presens de beaucoup de feüilles ; je les enviai en France pour les faire travailler ; un Corsaire incivile les porta en Angleterre , où je ne les envoiois pas , & d'où elles ne me sont pas revenueës.

J'enseignai à nos Surintendantes à faire des boucans de Tortuë comme je l'avois appris au grand Cul de Sac de la Guadeloupe. En échange elles m'apprirent à faire cuire une poitrine de bœuf d'Irlande à la maniere Angloise, des pâtez en pot, des boudins de Tortuë, & je ne sçai combien de ragouts , dont je pourrois faire un volume entier ; & qui sçait si la demangaïson ne me prendra pas de faire imprimer à la suite de ces Memoires : *Le Cuisinier Anglois Ameriquain* , avec la maniere de servir une table de cent vingt-cinq couverts dans une Isle deserte , magnifiquement , & sans dépense.

De crainte que les Anglois ne nous ravissent l'honneur d'une invention de

cuisine, dans laquelle nôtre nation a eu la meilleure part, je la vais écrire ici : c'est un Mouton en robe de chambre. Je voi bien qu'on me va reprocher que l'invention en est dûe aux Sauvages, ou que ce n'est qu'une imitation du boucan de Tortuë; qu'importe: il s'agit de la décrire ici, en faveur de ceux qui en voudront faire l'expérience, & qui parviendront peut-être à la porter à une plus haute perfection. On prit un Mouton, & après l'avoir saigné, on lui ouvrit le ventre, on le vuida, & puis promptement on le remplisit de sa fressure hâchée bien menuë avec du lard, de l'oignon, des épiceries, du jus de citron, quelques canards sauvages coupez par morceaux, des alloüettes de Mer, & autres gibiers semblables, tant qu'il en pût tenir; après quoi la peau fut bien proprement recousue. Quand je dis la peau il ne faut se tromper, c'est celle où est la laine dont je parle; ainsi tout habillé on le coucha dans le fond d'une fosse, qui avoit été bien échauffée par le bois que l'on y avoit fait brûler; il fut couvert du sable brûlant des environs, & de charbon, & au bout de deux heures de tems la laine avoit fait une croute noire sur la peau; il fut facile de l'en dé-

tacher ; on ouvrit ensuite le Mouton , & assurément c'étoit un manger délicieux.

Je n'ai jamais vû une plus grande quantité d'oiseaux de mer , ou d'eau douce qu'on en trouve sur cet Islet. Je m'étois imaginé qu'il falloit de l'eau douce pour toutes ces especes d'oiseaux ; ce que j'ai vû aux Isles d'Aves m'a détrompé , à moins qu'on ne veuille dire que les oiseaux cessent d'être délicats , quand ils ne trouvent pas à satisfaire leur délicatesse , & qu'ils se servent d'eau salée , ou saumâtre quand ils manquent d'eau douce. En effet j'y ai tué des Pluviers , des Vingeons , des Chevaliers , des Poules d'eau de toutes les sortes qui sont bonnes à manger , & que l'on trouve ordinairement dans nos Isles , dans les lieux marécageux.

Outre ces especes , il y en avoit quantité d'autres , que je n'avois pas vû de si près.

On y trouve des Flamands , des grands Gofiers , des Mauves , des Fustu-en-cul ; c'est le lieu où les Fregates & les Fous viennent pondre , & élever leurs petits.

Les Flamands que le Pere du Tertre appelle Flambans , sont des oiseaux fort hauts montez ; quoiqu'ils ne le soient pas

à beaucoup près tant que le dit mon Confrere ; il est certain qu'ils le sont beaucoup pour leur grosseur , qui n'excede pas celle d'une Poule d'Inde ordinaire. Oiseaux appellez Flamands.
Il est vrai que je ne les ai pas mesuré, mais je suis sûr que des pieds à la tête, ils n'ont pas plus de quatre pieds de hauteur ; ils ont les pieds & les cuisses toutes rouges ; presque toutes leurs plumes des aîles , du dos & du ventre , sont de la même couleur , & très-vive ; leur col est grêle , & la tête est petite ; mais elle est armée d'un bec long , assez gros, arcqué & fort dur , qui leur sert à chercher dans le sable & dans les marécages les vers , les petites crabes , les poissons, & les insectes qui s'y trouvent ; ils boivent à merveilles de l'eau salée ; ils sont extrêmement deffians ; & lorsqu'ils sont à chercher leur nourriture , il y en a toujours un qui fait le guet , & qui avertit par un cri ses Camarades dès qu'il apperçoit la moindre chose qui lui donne de l'ombrage , & aussi-tôt il s'envole & tous les autres le suivent ; ils sont toujours en troupe, & lorsqu'ils sont à terre, ils se rangent de file , les jeunes & les vieux entremêlez. Les jeunes ont le plumage gris-clair ; ce n'est qu'en croissant, & avançant en âge qu'ils deviennent

1705.

Nids de
Fla-
mands.

rouges. On me montra quantité de leurs nids , ils ressembloit à des cones tronquez , composez de terre grasse , d'environ dix-huit à vingt poudres de hauteur , sur autant de diametre par le bas, ils les font toujours dans l'eau , c'est-à-dire dans des mares , ou des marécages. Ces cones sont solides jusqu'à la hauteur de l'eau , & ensuite vuides comme un pot avec un trou en haut. C'est-là dedans qu'ils pondent deux œufs qu'ils couvent , en s'appuyant contre , & couvrant le trou avec leur queue. J'en ai rompu quelques-uns sans y trouver ni plumes , ni herbes , ni aucune chose pour reposer les œufs ; Le fond est un peu concave , & les parois fort unis ; mais j'ai eu le malheur de n'y trouver ni œufs , ni petits.

Ces oiseaux ne se laissent approcher que très-difficilement ; il faut se cacher dans des broussailles, pour les tirer quand ils viennent à terre. Nos gens en tuèrent quelques-uns , & trouvoient leur chair bonne. J'en ai mangé , elle sent un peu le marécage ; les jeunes sont meilleurs que les vieux, parce qu'ils sont plus tendres. Je souhaitois fort d'en avoir de jeunes pour les apprivoiser ; car on en vient à bout , & j'en avois vû de fort

fort familiers chez le Gouverneur de la Martinique. Je fis des lacets que j'attachai à des piquets que j'avois fait enfoncer dans des marécages , où il y avoit de leurs anciens nids , & où ils venoient chercher leur nourriture. Je fis jeter aux environs tous les petits poissons que nous prenions à la senne , & ma ruse me réussit , j'en pris plusieurs. Quand ils avoient une fois passé leurs larges pates dans le nœud coulant , il n'y avoit plus moïen de s'en dedire ; ils vouloient s'envoler , mais il falloit demeurer. Ce n'étoit pourtant pas tout achevé , les vieux se deffendoient à grands coups de bec ; & lorsqu'on leur avoit saisi la tête , & amarré le bec , ils égratignoient à merveille avec leurs griffes , dont leurs pieds , quoique faits en pates d'Oye , sont bien armez. Nous fîmes tout ce que nous pûmes , pour leur faire entendre raison , il n'y eut jamais moïen de les faire ni boire , ni manger , ni les empêcher de donner des coups de bec , ou d'égratigner dès qu'ils se trouvoient en état de le faire. A la fin nous les tuâmes , & nous les mangeâmes. Leur langue vaut mieux que tout le reste du corps , non par sa grandeur , mais par sa tendreté , & par sa delicateffe. Si jamais je me rencontre en

1705.

lieu où il y ait des Flamands, je ne manquerai pas d'éprouver, si les langues des femelles sont meilleures que celles des mâles, comme bien des gens le prétendent. A l'égard des jeunes que nous primes, ils furent plus sages que leurs pères & meres; en moins de quatre ou cinq jours ils venoient manger dans ma main; cependant je les tenois toujours attachez, sans me fier trop à eux; car un qui s'étoit détaché, s'enfuit vite comme un lièvre, & mon chien eut de la peine à l'arrêter. J'avois eu la précaution de lui couper les grosses plumes d'une aîle, afin qu'il ne put pas s'élever de terre, sans cela il étoit perdu pour moi; on étoit obligé de leur donner de l'eau salée à boire. Il m'en restoit deux quand j'arrivai à la Guadeloupe, dont je fis présent à un de mes amis qui s'en alloit en France. C'est assurément un des plus beaux oiseaux que l'on puisse voir; outre les grosses & les moyennes plumes dont il est couvert, il en a de très-petites en maniere de duvet très-fin & assez long, aussi doux, & aussi chaud que les peaux de Cigne; on s'en sert aux mêmes usages. La couleur rouge & vive des Flamands, doit, ce me semble, les faire préférer aux Cignes.

Le Grand Gofier, ou Pelican de l'Amerique, est un oiseau fort approchant de nos Oyes d'Europe pour la taille, la grosseur, les pattes, la demarche, & la pesanteur; il a la tête aplatie des deux côtez, & fort grosse, & telle qu'il convient pour porter un bec de deux à trois poudes de large, sur un pied & demi ou environ de longueur; la partie superieure est osseuse, & toute d'une piece; l'inférieure est composée de deux pieces qui s'unissent par une de leurs extrémités au bout du bec, dans un fort cartilage, & dont les deux autres, comme des mâchoires, s'emboitent dans la partie superieure, où est le centre de leur mouvement. La partie inferieure & la superieure sont garnies de petites dents en forme de scie, fort menuës & tranchantes; le vuide que les deux parties de la mâchoire inferieure laissent entre-elles, sert à soutenir l'orifice d'un sac qui y est attaché tout autour, & qui tombe sur l'estomach de l'oiseau, où il est encore attaché, & le long du col, par de petits ligamens, afin qu'il n'aille point d'un côté & d'autre. Ce sac est composé d'une membrane épaisse, grasse, & assez charnuë, souple, & qui s'étend comme un cuir. Il n'est point couvert de plumes, mais d'un petit poil

Oiseau
appelé
Grand
Gofier.

1705. extrêmement court , fin, doux comme du satin , d'un beau gris de perle, avec des pointes , des lignes , & des ondes de différentes teintes , qui font un très bel effet. Lorsque ce sac est vuide , il ne paroît pas beaucoup ; mais quand l'oiseau trouve une pêche abondante , il est surprenant de voir la quantité & la grandeur des poissons qu'il y fait entrer ; car la premiere chose qu'il fait en pêchant, est de remplir son sac , après quoi il avale ce qu'il juge à propos ; & quand la faim commence à le presser , il retourne le remplir.

Cet oiseau a les aîles fortes, garnies de grosses plumes , couleur de cendre, aussi-bien que toutes les autres qui lui couvrent le corps. Il a les yeux beaucoup trop petits par rapport à sa tête, l'air triste & melancolique , aussi lent , pesant , & paresseux à se remuer , que le Flamand est vif & alerte. Ils pondent sans façon à plate terre , & couvent ainsi leurs œufs. J'en ai trouvé jusqu'à cinq sous une femelle , qui ne se donnoit pas la peine de se lever , pour me laisser passer , elle se contentoit de me donner quelques coups de bec, & de crier quand je la frappois pour l'obliger de quitter ses œufs.

On voit assez par la description que je viens de faire de ces oiseaux , qu'ils sont pesans au vol , & qu'ils ont de la peine à quitter la terre , & à s'élever dans l'air. Ils le font pourtant , car autrement ils mourroient de faim ; & comme ils sont grands mangeurs , il faut malgré eux qu'ils travaillent. Lorsqu'ils se sont élevez à quatre ou cinq toises au dessus de la mer, ils panchent la tête de côté ; & dez qu'ils apperçoivent un poisson, ils fondent dessus comme un trait , le prennent , & l'engloutissent , & aussi-tôt se relevent en l'air , quoiqu'avec peine , & recommencent à quêter. Ils vont se reposer à terre quand leur sac est rempli , avalent à loisir ce qu'ils y ont mis ; & lorsque la nuit s'approche , ou que la faim les presse , ils retournent à la pêche. Ils nourrissent leurs petits en dégorgeant dans leur bec le poisson qu'ils ont dans leur sac.

La chair de ces oiseaux est dure , & sent l'huile & le poisson pourri. Cela vient apparament de ce qu'ils ne font pas assez d'exercice , pour consommer les cruditez qui leur restent dans l'estomach , & qui s'y putrifient. Les Flamands qui vivent de poisson comme eux sont bien meilleurs.

Qui croiroit que ces grosses bêtes avec leurs larges pates d'Oye s'avifassent d'aller prendre leur repos, perchées sur des branches d'arbres, comme les oiseaux les plus legers, & les plus propres ? Cela est pourtant ainsi ; elles passent tout le jour, hors le tems de leur pêche, à terre dans un profond repos, ensevelies, selon les apparences, dans le sommeil, la tête appuyée sur leur long & large bec qui porte à terre, & ne changent de situation que quand la nuit s'approche, ou que la faim les avertit qu'il faut aller remplir leur magasin. Après que cela est fait, elles se plantent sur une bonne branche d'arbre, & y passent tranquillement la nuit.

Cependant malgré leur grossièreté & leur pesanteur, on est assuré par plusieurs experiences que les grands Gosiers sont capables d'instruction. Mon Confrere le Pere Raimond, Breton, rapporte dans son Dictionnaire Caraïbe, qu'il en a vû un chez les Sauvages, si privé & si bien instruit, qu'après qu'il avoit été rocoüé, c'est-à-dire, peint de rouge, le matin, il s'en alloit à la pêche, d'où il revenoit le soir sa besace bien garnie. Ses Maîtres lui faisoient rendre ce qu'il avoit de trop, & s'en servoient pour leur

nourriture. C'étoit peut-être par ce régime qu'ils l'avoient rendu un peu plus spirituel, & plus disciplinable. Je m'en ferois chargé de quelques-uns, car il y en avoit quantité de jeunes sur nôtre Islet; mais comment nourrir des gens de si grand appetit; car à peine un pêcheur auroit-il suffi, pour entretenir la table d'un seul; car de compter que les instructions que j'aurois dû lui donner, l'auroient rendu aussi obéissant & aussi traitable que celui des Caraïbes, c'est que je ne devois pas espérer; outre que j'avois bien d'autres gens à instruire que des grands Gosiers, je ne demeurois pas dans un endroit assez commode pour la pêche. Je me contentai d'en prendre deux petits, que j'attachai avec une corde par un pied à un piquet, où j'eus le plaisir pendant quelques jours de voir leur mere qui les nourrissoit, & qui demeuroit tout le jour avec eux, & qui passoit la nuit sur une branche au dessus de leur tête; car ils ne pouvoient pas encore voler assez, pour se percher. Ils étoient devenus tous trois si familiers, qu'ils souffroient que je les touchasse, & les jeunes prenoient fort gracieusement les petits poissons que je leur présentais, qu'ils mettoient d'abord dans

leur havrefac. Je croi que je me ferois déterminé à les emporter , si leur malpropreté ne m'en avoit empêché ; ils sont plus sales que les Oyes & les Canards ; & on peut dire que toute leur vie est partagée en trois tems , chercher leur nourriture , dormir , & faire à tous momens des tas d'ordures , larges comme la main.

Nos gens en tuerent beaucoup , non pas pour les manger , comme on le peut croire , nous n'étions pas assez affamez pour cela , mais pour avoir leurs Blagues , c'est ainsi qu'on appelle le sac dans lequel ils mettent leur poisson. Tous nos fumeurs s'en servent pour mettre leur tabac haché ; on s'en sert encore pour mettre de l'argent , & je croi que c'est delà que sont venues ces sacs de soie , travaillez à l'aiguille à plain , & à jour , dont on se sert en bien des endroits en guise de bourses , pour serrer l'argent. On étend les blagues dès qu'on les a tiré du col de l'oiseau , & on les saupoudre de sel , battu avec de la cendre , ou avec de l'alun , quand on en a , afin de consumer la graisse , dont la membrane est revêtuë , après quoi on les frotte entre les mains avec un peu d'huile , pour les étendre , & les rendre maniables.

Blagues
de
Grands
Goûts

Quand on a la commodité, on les passe comme les peaux d'Agneau, & elles sont bien plus belles, & plus douces. Elles deviennent de l'épaisseur d'un bon parchemin, mais extrêmement souples, douces & maniables. Les femmes Espagnoles les brodent d'or & de soie d'une maniere très-fine, & très-delicat. J'ai vû de ces ouvrages qui étoient d'une grande beauté.

Il n'y a pas d'oiseau au monde qui vole plus haut, plus long-tems, plus aisément, & qui s'éloigne plus des terres, que celui que je vais d'écrire. Les Aigles qu'on regarde comme les Rois des oiseaux & de l'air, sont des vraies tortuës en comparaison. On l'appelle Fregate à cause de la ressemblance que lui donne la legereté de son vol avec la vitesse des vaisseaux qui portent ce nom, qui communément sont les meilleurs voiliers de la mer. On trouve cet oiseau au milieu de la mer, à trois & quatre cens lieues des terres, ce qui marque en lui une force prodigieuse, & une legereté surprenante; car il ne faut pas penser qu'il se repose sur l'eau comme les oiseaux aquatiques, il y periroit s'il y étoit une fois. Outre qu'il n'a pas les pattes disposées pour nager, ses ailes sont

Oiseaux
appelez
Fregates

si grandes , & ont besoin d'un si grand espace pour lui donner le mouvement necessaire pour s'élever , qu'il ne feroit que battre l'eau , se mouïller , se fatiguer , & se mettre hors d'état de sortir jamais de la mer , où il ne manqueroit pas d'être bientôt la proie de quelque poisson : d'où il faut conclure , que quand on le trouve à trois ou quatre cens lieües des terres , il faut qu'il fasse sept ou huit cens lieües avant de pouvoir se reposer. Il est vrai qu'il vole d'une maniere tout à-fait aisée ; ses aïles étenduës , & sans aucun mouvement sensible , le soutiennent suffisamment , sans qu'il soit obligé de battre l'air , ce qu'il ne pourroit pas faire sans se fatiguer beaucoup , & sans avoir besoin de venir prendre de tems en tems du repos à terre. Le grand éloignement où on le trouve de toute terre , fait voir que ce soulagement lui est peu necessaire , & qu'il peut se soutenir plusieurs jours dans l'air. Il s'y élève quelquefois à une telle hauteur , qu'on le perd absolument de vûë. Le Pere du Tertre a pensé que c'étoit pour se garantir de la pluie. Si sa pensée est juste , il faut qu'il s'élève au dessus de la moyenne Region de l'air , dans cet espace où l'on prétend que les pluies , les orages,

les vents , & les neiges sont inconnuës; 1705.
mais cet auteur a-t-il pris garde , que pour empêcher cet oiseau d'être un peu mouillé , il le met dans un lieu où l'air est si subtil , qu'il n'est pas propre pour la respiration , & par conséquent beaucoup moins pour soutenir un corps. Je me garderai bien de faire faire de semblables voïages aux Fregates , il faudroit trop de tems pour les faire revenir , & qui les nourriroit dans ces pais inhabitez , elles qui ne vivent que de poisson que l'on ne trouve point dans l'air. Il faut convenir que ces oiseaux volent très-haut , & que souvent on les perd de vûë ; mais il n'est pas necessaire pour cela qu'ils aillent se perdre au delà de la moïenne Region de l'air.

Cet oiseau n'est guères plus gros qu'une poule ; son col & sa tête sont proportionnez à sa grosseur ; il a les yeux noirs & grands , le regard assuré , la vûë extrêmement perçante ; son bec est fort & assez gros ; la partie inferieure est droite, la superieure est un peu arcquée , crochuë par le bout , & pointuë ; ses jambes sont courtes , assez grosses & ramassées , & ses pieds sont armez de griffes crochuës , longues , fortes , & aiguës ; il s'en sert pour prendre les poissons vo-

Descrip-
tion de
la Fre-
gatte.

1705. 396 *Nouveaux Voyages aux Isles*
lans , & autres poissons qui sont pour-
suivis par les Dorades , dont il semble
qu'il se sert comme de chiens courans
pour faire lever le gibier , sur lequel
il fond , & qu'il enleve en rasant la
superficie de la mer avec une adresse ad-
mirable , sans presque jamais manquer
son coup. Les ailes de cet oiseau sont
d'une grandeur prodigieuse , par rapport
à son corps ; il est ordinaire d'en voir de
sept , huit & neuf pieds d'envergure.
On me pardonnera ce terme de marine ,
aussi-bien aurois-je trop de peine à en
trouver un autre pour exprimer la dis-
tance qu'il y a d'un bout d'une aîle jus-
qu'au bout de l'autre , quand l'oiseau les
tient ouvertes , & toutes étenduës. C'est
à la grandeur de ces aîles qu'il doit la
facilité qu'il a de se soutenir si long-
tems en l'air ; mais aussi elles l'empê-
chent de s'élever facilement de terre , à
cause de l'espace qu'il lui faut , pour les
mettre en mouvement. C'est apparament
pour remedier à cet inconvenient qu'il
perche , & qu'il descend rarement à
terre. Ses plumes du dos & des aîles
sont noires , grosses & fortes ; celles qui
couvrent l'estomach & les cuissés , sont
plus delicates , & moins noires. On en
voit dont toutes les plumes sont brunes

sur le dos & aux aîles , & grises sous le ventre ; on dit que ces dernières sont les femelles , ou peut-être des jeunes. Outre la noirceur des plumes les mâles ont encore une membrane rouge & boutonée , à peu-près comme les Coqs d'Inde , qui leur prend jusqu'au milieu du col.

Il y avoit quantité de ces oiseaux à un bout de l'Isle où nous étions. Je cherchai avec soin quelqu'un de leurs nids , sans en trouver , peut-être que ce n'étoit pas la saison , ou qu'ils alloient faire leur ponte dans quelque autre lieu. Il est sûr que si j'en avois trouvé , j'aurois emporté les petits , & je les aurois élevé , & dressé. Avec un attelage de deux Frégates , & une machine à la maniere de Cirano de Bergerac , quels voïages n'aurois-je pas été en état d'entreprendre ! Je serai peut-être plus heureux une autre fois. J'en tuai quelques-unes à coups de fusil , pour avoir leur graisse , & j'en apportai un tout entier , dont j'avois tiré la chair , & séché le reste à la fumée. Quoique cette chair sente un peu le poison , elle ne laisse pas d'être bonne. J'en ai mangé par curiosité , je l'ai trouvé fort nourrissante , & à peu près la-même que celle des Diables de la Guadeloupe.

1705.

Graisse
de Fre-
gatte,
ses pro-
priétés.

On dit que la graisse de Fregatte est admirable pour les douleurs de la goutte sciatique, pour les engourdissemens des membres, & autres accidens qui arrivent par des humeurs froides. On doit faire chauffer la graisse, & pendant qu'elle est sur le feu, faire de fortes frictions sur la partie affligée, afin d'ouvrir les pores, & mêler de bonne eau de vie, ou de l'esprit de vin dans la graisse, au moment qu'on en veut faire l'application. On peut mettre un papier broüillard, imbibé de la liqueur, sur la partie, avec des compresses & une bande, pour les tenir en état. Bien des gens ont reçu une parfaite guerison, ou du moins de grands soulagemens par ce remède, que je donne ici sur la foi d'autrui, n'ayant pas eu l'occasion de le mettre en pratique. La graisse de Serpent fait le même effet, & je le sçai par expérience. Les Medecins devineront, s'ils peuvent, comment deux animaux si differens en toute chose, & dont les graisses n'ont aucun rapport, ne laissent pas de produire le même effet.

On trouve entre les deux Tropiques certains oiseaux, auxquels on a donné le nom d'Oiseau de Tropique, parce qu'on ne les rencontre jamais hors de ces

deux bornes. L'espace de leur promenade ne laisse pas d'être bien raisonnable, puisqu'il renferme toute la Zone Torride, ce pays que l'antiquité ignorante avoit déclaré inhabitable. Les Matelots qui donnent des noms aux choses conformément à leur maniere de penser & de parler, les ont appelez Pailles en Cul, ou Festu en Cul. Nous en dirons la raison ci-après. Ils sont à peu-près de la grosseur d'un Pigeon; ils ont la tête petite, & bien faite, le bec d'environ trois poûces de longueur, assez gros, fort & pointu, & tout rouge aussi-bien que leurs pieds, qui sont faits comme ceux des Canards; ils ont les aîles beaucoup plus grandes & plus fortes que leur corps ne semble le demander. Les plumes des aîles, & de tout le corps sont très-blanches; la queue est composée de douze à quinze plumes de cinq à six poûces de longueur, du milieu desquelles sortent deux plumes de quinze à dix-huit poûces de longueur, accollées & qui semblent n'en faire qu'une seule; c'est ce qui a donné occasion aux Matelots de les appeller Pailles en Cul.

Ces oiseaux volent très-bien & très-haut; ils s'éloignent des terres autant que les Fregattes, mais ils se reposent

1705.

Oiseaux
de Tre-
pique.

1705. sur l'eau comme les Canards. Ils vivent de poisson ; ils pondent, couvent & élèvent leurs petits dans des Isles desertes, & dorment selon les apparences sur l'eau. Je n'en ai jamais vû sur l'Isle, où nous étions ; ce n'est qu'en passant au dessus de nous, que nous en avons tué quelques-uns, qui m'ont donné le moïen de faire la description que je viens d'en donner.

Oiseau
appellé
Fol.

On trouve encore entre les Tropiques un oiseau de mer, qu'on appelle Fol, parce qu'il se laisse prendre à la main, lorsqu'il vient se poser sur les vergues, ou les manœuvres des vaisseaux qu'il trouve en Mer. Excepté la couleur, il ressemble beaucoup à nos Corbeaux, c'est le même air, la même grosseur, même bec ; il bat l'aîle en volant, il l'a forte, & se soutient bien en l'air ; il vit du poisson qu'il prend en rasant la superficie de l'eau. On pourroit sans beaucoup hazarder le nommer Corbeau blanc, ou Corbeau de mer ; il a les aîles & le dos couverts de plumes grises, & tout le ventre de plumes blanches. Je n'ai jamais vû mettre à aucun usage sa graisse, ni ses plumes ; ils venoient familièrement sur les vergues & les manœuvres de nos bâtimens examiner ce qui s'y passoit ; on en

prit quelques-uns tous en vie, qui en moins de deux ou trois jours étoient aussi privez, que si on les avoit élevé depuis leur plus tendre jeunesse. Ils ont les pieds comme les Canards, nagent fort bien, & volent encore mieux.

CHAPITRE XIV.

Des Poissons, & des Coquillages que l'on trouve aux Isles d'Aves.

LE poisson fourmille sur les côtes de cette Ile, & on trouve sur les hauts fonds une quantité incroiable de toutes sortes de Coquillages. Je ne suis pas surpris que ces lieux soient comme le rendez-vous des poissons; ils y sont en repos, & il se passe des siecles entiers sans qu'ils soient inquiétez de personne. Nous avions une mechante petite senne dans nôtre barque, mais nous en trouvâmes une bonne de cent vingt brasses dans le navire Anglois, & Dieu sçait de quelle maniere nous balayions nos côtes, & quel massacre nous faisons de Tazards, de Capitaines, de grandes Ecailles, de Lunes, d'Orphis, d'Assiettes & autres semblables poissons. J'en ai parlé dans

1705.

Bonite
ou Ger-
mon es-
pece de
Thon.

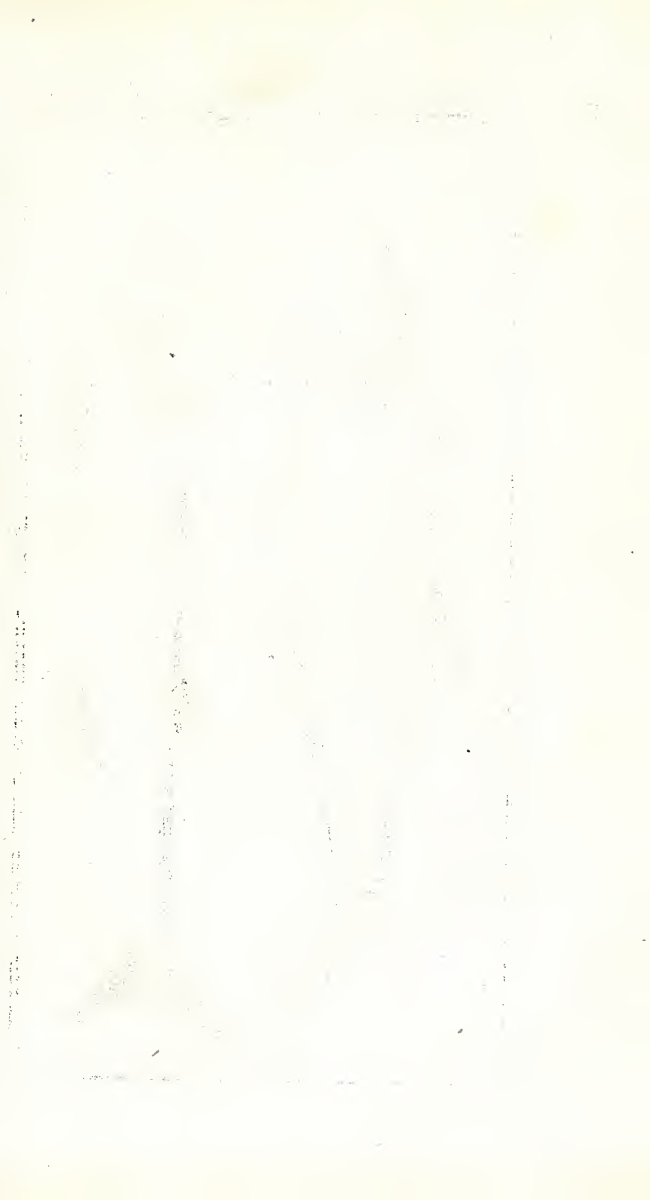
la premiere Partie de ces Memoires , je ne dois pas repeter ici ce que j'en ai dit ; mais il est juste de faire connoître ceux dont je n'ai encore rien dit , & qu'on ne prend pas ordinairement sur les côtes de nos Isles avec nos fennes. Le plus considerable est la Bonite ; quelques Navigateurs l'appellent Germon ; d'autres la prennent pour le Thon , plus jeune , & plus petit , à la verité , que celui qu'on prend dans la Mediterannée , ou peut être d'une autre espece , mais également bonne & delicate. Je ne déciderai rien sur cela ; car je n'aime pas à decider , & je crains les procéz ; je me contenterai de dire que la Bonite est un poisson gros & rond depuis la tête jusqu'aux trois quarts de sa longueur , où elle commence un peu à s'applatir , pour former une queue fourchue , assez épaisse pourtant , & qui n'est pas le plus mauvais endroit de la bête ; elle a deux ailerons au deffaut du col , une empenure sur le dos , & deux autres ailerons plus petits sous le ventre. Ce poisson va toujours en troupe , il frequente peu les Côtes de nos Isles , parce qu'il y est harcelé ; mais nous en voïons souvent un grand nombre aux Côtes de l'Isle d'Aves , où ils ne sont inquietez de personne. Il n'est pas ordinaire de le pren-

dre à la senne. Quoique nous en aïons pris quelques-uns, c'étoit un pur hazard; la pêche ordinaire s'en fait avec le harpon, ou à la ligne, ou à la traîne. Ce poisson vit de proie, & est fort gourmand; il chasse continuellement aux poissons volans & autres petits poissons, dont il fait une grande consommation. On couvre l'ameçon qu'on lui jette d'un morceau de linge blanc, ou de deux plumes blanches, & on le fait sautiller sur l'eau comme si c'étoit un poisson volant; la Bonite y accourt dès qu'elle l'apperçoit; & sans marchander, l'engloutit aussi-tôt; mais il faut que la ligne soit bonne, & l'ameçon bien attaché avec des fils d'archal; car ce poisson est fort & vigoureux, il a de bonnes dents, & bien tranchantes, & se donne de violens mouvemens pour se décrocher.

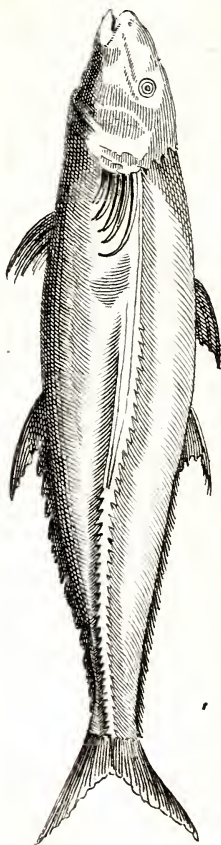
Sa chair est grasse & délicate, particulièrement celle du ventre qui est d'une tendreté admirable; la tête se met en soupe ou au bleu; le reste du corps se coupe en roielles, & se prepare en différentes manieres. Quand on la fait mariner, pour la conserver, on la mange avec l'huile & le vinaigre comme le Thon; & c'est une très-bonne viande.

Mon Confrere le Pere Du Tertre dit,

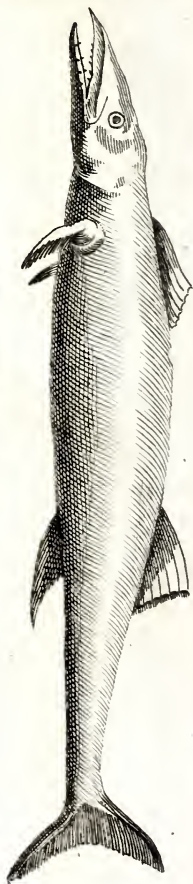
que la Bonite a le goût du Canard , & qu'elle est demi-chair & demi-poisson. Il me semble qu'il auroit dû nous expliquer sa pensée , & nous dire ce qu'il entend par ces mots demi chair , & demi poisson ; car s'il ne prétend dire autre chose , si non que la chair de la Bonite est aussi nourrissante que celle du Canard , dont il s'imagine qu'elle a le goût ; il faudra aussi qu'il dise que le Lamentin , le Marfouin , la Tortue , & le Lezard sont demi-chair , & demi-poisson , parce que leurs chairs sont aussi nourrissantes que celles de Bœuf , de Veau & de Poulet , dont elles ont le goût , l'apparence & la substance : à moins qu'il ne veuille que le dos de la Bonite , comme plus sec & plus maigre , sera le poisson , & le ventre qui est plus gras sera la chair. Il devoit bien nous instruire là-dessus , afin que nous scussions la partie que l'on peut manger les jours maigres , & celle dont on peut se servir en tout tems. Il est heureux que le sieur de Rochefort , qui l'a copié très-exactement , n'a pas pris garde à cette expression ; car il ne la lui auroit pas pardonné , ou s'il s'en fût servi comme lui ; nous aurions le témoignage de deux Auteurs graves , qui auroient fait de la Bonite un Monstre moitié chair & moitié poisson.



Bonite.



Becune.



La Carangue est un poisson fort commun sur les Côtes de nos Isles ; on le prend à la senne, à la ligne, & à la traîne. J'en ai vû à la Martinique qui avoient près de deux pieds de longueur, un pied de large au droit du ventre, & quatre à cinq poudces d'épaisseur ; on les appelle pour lors Carangues franches, pour les distinguer d'autres qui sont beaucoup plus petites, & plus minces, moins grasses, & par consequent moins bonnes.

Celles que nous prîmes aux Isles d'Avés étoient des monstres en comparaison de celles de nos Isles. Il nous étoit ordinaire d'en prendre de trois pieds de longueur, & souvent nous en avons pris de plus de quatre pieds. On voit par ce que j'ai dit ci-dessus, que ce poisson est plat, il a la gueule grande & bien armée de bonnes dents ; ses yeux sont grands & rouges, il a une assez grande empenure sur le dos, qui est partagée en deux parties inégales, & deux grandes nageoires au défaut du col ; sa queue est large & fourchue ; c'est un des meilleurs sauteurs de la mer. Dès qu'il se sentoît renfermé dans la senne, il faisoit quelques efforts pour la rompre, en la heurtant de toutes ses forces ; mais comme ses efforts étoient inutiles, parce que le filet obéis-

17054

Carangue poisson, sa description.

Pêche de la Carangue

1705.

soit , il se mettoit à bondir , pour s'élever par dessus , & il falloit que les gens qui étoient dans le canot élevassent le filet le plus haut qu'ils pouvoient , pour l'empêcher de sauter par dessus , en quoi ils ne réussissoient pas toujours ; la plus grande partie s'échapoit pour l'ordinaire, il en tomboit quelquefois dans la chaloupe & le canot qui étoient derriere la senne , & ceux-là n'alloient pas plus loin , parce qu'ils étoient d'abord assommez.

Il faut l'avoir vû , pour croire quelle est la force de ce poisson, & les efforts qu'il fait lorsqu'il est pris à l'ameçon. Il brise souvent les meilleures lignes, souvent deux & trois hommes ne sont pas capables de le tirer à terre , il rompt ou fait plier les ameçons ; & je puis dire qu'il n'y a point de poisson qui donne plus d'exercice aux pêcheurs que celui-là ; mais aussi ils sont bien recompensez de leur peine , quand ils l'ont une fois entre les mains ; car c'est un des meilleurs poissons de la mer. Sa chair est blanche comme la neige , grasse & par conséquent tendre & delicate , & remplie d'un suc également nourrissant & savoureux. De quelque maniere qu'on l'apprête , on est sûr qu'il est excellent. La tête se met pour l'ordinaire au bleu

ou en soupe ; on en fait de la gelée aussi-bonne que celle de Veau & de Chapon , & ce que cette chair a d'admirable , c'est qu'on ne s'en degoute jamais.

Nous avions parmi nos Flibustiers un jeune Creolle de l'Isle de Saint Martin, dont le plaisir étoit de se jeter dans la senne quand il voïoit que les poissons la vouloient rompre , ou sauter par dessus , il avoit une adresse merveilleuse pour saisir les plus mutins , & pour les jeter dans la chaloupe ou sur la terre ; il nous a souvent sauvez de beaux poissons que nous aurions perdu sans lui. C'étoit pour nous un divertissement de le voir combattre contre une Carangue, un Capitaine, ou un grand Ecaille, & de voir les efforts que faisoit le poisson qu'il tenoit embrassé pour s'échapper , les coups de queue qu'il lui donnoit , & quelquefois de bons coups de dents ; il s'en trouvoit souvent de si forts , que n'en pouvant venir à bout , il étoit contraint de leur fendre le ventre d'un coup de couteau , ce qui terminoit la bataille ; mais il fut obligé de se priver , & nous aussi du divertissement que nous avions dans ces combats ; nous prîmes dans la senne un Serpent Marin monstrueux , qui auroit , selon les apparences, fait perir ce jeune homme , s'il l'eut

1705.

*Histoire
d'un Fli-
bustier.*

1705. trouvé dans la sienne dans son exercice ordinaire.

Serpent
Marin

Cet animal avoit près de dix pieds de longueur , & deux pieds de circonférence dans son milieu. Sa peau étoit bluatre avec de grandes taches noires & jaunes , lustrées , & comme vernissées ; il avoit une empenure sur le dos depuis le défaut du col jusqu'à six poüces ou environ près de la queue. Cette empenure avoit sept poüces de hauteur près de la tête , & se terminoit insensiblement. La queue étoit fourchuë. Outre cette empenure , il avoit trois aîlerons de chaque côté , dont les bouts étoient garnis d'onglets , comme ceux qu'on voit sur les grandes Rayes , il en avoit aussi un dans le milieu de l'échancrure de la queue qui avoit deux bons poüces de saillie. La tête de ce Serpent n'étoit ni plate , ni triangulaire comme nos vipères de la Martinique ; elle étoit longue de sept à huit pouces , ronde & un peu arcquée ; il avoit deux gros yeux à fleur de tête qui paroissoient étincelans. Sa gueule , qui s'ouvroit demesurement , faisoit voir deux rangées de dents longues de près de deux poüces , fortes & pointuës ; il n'avoit point de crocs comme nos vipères , peut-être que toutes ses dents lui en tenoient lieu & étoient tou-

tes garnies de petites vessies de venin; c'est ce que je n'ai pas pû bien examiner, car cet animal me donnoit de la frayeur, même après sa mort. Nos gens connurent d'abord ce que c'étoit; les poissons qui étoient dans la senne avec lui le connoissoient aussi, & le fuyoient. Dès qu'il sentit le granier, il s'élança sur terre, & nous auroit fait du mal, si un de nos gens ne lui eût rompu les vertebres d'un coup d'aviron; on l'acheva ensuite, & sa vûe fit perdre à nôtre combatant l'envie de se signaler contre les poissons, parce qu'il étoit à presumer que ce dangereux animal n'étoit pas seul de son espece dans cet endroit; & que s'il eût trouvé nôtre jeune homme dans la mer, il l'auroit fait perir, soit par ses morsures, soit en l'entortillant, & le tenant sous l'eau. Je voulois le faire écorcher, & sécher la peau & la tête; mais personne ne voulût me rendre ce service, tant on craignoit de se piquer aux pointes de son empenure, & aux crochets de ses aîlerons & de sa queue.

Tous les Hauts-fonds, & les Côtes de cette Ile sont remplis des plus beaux & des plus gros Peroquets que l'on puisse voir. C'est ainsi qu'on appelle de certains Poissons assez semblables à nos Carpes, qui dans nos Isles n'ont pour l'ordinaire

1705.

Pero-
quet de
mer.

que douze à quinze pouces de longueur, mais qui en ont bien davantage aux Isles d'Aves. La peau & les écailles de ce poisson sont d'un verd foncé sur le dos, qui s'éclaircit à mesure qu'il approche du ventre. Il a deux empenures sur le dos, & quatre ailerons à ses côtes, qui aussi-bien que sa queue sont colorez de bleu, de jaune & de rouge, d'une maniere si délicate, que le meilleur Peintre auroit de la peine à les imiter. Cette belle peau couvre une chair qui est encore meilleure; elle est blanche, grasse, ferme, pleine d'un suc nourrissant, agréable, & de très-facile digestion.

Je ne finirois point, si je voulois faire le détail & la description de tous les poissons que j'ai vû dans cette Isle deserte. Il faudroit n'avoir ni pieds ni mains pour y mourir de faim; pour moi j'y ferois bonne chere; & quand je n'aurois que les Coquillages qui se trouvent sur ses hauts fonds, je voudrois y faire subsister avec moi une communauté de Minimes.

Je ne parlerai point des Crabes de mer, des Homars, des Poupars & des Moules. Ces animaux sont à peu près les mêmes en Amerique & en Europe; leur grandeur, qui est plus considerable en Ame-

rique , ne change point leur espece; mais les Lambis , les Casques , les Trompettes , les Burgaux & les Porcelains sont si particuliers à l'Amerique , & j'en ai trouvé de si beaux à l'Isle d'Aves, que je ne puis m'empêcher d'en dire un mot.

Le Lambis est une espece de gros Limaçon , dont tout le corps semble n'être qu'un Boudin terminé en pointe à une extremité , & ouvert à l'autre par une bouche ronde & large , d'où il sort une membrane épaisse & longue comme une langue , avec laquelle l'animal prend sa nourriture , & se traîne au fond de la mer & sur les hauts fonds , où on le trouve ordinairement. Je n'en ai jamais dissequé; & j'aurois été fort embarrassé s'il m'avoit fallu faire cette operation ; mais j'en ai souvent coupé en morceau de ceux qui étoient cuits , & je n'y ai remarqué ni foie , ni cœur , ni pûmons , mais seulement un assez gros boyau plein d'herbe hachée, de mousse & de sable qui étoient apparament des restes de la nourriture que l'animal avoit pris , sans m'être aperçu d'aucun conduit par lequel il se déchargeât de ses excremens , à moins qu'il ne les rendit par le même endroit , par lequel il les avoit introduit ; car il n'est pas vraisemblable qu'il les consom-

Lambis
espece
de Lima-
çon.

me si entièrement, & qu'il les change en sa substance d'une maniere qu'il n'en reste rien du tout ; & quand cela seroit vrai des herbes & de la mousse , il faut au moins qu'il rende le sable qu'il a avalé & qu'on trouve dans cet intestin. La chair de cet animal & de tous dont je parlerai dans la suite, qui ne sont differens que par les coquilles dont ils sont revêtus , est blanche & ferme, & plus l'animal est gros plus elle est dure , difficile à cuire , & de difficile digestion. Elle ne laisse pas d'être grasse , & d'avoir de la saveur. On jette pour l'ordinaire la premiere eau dans laquelle on les a fait bouillir, parce qu'elle se trouve chargée de bave qui vient au dessus comme une écume épaisse ; on acheve de les faire cuire dans une autre eau que l'on peut employer à quelque usage , & lorsqu'ils sont tirez de l'eau & égouttez , on les fend dans toute leur longueur pour en tirer cet intestin , & on coupe le reste en roüelles que l'on met dans une casserolle sur le feu , avec du beurre ou de la mantegne , un bouquet d'herbes fines , des petits oignons, un peu d'ail écrasé , des écorces d'oranges , du sel & des épiceries ; & lorsqu'on est prêt à les servir , on jette dessus une sauce liée avec les jaunes d'œufs , le vinaigre , ou

le jus d'orange. Ainsi accommodez ils sont moins mal-faisans, & d'une digestion plus aisée ; mais comme on manque ordinairement de tout l'attirail de cuisine, qui est nécessaire pour les accommoder comme je viens de dire, on se contente de les faire bien boüillir dans deux eaux, ou de les faire rôtir sur les charbons, & de les manger avec la Pimentade. J'ai connu un Habitant du petit Cul de Sac des Gallions à la Martinique, nommé Maurecourt, qui passoit pour le plus grand mangeur de l'Amerique, qui souvent, faute d'autres choses, avoit recours aux Lambis, & aux Burgaus qu'il prenoit comme la viande la plus succulente & la meilleure nourriture du monde. Il lui étoit aisé de se contenter, car il étoit en lieu où ces Coquillages ne sont pas rares, & il pouvoit faire de la chaux de leurs cocques qui y sont très-propres, & la vendre pour avoir ses autres necessitez ; car la chaux faite avec ces sortes de coquillages est excellente, & fait un mortier qui durcit comme le marbre ; le seul défaut qu'elle a, est d'être beaucoup plus dure à cuire que celle dont on se sert ordinairement aux Isles.

Chaux
de Co-
quillage

Ce n'est pas assez d'avoir des Lambis, & autres semblables Coquillages, il faut

1705.

Maniere
de tirer
les Lam-
bis de
leurs co-
ques.

ſçavoir la maniere de les tirer de leur maison ſans la rompre ou la gâter , ſur tout quand on la veut conſerver pour quelque uſage où la vivacité des couleurs dont elle eſt peinte , doit être tout entiere , & point du tout ternie ; car lorsqu'on ne s'en ſoucie pas , il n'y a qu'à mettre le Lambis dans l'eau boüillante , ou ſur les charbons , l'animal eſt bientôt mort , & le volume de ſa chair diminuant en cuifant , il eſt facile de le tirer ; mais lorsqu'on veut conſerver la cocque avec toute la beauté & la vivacité de ſon coloris , que le feu ou l'eau boüillante gâtent abſolument , il faut enfoncer dans l'ouverture un ameçon un peu long ou un crochet de fer le plus avant qu'il eſt poſſible. L'animal , qui ſe ſent ſi rudement chatouillé , quitte l'extrémité de ſa cocque ; & ſoit qu'il meure dans ce moment , ſoit qu'il veuille ſ'échapper , on le tire aisé- ment dehors. On trouve dans toutes les cocques environ un demi verre d'eau , plus ou moins ſelon leur grandeur , qui eſt très-claire & très-douce : on prétend qu'elle eſt admirable pour les inflammations des yeux.

On trouve des Lambis d'une groſſeur conſiderable , & d'un ſi grand poids , qu'il ſemble impoſſible qu'un animal auſſi foi-

ble que celui-là , puisse traîner ou porter une maison si lourde & si incommode. Le Limaçon dont j'ai parlé dans un autre endroit sous le nom de Soldat, change tous les ans de coquille ; mais comme ceux qui ont fréquenté beaucoup les bords de la mer n'ont point remarqué ces changemens dans les Lambis , & autres poissons à coquilles , il faut dire que leur cocque croît avec leur corps , & que comme elle est d'une matiere extrêmement dure , il lui faut bien des années pour arriver à dix & quinze poudes de longueur sur environ autant d'ouverture , & à dix & douze livres de pesanteur. Ce pesant équipage empêche l'animal de courir bien vite , mais il ne l'empêche pas de changer de place & de venir du fond de la mer sur le bords du rivage , & le long des rochers , & des hauts fonds, où on le trouve, & où on le prend plus aisément que quand il faut l'aller chercher en plongeant dix ou douze brasses sous l'eau. Je m'étonne que de tant d'Astronomes qui sont venus en Amerique , il ne s'en soit pas trouvé quelqu'un qui ait observé les mouvemens du Lambis , & compté exactement combien il fait de chemin par secondes & par minutes ; il auroit peut-être trouvé du rapport

entre ce mouvement , & ceux de quelque étoile fixe , ou de quelque planète, ou de quelque satellite. Découverte qui auroit été , ou pourroit être très-utile à la perfection des arts & des sciences , ou du moins qui auroit fourni de matiere aux entretiens des gens oisifs.

La superficie de la cocque du Lambis est parsemée de quantité de pointes émoussées de huit à douze lignes de hauteur sur presque autant de diametre à leurs bases. Ce qui se trouve entre ces bosses est brut , pierreux , & souvent tout couvert de mousse , un des bords qui semble destiné à fermer l'ouverture de la cocque , s'élève tout droit & fait voir la tête & la langue de l'animal quand il juge à propos de se montrer ; car il se retire souvent sous les replis de sa maison comme dans des appartemens secrets. Rien n'est plus beau , plus poli , plus luisant , & plus lustré que l'émail dont cette maison est tapissée, à commencer par ce grand morceau du bord qui en découvre l'entrée. C'est une couleur de chair la plus vive qu'on puisse s'imaginer , qui est toujours la même dans tout le dedans de la cocque. Si le dehors étoit aussi beau, on pourroit dire que le Lambis seroit le plus proprement logé de tous les animaux.

Je croi pourtant que si on s'en vouloit donner la peine, on découvreroit une très belle couleur sous le gravier & les rocailles qui couvrent la superficie extérieure.

1705.

La bonté du logement ne dépend pas de la couleur.

Le Limaçon, qu'on appelle Casque, à cause de la figure de sa cocque, n'est jamais si gros que le Lambis. Il est un peu ovale. Un côté qu'on peut regarder comme le dos est rond, avec deux petites pointes émoussées & creusées en façon de canal; l'autre côté est plat & ouvert dans toute sa longueur. Les bords de cette ouverture sont repliez en dedans & dentelez; c'est par là que l'animal se fait voir, & qu'il avance sa tête & sa langue pour chercher sa nourriture. La cocque est bien plus mince & plus delicate que celle du Lambis. Comme elle est unie, le gravier, la mousse & les autres ordures ne s'y attachent pas, elle est lustrée & peinte de blanc, de gris & de brun, avec des points tirant sur le jaune, diversifiez en une infinité de manieres. Le dedans est de couleur de chair fort claire; il n'y a point de Coquillage où la nature fasse voir une plus grande diversité de coloris & de desseins.

Casque de mer.

La trompette est faite comme un cor-net long & tors, sur tout vers le petit

1705.

Trom
pettes de
mer.

bout. J'en ai trouvé qui avoient près de quinze poudres de longueur, & dont l'ouverture avoit quatre poudres de diametre; le dehors est d'ordinaire d'une couleur brune avec des ondes de différentes teintes de la même couleur, fort vives & fort polies; le dedans est argenté comme la nacre de perle; on perce le petit bout, & on s'en sert comme d'un cor pour se faire entendre de loin.

Il y a des Burgaux d'une infinité de grosseurs, de couleurs & de figures. J'ai déjà parlé de quelques-uns, aussi-bien que des Porcelaines, dans mon voiage à Saint Domingue. J'en amassay aux Isles d'Aves de très-beaux & de très-curieux, soit pour la grosseur ou la petitesse, soit pour la forme & le coloris, & j'en avois rempli un coffre de bonne grandeur que l'on m'avoit donné du debris de nôtre prise: mais nos Flibustiers s'étant avisez de vouloir partager ce qui leur revenoit comme pillage, afin d'avoir de quoi se divertir à Saint Thomas, je fus obligé d'accepter mon lot comme les autres, & j'eus besoin de mon coffre pour le serrer; de sorte que mes beaux Coquillages que je fis mettre à l'avant de nôtre barque dans la fosse aux cables, souffrirent beaucoup; & quand je quittai le bâtiment,

je crus qu'il étoit plus à propos de me charger de ce dont nos gens m'avoient fait présent , que de ces bagatelles.

1705.

CHAPITRE XV.

De l'Isle à Crabes. De Saint Thomas & des Vierges.

Nous arrivâmes à l'Isle à Crabes le Samedi dernier jour de Janvier sur le midi ; on fit aussi-tôt descendre tous nos prisonniers à terre ; car on n'en laissoit aucun à bord dès que nous étions mouillés. On tenoit toujours les canots à bord , & on avoit toujours une garde à terre vis-à-vis des bâtimens, afin de prévenir les mauvais desseins des Anglois , s'ils se fussent mis en devoir de faire quelque tentative , pour s'emparer de nos bâtimens , & nous planter-là.

Isle de
Borinquen ou
à Crabes

Nous mouillâmes dans une Ance de sable devant une jolie riviere au Sud de l'Isle, à peu près dans l'endroit où j'avois mouillé en 1701. en revenant de Saint Domingue dans la barque l'Aventuriere. Nous étions à la portée du pistolet de terre sur quatre brasses & demie , fond de sable blanc.

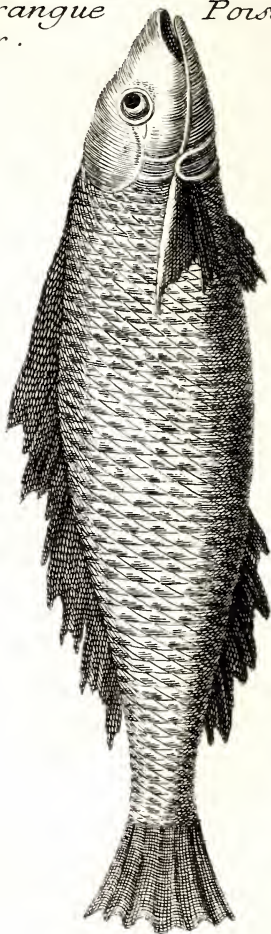
La quantité de Crabes que l'on trouve

dans cette Isle lui en fait donner le nom par nos Flibustiers. Son veritable nom est Boriquen ; elle est éloignée de cinq à six lieues de la pointe du Sud-Est de Port-ric , à dix-sept degrez , & dix minutes de latitude Septentrionale ; elle peut avoir huit à dix lieues de circonference , du moins autant que j'en ai pû juger en la traversant du Sud au Nord. Elle est montagneuse , mais ces montagnes ne sont ni excessivement hautes , ni escarpées , ni arides ; elles laissent entre elles de très-beaux & très-grands fonds , où la terre m'a paru très-bonne , elles sont couvertes de bois de toutes sortes , & il en coule des sources d'eau qui forment plusieurs petites rivières d'une eau fort claire & fort bonne. On trouve par tout des marques des habitations que les Espagnols y ont eu autrefois ; on y voit de longues allées d'Orangers , & de Citroniers , & de vastes fonds , où il n'y a que des bois mols , des Goyaniers , & autres arbres fruitiers : marque certaine que ces endroits ont été cultivez , qui sont aisez à distinguer de ceux qui ne l'ont pas été , où l'on voit des arbres d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaire. La chasse y est très-abondante ; on y trouve des Ramiers en tout tems , des Peroquets , de



Carangue
Mer.

Poisson de



Grives , des Ortolans , des oiseaux de mer & d'eau douce , des Cochons Marons , des Lezards , & des Tatous. Il y a une quantité prodigieuse de Figuiers & de Bananiers , & les bords de la mer sont tous couverts de pommes de raquettes. J'ai trouvé en differens endroits de belles Cannes de sucre , & des ignames sauvages tant que l'on en veut. C'est dommage qu'un país si agréable & si fecond soit abandonné , & que la politique des Espagnols ne permette pas aux autres Européens de s'y établir. Après tout ils ont raison, car il pourroit à la fin y venir des gens si puissans que leur voisinage deviendrait incommode & même dangereux pour leur colonie de Port-ric. Au reste ce lieu m'a paru fort sain , les eaux en sont bonnes , les arbres beaux & point chargez de mousse , les fruits gros & bien nourris , & le Gibier gras , & d'un très-bon goût.

Le Capitaine Daniel fit descendre à terre tous les balots de marchandises qui avoient été mouillez d'eau de mer , on les porta à un bassin de la riviere , éloigné d'environ cent cinquante pas du bord de la mer , & tous ceux qui n'étoient point de garde se mirent à travailler , à laver & étendre les marchandises pour les faire sécher.

1705.

Le Dimanche premier jour de Fevrier après que nous eûmes fait la priere , & déjeûné , je m'en allai à la chasse avec mon Negre & un jeune Creolle de la Guadeloupe qui étoit passager dans nôtre barque ; le jeune homme & moi avions des fusils & des bayonnettes. Je fis prendre à mon negre une machette , c'est ainsi qu'on appelle une espece de coutelas de deux pieds de long , dont la poignée est de bois. Ceux qui vont dans les bois en portent ordinairement avec eux , pour couper les liannes & les crocs de chien qui embarrassent leur chemin. Je ne sçai par quel instinct je le chargeai d'une bouteille d'eau de vie , & de trois ou quatre galetes , comme si j'avois dû coucher dehors , quoique ce ne fut pas mon dessein. Le Capitaine Daniel me dit en riant qu'on s'attendroit à ma chasse pour souper , & me la souhaita bonne.

Nous marchâmes environ une lieüe & demie le long de la riviere , où nos gens lavoient les Marchandises , & nous trouvâmes assez de Ramiers , & de Peroquets. Avant qu'il fut une ou deux heures après midi , nous avions près de cinquante pieces de gibier , & nous étions sur le point de nous en retourner , lorsque nous trouvâmes des fouillures & des

Traces de Cochons Marons qui nous parurent toutes fraîches. Je fis aussi-tôt des paquets de nos oiseaux , que nous mîmes dans la riviere bien couverts & bien entourez de pierres , de peur que la chaleur ne les gâta , ou que les mouches ne s'y mîssent , si on les avoit laissé à l'air. Moyen de conserver la viande. C'est ainsi qu'on conserve la viande dans nos pais chauds , quand on se trouve obligé de laisser le gibier dans le bois ; des Sangliers y ont demeuré les trois & quatre jours sans se corrompre , parce que la fraîcheur de l'eau empêche qu'il ne s'y excite de la fermentation qui est la cause de la pourriture.

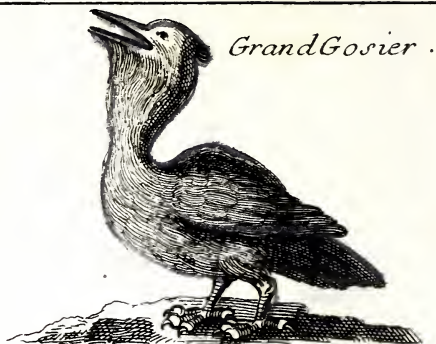
Nous suivîmes ces traces jusques sur les cinq heures du soir que nous trouvâmes une Lée avec sept Marcaffins d'environ deux mois. Je tirai sur trois Marcaffins qui étoient à ma portée , & tous de file , & je les couchai par terre. Le jeune Creolle tira sur la Lée , & la blessa , & aussi-tôt elle vint sur lui ; par bonheur elle rencontra devant elle ses trois petits étendus qu'elle s'amusa à retourner avec son grouin. Je criai au jeune homme de recharger ; mais il avoit été tellement effraïé par cette bête, qu'il laissa tomber son fusil , & s'enfuit de toutes ses forces. Mon Negre mit sa bouteille à

1705.

Danger
auquel
l'Au-
teur fut
exposé.

terre , & grimpa sur un arbre. Je chargeai cependant , & je tirai sur la bête , je la blessai , mais je ne l'arrêtai pas , elle vint sur moi toute écumante , & m'auroit fait un mauvais parti si je n'avois pas sçu mon métier. Je me jettai à côté d'un arbre en mettant ma bayonnette au bout du fusil , & quand je la vis prête à me donner un coup de croc , je me parai avec l'arbre qui le reçût pour moi , & dans l'instant j'enfonçai ma bayonnette entre le col & l'épaule de la bête jusqu'au manche. Elle fit un si grand effort , qu'elle me fit sauter le fusil des mains , & fit encore quelques pas avant de tomber. Je ramassai alors mon fusil qui étoit un peu faussé aussi-bien que ma bayonnette ; j'en donnai encore quelques coups à la bête , pour l'achever , & mes gens étant revenus , nous nous mîmes à chercher les quatre autres Marcaffins. Mon chien en tenoit un , & en avoit étranglé un autre ; nous trouvâmes les deux autres dans des cuisses d'un arbre , nous les prîmes en vie , & leur liâmes les pieds , & revînmes triomphant où la Lée étoit étendue. Nous bûmes un coup , & nous reposâmes en pensant à ce que nous avions à faire pour retrouver nôtre chemin ; car les tours & les détours que nous avions





faits en suivant les traces de ces bêtes, nous avoient conduit si loin , & tellement dérouté que nous ne sçavions où nous étions. Je voïois bien avec mon petit compas de poche , où nôtre barque nous demeuroit , mais j'avois oublié de m'orienter en quittant la Riviere , & d'ailleurs nous l'avions passez & repassez , elle ou d'autres cinq ou six fois , en sorte que je ne sçavois pas si nous en étions à bas bord ou à stribord ; d'ailleurs le soleil étoit couché , & comme je l'ai remarqué dans un autre endroit , il n'y a point de crepuscule entre les Tropiques ; & dès que cet astre est vingt ou vingt-cinq degrez sous l'horison , il fait noir comme à minuit. Je pris le parti de coucher où nous étions , bien assuré que nous trouverions nôtre chemin quand il seroit jour , & que le Capitaine Daniel nous envoieiroit chercher.

Je dis à mon Negre de couper du bois sec pour allumer du feu , & faire à souper , pendant que le jeune homme & moi coupâmes des gaulettes , & amassâmes des feuilles de Balisier , pour faire un ajoupa. Tout cela fut promptement exécuté. Dès que le boucan fut en état , nous y étendîmes deux Marcaissins ; & pendant qu'ils cuisoient , je dis , comme je pûs , ce

1705.

qui me restoit à dire de mon Breviaire. Nous soupâmes joyeusement après cela, nous mangeâmes un Marassin, & nous entamâmes l'autre : si on trouve que c'étoit beaucoup, il faut considérer que nous étions quatre, y compris mon chien, qui avions bien travaillé ; & par conséquent grandappetit. Nous bûmes de l'eau de Balisier, & puis un coup d'eau de vie ; & après avoir prié Dieu & bien ajusté nos fusils, nous nous endormîmes sous la garde de mon chien.

Il étoit grand jour quand je me reveil-lai ; il fallut éveiller mes gens & mon chien aussi ; Nous fîmes la Priere, & nous allions commencer à déjeûner, lorsque j'entendis deux coups de fusil. Je vis bien qu'on nous cherchoit, nous répondîmes aussi-tôt de deux coups ; on en tira un troisième, & nous aussi, & je fis allumer du feu, pour cuire de la viande, pour faire déjeûner ceux qui viendroient nous trouver. A mesure qu'ils avançoient ils tiroient, & nous répondions ; à la fin ils nous joignirent. C'étoit le Capitaine Daniel, lui-même, qui étoit en route avec cinq de ses gens depuis une heure avant le jour, pour nous chercher. Il lui avoit été facile de nous suivre le long de la riviere, parce que mon Negre plumoit

les oiseaux que je lui donnois à porter , & les plumes qui étoient repandues à terre les conduisirent jusqu'au lieu , où nos oiseaux étoient cachez dans la Riviere ; ils avoient ensuite trouvé nos traces sur celles des cochons , & avoient bien vû que nous nous étions mis à chercher ces animaux. Il étoit près de dix heures quand ils nous joignirent , & selon leur compte , ils avoient fait plus de quatre lieues. Daniel m'aborda en jurant doctement qu'il ne souffriroit plus que j'allasse à la chasse qu'avec quelqu'un de ses gens. Il me dit qu'il avoit été dans une peine extrême que je ne fusse tombé entre les mains de quelques Mulâtres de Port-ric , qui viennent souvent dans cette Isle, qui sont des gens demi sauvages, & qui tueroient le plus honnête homme du monde pour avoir sa chemise. Je le remerciai de son soin , & je lui dis qu'il falloit dejeuner avant de nous en retourner. Il avoit fait apporter du biscuit , du vin , & de l'eau de vie. Il donna un morceau à manger à un de ses gens , le chargea de deux Marcaffins , & le renvoia à bord porter de nos nouvelles , afin qu'on ne fût point en peine. Nous mangeâmes en contant nos proiesses , après quoi on coupa nôtre grosse bête en quar-

1705.

tiers, & nous nous en retournâmes chassans & tuans force Ramiers, Peroquets & Grives. On ne manqua pas de me féliciter quand nous fûmes arrivés sur ma bonne chasse, & de faire une partie pour le lendemain.

Nous y fûmes en effet, deux Anglois étoient avec les quatre Flibustiers que Daniel me donna; nous tuâmes trois gros Cochons Marons, & un Cabry avec beaucoup d'oiseaux, & revînmes sans nous être égarés à Soleil couchant. Nos Dames avoient fait accommoder nôtre chasse du jour précédent, & elles nous firent servir des mets à l'Angloise, qui étoient très-bons.

Ce fut dans ces deux parties que je vis & que je parcourus la plus grande partie de l'Isle à Crabes; je ne m'étonne pas que les Anglois aient voulu s'y établir, ils avoient raison, & elle mérite plus que beaucoup d'autres d'être habitée; elle n'a point de port, à la vérité, mais elle a de bonnes rades, & un acul du côté de Port-ric, qui pourroit bien tenir lieu d'un port. Je n'y ai rien vu qui ne m'ait fait envie, & qui ne m'ait fait deplorer l'aveuglement de mes Compatriotes qui se sont allés établir à Saint Martin, Saint Barthelemi, & autres mauvais endroits; au

lieu de venir poster une bonne colonie en cette Isle , & s'y maintenir par la force contre ceux de Port-ric. Nous avions une Colonie à Sainte Croix qui est au Sud-Est de Boriquen que l'on a abandonné en 1696. comme je l'ai dit en son lieu qui auroit été infiniment mieux à l'Isle à Crabes , où le bon air & les bonnes eaux, qui ne se trouvent point à Sainte Croix , l'auroient fait multiplier à vûë d'œil. Je le repete encore de toutes les Isles que j'ai vû, il n'y en a point de plus propre pour établir une Colonie , & pour faire dans peu de tems un commerce avantageux.

Le Mercredi 4. j'allai encore à la chasse avec deux de nos Flibustiers , & deux Anglois. Le Capitaine Daniel m'avertit de ne pas m'éloigner , parce qu'il vouloit lever l'Ancre sur le soir ; en effet, sur les quatre heures après midi nous entendîmes un coup de canon ; nous reprîmes aussi-tôt le chemin de la mer, bien fâchez de ne pouvoir continuer nôtre chasse , parce que nous avions decouvert des traces fraîches de Cochons Marons ; il fallut nous en revenir , nous avions tué un particulier , c'est ainsi qu'on appelle un Sanglier mâle , que l'on trouve seul , quoiqu'on lui eût coupé la tête

& les pieds, & jetté la fressure, deux de nos hommes qui en portoient chacun la moitié, plioient sous la charge. Un autre portoit une bonne chevre grasse; le quatrième étoit chargé de deux Cabritons, & de la tête du Particulier; & mon Negre & moi d'oiseaux.

Nous arrivâmes au bord de la mer au Soleil couchant; tout le monde étoit embarqué. Le canot vint nous chercher dès que nous parûmes, & nous porta à bord. Le souper étoit prêt, on fit la Priere, & nous nous mîmes à table. Sur les dix heures on tira à bord l'ancre qui étoit à pic; nous appareillâmes, & suivîmes la caiche qui étoit partie quatre bonnes heures avant nous.

On la rejoignit bientôt, & comme elle étoit mauvaise voiliere, & trop chargée, on fut contraint de lui jeter un grelin, & la tirer en ouaiche derriere nous. Je ne vis rien de cette manœuvre que le lendemain matin que je me reveillai sur les sept heures, après avoir dormi comme un homme qui avoit extrêmement fatigué depuis trois jours.

Nos Dames Angloises avoient fait préparer le chocolat; on le prit, puis je fis la Priere, & on se mit à table pour déjeuner. Si Daniel en avoit été cru, la

caiche qui nous empêchoit de marcher ,
ne nous auroit pas incommodé long-tems,
car il la donnoit au diable autant de fois
qu'il jettoit les yeux dessus ; mais com-
me il n'étoit pas le seul qui y avoit inte-
rêt , le diable ne pût pas profiter du pré-
sent qu'il lui vouloit faire. A la fin nous
vîmes le rocher blanc , nous dinâmes &
moüillâmes dans le port de Saint Tho-
mas sur les cinq heures du soir , le Jeudi
5. Fevrier. On débarqua aussi-tôt tous
les Anglois qui étoient fort contens des
bonnes manieres de nôtre Capitaine. J'ac-
compagnai nos Dames chez le Gouver-
neur qui étoit le même que j'y avois vû
en 1701. il me reconnut & me fit beau-
coup d'honnêtetez & d'offres de service ;
de là nous fûmes au Comptoir de Danne-
marcq , où nous fûmes reçus parfaite-
ment bien. Nos Dames dirent tous les
biens imaginables de nôtre Capitaine &
de ses gens , & n'oublierent pas les pe-
tits services que je leur avois rendus.
Nous fûmes très-bien logez , & traité
magnifiquement. Daniel vint souper avec
nous , il avoit envoié à ses prisonnieres
la moitié du dernier Sanglier que nous
avons tué , & tout ce qui restoit de Ra-
miers & de Perdrix.

Je ne trouvai plus Mr. Van-bel à Saint

L'Au-
teur ar-
rive à
St. Tho-
mas-

1705.

1705.

Thomas, il avoit quitté son poste de Directeur du Comptoir des Danois, & s'étoit retiré parmi les Anglois à Saint Christophle. J'appris des Commis du Comptoir qui avoient servis sous lui, qu'il n'avoit pas lieu de se louer des Anglois. Quoiqu'il eut des lettres de naturalité en bonne forme, avec une permission expresse de demeurer dans tel endroit des domaines d'Angleterre qu'il voudroit choisir, & d'y transporter ses effets & ses Esclaves, on n'avoit pas laissé de saisir ses Negres, & son bâtiment dès qu'il fut mouillé à la grande Rade de Saint Christophle, sous prétexte de quelque manque de formalité, & il lui avoit compté une somme très-considérable pour avoir main levée de ses effets. On voit par cet échantillon que les Anglois de l'Amerique sont aussi habiles dans la chicane que ceux d'Europe & que ceux dont ils descendent.

Nos Dames n'eurent pas de peine à trouver l'argent dont on étoit convenu avec elles pour le prix de leurs Esclaves; dès le lendemain matin il fut compté au Capitaine Daniel & à son Quartier-maître. Il n'étoit resté à bord de nôtre barque qu'un Negre & une Negresse de ces Dames pour avoir soin des coffres &
des

des pacquets que l'on n'avoit pas eu le temps de débarquer le soir en arrivant. 1705.

Le Negre s'embarqua avec le bagage de sa maîtresse ; mais la Negresse ne voulut jamais sortir de la Barque , & dit à Daniel qu'elle se jetteroit plutôt à la mer , que de retourner avec des gens qui n'étoient pas de sa Religion , qu'elle étoit Catholique , & qu'elle vouloit mourir avec des Catholiques. Je sçavois qu'elle étoit creolle de la Guadeloupe , d'où elle avoit été enlevée dans l'irruption que les Anglois y firent en 1703. elle étoit mariée , & avoit des enfans. Par bonheur je me trouvai à bord quand cela arrivât , & j'empêchai Daniel de la faire amarrer , & la faire embarquer par force. J'offris de rendre à la Dame Angloise le prix qu'elle en avoit donné à nos gens , & je les tournai si bien que Daniel me laissa maître de cette affaire. J'allai donc trouver cette Dame , & lui présenterai l'argent qu'elle avoit donné pour sa Negresse , lui représentant que cette pauvre esclave étoit mariée , qu'elle avoit des enfans , & toute sa famille parmi nous , & qu'elle feroit une action digne de la generosité Angloise , de luy faciliter le moyen d'aller vivre avec les gens de sa communion. Cette Dame se rendit sans

Histoire
re d'une
Esclave.

1705.

beaucoup de peine à mes raisons ; mais elle me dit qu'elle ne vouloit point qu'elle servît d'autres gens , après avoir été son esclave qu'elle ne vouloit point recevoir l'argent que je lui presentois , & qu'elle lui donnoit la liberté , si je voulois lui donner parole qu'on la laisseroit libre , lorsqu'elle seroit parmi les François. Je lui dis que pourvû qu'elle voulût bien lui donner la liberté par un acte en bonne forme , je lui répondois que sa volonté seroit executée de point en point , & que j'en faisois mon affaire. On fit venir sur le champ un Notaire , l'acte fut dressé & signé , & le Gouverneur de l'Isle étant venu dans ce moment rendre visite à ces Dames , je le priai de confirmer par son seing & son cachet la verité de l'acte ; il le fit aussi tôt , l'acte fut aussi signé du Directeur du Comptoir , & d'un Ministre qui se trouva-là , & la Dame me le mit entre les mains , ajoutant que c'étoit à ma consideration qu'elle se privoit de sa Negresse. Je la remerciai , & lui rendis l'acte , la priant de le donner elle-même à l'esclave quand elle viendrait la remercier. J'envoiai mon Negre à bord pour l'amener à terre ; mais quelque chose qu'on lui dit , il n'y eut pas moyen de

la persuader ; il fallut que j'allasse moi-même la chercher , & que je l'assurasse qu'elle ne demeureroit plus avec les Anglois, & qu'elle étoit libre. Elle me crut à la fin , & me suivit , & je la conduisis à sa maîtresse. Ses larmes furent les interpretes de ses pensées , elle se jetta aux pieds de sa maîtresse , elle les baïsa plusieurs fois , & ne faisoit que répandre des larmes sans parler ; c'étoit une scene des plus touchantes , car la maîtresse s'attendrit aussi , & se mit à pleurer ; & ce ne fut pas sans peine qu'elle releva sa Negresse , & lui dit : je vous donne la liberté , employez-la à bien servir Dieu , priez-le pour moi , & remerciez le Pere qui vous la procure. Elle prit l'acte qui avoit été dressé , & me le donnant , elle me pria d'avoir soin que sa Negresse jouït de la grace qu'elle lui accordoit. Je le lui promis , & dit à la Negresse de remercier sa maîtresse ; elle se jetta encore à ses pieds, les embrassa en pleurant, & lui dit : enfin, Madame , je prierai Dieu toute ma vie qu'il vous soit aussi bon que vous m'avez été bonne maîtresse. Je priai Madame Stapleton de la garder auprès d'elle tout le temps qu'elle ou nous serions à Saint Thomas , ce qu'elle m'accorda fort gracieusement ; & lorsqu'elle

1705. ——— partit elle donna à la Negresse des hardes & quelque argent, & elle & l'autre Dame m'envoyèrent un present, auquel je ne m'attendois pas, pour me remercier des services que je leur avoient rendus.

Nos gens reçurent aussi la somme dont ils étoient convenus pour le prix de la Caiche & de sa charge, & se mirent selon la coutume à faire la débauche tant qu'ils eurent de l'argent.

Je trouvai encore à S. Thomas l'Esculape François chez qui j'avois logé en 1701. en revenant de Saint Domingue. Comme je me trouvois en état de lui donner des marques de ma reconnoissance, je le fis de mon mieux, & il fut très-content; nous allâmes ensemble voir nos refugiez François qui me firent bien des caresses. Quoique la plupart fussent fort à leur aise, ils souhaitoient passionnement de retourner parmi nous; j'engageai nos gens à leur vendre préférentiellement aux étrangers leurs parts du pillage, & ils eurent assez de déference pour moi, pour le faire. Un de nos compatriotes qui avoit une sucrerie à quelques lieues du Bourg, me pria d'aller passer un jour chez lui; j'y allai, & je fis le tour de l'Isle; ce n'est pas un long voyage, car elle n'a, ou ne m'a paru avoir que

fix à sept lieues de tour ; elle est bien peuplée & bien cultivée. Les Danois ou Hollandois qui l'habitent ont des maisons fort propres ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils entendent la conduite d'une habitation comme nos François refugiez. Ces derniers ont appris le fin du commerce des premiers , & y sont devenus assez habiles pour donner de la jalousie à leurs maîtres.

1705.

Le Lundi neuf nos deux Dames Angloises partirent dans une Barque Danoise qui devoit les porter à Saint Christophe ou à Antigues. Le Capitaine Daniel leur donna un ample passeport , aussi-bien qu'à la Caiche qui partit aussi. On se fit beaucoup d'honnêtetez de part & d'autre , & on se separa avec peine , parce que nous étions fort contents les uns des autres : nous avions vécu près d'un mois ensemble dans une union & une société aussi parfaite, que si nous eussions été de la même nation & de la même Religion , & que nous eussions été amis depuis long-temps.

Le Mardi 20. l'argent commençant à manquer à la plûpart de nos gens , j'aidai au Capitaine Daniel à les rassembler ; il fallut encore faire courir le bruit parmi eux , qu'on avoit avis d'un bâtiment

Anglois qui devoit arriver à Saint Thomas à tous momens. Cette faulſe nouvelle les déterminâ à ſe rembarquer à nuit cloſe. J'avois été prendre congé du Gouverneur , & remercier Monſieur le Directeur chez qui j'avois toujours logé, & tous les Officiers du Comptoir , deſquels j'avois reçu beaucoup d'honnêteté. Nos refugiez François m'envoyerent des rafraîchiſſemens ; il en vint quelques-uns à bord , je les retins à ſouper , ce qui fit que nous ne partîmes que ſur le minuit.

Nous prîmes la route de la grande Ruë des Vierges. Je ne ſçai par quelle raiſon le Capitaine Daniel mit en panne quand nous fûmes environ à trois ou quatre lieuës de Panetſon ; je le vis à la fin quand il déclara à ſes gens que ſi le vaiſſeau, dont on lui avoit parlé ne paroïſſoit point dans tout le jour, il avoit envie d'aller piller cette petite Iſle, qu'on appelle autrement la groſſe Vierge, étant bien ſeur d'y trouver de l'argent, & qu'elle ne leur coûteroit pas grande peine, ſi on ſurprenoit les Anglois deux heures avant le jour. Cela fut auſſi-tôt conclu ; nous mouillâmes entre deux Iſles pour n'être point apperçûs , & nous paſâmes le reſte du jour à pêcher à la ligne. J'avois

déjà remarqué dans mon voyage précédent que les canaux qui sont entre ces Isles sont très poissonneux , la pêche que nous fîmes en celui-ci me convainquit encore davantage que le poisson fourmille dans ces endroits-là ; nous en prîmes presque de toutes les sortes , s'entend de celles qui mordent à l'ameçon , & en quantité. A Soleil couchant on aperçut quelque chose en mer , mais si éloigné de nous qu'on n'en pouvoit porter aucun jugement certain. Aussi-tôt on chassa dessus. On reconnut sur les dix heures que c'étoit un vaisseau assez gros qui tenoit le vent : nous manœuvrâmes pour le lui gagner en nous approchant de lui ; nous n'en étions qu'à demie portée de canon vers les deux heures après minuit. Il nous parut alors plus considérable qu'il ne l'étoit en effet , parce que la nuit nous le grossissoit ; on crut même avoir vû de la lumière entre les deux ponts , ce qui marquait qu'il avoit deux batteries ; de sorte que pour ne rien faire à l'étourdi , nous conservâmes le vent que nous avions sur lui , & le gardâmes le reste de la nuit. Dès que l'aube parut , nous mêmes pavillon Anglois , il le mit aussi , & l'assura d'un coup de canon. Nous vîmes alors que ce

Frise
d'un
vaisseau
Anglois.

n'étoit qu'un bâtiment médiocre qui avoit douze canons. Nous amenâmes alors notre faux Pavillon & hissâmes Pavillon blanc que nous assurâmes de trois coups de canon que nous lui envoyâmes ; il répondit assez bien avec le sien , pendant environ un horloge que nous le chauffâmes avec notre mousqueterie ; mais quand il vit que nous l'éloignons pour l'aborder , il amena , & le Capitaine vint à bord. Il auroit mieux fait d'amener plutôt , il auroit conservé la vie à trois de ses hommes qui furent tuez , & n'auroit pas eu six autres blesez. Nos gens n'eurent pas seulement une égratignure. Après que la prise fut amarinée nous reprîmes le chemin de S. Thomas pour y vendre notre prise. C'étoit un navire de deux cens tonneaux , vieux , & chargé seulement d'eau-de-vie de cannes , de syrops , & de sucre brut , avec quelques balles de coton , des cuirs verts , & deux caisses de chocolat. Il alloit à la Virginie , où il devoit décharger ses marchandises , & se charger de poisson sec & salé , de pois , de planches & de bois de charpente pour des habitans d'Antigues. Chemin faisant on s'accommoda avec le Capitaine Anglois , & on convint de la rançon qu'il nous donneroit pour son vaisseau , & sa cargaison.

Le Vendredi 13. nous mouillâmes avant 1705.
jour à une demie lieuë de Saint Thomas. Retour
à Saint
Thomas
Le Capitaine Daniel avec son quartier-

maître, & le Capitaine Anglois avec son écrivain allerent à terre ; ils reçurent partie en argent , & partie en lettres de change sur la Martinique la somme dont on étoit convenu , qui étoit de vingt-deux mille cinq cens livres , & revinrent le soir à bord. Nous donnâmes à souper au Capitaine Anglois , & on le remit en possession de son vaisseau , dont on n'avoit tiré que quatre pieces d'eau-de-vie , & une caisse de chocolat , avec quelque petit pillage.

Nous levâmes l'ancre au point du jour le Samedi 14. Fevrier , & chacun fit route de son côté. L'Anglois nous salua de cinq coups de canon , on lui en rendit trois , & il remercia d'un.

Nous reprîmes la grande Ruë des Vierges. Nos gens oublierent leur dessein de piller Paneston , & ils firent bien ; car malgré ce que Daniel leur en avoit dit , je sçavois par un de nos Peres qui y avoit été prisonnier , que les habitans étoient très-pauvres.

Nous commencions à manquer de farine de manioc. Daniel résolut de s'en aller fournir à Saint Martin , où nous

CHAPITRE XVI.

*Des Isles de Saint Martin, & de Saint
Barthelemy. Prise d'un Navire
Anglois.*

De l'Isle
Saint
Martin.

L'Isle de Saint Martin est située par le 18. degréz , & un quart de latitude nord. On prétend qu'elle a quinze à seize lieues de tour. Elle n'a ni ports ni rivières ; on y trouve seulement quelques petites fontaines qui donnent de l'eau dans les temps de pluie , & qui tarissent aussi tôt que la saison sèche est venue , parce qu'elles ne sont que des écoulemens des eaux de pluie ; de sorte qu'on y est réduit à l'eau de citerne , & de quelques mauvaises mares. Le terrain ne m'a pas paru fort bon , du moins dans les endroits où j'ai été ; mais il s'en faut bien que j'aye couru cette Isle autant que l'Isle à Crabes , & l'Isle d'Aves. On n'y fait que du tabac , de l'indigo , des pois , des fines de Manioc , un peu de Rocou & du sel tant qu'on en veut , car il n'y a qu'à le prendre dans les salines , où il se fait naturellement sans travail & sans dépense.

La rade où nous mouillâmes est à l'Ouest-Sud-Ouest, très-bonne pour l'an-
crage, mais exposée à tous les vents qui
viennent de dehors ; l'on y feroit fort
mal dans un gros temps, & encore plus
dans un Ouragan.

Les Espagnols avoient une Colonie
sur cette Isle, & une Forteresse dont on
voit encore quelques restes. Je ne sçai de
quelle utilité leur pouvoit être ce fort
ni la garnison qu'ils y entretenoient qui
leur cauloit une dépense très-considéra-
ble sans leur apporter d'autre profit que
celui d'empêcher que les autres Euro-
péens ne s'établissent dans les Vierges, ou
ne profitassent de leurs salines. Ce der-
nier article ne valoit assurément pas la
centième partie des dépenses qu'ils fai-
soient pour se les conserver, puisqu'on
trouve des salines naturelles dans toutes
les Isles, tant celles qui sont au vent, que
celles qui sont sous le vent. Il est vrai
qu'ils ont empêché pendant long-temps
que l'on ne soit établi à Saint Barthelemi
à l'Anguille, à Paneston, Saint Thomas,
Sainte Croix, l'Isle à Crabes, & autres
petites Isles des environs ; mais comme ils
n'avoient pû empêcher les Colonies Fran-
çoises & Angloises de s'établir puissam-
ment à Saint Christophe, Antigues, la

1705. Guadeloupe , la Martinique , & autres Isles , ils prirent enfin le parti d'abandonner Saint Martin au commencement de 1648. Ils ramassèrent pour cet effet autant de gens de travail qu'ils crurent en avoir besoin. Ils creverent & gâterent toutes les citernes , brûlerent les maisons, firent sauter la Forteresse ; & après avoir fait tout le dégast dont ils se purent aviser , ils s'embarquerent , & se retirerent à Port-ric.

Je ne sçai par quelle aventure il se trouva parmi eux quatre François , cinq Hollandois , & un Mulâtre. Ces dix hommes s'étant cachez dans les bois , lorsque les Espagnols s'embarquerent , se rencontrèrent fortuitement au bord de la mer , & résolurent d'habiter l'Isle , & de la partager entre les deux nations , comme celle de Saint Christophe l'étoit entre les François & les Anglois. Ils concerterent les moyens d'exécuter leur dessein ; & les cinq Hollandois ayant fait une Piperie s'en allerent à Saint Eustache donner avis au Gouverneur de leur nation de ce qui étoit arrivé à Saint Martin , & de ce qu'ils avoient concertez avec les François. Ils devoient aussi avertir le Bailly de Poincy , Gouverneur de la partie Françoisé de Saint Christophe ,

de l'état des choses, & de ce qu'ils étoient convenus avec les François qu'ils avoient laissé à Saint Martin; mais ils ne le firent pas. Au contraire le Gouverneur ^{Les Hollandois} de Saint Eustache envoya un Officier nommé Martin Thomas en qualité de Gouverneur, avec tout ce qu'il ^{s'emparèrent de S. Martin.} pût amasser de gens dans son Isle pour aller prendre possession de Saint Martin au nom des Etats Generaux leurs maîtres, prétendant par cet acte faire revivre les prétentions qu'ils avoient sur cette Isle.

Pour entendre ceci, il faut sçavoir que dès l'année 1637. les François avoient une Colonie, & un Gouverneur à Saint Martin. Les Hollandois s'y étant introduits par surprise, & s'étant ensuite trouvez les plus forts, bâtirent un Fort, & se maintinrent dans leur usurpation pendant quelques mois, jusqu'à ce que le Gouverneur Espagnol de Port-ric ayant fait un armement considerable, vint attaquer le Fort des Hollandois, & l'emporta après un siege de six semaines. Les François & les Hollandois furent faits prisonniers, & conduits à Port-ric, & en d'autres endroits, & les Espagnols demurerent maîtres de l'Isle, y mirent une colonie & une garnison, augmen-

1705. terent la Forteresse , & s'y maintinrent jusqu'en l'année 1648. que la trop grande dépense qu'ils étoient obligez de faire pour l'entretien de cette garnison , & son inutilité , les obligerent de l'abandonner.

On voit par ce recit le peu de droit que les Hollandois avoient sur cette Isle, & que la possession que Martin Thomas en prit au nom de ses maîtres en 1648. ne rendoit pas leur prétendu droit meilleur ; au contraire elle étoit une nouvelle preuve de leur mauvaise foy. Aussi les François qui étoient demeurez à Saint Martin , n'entendant point de nouvelles du Bailly de Poincy , se douterent de la perfidie des Hollandois ; mais comme ils n'étoient pas en état d'en tirer raison, ils dissimulerent sagement leur chagrin , & trouverent enfin le moyen de faire sçavoir au Bailly de Poincy tout ce qui s'étoit passé , & l'état où étoient les affaires.

Diffé- rend en
tre les
François
& les
Hollan-
dois.

Le Bailly de Poincy y envoya d'abord le sieur de la Tour avec trente hommes, pour voir de quelle maniere les Hollandois se comporteroient. Ceux-ci prirent les armes , & empêcherent le sieur de la Tour de mettre son monde à terre , prétendant être les seuls maîtres de l'Isle , comme l'ayant occupez les premiers après

qu'elle avoit été abandonnée par les Espagnols. Le sieur de la Tour qui n'avoit pas assez de gens pour faire valoir les droits des François, s'en retourna à Saint Christophe, & aussi-tôt le Bailly de Poincy mit son neveu le sieur de Lonvilliers à la tête de trois cens bons hommes, & l'envoya prendre possession de l'Isle de Saint Martin, dont il l'établit Gouverneur. Il lui ordonna pourtant de n'employer les voyes de fait qu'au cas que les Hollandois ne voulussent pas lui ceder de bonne grace la partie de l'Isle, dont les François étoient maîtres, lorsqu'ils en furent chassés par les Espagnols. 1705.

Le sieur de Lonvilliers mit son monde à terre sans opposition, parce que les Hollandois n'étoient pas en état d'y mettre obstacle, & il envoya sommer le Commandant Hollandois de se retirer des quartiers François qu'il avoit occupé, ou de s'attendre à en être chassé par la force des armes, & châtié de la mauvaise foy qu'il avoit fait paroître en cette occasion. Martin Thomas prit le parti d'envoyer des députés au sieur de Lonvilliers pour traiter avec ceux qu'il voudroit nommer de sa part; de sorte que l'accord fut bien-tôt conclu. Les terres de l'Isle furent partagées, de maniere que

— les François demeurerent maîtres de tout
 1705. le côté qui regarde l'Isle, appelée l'An-
 guille ; & les Hollandois de celui où
 étoit le Fort. Le quartier François se
 trouva beaucoup plus grand que l'autre ,
 meilleur & plus sain. Les deux nations
 se prirent reciproquement sous la pro-
 tection l'une de l'autre , & firent ensen-
 ble une ligue défensive. Le Pere Duter-
 tre rapporte leur traité tout au long , il
 fut signé des parties interessées le 23.
 Mars 1648. sur une montagne qui faisoit
 la separation des deux quartiers, que l'on
 nomma à cause de cela la Montagne des
 Accords.

Paix en-
 tre les
 deux na-
 tions.

Depuis ce temps là jusqu'à la guerre
 de 1688. les deux nations avoient vecu
 en bonne intelligence ; mais les Anglois
 ayant été chassés des quartiers qu'ils
 occupoient à Saint Christophe au com-
 mencement de la guerre, on obligea tous
 les habitans de Saint Martin & de Saint
 Barthelemi de venir à Saint Christophe
 pour augmenter la Colonie François, &
 occuper les quartiers dont on avoit dé-
 pouillé les Anglois. Ceux-ci nous ayant
 chassé à leur tour de Saint Christophe ,
 comme je l'ai dit en son lieu , la ruine
 de cette florissante Colonie entraîna avec
 elle celle de Saint Martin & de Saint Bar-

thelemi. Beaucoup d'habitans de ces deux Isles perirent , d'autres s'établirent ^{1705.} en d'autres endroits ; de maniere qu'il n'y en eut qu'un assez petit nombre qui retournerent à Saint Martin , après la paix de Risvick en 1698. On leur donna pour Commandant un des Lieutenans de Roy qui y demeura jusqu'à ce que la guerre s'étant allumée de nouveau au commencement de 1702. il fut rappelé , & nos Generaux voulurent obliger les habitans de Saint Martin à se retirer à Saint Christophe , ou dans quelque autre Colonie Françoise. Mais ceux-ci se souvenant des malheurs auxquels leur translation precedente les avoit exposé , ne voulurent point quitter leur pais. Ils s'accommoderent avec les Hollandois jurerent de nouveau leurs anciens concordats , & demeurèrent reciproquement sous la protection les uns des autres ; c'est ainsi qu'ils vivoient en bons amis , & qu'ils obligeoient de vivre même les Corsaires des deux nations qui venoient se fournir de vivres chez eux.

Nos François n'avoient point d'Officier du Roy à leur tête quand nous arrivâmes à S. Martin ; c'étoit un habitant de leur corps , Chirurgien de profession , avec lequel j'avois fait le voyage de la

— 1705. Martinique à la Guadeloupe en 1699. qui étoit leur Commandant. Je croi qu'il en avoit quelque espece de brevet du Commandeur de Quitant, lorsqu'il étoit Lieutenant General des Isles.

Officier
de Saint
Martin
Curé,
Juge,
Mede-
cin, &
Gouver-
neur
tout à la
fois.

Outre cette charge il faisoit encore celle de Curé ; car depuis que leur Capucin avoit été assassiné par son Caraïbe en 1691. pas un des Ordres Religieux qui sont établis aux Isles ne s'étoit trouvé disposé à leur donner un Curé résident, ceux qui étoient à Saint Christophe se contentoient d'y envoyer quelque un des leur de temps en temps, & ce secours avoit entièrement cessé depuis que cette Isle avoit été prise par les Anglois. C'étoit donc Monsieur le Commandant qui assembloit son peuple les Fêtes & Dimanches dans l'Eglise, faisoit quelque lecture ou exhortation, recitoit les prieres, avertissoit des jeûnes & des Fêtes ; & comme je croi faisoit les corrections fraternelles à ceux qui s'écartoient de leur devoir.

Il faisoit encore l'Office de Juge ; & assisté du Maître d'Ecole qui lui servoit d'Assesseur ou de Procureur du Roy, & de son Frater, qui étoit le Greffier, il jugeoit souverainement, & en dernier ressort toutes les contestations qui s'éle-

voient dans son Gouvernement : c'est
dommage que j'aye oublié son nom , car
il meritoit bien mieux que beaucoup
d'autres d'avoir place dans ces memoires ; j'espere le mettre dans la seconde
édition , & faire connoître à la posterité
un homme, qui, à l'exemple de nos grands
Prêtres de l'ancienne Loy , réunissoit en
sa personne le gouvernement Ecclesiasti-
que, Civil & Militaire , sans préjudice
de l'autorité que la Faculté de Medici-
ne , dont il étoit membre , lui avoit don-
né sur les Corps & les Bourses de ses ha-
bitans.

Monfieur le Commandant fut la pre-
miere personne qui vint à moi , quand je
mis pied à terre ; nous nous reconnûmes ,
nous nous embrassâmes , & les offies de
service suivirent de près les complimens.
Sa maison de ville , car il avoit une ha-
bitation à la campagne , étoit la plus ap-
parente de dix-huit ou dix-neuf autres
qui composoient la Ville de Saint Mar-
tin. L'Eglise , le Presbyterre , & la mai-
son du Maître d'Ecole étoient à quelques
cens pas delà. Monfieur le Commandant
donna ordre qu'on avertit dans les quar-
tiers qu'il étoit arrivé un Religieux , &
aussi tôt le Maître d'Ecole se mit en de-
voir de sonner la Messe , il avoit empoi-

1705. — gné pour cela un gros Lambis percé qui faisoit autant de bruit qu'un cors de chasse ; c'étoit la cloche de la Paroisse , & du Capitole de cette republique ; & quoiqu'il fut près de quatre heures , & que j'eusse dîné , il vouloit me persuader de dire la Messe , parce qu'il étoit Dimanche , & me repeta plus de dix fois que je le pouvois , *in caso necessitas*. Je lui promis de la dire le lendemain , & tous les autres jours que je demeurerois dans l'Isle ; & pour faire diversion je lui demandai où il avoit étudié , me doutant bien qu'il avoit été compagnon d'étude de M. D. L. C. Doyen du Conseil Souverain de la Guadeloupe , puisqu'ils parloient latin à peu près l'un comme l'autre.

J'allai sur les cinq heures à l'Eglise que je trouvai fort propre , je visitai les vases sacrez , les ornemens & les livres , je fis de l'eau benite , & je fis faire du pain pour la Messe ; & comme une partie de la Colonie s'y étoit assemblée , je leur fis une exhortation pour les préparer à recevoir les Sacremens de la Penitence & de l'Eucharistie. Je conferay avec Monsieur le Gouverneur sur les besoins spirituels de son Isle , afin que je pusse faire tout ce qui regardoit mon Ministère pendant que je serois avec eux.

En sortant de l'Eglise nous fûmes rendre visite au Commandant Hollandois, il n'avoit pas tant de credit que le nôtre, car il n'étoit pas Medecin, & il avoit un Ministre. Il nous reçut fort courtoisement, nos complimens se firent par interpretes jusqu'à ce que je scûs qu'il entendoit le latin mieux que nôtre Maître d'Ecole ; pour lors nous parlâmes nous-mêmes ; il parloit peu, parce qu'il buvoit beaucoup & souvent ; il nous fit servir de la bierre, du vin de Madere, de la ponche, & du pain d'épices.

Après nôtre visite je m'en retournai chez Monsieur nôtre Commandant, où je fixai ma demeure.

J'allai à l'Eglise le lendemain avant le jour, & y demurai jusqu'à plus d'une heure après midi ; je confessai beaucoup de personnes ; je chantai la Messe, je fis le Prône, & l'explication de l'Evangile, cinq ou six Baptêmes après la Messe, & le Catechisme aux enfans, & aux Negres.

A peine me donna-t'on le loisir de dîner qu'il fallut retourner à l'Eglise où je demurai jusqu'à la nuit à confesser, & à faire le Catechisme. Je suppleai les ceremonies du Baptême à plusieurs enfans qui avoient été ondoyez par le Com-

1705.

mandant, après m'être bien assuré qu'il avoit observé la forme prescrite par l'Eglise.

J'achevai le Mardi 17. de confesser le reste de la Colonie. Je chantai la Messe, & je donnai la Communion à tous ceux qui se trouverent en état de s'en approcher, & je publiai les bancs de plusieurs Mariages, dont les uns étoient à faire, & les autres à perfectionner, & c'est ce que je fis les deux jours suivans. Quand je dis que je perfectionnai quelques Mariages, je croi qu'on comprend aisément que c'étoit des gens qui n'avoient pas jugé à propos d'attendre qu'il y eût un Prêtre dans l'Isle. Ils s'étoient contentez du contrat civil, sans attendre que l'Eglise y joignit le Sacrement; c'est ce que je fis à leur égard, & ce que j'y trouvai de merveilleux, c'est que toutes les parties après une épreuve, & une espece de novitiat de quelques années, ou de quelque mois, se trouverent si contentes les unes des autres, que pas une ne fit, ou ne témoigna la moindre répugnance d'achever ce qu'elles avoient commencé.

Toute cette petite Colonie qui ne montoit pas à plus de deux cens ames me pressa fort de m'établir chez eux. Mon

Ordre y avoit envoyé & entretenu les premiers Missionnaires qui y furent avec le sieur de Lonvilliers en 1648. & avoit accompagné les premiers habitans qui s'y établirent en 1636. On me fit voir une assez grande étendue de terrain qui nous avoit été donnée ; & on me fit des offres très-avantageuses pour m'arrêter. Le besoin de ces pauvres gens m'y portoit, & si j'eusse été libre, je me serois consacré volontiers au service de ces peuples ; mais j'étois chargé de nôtre Mission de la Martinique, dont j'étois alors Supérieur, & Vice-Prefet Apostolique ; de sorte que tout ce que je pûs faire fut de leur promettre de solliciter le Gouverneur General d'obliger les Capucins de leur envoyer un Curé, ou de se désister du droit qu'ils pouvoient prétendre avoir acquis sur cette Isle, depuis que nous avions cessé d'y entretenir des Missionnaires, auquel cas je ferois en sorte de leur en envoyer.

Les dévotions de nos Insulaires, & les Fêtes qui suivirent les mariages que je celebrai, furent cause que les farines & les pois que le Capitaine Daniel vouloit avoir, ne purent être embarqué que le Samedi au soir. Il fallut encore chanter la Messe le Dimanche, prêcher,

1705. faire le Catechisme , & puis dîner chez Monsieur le Commandant qui avoit prié le Gouverneur Hollandois & son Ministre , avec le Capitaine & le Lieutenant d'une Barque Corsaire d'Antigues qui étoit en rade auprès de la nôtre depuis deux jours. Nous nous serions battus dans tout autre lieu ; mais le respect de la neutralité qui étoit entre les deux Nations , nous inspira des sentimens de paix , d'union , & même de politesse. L'Anglois nous salua avant de mouïller , & nous lui rendîmes coup pour coup. Nous le saluâmes en partant , & il nous traita de mêmes.

Départ
de Saint
Martin.

Nous levâmes l'ancre sur les six heures du soir le 22. Fevrier. Nous portâmes sur l'Isle de Saint Barthelemi : c'étoit encore une Colonie Françoisé qui avoit eu le même sort que celle de Saint Martin , & dont les restes s'étoient retirés à Saint Martin pour y vivre en assurance. Il n'y a que trois lieües de Saint Martin à Saint Barthelemi , & six lieües de Saint Barthelemi à Saint Christophe. Nous rangeâmes la coste de Saint Barthelemi d'aussi près que les cayes , dont l'Isle est environnée, nous le purent permettre. Elle est bien plus petite que Saint Martin ; ce qu'elle a de meilleur , & qui

ne se trouve pas dans l'autre ; c'est un Port excellent où les Vaisseaux de telle grandeur , & en telle quantité qu'ils puissent être sont dans une entiere seureté , étant à couvert des vents , & trouvent un fond d'une très-bonne tenuë. Elle me parut assez montagneuse vers son milieu ; c'est tout ce que j'en puis dire , car nous la dépassâmes pendant la nuit , & nous nous trouvâmes le Lundi au point du jour bien au vent de Saint Christophe.

Je commençai pour lors à esperer d'être bien-tôt à la Guadeloupe ; car j'aurois eu lieu de m'ennuyer d'un si long voyage, si les services que j'avois rendus à nos compatriotes de Saint Martin ne m'avoient consolé du retardement que cela apportoit à mes affaires. Il arriva par malheur qu'un canot d'Antigues qui alloit à la Barboude , nous prenant pour être de sa Nation , s'approcha de nous ; on le laissa approcher jusqu'à ce qu'il ne pût plus s'en dedire. Pour lors on lui fit connoître sa bévûë , & on le pria de venir à bord. Il fit d'abord quelques ceremonies , deux coups de fusil qu'on tira à son avant l'y déterminèrent. Il y avoit dedans six Blancs & quatre Negres. Ils alloient à la Barboude porter des paquets

1705.

Ile de
S. Bar-
thelemi.Prise
d'un ca-
not An-
glois,

1705.

au General des Anglois Codrington qui s'y étoit allé divertir avec ses amis. D'abord nos gens résolurent d'aller enlever ce General , & je n'eus garde de m'opposer à ce dessein. Comme il falloit arriver la nuit , nous fîmes une bordée sur Antique ; & dès qu'il fut nuit nous portâmes sur la Barboude. Il ne faut pas confondre cette Isle avec la Barbade , cette belle Isle Angloise qui est au vent de toutes autres Isles , dont j'ai fait la description dans la cinquième partie de ces memoires ; celle-ci est au Nord-Est d'Antigue , petite , basse , sans rivières , ni port. Elle est peu habitée , & appartient, comme je l'ai entendu dire, au General Codrington ; c'est sa menagerie , on y élève beaucoup de moutons , de cabrittes & de volaille : on y fait du tabac , du mahis , des pois , & on y cultive le coton. La petitesse & la maigreur de son terrain ne permettent pas qu'on y fasse autre chose , & qu'on y établisse une Colonie un peu nombreuse.

Nos gens au nombre de cinquante-six se mirent dans nôtre canot , & dans celui qu'ils venoient de prendre , & conduits par deux de nos prisonniers qui avoient les mains liées derrière le dos , ils mirent à terre sur les trois heures après

minuit. Ils étoient si bien guidez qu'ils surprirent un petit corps de garde de six hommes qu'ils amarrerent tous bien proprement, & desquels ils sçurent que le General Codrington étoit parti pour Antigue le jour précédent à soleil couchant. Ce fut un vrai chagrin pour nos gens, & sur tout pour quelques-uns qui étoient de la Guadeloupe qui se promettoient bien de faire payer à ce General leurs maisons qu'il avoit fait brûler en 1703.

1705.

Ils sur-
pren-
nent &
pillent
l'Isle de
la Bar-
boudes

Au défaut du maître, ils s'en prirent à ses biens, sa maison fut pillée, on lui enleva douze ou quinze Esclaves; il se trouva quelques pauvres Irlandois engagez que l'on retira de ce dur esclavage, en les faisant embarquer avec nous, & je croi que toute l'Isle auroit été saccagée, & réduite en cendre, sans la vûe d'un Vaisseau qui fit revenir promptement tout nôtre monde à bord.

Il étoit environ midi le Mercredi 25. Fevrier quand nous commençames à porter sur lui. A mesure que nous en approchions, sa grandeur nous le rendoit plus respectable. Nous comprâmes sur son Pont & sur ses Châteaux, trente-deux canons montez. Il pouvoit avoir une autre batterie, dont nous voyons quelques sabords ouverts; en un mot, c'étoit un

1705. morceau de dure digestion. Daniel ne
 Combat contre un Vaisseau Anglois. scavoit à quoi se résoudre ; la plûpart de
 ses gens disoient que le Vaisseau étoit
 bien gros : c'étoit dire qu'il le falloit
 abandonner & chercher une autre proye.
 Dans le temps qu'on consultoit, ce Vais-
 seau nous tira lui-même de l'irresolution
 où nous étions ; il se mit à faire feu sur
 nous, quoique nous ne fussions pas à por-
 tée, s'en fut assez pour nous faire con-
 noître qu'il avoit peur. Aussi nôtre Ca-
 pitaine s'écria, il est à nous, c'est un
 Marchand: allons, Pere, me dit-il, faisons
 vite la priere, & buvons trois coups ;
 aussi-tôt dit, aussi-tôt fait ; je fis la prie-
 re, on dit le *Confiteor*, je donnai l'ab-
 solution avec un mot d'exhortation, on
 apporta du vin, & de l'eau-de-vie, &
 tout le monde ventre à terre laissa tirer
 Monsieur l'Anglois qui avoit arboré une
 grande flâme, un pavillon traînant à
 l'arriere, & un Yiack à l'avant. Daniel
 seul étoit debout à l'arriere pour com-
 mander le gouvernail, & le quartier-
 maître à l'avant. Nous reçûmes à la fin
 un coup en bois, dont les éclats blesse-
 rent legerement deux de nos hommes.
 Daniel fit alors une bordée pour voir quel
 parti le Vaisseau prendroit, & asscoir un
 jugement plus solide. L'Anglois pour-

suivit d'abord sa route, & ensuite revira sur nous. Comme ces signes étoient équivoques, nous revirâmes sur lui, & il prit chasse, ce qui nous intrigua encore davantage. A la fin nous nous établîmes à sa hanche à bas bord, & nous commençâmes à le chauffer avec nos deux pieces de chasse qui étoient de six livres, & nôtre mousqueterie qui alloit par merveille. Dès qu'il paroissoit un Anglois sur les gaillards, il étoit aussi-tôt abbatu, & dès qu'on remarquoit le moindre mouvement à un sabord, il y avoit dix coups de fusil dedans. En moins de deux horloges nous lui coupâmes presque toutes ses manœuvres courantes; de sorte que ses voiles étoient la plupart en partene. Nous eûmes pourtant un homme tué, & cinq ou six blesez; ce qui déterminâ Daniel à venir à l'abordage. Tout étoit disposé pour cela, & nous portions pour élonger le bâtiment à bas bord, quand nous vîmes qu'il amena son pavillon. Nôtre feu cessa aussi-tôt, le Capitaine avec Madame son épouse se mirent dans leur Chaloupe, & vinrent nous rendre visite. Je fus commis pour les recevoir, car Daniel avoit d'autres affaires. On peut croire que je le fis le plus gracieusement qu'il me fut possible. Le

1705.

Prise du
Vaisseau
Anglois.

Capitaine étoit blessé légèrement au bras ; nôtre Chirurgien s'empressa pour visiter sa playe , qu'il ne trouva pas dangereuse , n'étant que dans les chairs. Je ne laissai pas de le faire coucher dans la Cabane de Daniel , & de donner la mienne à sa femme , que je consolai le mieux que je pûs.

Cependant Daniel fut à bord de sa prise avec cinquante hommes ; il y trouva encore 22. Anglois en vie & sains , 14. blessés & 8. morts. On jetta ceux-ci à la mer , les autres furent pansés , & des 22. autres , dix furent envoyés dans nôtre Barque , & les 12. autres avec 40. hommes des nôtres , & le quartier-Maître furent laissés dans le Vaisseau. Daniel fit mettre à part tout ce qui appartenoit au Capitaine Anglois & à sa femme , & le leur envoya sur le champ ; il ne dépouilla pas les prisonniers , & leur fit à tous bien des honnêtetez. Ils le meritoient , car ils auroient pû nous donner plus de peine qu'ils n'avoient fait , étant dans un Vaisseau qui avoit porté autrefois 56. canons , qui en avoit réellement 32. montez , & qui auroit pû embarquer nôtre Bâtiment , comme sa Chaloupe ; & nôtre prise se trouva chargée de 380. pipes de vin de Madere avec quelques marchandises

sèches. Il étoit près de sept heures quand le Vaisseau se rendit ; on mit en panne le reste de la nuit pour épisser les manœuvres qui avoient été coupées , & pour mettre tout en ordre. Les écoutilles furent cloüées , & le Jeudi un peu avant le jour nous portâmes sur Antigues afin de passer entre cette Isle , & le grand Cul de Sac de la Guadeloupe.

Le Vendredi 27. sur le soir on me débarqua avec mon Negre à l'Islet à Goyanes , après un voyage de 52. jours pour faire 30. lieuës. Je laissai mon coffre à bord du Corsaire , & je n'emportai avec moi qu'un panier caraïbe où étoit mon linge & mes habits. Je couchai chez mon confrere le Pere Gasset , Curé de cette Paroisse , & le lendemain je me rendis à nôtre Convent du Baillif.



CHAPITRE XVII.

L'auteur termine l'affaire d'un mariage clandestin. Raye d'une prodigieuse grandeur. Differentes manieres de pescher du poisson rouge. De la Vielle. Du Tazard, & du Balaou.

M On arrivée fit plaisir à mes amis, & à ceux qui y avoient interest, comme le sieur Gressier, & sa prétendue femme, (car on n'avoit point eü de mes nouvelles depuis la prise que nous avions renvoyées de l'Isle d'Aves, & on ne sçavoit que penser d'une si longue absence.)

Je fis avertir les prétendus mariez de mon arrivée ; ils vinrent me trouver aussitôt, & m'apporterent tous les certificats de Catholicité, de separation, & autres preuves dont ils avoient besoin. Je fis les procedures ordinaires ; & après avoir fait publier un banc dans leurs Paroisses, & dispensé des deux autres, je leur fis faire une nouvelle abjuration, après quoi je les renvoyai devant le Curé de la Cabesterre pour recevoir la benediction nuptiale. C'est ainsi que se ter-

mina cette affaire qui avoit attiré beaucoup de mauvais traitemens à nôtre Mission , & qui ne cessèrent pas , quoique nous eussions fait beaucoup plus que nous ne devions pour avoir la paix , & pouvoir vivre en repos : mais il y a longtemps que les Missionnaires sont accoutumés à souffrir des traverses , quand ils veulent s'acquitter de leur devoir.

Je partis de la Guadeloupe le Samedi 14. Mars , & j'arrivai à la Martinique le lendemain un peu après midi.

Pendant que j'étois à la Guadeloupe nos Nègres pêcheurs harponnerent une raye qui étoit la plus grande que j'eusse vû de ma vie , je la mesurai quand on l'eut tiré sur le sable , & je trouvai qu'elle avoit douze pieds huit poüces de large par le travers du corps , neuf pieds & demi depuis la tête jusqu'à la naissance de la queue , & près de deux pieds d'épaisseur dans son milieu. Sa queue avoit quinze pieds de long , vingt poüces de large à sa naissance , en diminuant insensiblement jusqu'au bout qui avoit un bon poüce & demi de diamètre. La peau qui étoit plus épaisse que le cuir d'un bœuf étoit parsemée de mailles & d'ongles très-gros & très-forts. C'étoit une merveille que quatre hommes dans deux

Raye
prodigieuse

petits canots eussent pû amener ce monstre jusqu'à la lame. Ils l'avoient harponné, & on eut assez de peine à le tirer à terre. On se servit du foye pour faire de l'huile à brûler. Pour la chair qui étoit extrêmement longue, filasseuse, dure, coriace & de mauvais goût, on l'abandonna aux Negres qui saierent les meilleurs morceaux, & les endroits qui leur parurent les moins durs. Personne dans le quartier ne se souvenoit d'avoir vû une si grande Raye. Celles que l'on prend ordinairement à la Senne sont fort petites. Je n'en ai point vû qui eut plus d'un pied de largeur. Cela ne vient que de ce qu'on ne pêche pas assez avant dans la mer, parce que les filets dont on se sert ne sont bons que pour prendre le poisson qui vient à la coste; au lieu que si nous avions des Barques, & des Tartanes de pêche pour aller en haute mer comme en Europe, nous aurions du poisson bien plus beau & plus gros.

Diver-
ses ma-
nieres de
pêcher.

Nous n'avons aux Isles que cinq ou six manieres de pêcher. La Senne, la ligne, la Traisne, le harpon & la nasse. J'ai parlé des deux derniers dans la premiere partie de ces memoires, en parlant des Tortuës à la pêche, desquelles on employe le harpon aussi bien que pour

le Lamentin, les grosses Rayes; & lorsqu'on est en haute mer, pour les Dorades, le Germon, les Souffleurs, & autres poissons semblables; il faut à présent parler des trois autres instrumens, dont nous nous servons pour la pêche. 1705.

La Senne est un grand filet de cent ou six-vingt brasses de longueur, & quelquefois même davantage. On lui donne deux à trois brasses de largeur dans son milieu. Tout le monde sçait qu'une brassée vaut cinq pieds de Roy. Les mailles sont assez larges aux deux extrémités, mais elles se retrécissent à mesure qu'elles approchent du milieu de la longueur où elles sont fort pressées, & font une maniere de poche assez profonde, d'où il est difficile que le poisson puisse sortir. Il y a du plomb tout le long d'un des côtes pour le faire aller à fond, & du liege ou autre bois leger à l'autre pour le soutenir à fleur d'eau, & le tenir étendu & à plomb. On met à chaque bout de la Senne un bâton d'une bonne grosseur aussi long que la Senne est large, aux deux bouts duquel on attache une corde assez lâche pour faire un angle vis-à-vis le milieu du bâton. On joint à cet angle une bonne corde de trente à quarante brasses de long, dont on laisse le bout à

Senne
filet
pour pê-
cher.

1705.

terre pendant qu'on s'avance en mer portant la Senne dans un canot , & la jetant à l'eau à mesure qu'on s'éloigne du rivage , en faisant un grand demi cercle. On apporte ensuite à terre la corde qui est attachée à l'autre bout de la Senne , & les gens qui sont à terre tirent à eux ces cordes , & ensuite la Senne le plus également qu'ils peuvent , en s'approchant doucement ; & se joignant à la fin ensemble , pendant que le canot se tient vers le milieu du filet , pour empêcher les poissons qui s'y trouvent pris de sauter par dessus , ce qui n'arrive encore que trop souvent. Ce filet balaye , pour ainsi dire , tout le fond de la mer , & ramasse tout le poisson qui s'y trouve. Il arrive quelquefois , quoique rarement , qu'on y prend de très-gros poissons , comme des Requins , des Pantouffiers , des Espadons ou autres poissons semblables , qui poursuivant d'autres poissons , & en trouvant un grand nombre à la coste , se trouvent renfermez avec eux dans le filet ; ce qui n'est pourtant pas un avantage pour les pêcheurs , parce qu'il arrive presque toujours que ces gros animaux , dont on n'a que faire , coupent ou déchirent la Senne , & s'enfuient avec ce qu'ils ont dévoré , & les autres qui

Étoient renfermez avec eux. Quand on s'apperçoit qu'il y a quelque poisson de cette espèce dans une Senne, on lui jette au plus vîte un ameçon pour l'arrêter, ou bien on tâche de le harponner, ou de l'assomer; & on tire la Senne le plus proprement qu'il est possible, afin de les faire échoüer; car on est sûr de les mettre facilement à la raison quand ils ont une fois le ventre à terre.

1705.

Il ne faut pas mettre l'Espadon au rang des poissons qui ne sont pas bons à manger; il est excellent, on en prend beaucoup dans la Méditerranée au Fare de Messine. On l'appelle Pesce Spada, ou poisson à épée. J'en ferai la description aussi bien que de la manière dont on le pêche dans un autre ouvrage.

Espadon
ou Pesce
Spada.

On voit par cette manière de pêcher, que la Senne ne peut servir que pour prendre le poisson qui vient assez près de la coste, pour être renfermé dans l'espace que la Senne peut embrasser, & que celui qui se tient au large, & qui ne mord pas à l'ameçon demeure en repos. Ces filets ou Sennes doivent être faites de bonne ficelle de chanvre ou de pitte bien torse; on ne doit pas manquer de les teindre avec du Rocou, ou des restes d'Indigo pour leur donner une couleur

1705. un peu sombre , parce que s'ils étoient blancs , ils paroïtroient trop dans l'eau , & épouventeroient le poisson. On use de la même précaution pour les Folles , les Eperviers , & les lignes dont on se sert pour pêcher sur les bancs.

Ligne
de fond
pour pê
cher sur
les bancs

La seconde maniere de pêcher est à la ligne de fond. On choisit les endroits de la mer , dont on a reconnu la profondeur , qu'on regarde comme des bancs ou des terres plates & unies à 30. 40. & jusqu'à 120. brasses au dessous de la superficie de l'eau. Les poissons qui se trouvent en ces endroits mordent à l'ameçon ; mais comme ils s'élèvent rarement vers la moyenne region de l'eau , & qu'il arrive encore moins qu'ils quittent leurs domiciles , il faut les y aller chercher avec la ligne. Elle est pour l'ordinaire de bonne ficelle de chanvre ou de pite , bien filée & bien torse , depuis la grosseur d'une plume d'oye , jusqu'à celle du petit doigt. Les ameçons ou hains dont on se sert doivent être proportionnez à la grosseur de la ligne , & les uns & les autres à la force des poissons que l'on sçait par experience se trouver sur le banc où l'on va pêcher.

On attache l'ameçon à une queue de fil d'archal , composée de sept ou huit

brins tors ensemble du meilleur, & du mieux cuit qu'on puisse trouver. L'expérience a fait connoître qu'il est moins sujet à être coupé par les dents des poissons, ou rompu étant de cette façon, que s'il étoit simple, quoique de la même grosseur que sept ou huit brins ensemble. On donne à cette queue deux pieds & demi à trois pieds de longueur. On attache au bout de la ligne qui joint la queue de fil d'archal un plomb proportionné par sa pesanteur à celle de toute la ligne, afin qu'il la puisse tirer en bas. On entrecroise encore sur la même ligne à différentes distances cinq ou six améçons mediocres pour prendre les poissons qui nagent à quelque distance au dessus du banc.

On se sert de poisson pour garnir les améçons ; celui qu'on y employe le plus souvent est le balaou, ou la sardine.

Nous avions un Negre pêcheur à notre habitation de la Guadeloupe, qui étoit un des plus adroits & des plus heureux qui ait jamais exercé ce métier. Lorsqu'il sortoit pour aller à la pêche, il demandoit aux Religieux quels poissons ils vouloient, & il les apportoit infailliblement. Cela le faisoit passer pour forcier parmi ses camarades ; d'autres croyoient qu'il mettoit une compo-

Excell-
lent Ne-
gre pé-
cheur.

1705.

sition à l'apas qui attiroit le poisson, & on prétendoit que c'étoit de la graisse humaine ; je n'ai pû m'éclaircir de cela avec lui, parce qu'il s'étoit perdu en mer quelque temps avant que j'arrivasse à la Guadeloupe. Mais son fils qui étoit presque aussi habile homme que lui, m'a assuré que ce qui rendoit son pere si assuré d'apporter le poisson qu'on lui demandoit, étoit la longue habitude, & la parfaite connoissance qu'il avoit des bancs, où l'expérience lui avoit fait connoître les poissons qui s'y retiroient : car les poissons de banc changent rarement de demeure, & se mêlent peu avec ceux d'une autre espece que la leur. De sorte qu'avec ces connoissances, & de la graisse de chien, dont il frotoit l'apas & le fil d'archal de ses lignes, il étoit très-rare qu'il manquât de prendre le poisson qu'il vouloit avoir.

J'ai remarqué dans un autre endroit de ces memoires, qu'un Requin ou une Becune prendra plutôt un Negre qu'un Blanc, & un chien plutôt qu'un homme quand il trouve ces trois animaux à la mer ; & comme cela ne peut venir que des corpuscules qui sortent differemment de ces trois corps, & frappent differemment les organes des poissons, il faut

dire que la graisse de chien , dont l'apas
étoit froté , répandoit une quantité con-
siderable de ces corpuscules attrayans qui
frapoiént vivement les organes des pois-
sons , & les excitoient à se jeter avec im-
petuosité sur l'apas.

Comme ces bancs ne se trouvent gue-
res plus près de terre d'une lieuë , & sou-
vent davantage , un Negre ne va jamais
seul à cette pêche. Quand le canot est
un peu grand , on y met trois hommes :
mais pour l'ordinaire les canots dont on
se sert n'ont besoin que de deux hommes ;
ils connoissent qu'ils sont arrivez sur le
banc en sondant , ou en s'alignant à deux
pointes de l'Isle qu'ils ont remarqué ,
quand ils étoient justement au lieu de
leur pêche. Pour lors un des deux pêche,
& l'autre soutient le canot avec sa pa-
galle contre les courans , & contre le
vent , afin qu'il demeure toujours au mê-
me endroit. On pêche la nuit comme le
jour , & quand la nuit est claire , c'est un
très bon temps pour la pêche.

Nous pensâmes perdre un de nos pê-
cheurs d'une maniere assez particuliere.
La nuit étant fort éclairée , & la mer
tranquille & sans vent , celui qui devoit
soutenir le canot étoit assis en repos pen-
dant que l'autre tenoit ses deux lignes &

1705.

Acci-
dent ar-
rivé à
un pê-
cheur.

pêchoit ; & comme dans cette situation il s'étoit assoupi , ayant un bout de sa casaque qui pendoit hors du canot , celui qui pêchoit apperçût un Requin dans le moment qu'il alloit prendre ce morceau de casaque ; il eut la presence d'esprit de se jeter sur celui qui dormoit , & lui ployant les bras en arriere , il aida au Requin à le dépoüiller de sa casaque qu'il emporta , sans quoi cet animal vorace l'auroit infailliblement tiré dans l'eau & l'auroit dévoré.

Entre plusieurs poissons qu'on prend à la ligne , il y en a deux qui meritent que j'en fasse ici la description.

Poisson
rouge.

Le premier est le poisson rouge. On l'appelle ainsi , parce que sa peau & ses écailles sont d'une couleur de feu assez vive. Il a beaucoup de la figure de la tanche ; sa chair est très-blanche , & très-délicate ; ses œufs sont excellens ; il est gras & ferme , & également bon à quelque saussé qu'on le mette. J'en ai vû qui pesoient près de quarante livres ; mais ceux-là ne sont pas communs. Ceux qu'on prend ordinairement sont depuis quatre jusqu'à sept ou huit livres.

Vieille
espece
de pois-
son qui
ressem-
ble à la
morue.

Le second est presque entierement semblable à la Moruë pour la forme du corps , la peau , la chair & l'avidité qu'il

a de mordre à l'ameçon. La difference qu'il y a entre ces poissons est , que je ne crois pas qu'on trouve des Moruës de deux cens livres & plus , comme on trouve de ces poissons. On les appelle des Vieilles. Leur chair est blanche , tendre , grasse , assez ferme , & s'élève par écailles. La peau est grise , épaisse & grasse ; elles sont si goulues , qu'elles se jettent sur l'ameçon aussi-tôt qu'elles l'aperçoivent , & l'avallent avec avidité ; mais quand elles se sentent piquées , elles se renversent tout l'estomac , comme si elles vouloient rendre par la gueule ce qu'elles ont avalé avec trop d'avidité , quoique ce mouvement ne serve d'ordinaire qu'à les étouffer plutôt , & à les empêcher de donner beaucoup d'exercice au pêcheur , à qui cela ne manqueroit pas d'arriver , si elles sçavoient se servir de leurs forces.

Je crois que ce poisson est le même que celui que les Anglois appellent Vieilles Femmes ; cependant comme les Auteurs n'en font pas une description bien exacte , je ne veux rien assurer là-dessus.

Quoique la chair de la Vieille soit excellente , étant mangée fraîche , il est pourtant certain qu'elle est plus délicate quand on la mange après qu'elle a été

1705.

couverte de gros sel pendant cinq ou six heures. On se sert ordinairement de la tête pour faire de la soupe, ou pour mettre au bleu, le reste du corps se met à toutes sortes de sausses & de ragoûts, & réussit également bien; ce qu'elle a de meilleur, est qu'elle ne dégoute jamais, & que bien qu'elle soit fort nourrissante, elle est de très-facile digestion; pourvû qu'elle soit bien cuite; car quand cette condition lui manque elle est dangereuse, du moins à ce qu'on dit dans les Isles.

J'ai connu un Capucin nommé le Pere Raphaël, qui pour en avoir mangé d'une qui n'étoit pas bien cuite, à ce qu'on disoit, avoit pensé mourir; il avoit entièrement changé de peau, & étoit demeuré tout le reste de sa vie tremblant comme un homme qui a le frisson. Je doute que le défaut de cuisson tout seul ait pû produire de si mauvais effets, ce bon Pere en devoit être quitte selon les regles pour une indigestion qui ne devoit pas avoir des suites si longues & si funestes; & c'est ce qui me porte à croire que cette vieille avoit avalé quelques ordures qui l'avoient empoisonnée. Car comme ce poisson est fort goulû, il pouvoit avoir avalé des pommes de mancen-

Histoire
d'un Ca
pucin.

lier , des galeres , & autres choses venimeuses qui ayent corrompu sa chair , & causé ces accidens au Capucin. 1705.

On dit que les pêcheurs qui vont sur le banc de terre-neuve appellent *Sanctorum* les Moruës d'une grandeur extraordinaire. Supposé que mon idée soit juste, & que la Vieille des Isles soit une espece de Moruë , je doute qu'il se soit-jamais pris des *Sanctorum* de la taille & du poids des Vieilles que j'ay vû à la Guadeloupe.

A propos de Vieilles , nos pêcheurs furent un jour à deux doigts de se perdre pour un de ces poissons. Pendant qu'ils le tiroient à bord de leur canot , un Requin vint fort incivilement les décharger d'une partie du fardeau qu'ils tiroient , en coupant en deux , & emportant la moitié de la Vieille qu'ils avoient pris. Nos pêcheurs s'étant piquez de civilité , lui jetterent le reste des entrailles de la Vieille attaché à un ameçon enclavé dans une chaîne de fer , à l'extrémité de laquelle il y avoit une bonne & forte ligne , dont le bout étoit amaré à l'avant du canot. Ils avoient encore selon la coutume une masse de fer de sept ou huit livres , dont le manche est assez long pour atteindre , fraper & étourdir la bête,

Danger
ou deux
pêcheurs
furent
exposés.

quand ils en peuvent approcher assez près. Cela supposé le Requin ne manqua d'engloutir l'ameçon aussi-tôt qu'il le vit à la mer ; mais se sentant pris , & après avoir traîné le canot assez long-temps , il s'en approcha enfin comme s'il eut voulu sauter dedans , ou le renverser. Un des pêcheurs prit ce moment pour lui décharger un grand coup de masse sur la tête , ce qui fit faire un saut prodigieux à l'animal , qui dans ce mouvement donna un si grand coup de queue sur l'arrière du canot qui étoit de bois d'Acajou , qu'il le fendit en deux pieces d'un bout à l'autre ; & s'il n'avoit pas été étourdi du coup qu'il avoit reçu , nos pêcheurs auroient mal passé leur temps. Heureusement pour eux il prit sa route vers la terre où il s'échoïa , ayant traîné avec lui un de nos pêcheurs dans cette moitié de canot. On fut obligé d'aller chercher l'autre qui se tenoit dans l'autre moitié du canot , avec le reste de la Vieille qui pesoit encore près de cent livres. On trouva dans le ventre du Requin ce qu'il en avoit avalé , qui n'en étoit pas plus mauvais pour y avoir séjourné deux ou trois heures.

C'est la rencontre de ces animaux carnassiers qui fait tout le desagrément de

cette pêche ; parce qu'ils se tiennent en garde dès qu'ils voyent un canot , comme s'ils sçavoient qu'on ne fut-là que pour pêcher , & prendre du poisson pour eux. Il est vrai qu'il leur en coûte souvent la vie ; mais on est toujours exposé a beaucoup de dangers dans de petits canots , quand on a accroché un de ces animaux là.

La troisiéme maniere de pêcher est la Traîne. On va à cette pêche deux heures avant le jour. On s'éleve au vent autant qu'on le juge à propos , après quoi on vire le canot , & on jette une ligne de chaque côté , ou quelquefois une à l'arriere. On y met un Balaou pour apas, ou seulement deux plumes blanches, comme on fait dans les vaisseaux pour prendre les Dorades , & on laisse courir le Canot. Le poisson qui s'y prend le plus ordinairement est le Tazard. C'est un poisson long , & qui ressemble assez au Brochet , excepté qu'il a la gueule plus courte. Il est vorace & hardi, il court avec avidité à la proie ; & quand on a soin de faire sautiller l'apas , soit Balaou, soit plumes , en remuant la ligne , on le voit qui se jette dessus , & qui l'englouti aux dépens de sa vie. Il est vrai qu'il donne souvent de l'exercice aux pê-

Manie-
re de pê-
cher à la
Traîne.

cheurs ; car il est fort & vigoureux ; & quand il se sent pris , il se donne de terribles mouvemens pour se décrocher. On en trouve communement de cinq & six pieds de longueur , & d'une grosseur considerable. Sa chair est blanche & ferme , mais un peu seche ; elle est saine & d'assez facile digestion quand le poisson n'a rien mangé qui le puisse empoisonner ; mais comme il est gourmand , il avale aussi bien que la Becume tout ce qu'il rencontre , galeres , pommes de macenilier , arraignées , tout lui est bon ; c'est pourquoi quand on le prend il faut examiner les dents & goûter son foye ; car si celui-ci est amer , ou que les dents soient noires , c'est une marque certaine qu'il est empoisonné , & que par consequent on ne peut pas en manger sans s'exposer au danger de l'être aussi. Selon les lieux où l'on traîne , on prend aussi des Becunes ; j'en ai fait la description dans la premiere partie. Cette maniere de pêcher est agreable , on joiit de la fraîcheur du matin , & on prend du poisson sans se fatiguer. Le seul desagrement qui s'y trouve est d'être quelquefois dévalisé par les Requins.

J'ai parlé du Balaou sans le faire connoître , & sans dire de quelle maniere on le pêche. Ce

Ce poisson ressemble assez à la Sardine, excepté qu'il a le dos plus quarré. Sa tête est comme celle de l'Orphi, c'est-à-dire qu'il a un avant-bec de deux à trois poudces de long. Sa chair est blanche, ferme, délicate, & un peu sèche. Il n'a qu'une seule arrête; quand il est cuit il se partage naturellement en deux, depuis le col jusqu'à la queue, & la chair se separe aisément de l'arrête qui est assez foible. La longueur ordinaire de ce poisson est de huit à neuf poudces. On le fait frire, on le mange au bleu, ou à la sauce robert, comme les harangs frais; de quelque maniere que ce soit il est toujours très-bon, très-sain, très-nourrissant, il donne même de l'appetit, & il est de facile digestion.

Balaon
& sa pèche

Mais, à mon goût, la meilleure maniere de l'accommoder, est de le faire griller au gros sel, c'est-à-dire, qu'après l'avoir lavé on le saupoudre de gros sel que l'on laisse dessus pendant une heure ou environ, après quoi on secoue le sel qui y étoit attaché, & on le fait rôtir sur le gril pour le manger avec le jus d'orange, à mesure qu'on le tire de dessus le feu, où il suffit qu'il reste un moment pour être suffisamment cuit. Etant apprêté de cette maniere simple, il

1705.

donne un appetit extraordinaire ; & comme il est de facile digestion , on en peut manger tant que l'on veut , sans craindre qu'il fasse jamais de mal.

Ce poisson multiplie infiniment , c'est une veritable manne pour le pais. Il arrive souvent que les Sennes en renferment des lits entiers , c'est-à-dire , des bandes si grandes & si nombreuses , qu'elles couvrent quelquefois plus de cent cinquante pas en quarré de la superficie de la mer.

Outre cette maniere de le pêcher qui lui est commune avec tous les poissons qui s'approchent du rivage , il y en a une autre qui lui est toute particuliere ; c'est de le prendre la nuit au flambeau. Deux personnes se mettent dans un petit canot qu'ils laissent aller au gré du vent , & de la marée. Celui qui est assis à l'avant tient un flambeau de bagaces , ou de bois de chandelle , qu'il panche un peu vers l'eau. Plus la nuit est obscure , & plus on est assuré de faire une bonne pêche , parce que le poisson voyant la lumiere du flambeau s'empresse pour s'en approcher , en faisant des futs & des caracoles autour du canot. Celui qui est à l'arriere a une poche de raiveau de deux pieds de profondeur , & d'environ un

Pêche
particuliere du
Balaou.

piéd & demi de diamètre attachée autour d'un cercle, auquel est joint un manche de sept à huit piéd de long. Il passe son filet sous le poisson, qui ne regardant que la lumiere du flambeau, ne prend pas garde au filet qui est sous lui, avec lequel on l'enleve, & on le met dans le canot. Cette pêche est divertissante, & souvent très-abondante, car toutes les côtes de nos Isles sont extraordinairement poissonneuses.

Il arrive quelquefois que des lits entiers de toutes sortes de poissons s'échoient sur les côtes, comme si c'étoit les restes d'une armée défaite, qui cherchant son salut dans la fuite, aime mieux se jeter entre les mains des hommes, que d'être la proie des autres poissons ses ennemis.

J'ai parlé dans la premiere partie de quelques autres manieres de pêcher, soit dans la mer, soit dans les rivières, auxquelles je renvoye le lecteur.

Il arriva dans les premiers mois que j'étois Curé de la Paroisse du Maconba à la Martinique, qu'une très-grande quantité de Souffleurs s'échoierent sur les côtes du Potiche qui est un quartier de cette Paroisse. Je croi que ce poisson est le même que celui qu'on appelle Dau-

*705.

Sous-
leurs ou
Dau-
phins.
Leur
descrip-
tion.

phin dans la Méditerranée, ou que s'il y a quelque différence, elle est fort petite. Ces animaux vont toujours en troupes, sautant les uns après les autres, & toujours le nez au vent, ou quand il fait calme du côté que le vent doit venir. Ils ont la tête grosse, le groin un peu allongé, la gueule large; leur corps est long & rond, gros auprès du col, & diminuant beaucoup vers la queue, qu'ils replient sous le ventre quand ils veulent s'élancer; ils semblent dans ce mouvement qu'ils ont le dos arcqué. Ils sont extrêmement gras & remplis d'huile. Il faut être dans la nécessité pour manger de la chair de ceux qui sont vieux. Outre qu'elle est huileuse, elle est dure & coriace; on dit pourtant que celle des jeunes est passable, & qu'on en peut manger, je n'en ai point fait l'expérience. On ne se sert de ces poissons que pour faire de l'huile. On coupe la chair par morceaux, & on la fait bouillir pour en recueillir l'huile qui n'est bonne qu'à brûler.

Il en échoûa une fois un très-grand nombre dans l'ance de notre habitation du fond Saint Jacques. Tous nos voisins vinrent en diligence prendre leur part de ces poissons, & les emportèrent

chez eux avant que les Fermiers du Domaine du Roy en fussent avertis , parce qu'ils n'auroient pas manqué de s'en emparer ; car aux Isles comme en France , ces sortent d'oiseaux ont les griffes aussi aiguës , & les serres aussi bonnes qu'en aucun lieu du monde.

On employa toute la chair de ces animaux à faire de l'huile à brûler ; sur quoi on observa que les chaudières à sucre dont on s'étoit servi pour cela , avoient duré bien davantage qu'elles n'auroient dû faire , & que la graisse qui les avoit pénétré , avoit rendu le métal plus doux & plus liant.

CHAPITRE XVIII.

Mort du Sieur Lambert, Capitaine de Flibustiers. L'auteur se prepare à passer en France pour les affaires de sa Mission.

J'Apris en arrivant à la Guadeloupe la mort de mon intime ami le sieur Julien Lambert , un des plus braves & des plus heureux Capitaine Corsaire que l'Amerique ait eu depuis long-tems. Quoiqu'il eut perdu un bras dans l'affaire

4705. de Saint Christophe, il n'avoit pas laissé de se trouver l'année suivante à la défense de la Guadeloupe, & de s'y distinguer par plusieurs belles actions. Je les ai passé sous silence, parce que sa valeur étoit assez connue, & qu'il n'avoit pas besoin du secours de ma plume, pour être estimé généralement de tout le monde. Il avoit du bien au-delà de ce qu'il lui en falloit pour vivre à son aise, & ses amis lui conseilloyent de ne plus aller en mer; mais sa bravoure ne lui permettoit pas de demeurer inutile à sa patrie, lorsqu'il croyoit lui pouvoir rendre service. Il équipa une barque de six canons, & de 80. hommes d'équipage, avec laquelle il fit pendant près de deux ans beaucoup de prises & de descentes sur les côtes des Isles Angloises, d'où il enleva des esclaves en quantité, & fit un butin considérable. Ayant enfin trouvé le dernier jour de Janvier de cette année un Corsaire Anglois plus fort que lui en hommes, & en canons, il l'attaqua avec tant de vigueur, qu'après un combat de près de quatre heures l'Anglois alloit se rendre, & avoit déjà amené son pavillon, lorsqu'un des ennemis se trouvant encore en main un pistolet chargé, le

Mort
du Capi-
taine
Lam-
bert.

tira, & donna juste dans la tête du Capitaine Lambert, qui mourut quelques momens après. Ce coup fatal étonna son équipage, & l'Anglois qui s'aperçut du desordre qui étoit parmi eux, hissa de nouveau son pavillon & s'échapa; & le corps de mon ami ayant été apporté à la Martinique fut enterré dans nôtre Eglise du Mouillage le troisiéme jour de Fevrier. Sa mort fut pleurée de toute la colonie qui l'estimoit & qui l'aimoit; & les Anglois même qu'il avoit pris le regretterent infiniment, & lui rendirent cette justice, qu'ils n'avoient jamais connu un plus brave, plus genereux, & plus honnête homme que lui.

La mort du jeune Negre qui me servoit, suivit celle du Capitaine Lambert, il n'étoit âgé que de seize ans & demi, & à cet âge il avoit plus d'esprit, d'ordre, de fidelité & de bonne volonté qu'on n'en auroit pû desirer dans une personne beaucoup plus âgée. Quoiqu'il fût chargé de tout le détail de la maison, & qu'il eut l'inspection sur tous les autres domestiques, il menageoit tellement son tems & ses occupations, qu'il sembloit qu'il n'eut rien à faire. Il avoit une presence d'esprit merveilleuse, & une exactitude surprenante. Il mourut le 13. Juil-

let avec des sentimens très-Chrétiens, & que je pourois appeller heroïques dans un enfant, consolant ceux qu'il voyoit affligez de sa mort, & leur promettant de se souvenir d'eux, si Dieu lui faisoit misericorde. Il se confessa deux fois en 24. heures que dura sa maladie, & reçut ses Sacremens avec une très-grande pieté. Son mal étoit un Tetanos ou raccourcissement de nerfs qui lui avoit été causé par une piquûre au talon trois jours auparavant. Quoique ces sortes de piquûres soient pour l'ordinaire mortelles, je croi que l'ignorance du Chirurgien qui le pansa, contribua à sa mort, & que cette piquûre n'auroit pas eu une si funeste suite, si on l'avoit dilatée; mais il se contenta selon la methode de ces ignorans fraters d'y mettre un emplâtre de diapalme qui sécha & resserra la plaie, & y fit venir la gangrene, & cet autre accident. Je l'aimois tendrement à cause de ses bonnes qualités. Il est vrai qu'il étoit fier & glorieux autant qu'un Nègre le peut être, & c'est beaucoup dire, mais aussi c'étoit son unique défaut, qui tout défaut qu'il est, empêche souvent de tomber dans d'autres. J'avois dessein de lui faire voir l'Europe, & de l'y mener avec moi; car la situation des affaires de

nos Missions , les atteintes continuelles que l'on donnoit à nos privileges , les injustices criantes que l'on nous faisoit , & le peu de Religieux que nous avions , nous avoient obligez de nous résoudre à députer quelqu'un d'entre nous en Europe pour tâcher de trouver quelque remede à tous ces maux. Le sort tomba sur moi. Malgré toute ma résistance je fus choisi pour cet emploi. Le Superieur General m'établit par une patente son Commissaire par toute la France , & la Mission me donna une procuration très-ample pardevant Notaires pour m'autoriser dans les affaires dont j'étois chargé. On me donna une lettre de change de deux mille francs , & mes amis me firent encore des presens , tant en argent qu'en sucre , chocolat , confitures , & autres denrées du cru du país , afin que je pusse faire des presens en France. On fit aussi charger dans le vaisseau où je devois passer de très-bonnes provisions ; & après que j'eus fait mes adieux à quelques amis qui étoient du secret de ce voyage : car je fus obligé de le tenir secret , de peur que nos ennemis n'y misent quelque obstacle , je partis de nôtre Couvent du Mouillage le Samedi 8. Aoust à trois heures du matin dans un

canot qui me porta au Fort-Royal où étoit le vaisseau. Nôtre Superieur General me vint conduire , nous allâmes d'abord mettre mes hardes à bord du vaisseau , & puis nous fûmes chez les Capucins , où nous dinâmes & passâmes une partie de la journée jusques sur les cinq heures du soir que nôtre Superieur General me conduisit à bord du vaisseau qui me devoit porter en France.

CHAPITRE XIX.

L'Auteur part de la Martinique. Etat de la Flotte. Des Isles Bermudes. Son arrivée à Cadix.

L'Auteur part de la Martinique pour venir en France.

LE vaisseau dans lequel je m'embarquai se nommoit le Saint Paul de Marseille , il étoit monté de 24. canons , & en auroit porté 40. s'il n'eût point été en marchandise. Il étoit commandé par le sieur Gauteaulme, un des plus honnêtes & des plus polis hommes de mer que j'aye connu. Nôtre équipage étoit de 95. hommes , tous provençaux , à l'exception d'un vieux Pilote des environs de la Rochelle. Nous avions pour Aumônier un Cordelier nommé le Pere

Comte , très-sage Religieux , & d'un grand exemple. Ce vaisseau appartenoit à Messieurs Maurellet de Marseille , & repassoit en France un de ces Messieurs qui avoit demeuré plusieurs années à la Martinique , à la tête du grand Negoce que ses freres y faisoient ; c'étoit le sieur Jean-Baptiste Maurellet , âgé d'environ 64. ans , très-honnête homme , & bon Chrétien , qui s'étoit acquis l'estime & l'amitié de tous les habitans des Isles pour sa droiture & ses manieres civiles & accommodantes. J'étois depuis long-tems de ses amis , & j'ai reçu de lui & de sa famille une infinité de marques d'une veritable affection. Nous avions dans le même vaisseau la Damoiselle Boisson , épouse du neveu du sieur Maurellet ; c'étoit une créolle de la Paroisse de Sainte Marie de la Martinique , fille du sieur l'Ecaudé Saint Aubin , dont j'ai parlé en quelque autre endroit. Cette Damoiselle pouvoit avoir 25. à 26. ans ; elle étoit fort sage , fort bien faite , & d'un très-bon esprit.

Le reste de nôtre flotte consistoit en 14. autres vaisseaux , outre lesquels il y en avoit un de 40. canons nommé le Sen-
celar qui avoit porté des Negres à Car-
tagene pour le compte de la Compagnie

Etat de
la flotte
Fran-
çoise.

1705.

de l'Assiente. Ce vaisseau appartenoit au Roy, quoique celui qui le commandoit ne fût pas du corps de la Marine. Ce Capitaine offroit de convoyer la flotte, mais il faisoit si fort le rencheri, & vouloit des conditions si extraordinaires & si peu usitées, que les autres Capitaines ne jugerent pas à propos de les lui accorder; de sorte qu'il prit sa route d'un côté avec un flibot, & nous de l'autre. Nous avions deux vaisseaux de 32. canons, un de 28. le nôtre en avoit 24. & le moindre 14. Tous nos Capitaines s'associerent pour se défendre les uns les autres, & se servir reciproquement de convoi jusqu'à cinquante lieues au-delà du débouquement.

Départ
de la
flotte.

Nous mîmes tous à la voile la nuit du Samedi au Dimanche 9. Aoust, deux heures ou environ avant minuit, & nous perdîmes la terre de vûe sur les dix heures du matin.

Ren-
contre
de deux
Anglois.

Le 12. au matin nous nous trouvâmes par le travers de la Mone, petite Isle déserte entre Port-ric & S. Dominique. Un vaisseau Anglois qui avoit l'air d'une Caïche, accompagné d'une barque, voulut s'approcher de nôtre flotte, mais nôtre Commandant ayant fait un signal, nous carguâmes tous nos voiles,

pendant que deux de nos bâtimens leur
allèrent donner la chasse ; ils revinrent
nous rejoindre trois heures après , &
aussi-tôt nous éventâmes nos voiles , &
portâmes à route.

Nous débouquâmes le 13. c'est-à-di-
re , que nous sortîmes tout-à-fait des
Isles , & entrâmes dans la grande Mer.

Le 14. sur le soir notre flotte se divi-
sa , nous nous dîmes adieu , & nous nous
separâmes. Onze de nos vaisseaux qui
alloient dans les Ports du Ponent firent
route au Nord ; & nous qui allions au
détroit nous portâmes au Nord-Est. Nous
étions en compagnie de deux autres vais-
seaux , un de Nantes , nommé le Comte
de Toulouse , commandé par le Capitai-
ne Boyer ; c'étoit une prise Hollandoise
de grande apparence , elle avoit 23. ca-
nons montez , & 80. hommes d'équipa-
ge , elle étoit percée pour 48. pieces.
L'autre étoit de Marseille ; c'étoit une
petite fregate de 14. canons , appelée
la Paix, bonne voiliere & fort jolie ; elle
étoit commandée par le sieur Casineri.
Nos trois Capitaines avoient fait société
ensemble , pour ne se point quitter , &
se défendre reciproquement.

Le 19. nous passâmes le Tropique.
Comme nous n'avions dans le bord que

La flotte
se sepa-
re.

1705.

la Damoiselle Boisson qui n'eût point passé cet endroit-là , le conseil voulut bien la dispenser de la loi du Baptême , bien entendu qu'elle payât les frais , comme si elle eût été baptisée , & même un peu mieux.

Le 21. au matin nous vîmes un vaisseau , auquel nous donnâmes la chasse jusqu'à la nuit sans le pouvoir joindre. Il y a apparence qu'il fit fausse route pendant l'obscurité pour s'éloigner de nous , ce qui lui réussit si bien que le lendemain nous ne le vîmes plus. Ainsi font les gens sages quand ils ne se sentent pas les plus forts.

Le 26. nous découvrîmes la Vermude , ou les Bermudes ; car c'est un assemblage de plusieurs Isles , environnées de rochers & de hauts fonds qui en rendent l'entrée très-difficile , & l'approche très-dangereuse. Elles sont fameuses par les tempêtes que l'on trouve presque toujours dans leur parage , & par le grand nombre de bâtimens qui y ont péri. C'est ce qui les rend redoutables aux Navigateurs qui comptent leur voyage presque achevé quand ils les ont dépassées. Les courans nous y avoient porté malgré nous , & nous en mirent à deux lieues près ; nous les avions à bas bord , & nous

Vûe de
la Ver-
mude.

eûmes le bonheur de les passer avec un petit vent frais, comme un vent alisé, & une Mer unie comme une glace.

1705.

Ces Isles ont été connues des Espagnols dès le commencement de leurs découvertes, parce qu'elles se trouvent sur la route qu'ils prenoient, & qu'on est encore aujourd'hui forcé souvent de prendre pour revenir en Europe. Si tous les vaisseaux Espagnols, & autres qui y sont peris nous avoient donné des relations du païs, nous serions bien amplement informé de leur état.

Elles gisent par les 33. degrés & demi de latitude septentrionale. Pour la longitude, on me permettra de n'en rien dire, de peur de tromper ceux qui s'en rapporteroient à ce que je leur dirois sur le rapport d'autrui.

Dès l'an 1522. les Espagnols résolurent d'établir une Colonie dans ces Isles; la commission en fut donnée à un Portugais, nommé Ferdinand Camel. Rien n'étoit plus à propos que cet établissement, les habitans auroient secouru ceux que la têmpête auroit jetté sur leurs côtes, & receüilli les débris des naufrages; ç'auroit même été un azile pour ceux qui ayant beaucoup souffert en Mer, se feroient trouvé dans le besoin de se ra-

1705.

La Ver-
mude re-
connuë
par les
Espa-
gnols.

doubler , ou de se pourvoir d'eau & de vivres. Il y a apparence que Camel y fut , & on le conjecture par la quantité très-considérable de cochons marons que les François, & les Anglois après eux, y ont trouvé ; car la coutume invariable des Espagnols a toujours été de mettre de ces animaux dans toutes les terres du nouveau monde , afin qu'ils y multipliasent , & que ceux qui y aborderoient les pussent trouver , & s'en servir.

Cependant le dessein des Espagnols n'eut point de succès ; soit que les Compagnons de Camel méprisassent un país où ils ne trouvoient point de mines d'or comme dans leurs autres découvertes , soit pour d'autres raisons qui ne sont pas venues à ma connoissance , ces Isles demeurèrent desertes , & inhabitées pendant près d'un siecle , ou du moins jusqu'à l'année 1593. qu'un vaisseau François , commandé par le Capitaine la Barbotiere fut jetté sur les côtes par la tempête , & par l'imprudence de son Pilote. Le Capitaine avec 26. hommes de son équipage , entre lesquels étoit un Anglois nommé Henri Mai se sauverent à terre , visiterent ces Isles , & trouverent sur les côtes assez de débris & d'agrez pour construire un petit bâtiment qui les

Les
François
y vien-
nent en
1593.

porta en France. La Barbotiere ne manqua pas d'informer la Cour de sa découverte, de la bonté du païs, & des avantages que la Nation en pourroit retirer si on y envoyoit une Colonie. Mais les guerres civiles qui desoloient alors le Royaume empêcherent qu'on ne pût penser à cet établissement; & cependant Henri May étant passé en Angleterre, & ayant publié une relation de ce qu'il avoit remarqué dans ces Isles, fit naître l'envie à bien des gens de s'y aller établir. Le projet d'Henri May n'eut pourtant point de suite. Les Anglois eurent des raisons de n'y envoyer personne, dont la meilleure fut selon les apparences, que la Barbotiere en ayant pris possession au nom de son Prince, ils ne pouvoient s'y aller établir dans un païs où ils n'avoient rien à prétendre qu'après que les François auroient entierement abandonné le droit qu'ils y avoient acquis, en negligéant pendant un long-tems de s'y aller établir.

Le Chevalier George Sommer Anglois revenant de la Virginie en 1609. fit naufrage sur les côtes de la Vermude. Il se sauva à la nage avec ses gens, & ayant trouvé le moyen de repasser en Angleterre, il publia une relation de ces

1705. Isles, auxquelles il donna son nom, les appellant Sommers-Isles, ou les Isles de Sommer, soit pour se rendre plus recommandable dans le monde, soit pour faire croire que ce n'étoit pas les mêmes que celles qu'on avoit appellées jusqu'alors Bermudes du nom du Capitaine Espagnol qui y avoit mis pied à terre le premier. Ce changement de nom ne dura point; on ne le trouve que dans quelques vieilles cartes & routiers Anglois, & le nom de Bermudes ou Vermudes a été conservé à ces Isles. Ce que Sommer fit de meilleur pour sa nation fut d'engager plusieurs personnes de faire une Compagnie pour peupler ces Isles. Ils en obtinrent enfin la permission du Roy d'Angleterre en 1612. & la Compagnie y envoya d'abord soixante hommes sous le commandement de Richard More, qui pendant les trois années de son gouvernement reçut plusieurs secours d'Angleterre, & fortifia beaucoup les deux passes, par lesquelles on pourroit venir attaquer ces Isles.

Daniel Tucker succeda à More en 1616. & eut pour successeur Butler en 1619. Depuis ce tems-là les Anglois ont continué d'y envoyer des Gouverneurs & des Colons; ils y ont établi leurs loix,

Les Anglois s'y
établirent en
1612.

& la forme de leur gouvernement , & en ont fait une Colonie nombreuse & riche.

On a fait de tous tems d'excellent Tabac à la Vermude ; le climat & le terrain s'y sont trouvez très-propres , aussi bien que pour les fruits , tant de l'Europe que de l'Amerique qui y viennent en perfection.

Ces Isles font à peu près la figure d'un arc , dont la courbure regarde le Sud & la Corde-Est au Nord. Elles sont toutes environnées de rochers , de brisans & de hauts-fonds , qui ne laissent entre eux que deux passes qu'il faut bien connoître avant de s'y engager , sur les bords desquelles on a élevé des Forts & des batteries qui mettent ces Isles en état de ne rien craindre de dehors.

La Mer qui est renfermée entre ces écueils , & qui fait de larges canaux pour la separation de ces Isles , n'est point sujette aux tempêtes , qui agitent celle qui est au dehors , c'est ce qui la rend extrêmement poissonneuse.

J'ai remarqué en parlant des barques dont on se sert à l'Amerique , qu'il y a à la Vermude d'excellens constructeurs de ces sortes de bâtimens. Ils n'y employent pour l'ordinaire que du cedre

que nous appellons chez nous Acajou , qui rend leur ouvrage plus léger , & en quelque sorte incorruptible. Outre ces barques qui peuvent faire de très-longs voyages , ils font une sorte de bateaux , dont ils ne se servent que dans l'enceinte de leur Mer tranquille pour aller d'un lieu ou d'une Isle à l'autre. Il faut y être accoutumé pour s'en servir sans frayeur ; car dès qu'ils en ont hissé la voile , le bâtiment se met sur le côté , & dans cette situation court , ou plutôt vole avec une rapidité qui n'a point sa pareille.

Il faut que les Anglois aient trouvé une grande quantité de cedres dans ce pais-là , vû le prodigieux nombre de bâtimens qu'ils en ont construit , & qu'ils construisent tous les jours. Peut-être que plus sages , & plus menagers que les François , ils ont eu soin de cultiver ces arbres , & d'en planter de nouveaux à mesure qu'ils ont abbattu les vieux. Si on avoit fait cela dans nos Isles , nous n'en manquerions pas aujourd'hui comme nous en manquons ; mais c'est tenter l'impossible que de vouloir inspirer de la prévoyance à nos François Amériquains. Ces arbres , comme je l'ai dit ailleurs , croissent très-promptement , &

en moins de 20. ans on en peut tirer des planches de plus d'un pied de large. 1705.

Nous perdîmes de vûë ces Isles sur le soir du même jour 26. Aoust.

Depuis ce jour jusqu'au 19. Septembre il ne nous arriva rien qui merite d'être écrit. Nous eûmes presque toujours la Mer belle , mais les vents étoient foibles , variables , souvent contraires , & encore plus souvent nous nous trouvions dans des calmes ennuyeux , pendant lesquels les courans nous faisoient dériver & perdre tout ce que la bonne conduite de nôtre Capitaine & de ses Pilotes nous avoient fait gagner. On employoit ce tems à pêcher , & les soirées après la Priere à faire danser nos Matelots. On peut croire qu'étant tous Provençaux ils n'avoient pas oublié le fiffre , & le tambourin. On sçait que la même personne se sert de ces deux instrumens tout à la fois , elle a le tambourin attaché au côté gauche , & le bas de la main droite , & elle tient le fiffre de la gauche , & lui donne les tons de la même main. Il ne faut pas prier les Provençaux pour les faire danser ; dès qu'ils entendoient le tambourin , tout le monde étoit sur le pont ; je croi que le son de cet instrument eut gueri nos ma-

Les Provençaux aiment la danse.

1705.

lades si nous en eussions eu. Pendant que les uns dansoient, les autres voltigeoient. & nous avions des Mousses & des jeunes Matelots qui en auroient donné à garder aux plus celebres danseurs de Corde.

Les trois vaisseaux qui composoient nôtre petite Escadre étoient bons voiliers. La Fregate la Paix étoit au commencement toujours de l'avant des autres, & le Comte de Toulouse sembloit ne pas marcher si bien que les deux Provençaux ; mais soit qu'il eut enfin trouvé son assiette, soit que nous eussions perdu la nôtre, il nous devança pendant un fort long-tems.

Remar-
que sur
les vais-
seaux.

J'ai remarqué que les vaisseaux construits en Provence, sont pour l'ordinaire plus fins de voiles, que ceux qui sont bâtis en Ponent. Cela peut venir autant de la construction, que du bois que l'on y employe qui est toujours plus sec que celui du Ponent, & que l'on épargne davantage. Mais cet avantage est balancé par un inconvenient considerable, qui est que ces bâtimens perdent aisément leur assiette, & qu'il ne faut souvent qu'une barrique d'eau plus d'un côté que d'un autre pour les empêcher de marcher. Il est constant que le Comte de

Toulouse qui avoit été construit en Hollande marchoit plus uniment, & portoit mieux la voile que les Provençaux, qui à leur tour doubloient presque son filage quand ils se trouvoient en affiette.

Le Lundi 19. Septembre nous nous trouvâmes à si peu de distance des Isles de Flores & Corvo, que je ne sçai ce qui seroit arrivé si nous avions eu encore deux ou trois heures de nuit. Les courans, ressource ordinaire des Pilotes, furent accusez de nous avoir voulu jouer un mauvais tour. On y remedia sur le champ, nous portâmes à l'Est-Sud-Est, & laissâmes ces petites Isles à bas bord. Elles sont du nombre des huit ou neuf auxquelles on a donné les noms d'Açores, d'Esores, de Terceres, ou Isles Flamandes. Le premier leur a été imposé par les Portugais qui les découvrirent en 1449. & qui y trouverent une prodigieuse quantité d'Eperviers. Les François se servent du second pour la commodité de la prononciation qui ne souffre point les manieres gutturales dont les Portugais se servent. Quelques gens ont crû devoir donner à toutes ces Isles le nom de la principale, qui est la Tercere ou la Terciera; & enfin les Flamans les ayant découvertes à peu près

Les Isles
Esores
ou Terceres.

1705.

dans le même tems que les Portugais ; les nommerent les Isles Flamandes , peut-être pour se conserver quelque droit sur elles. Les Geographes en ont fait present à l'Afrique. Elles sont situées entre le 38. & le 40. degré de latitude Septentrionale.

Le Mardi 20. nous étions sur les neuf heures du matin à deux lieues ou environ de la Tercere , que nous laissâmes à bas bord. Nous faisions petites voiles pour donner envie à quelque bon Portugais de nous venir reconnoître. Il ne seroit assurément pas sorti de nos mains sans nous donner du vin & des confitures ; mais il furent plus sages que nous ne les croyions , & nous laisserent consider leur Ville sans nous rien dire. Elle est couverte au Sud & Sud-Est par un gros cap rond , qui paroît de loin comme un Islet , sur lequel il nous parut beaucoup de fortifications. La Ville nous sembla grande , bâtie en amphitéâtre avec un Château sur la hauteur.

Le Mercredi 21. nous dépassâmes Sainte Marie que nous laissâmes encore à bas bord , toujours contrariés par les vents qui nous empêchoient de porter à route.

Le lendemain nous vîmes un vaisseau environ à quatre lieues au vent à nous,
Chemin

Chemin faisant nous lui donnâmes la
chasse jusqu'à la nuit , qu'il fit fausse
route , & s'échappa , & fit bien.

1705.

Le 30. nous vîmes Madere, les Calmes
& les courans nous y avoient porté. Nous
fûmes rendre visite a Messieurs Boyer &
Casineri , qui nous reçurent de leur
mieux , & le lendemain premier jour
d'Octobre ils vinrent dîner à nôtre
bord. Peu s'en fallut qu'on ne prit la ré-
solution d'aller piller la petite Isle de
Porto Sancto qui est voisine de Madere,
& aussi de la dépendance de la Couronne
de Portugal : ces deux Isles furent dé-
couvertes par les Portugais en 1420. qui
appellerent la plus considerable Madera,
à cause de la quantité d'arbres dont elle
étoit couverte. Ce fut un bonheur pour
ces pauvres Portugais , & pour nous que
Monsieur Maurellet s'opposa au dessein
que l'on avoit de leur aller rendre visi-
te ; car nous aprîmes étant à Cadix qu'un
Corsaire François les avoit pillé depuis
peu , de sorte que nôtre descente n'auroit
servi qu'à les ruiner entierement sans
nous apporter aucun profit.

Vûe de
Madere,

Les vents contraires nous retinrent
dans ce parage jusqu'au 4. Octobre , &
s'ils avoient continué encore vingt-qua-
tre heures , la résolution étoit prise de

1705. nous aller rafraîchir chez nos amis les Espagnols des Canaries, parce que l'eau commençoit à diminuer beaucoup dans nos vaisseaux, quoique nous eussions les autres provisions de bouche en abondance. Mais les vents étant venus un peu de l'arriere, nous portâmes sur la côte d'Afrique, afin de profiter des brises de terre qui soufflent la nuit, si les calmes du jour, & les courans continuoient à nous persecuter.

Nous vîmes la terre d'Afrique le 5. Octobre, & le 6. au point du jour nous découvrîmes un petit vaisseau à trois lieus ou environ au vent à nous. Nous continuâmes nôtre route qui étoit aussi la sienne sans le craindre; au contraire le prenant pour un Saltin nous comptions de le prendre, si nous le pouvions joindre, & le vendre avec son équipage à Cadix. Il s'aprocha à la fin de nous sans quitter l'avantage du vent qu'il avoit sur nous, il élogea sa siviadiere le long de son beaupré, comme un Corsaire qui veut venir à l'abordage; mais quand il vit que nous nous partagions pour l'enfermer entre nous trois, il força de voiles & gagna de l'avant. Le Saint Paul qui s'en trouva le plus proche, força aussi de voiles pour le joindre, &

Ils donnent la chasse à un vaisseau.

nous n'en étions plus qu'à la demie portée du canon que nous allions faire jouer, lorsque nous démâtâmes de nôtre petit Hunier qui fit tomber à la Mer trois de nos hommes. Il fallut arriver pour repêcher nos gens, & pour nous r'ajuster. Le vaisseau que nous chassions arriva aussi-tôt sur nous, & nos deux conserves scachant bien que nous étions en état de le recevoir, malgré cet accident, continuerent à lui gagner le vent, afin qu'il ne pût plus s'en dédire. Il vit bien l'embaras où il s'alloit jetter, s'il continuoit à porter sur nous, c'est pourquoi il vira le bord, & gagna au vent pour conserver son avantage; & comme il étoit très-bon voilier, peu chargé & net, il gagna de l'avant, & nous laissa derriere. Il fut tout le reste du jour & la nuit suivante à une lieüe au vent à nous.

Le sept nous chassâmes sur lui toute la journée, parce qu'il faisoit route au détroit comme nous, ce qui nous persuadoit encore davantage que c'étoit un Saltin, & nous donnoit plus d'envie de le joindre.

Ces Corsaires n'avoient alors que trois vaisseaux, dont le plus gros ne portoit que 24. canons. Il est vrai qu'ils sont chargez de monde, & quelquefois à craindre dans un abordage; mais on a

bien-tôt ralenti leur fureur , quand en les approchant on fait jouer le canon à cartouche , soutenu par une bonne mousqueterie , & accompagné de grenades , & de quelques pots à feu. C'est alors qu'on voit la Mauraille se précipiter dans leurs écoutilles , & s'abandonner à la discretion de ceux qui les chauffent si rudement. Il faut pourtant en agir prudemment avec eux , & ne pas s'en approcher assez près , pour s'exposer à être brûlé , s'il leur prenoit fantaisie de mettre le feu à leurs poudres , comme les Renegats sont accoutumez de faire. Il vaut mieux les desemparer à coups de canon , & risquer plutôt de les couler bas ; car quand ils sentent que l'eau les gagne , ils se rendent , & on les fait venir à bord. Nous perdîmes pendant la nuit notre prétendu Saltin.

Le 8. nous nous trouvâmes devant le détroit ; mais le vent étoit si fort , & si contraire , & la Mer si grosse , qu'il nous fut impossible d'y entrer. Tout le monde sçait ou doit sçavoir que le détroit de Gibraltar est situé entre l'Europe & l'Afrique Est & Ouest , & qu'il n'y a que ces deux vents-là qui y regnent. Quand ils sont foibles & assurez , on y peut entrer à bordées , dans toute autre disposi-

tion il n'y faut pas songer. Tanger est 1705.
ruiné, & entre les mains des Maures, vûe du
& Gibraltar étoit aux Anglois; de sorte Détroit.
qu'après avoir soutenu toute la journée,
& une partie de la nuit, pour attendre
quelque changement de vent, nous ré-
solûmes d'entrer à Cadix. Nous perdi-
mes pendant la nuit du 8. au 9. nos deux
conserves. La brune épaisse qu'il faisoit
nous empêcha de voir leurs feux.

Le 9. sur le soir nous mouillâmes de-
vant Rota, c'est un Bourg ou petite
Ville, avec quelques batteries fermées,
à l'entrée de la baye de Cadix.

Nous levâmes l'ancre le dix au point
du jour, nous entrâmes dans la Baye de
Cadix, & mouillâmes devant la Ville
environ à trois cent pas de terre sur les
neuf heures du matin le 64. jour depuis
que j'étois embarqué. Le Comte de Tou-
louse, & la Paix avoient été plus hardis
que nous, & étoient entrez pendant la
nuit. Nous nous trouvâmes mouillez à
côté d'eux, & du bâtiment que nous
avons chassé, le prenant pour un Saltin.
Il étoit commandé par le sieur de l'Aigle
qui s'est rendu depuis ce tems-là si
fameux par ses prises, & par les belles
actions qu'il a fait dans la Méditerranée
pendant la dernière guerre. Son vaisseau

Rencon-
tre du
sieur de
l'Aigle.

étoit très-fin de voiles , mais il n'avoit que 14. canons , & environ soixante hommes d'équipage. Il trafiquoit aux Canaries , & faisoit la course en même tems quand il trouvoit l'occasion favorable. Il vint à nôtre bord , & nous dit qu'il nous avoit pris pour des Anglois , & que son dessein étoit d'aborder celui de nous trois qui se seroit séparé des deux autres en lui donnant la chasse. Je croi cependant qu'il y auroit pensé plus d'une fois , à moins qu'il n'eût trouvé le vaisseau de Casineri fort éloigné de nous. Car pour le Comte de Toulouse & le S. Paul, ce n'étoit pas du gibier pour lui.

Il y avoit encore assez près de nous un gros vaisseau de Marseille de 50. canons qui appartenoit en partie à Monsieur de la Touche de la Martinique. Le sieur de la Magdelaine , Lieutenant de vaisseau du Roi l'avoit commandé , & étoit mort en Amerique. Ce vaisseau venoit de Cartagene des Indes , & étoit chargé de quantité de Cacao de Caraque , de Cochenille , de Vanille , & autres marchandises du païs , sans compter beaucoup d'or & d'argent en Saumons , & en especes. On ne peut croire jusqu'où alloient les plaintes & les murmures des Espagnols à cause de ce commerce. Dès

qu'ils scûrent que nos trois vaisseaux 1795.
avoient du Cacao , ils conclurent qu'ils
venoient des côtes de la nouvelle Espa-
gne , & les plus moderez disoient qu'il
falloit nous confisquer, parce que nous les
ruinions par le trafic que nous faisons
sur leurs côtes, & nous chasser une bonne
fois des Isles que nous occupions. Quoi-
que nous fussions alors dans une situation
fort délicate , parce que les Alliez
étoient près de s'emparer de Barcelonne,
& du reste de la Catalogne , & de pousser
leurs conquêtes bien loin , nous ne lais-
sions pas de nous mocquer de leurs mena-
ces, scâchant bien que toutes les forces de
la Monarchie Espagnole n'étoient pas ca-
pables de nous chasser de la Martinique.

Dès que nous eûmes mouillé il vint
à bord un canot portant le pavillon d'Es-
pagne. Un Officier assez mal bâti , &
encore plus mal vêtu qui étoit dedans ,
nous fit défenses de mettre personne à
terre avant que les Medecins de la Ville
& les Officiers de la Santé eussent visité
le vaisseau. Comme il vit que tout le
monde paroissoit plein de santé , il dit
qu'il alloit les presser de venir , afin
que nous eussions au plutôt l'entrée li-
bre. On lui donna quelques réalles pour
le faire souvenir de sa parole.

1705.

Il vint ensuite un autre Officier nous faire défenses de trafiquer , & de vendre aucunes de nos marchandises , sous peine de confiscation. Il laissa quatre hommes dans de petits bateaux pour nous observer , & empêcher que nous ne fissions quelque contrebande. Deux de ces espions s'allèrent établir sur les bouées de nos ancres , on les en fit déloger ; ils murmurèrent de nôtre peu d'honnêteté , & nous menacerent , mais on eut bien ôté trouvé moyen de les rendre traitable , & chacun y trouva son compte.

Les pêcheurs & autres gens qui ont accoutumé de venir au devant des bâtimens qui arrivent , ne manquerent pas de nous apporter de leurs denrées ; car les Espagnols supposent que les vaisseaux qui viennent d'un voyage de long cours , sont dépourvûs de toutes choses ; ils étoient dans la dernière surprise lorsqu'ils voyoient nos cages pleines de toutes sortes de volailles avec des moutons , des cochons & des cabrittes sur le pont en assez grand nombre pour faire encore une fois le voyage de l'Amérique. Il est vrai que tous les vaisseaux ne sont pas si bien pourvûs que le nôtre l'étoit ; car Monsieur Maurellet , sa nièce & moi avions embarqué tant de provisions , qu'on fut

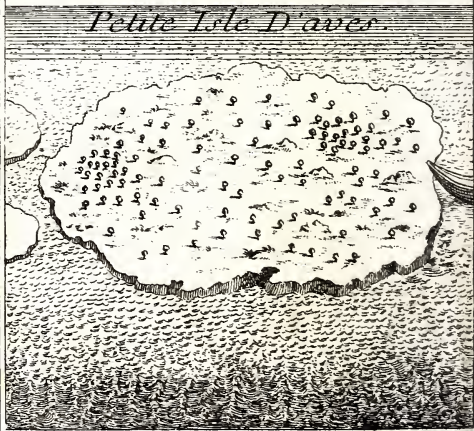


Fregatte .



Paille en cul .

Petite Isle D'aves .



contraint de renvoyer des volailles à terre , parce qu'on n'avoit plus de place pour les mettre , quoique nos volailles d'Inde fussent en partie dans la chaloupe & en partie amarrées sur le pont avec nos canards qui l'avoient tout entier pour se promener ; de sorte qu'après la grande chere que nous avions fait pendant soixante-trois jours de traversée , les repas que nous avions donnez aux Officiers , & passagers des deux autres vaisseaux quand ils étoient venus chez nous , il n'étoit pas extraordinaire qu'il nous en resta une aussi grande quantité. Nous n'achetâmes donc de Messieurs les Espagnols que des fruits , des pêches , des pommes & des poires , & surtout du raisin excellent , dont nôtre Damoiselle Creolle mangeoit une si grande quantité , malgré tout ce que son oncle lui pouvoit dire , qu'il étoit fort à craindre qu'elle ne tombât malade.

Nous dinâmes de bonne heure , en attendant les Medecins ; ils vinrent sur les deux heures au nombre de deux avec un Chirurgien & deux Officiers de la Ville. Ils nous firent des excuses de n'être pas venus plutôt nous donner l'entrée , ils nous dirent qu'on usoit de cette précaution depuis quelque tems , à cause d'un vaisseau qui étoit venu des

1705. Isles de l'Amerique , & qui en avoit apporté une maladie contagieuse. Ils n'avoient pas tout le tort ; c'étoit en effet la maladie de Siam qui avoit fait assez de ravages chez nous , pour ne pas souhaiter qu'elle s'allât répandre chez nos amis. On leur donna le rôle de l'équipage que l'on fit monter sur le pont , & ils trouverent que nous jouissions tous d'une santé parfaite par la miséricorde de Dieu.

On leur fit servir une collation magnifique de confitures des Isles ; nôtre Damaïsselle en faisoit les honneurs avec cette politesse & cet enjouement qui est naturel à nos Creolles. Messieurs les Medecins en furent enchantez , & en la consideration ils refuserent genereusement ce qu'on leur presenta pour leurs droits de visite. On les salua de cinq coups de canon lorsqu'ils s'en retournerent. Je mis à terre sur les cinq heures du soir le dixième octobre mil sept cent cinq , & c'est où je finirai mes Memoires de l'Amerique qui pourront être suivis de ceux de l'Espagne & de l'Italie , si Dieu me donne assez de santé pour mettre en ordre mon journal , & les remarques que j'ai fait dans ces païs.

Fin de la sixième Partie.

TABLE DES MATIERES
contenuës dans la sixième Partie.

A

A CAJOU. Arbre fruitier. Sa description, celle de son fruit, & ses usages ,	Page 109
Acajou ou Cédre. Arbre excellent pour la Charpente, la Menuiserie & autres ouvrages ,	304
Affiliation de quelques Religieux au corps des Missions. Ce que c'est & l'utilité qu'on en auroit retirée ,	331
Afrique. Vûë de la côte d'Afrique ,	506
Agneau de Moscovie, espece de Citrouille. Sa production ,	289
Ajustemens extraordinaires des Flibustiers ,	371
Allarme à la Martinique, causée par une Flotte Angloise ,	353
Anglois. Ils assemblent leur Flotte à l'Isle de Marie-galante, pour venir attaquer celle de la Guadeloupe ,	117.
Ils tentent une descente aux Saintes, & sont repoussez ,	143.
L'état de leur Flotte , <i>ibidem</i> . Ils s'approchent du Baillif, & sont canonez ,	145.
Ils brûlent l'Eglise & la Maison Curiale de Goyaves, & y perdent du monde ,	152.
Ils font leur descente ,	163.
Leur perte dans cette action ,	170.
Ils s'emparent du Bourg ,	188.
Ils battent le Cavalier & le Fort ,	200.
Ils sont bat-	

T A B L E

tus, & perdent bien du monde en un combat près de la Riviere des Gallions, 216. Ils canonent sans succès les retranchemens du bord de la Mer, 239. Ils entrent dans le Fort abandonné, 239. Ils vont au Poste des trois Rivières, & n'osent l'attaquer, 258. Ils descendent à la pointe du vieux Fort, brûlent la Chapelle, & sont battus, 259. Autre rencontre où ils perdent bien du monde, 264. Ils sont encore battus dans une course qu'ils font pour avoir des vivres, 274. Ils brûlent une partie du Bourg, 275. Ils achevent de le brûler, & s'embarquent, 277. Dom-mage qu'ils ont causé dans l'Isle & per-tes qu'ils ont fait,	280
Arnouville. Fief de ce nom à la Guade-loupe. Sa situation,	300
Atolle. Lait de Mahis. Sa composition, & son usage,	66
Avantages que l'usage & la consumma-tion du Chocolat peut produire au Roy & au Royaume,	88
Auger. Gouverneur de la Guadeloupe. Son Histoire,	131
Il est nommé Gouverneur de S. Domin-gue,	314
L'Auteur est chargé du temporel de la Mission de la Martinique,	317
L'Auteur fait achever leur Maison à la	

DES MATIERES.

Martinique , & est nommé Supérieur de cette Mission ,	348
L'Auteur fait faire les Pâques aux habitants de l'Isle S. Martin ,	452
L'Auteur arrive à la Guadeloupe après un voyage de cinquante - deux jours , pour faire trente lieues ,	463
L'Auteur part de la Martinique, & passe en France pour les affaires de la Mission. Etat de la Flotte sur laquelle il étoit embarqué ,	490
B	
B Agues d'or à Charnicors , faites à la Barbade ,	364
Balaou , Poisson de Mer. Sa description , sa pêche , & sa bonté ,	481
Bâtons charmez dont les Nègres se servent ,	329
Baume à Cochon, d'où il vient, comment on l'a découvert , ses vertus. Remarques de l'Auteur sur l'usage & l'application des baumes ,	310
Bedarides (le P. Jacques) est nommé Supérieur General des Missions des Jacobins ,	315
Benjamin d'Acosta , Juif. Il a été le premier qui a cultivé le Cacao à la Martinique , vers l'année 1664.	6
Beure de Cacao. Sa composition , son usage & ses propriétés ,	91
Bois de Merde. Arbre. Sa descript.	307.

T A B L E

Bois-fermé. Gouverneur de Marie-Galante,	247
Boisson Angloise, appelée Salibole. Sa composition,	71
Bonite ou Germon. Poisson de Mer. Sa description,	402
Bouchu, habitant de la Guadeloupe, livré aux Anglois par les Nègres,	272
Binois, Ingenieur. Son arrivée à la Guadeloupe est cause d'un differend entre le Gouverneur & l'Auteur,	123

C

C acaoier ou Cacaotier. Arbre qui porte le Cacao, 3. Lieux où il croît naturellement, 4. Description de l'Arbre, 7. De ses Fleurs, 9. De ses Fruits, 11. De ses Coques & de ses Amandes, 13. Différence de celui des Isles & de celui de Caraque, 15. Terrain propre pour une Cacaoyere, 16. Etendue qu'elle peut avoir, 20. Maniere de planter les Arbres, 21. Raison de la distance qu'il faut laisser entre les Arbres, 22. Maniere de couvrir les jeunes Arbres, 28. Production de l'Amande, 30. Accidens qui arrivent aux Arbres, 32. Maturité du Cacao, & comment on le doit cueillir, 35. Maniere de le faire fermenter ou ressuyer, 37. De le faire sécher, 39. Produit ordinaire d'un Cacaoyer,

DES MATIERES.

40. Entretien nécessaire aux Cacaoyers,	
42. Revenu d'une Cacaoyere ,	44
Cacao. Sa nature & ses propriétés ,	45
Si le Cacao de Caraque est meilleur que celui des Isles ,	50.
Les Espagnols y mettent peu de difference ,	52
Cacao confit. Maniere de le faire ,	94
Cadis. Isle & Ville de ce nom , où l'Auteur débarque ,	509
Caiche. Bâtimens de charge. Sa description ,	367
Caïlus. Ingenieur General des Isles de l'Amérique; Auteur de l'Histoire naturelle du Cacao ,	I
Campemens des François , après qu'ils eurent abandonné le Bourg de la Guadeloupe ,	184
Canon. Observation sur le bruit & le feu du Canon ,	260
Canot. Anglois pris ,	457
Carangue , Poisson. Sa description ,	405
Casque , espece de Limaçon de Mer. Sa description ,	417
Chaux faite avec des Coquillages , est excellente ,	413
Chocolat. Sa préparation & ses qualités ,	54. 69
Chocolat à l'Espagnole & à l'Italienne. Leur composition ,	63
Chocolat à la Capucine ,	72
Chocolat à la Romaine ,	<i>ibid.</i>

T A B L E

Chocolat à l'eau-de-vie de Cognac ,	73
Chocolat d'une très-petite dépense ,	78
Chocolat fait dans la perfection ,	74
Chocolat aux noix d'Acajou ,	95
Chocolat à la maniere des Isles Françoises ,	63
Chocolatieres. Vaisseaux dont on se sert pour faire le Chocolat ,	67
Chefne verd. Arbre. Sa description ,	314
Chirurgien de l'Isle de S. Martin, qui étoit en même tems Curé, Gouverneur & Juge ,	449
Cipre. Ciprès ou bois de Roze, Arbre. Sa description , & son usage ,	351
Cloche. Lieutenant d'une Compagnie, détachée de la Marine à la Guadeloupe ,	136.
Clusius. Sa description des Macreuses ,	295
Combat opiniâtré & très-vif entre les François & les Anglois ,	209
Conference de l'Auteur avec un Capitaine Protestant , au sujet des Diables & des Macreuses ,	284
Contre-tems qui favorise la descente des Anglois à la Guadeloupe ,	162.

D

D Angers où se trouve l'Auteur à la descente des Anglois à la Guadeloupe ,	165. 168.
Danger où l'Auteur se trouva étant à la chasse ,	423

DES MATIERES.

Danger où se trouverent deux Pêcheurs,	477.
Description du Cacoyer, selon Gemelli Careri,	80
Destinée de deux Figures de Saints qui étoient dans l'Eglise des Jesuites a la Guadeloupe,	180
De Wert. P. lotte Hollandois. Son voyage par le Nord, pour chercher le chemin de la Chine,	296
Distribution des Troupes Françoises le long de la côte de la Guadeloupe,	160
Autre distribution des mêmes Troupes après qu'on eût abandonné le Fort,	248
Domonville, neveu de M. Auger, blessé d'un Boulet de Canon,	227
Du Châtel (Tannegui.) Son portrait & sa famille,	137

E

E Rreur des François de la Guadeloupe, touchant les balles de Mousquet,	228
Espadon ou Pesce-Spada, Poisson de Mer. Sa description,	469
Etat des Troupes Françoises à la Guadeloupe en 1703.	127
Etat des Troupes Angloises,	178

F

F Lamans, Oyseaux Leur description,	383.
Fou. Oyseau. Sa description,	400

T A B L E

Fort de la Guadeloupe abandonné mal
à propos & fans nécessité, 240
Fregates. Oyseaux. Leur description ,
393.

Graisse de Fregatte. Sa propriété , 398

G

G Abaret, Gouverneur de la Marti-
nique, 203. Il conduit du secours
à la Guadeloupe, attaquée par les An-
glois, & fait bien des fautes, 207. Il
veut abandonner le Fort, & en est em-
pêché, 221. Il l'abandonne enfin sans
nécessité, 229. Il abandonne un autre
poste qui met l'Isle en danger d'être
prise, 245. Il se retire vers la cabes-
terne, & puis il revient, 260. Il em-
pêche une sortie qu'on avoit résolu,
pour chasser les Anglois, dont une par-
tie étoit déjà embarquée, 275

Gomme d'Acajou. Son usage , 309

Grand Gosier. Espece de Pelican. Oyseau.
Sa description, 387

Usage & beauté de leurs blagues, 392

H

H Abitans de la grande terre de la
Guadeloupe, refusent d'abord de
se joindre au reste de la Colonie, 122

Horloges & mesures itinéraires des pe-
tits habitans de S. Domingue & de la
Martinique, 85

DES MATIERES.

Hoüel (M. de Varennes.)

191

I

I sle à Crabes ou Boriquen. Sa situation, son étendue, sa beauté & sa fertilité,

419.

Isles d'Aves ou des Oyseaux. Description de ces Isles désertes ,

373

Isle de S. Martin. Description & Histoire de cette Isle & des deux Nations qui l'habitent ,

442

Isle de S. Barthelemi ,

456

Isle de la Barboude , prise & pillée par les Flibustiers ,

459

Isles Terceres ou Esorres ,

503

L

L A Malmaison , Lieutenant du Roy , puis Gouverneur de la Guadeloupe,

135.

Lambert , Capitaine de Flibustiers ,

485

Lambis. Espece de Limaçon de Mer. Sa description. Usage qu'on en fait & la maniere de l'apprêter ,

411

La Rosa (le Marquis de * * *) Vice-Amiral des Gallions d'Espagne ,

53

La Roche-Guyon, Capitaine d'une Compagnie détachée de la Marine.

Le Fèvre, Capitaine des Enfans perdus de la Guadeloupe. Ses belles actions & sa mort ,

193. & suiv.

Le Roy de la Poterie, Ayde Major de la Guadeloupe. Son Portrait & son His-

T A B L E

toire ,	139
Ligne de fond. Maniere de s'en servir pour la pêche ,	470

M

M Achault , Capitaine de Vaisseau , & Gouverneur General des Isles de l'Amerique ,	192. 217. 318
Macreuses. Dissertation sur leur origine & sur leurs qualitez ,	288
Madere. Isle aux Portugais ,	505
Maladie extraordinaire à la Martinique sur les Bestiaux, & puis sur les Nègres,	339.
Maisonceile , Capitaine d'une Compa- gnie déachée de la Marine ,	13. 267
Maniere de travailler le Chocolat sur la pierre ,	60
Mallon , très-habile Chirurgien de la Guadeloupe ,	343
Matelots Provençaux , aimant la danse & le beau-tems ,	501
Maître d'Ecole de l'Isle S. Martin ,	451
Maurecour , Habitant de la Martinique, très-grand mangeur ,	413
Merville Gentilhomme de la Paroisse de Ste Marie , à la Mart. sur les terres duquel on a trouvé des Cacaoyers na- turels d'une très-grande beauté ,	6
Miroir concave, dont les Anglois se ser- voient pour découvrir les embuscades,	212.

DES MATIERES.

Monbin. Elpee de Prunier. Sa description ,	312
Moyen de trouver de l'eau douce au bord de la Mer ,	375
Moyen d'empêcher la viande de se corrompre ,	423
Moulinet à Chocolat ,	68
Mouton en robe de Chambre ,	381

N

N egotiateur Anglois tué par les Nègres qu'il vouloit surprendre ,	195
Nègres obsedez par le Diable. Remede à ce mal ,	328
Nègres. Leur dévotion pour le pain benin & l'eau benie ,	330
Nègre. Excellent pêcheur ,	471
Nègresse Françoisse, à qui l'Auteur procure la liberté ,	433

P

P aille-en-cul , ou Oyseau de Tropicque. Sa description ,	399
Panelston ou la grosse Vierge. Isle Angloise à la tête des Vierges ,	438
Particulier. Cochon. Maron ou Sanglier, ainsi appelé ,	429
Perroquet de Mer. Poisson. Sa description & sa bonté ,	409
Pierres à Chocolat, leur matiere & figure ; & la maniere de s'en servir ,	58
Pirogue envové par M. Auger , pour observer la Flote Angloise ,	118

T A B L E

Pomet, Marchand Droguiste. Son erreur touchant le Cacao ,	12
Précaution pour ne pas manquer de vi- vres ,	269
Prise d'une Barque Angloise ,	366
Prise d'une Caiche Angloise ,	369
Prise d'un Vaisseau Anglois ,	339
Prise d'un autre Vaisseau Anglois ,	460
Poisson rouge. Sa description ,	474
Procès qu'eurent les Jacobins contre des particuliers , qui s'étoient emparez de leurs terres ,	336
Projet d'une entreprise sur la baterie des Anglois qui ne fut point executé ,	206
Protestation du Lieutenant du Roy de la Guadeloupe , contre le Lieutenant Ge- neral ,	238
Ptisanne de la Guadeloupe. Sa compo- sition & ses effets ,	344

R

R Aby, Lieutenant de Milice, envoyé pour reconnoître la Fl. Angl.	118
Raphael (le Pere) Capucin. Accident qui lui arrive pour avoir mangé d'une vielle ,	476
Rapport d'un Transfuge Anglois , dont on ne profita pas ,	158
Raye prodigieuse , pêchée à la Guade- loupe , en 1705.	465
Remarque sur le Canon , tiré des Vais- seaux ,	173

DES MATIERES.

Remarques avantageuses pour le progrès des Arts & des Sciences ,	415
Remarques sur les Vaisseaux bâtis en Po- nant & en Provence ,	502
Riviere du Lézard à la Guadeloupe ,	301
Rochefort , Conseiller au Conseil Sou- verain de la Guadeloupe ,	299
Roziers ordinaires. Maniere de les faire porter des fleurs toute l'année ,	352

S

S Anson , Maître de la Barque, l'Aven- turiere , blessé de deux coups ,	216
Secours qui arrive de la Martinique à la Guadeloupe, attaqué par les Angl.	202
Senne. Filet pour la pêche. Sa descri- ption ,	467
Serpent Marin pris aux Isles d'Aves. Sa description ,	408
Signier , Prêtre. Son Histoire ,	319
Souffleurs, Poissons de Mer qui échoient quelquefois sur les côtes des Isles ,	483

T

T Affes pour prendre le Chocolat. Leurs differentes matieres, formes & grandeurs tant à l'Amerique qu'en Europe ,	83
Tempête qui porte la Barque où étoit l'Auteur aux Isles d'Aves ,	359
Traîne. Maniere de pêcher aux Isles de l'Amérique ,	479
Trompette de Mer. Espece de Limaçon	

TABLE DES MATIERES.

long. Sa description & ses usages , 417

V

V Aisseau Anglois échoüé aux Isles
d'Aves, pris par les Flibustiers ,
361.

Vaisseau François auquel on donne la
chasse, le prenant pour un Saltin, 506

Vambel, Directeur du comptoir de saint
Thomas. Son procès avec les Anglois,
431.

Vanille. Plante & fruit de ce nom, 96.

Lieux où elle se trouve, 98. Culture
de cette Plante par l'Auteur, 100

Vanille naturelle ou sauvage, trouvée à
la Martinique par l'Auteur, 103 Sa
description & ses qualitez, 105. Fausse
& véritable préparation de la Vanille,
106.

Vermudes ou Bermudes, Isles. Leur si-
tuation & leur Histoire abrégée, 494

Vielle, Poisson de Mer, approchant de
la Moruë. Sa description & sa pêche,
474.

Voyage de l'Auteur de la Martinique à
la Guadeloupe, & les différentes avan-
tures qu'il eut, 358

Fin de la Table.









SPECIAL
V.6

93-B
9280

THE CLAY CENTER
LIBRARY

